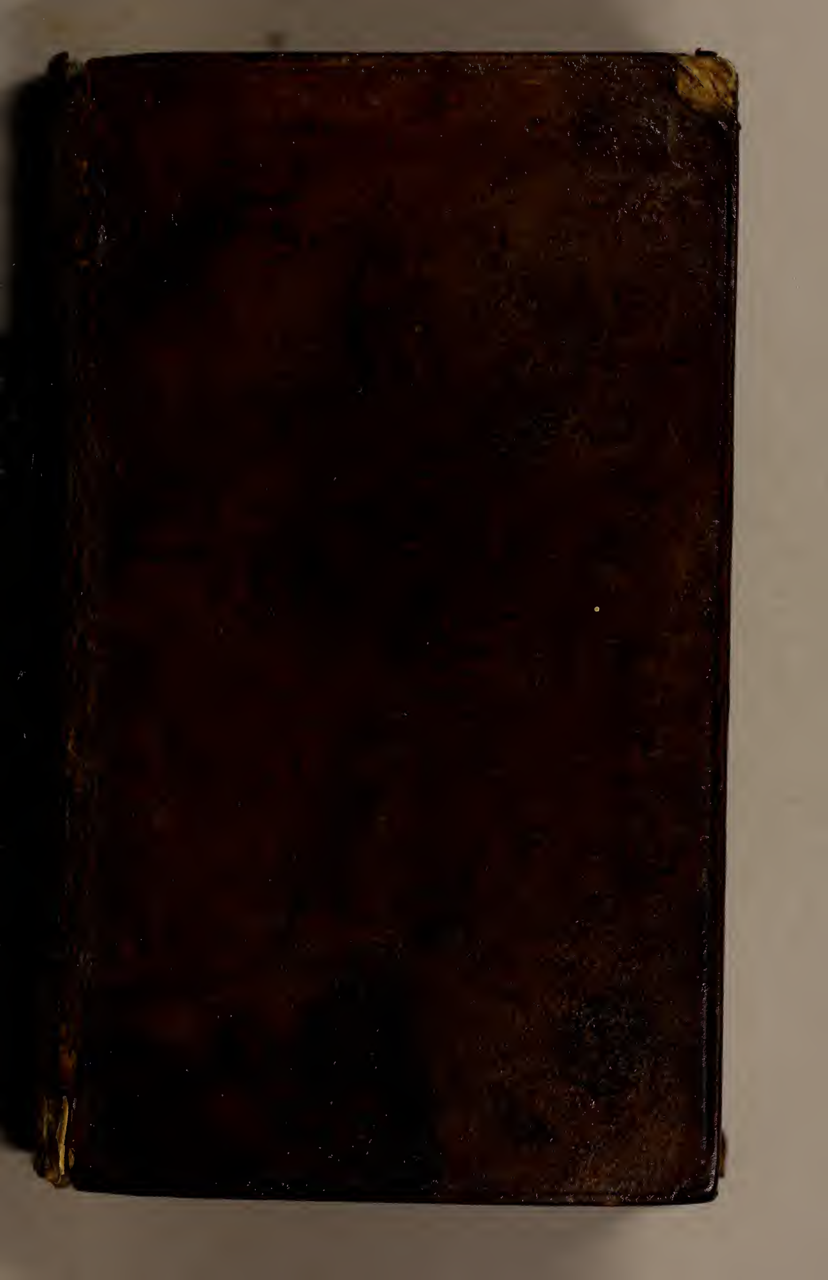
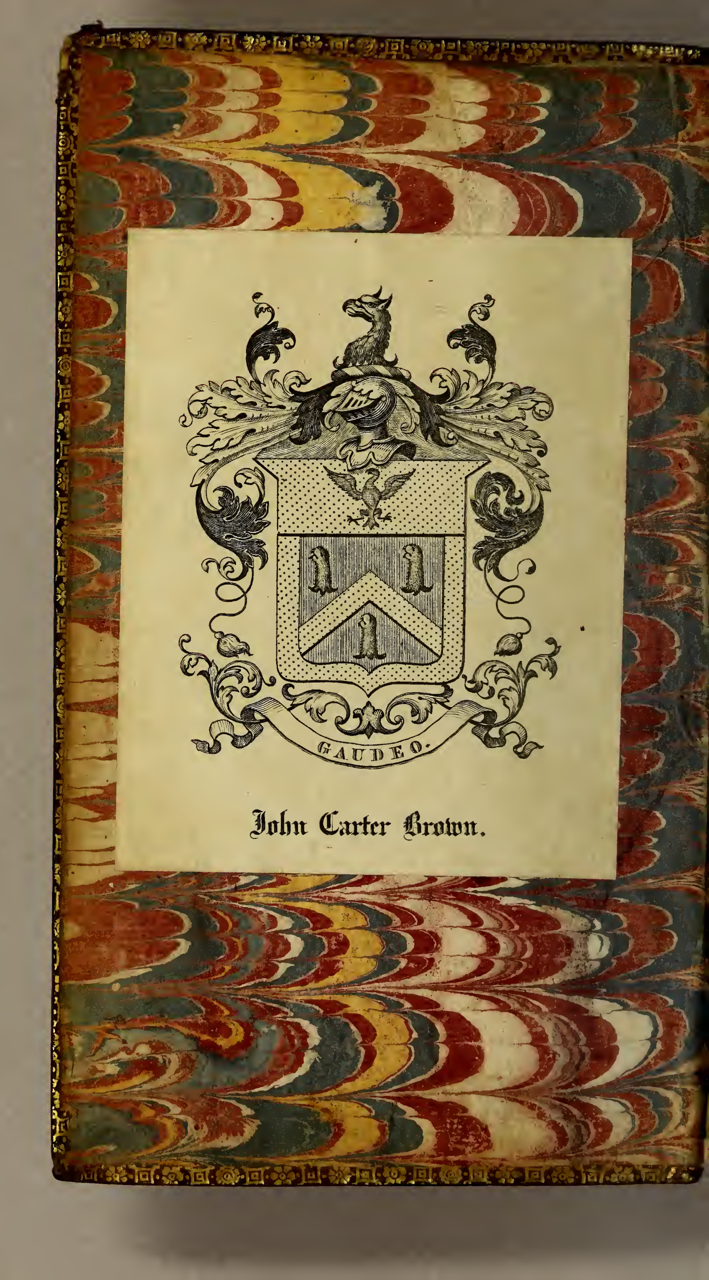
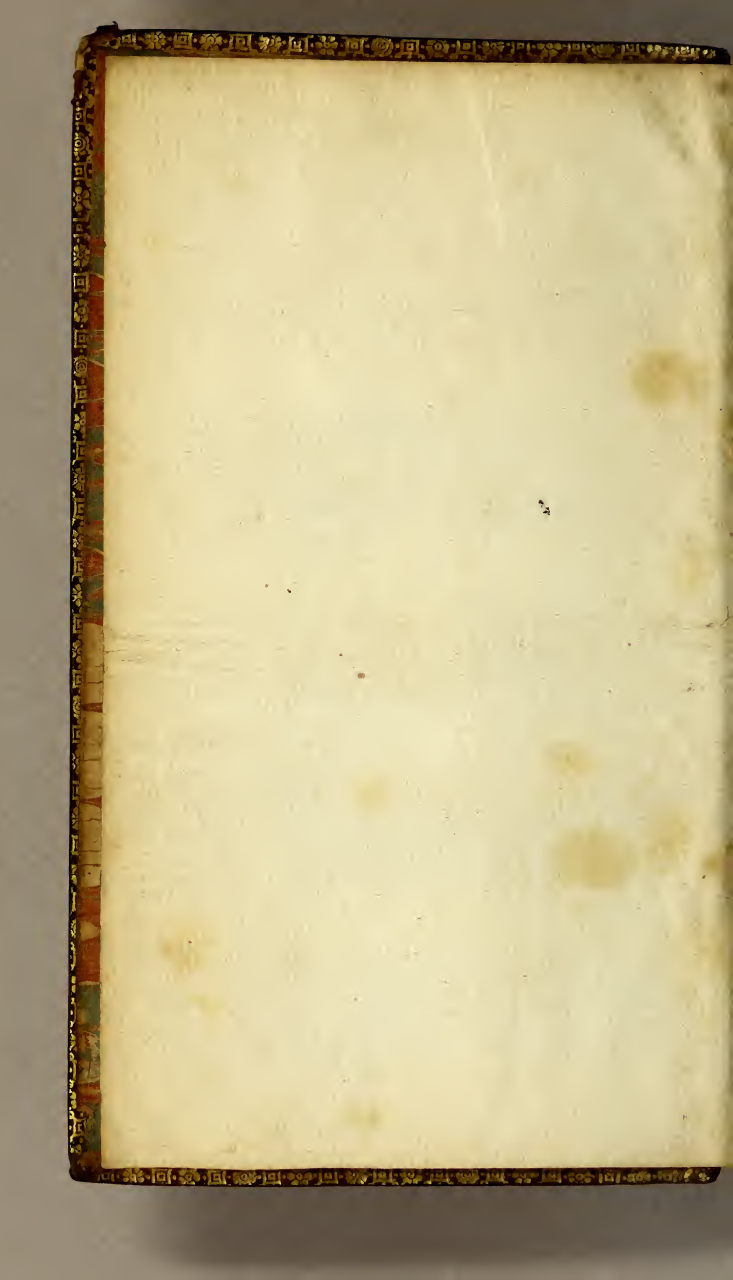
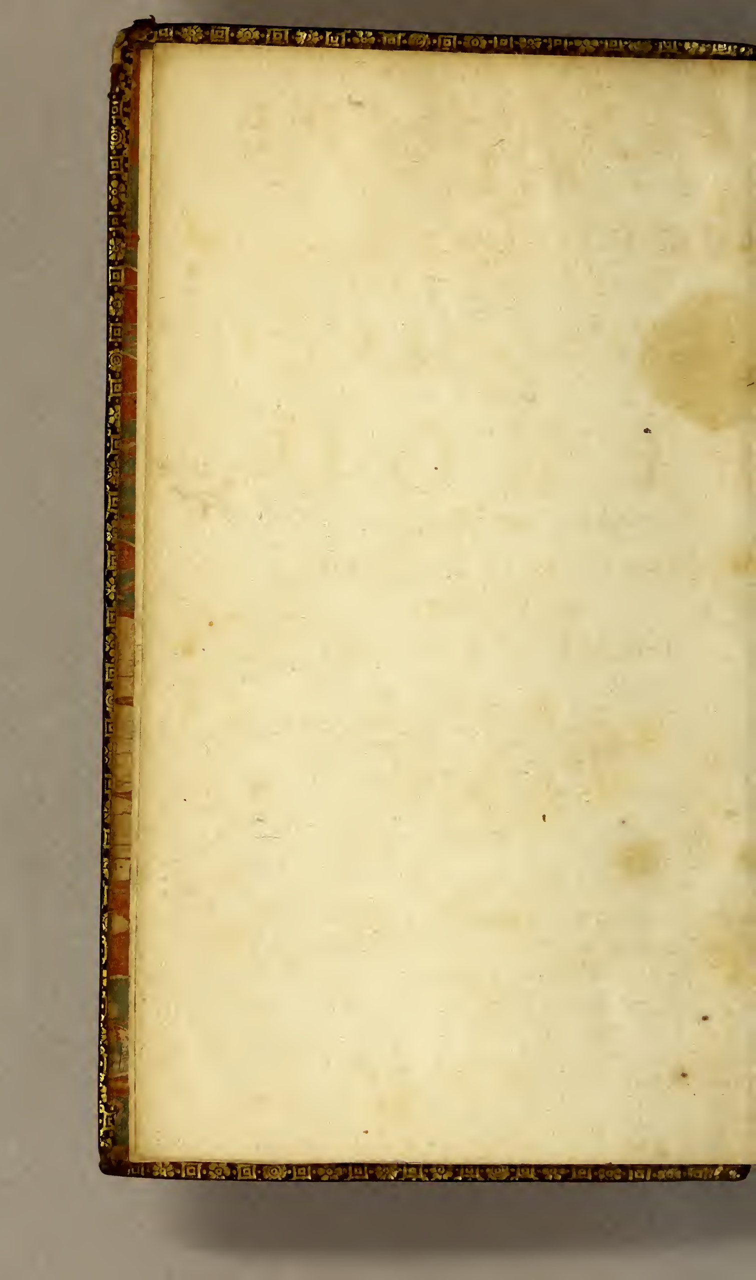



GAUDEO.
John Carter Brown.







HISTOIRE
DE LA
DECOUVERTE
ET DE LA
CONQUÊTE
DU
PEROU,

Traduite de l'Espagnol

D'AUGUSTIN DE ZARATE.

Par S. D. C.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez CHARLES OSMONT, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à l'Ecu de France.

M. DCCVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

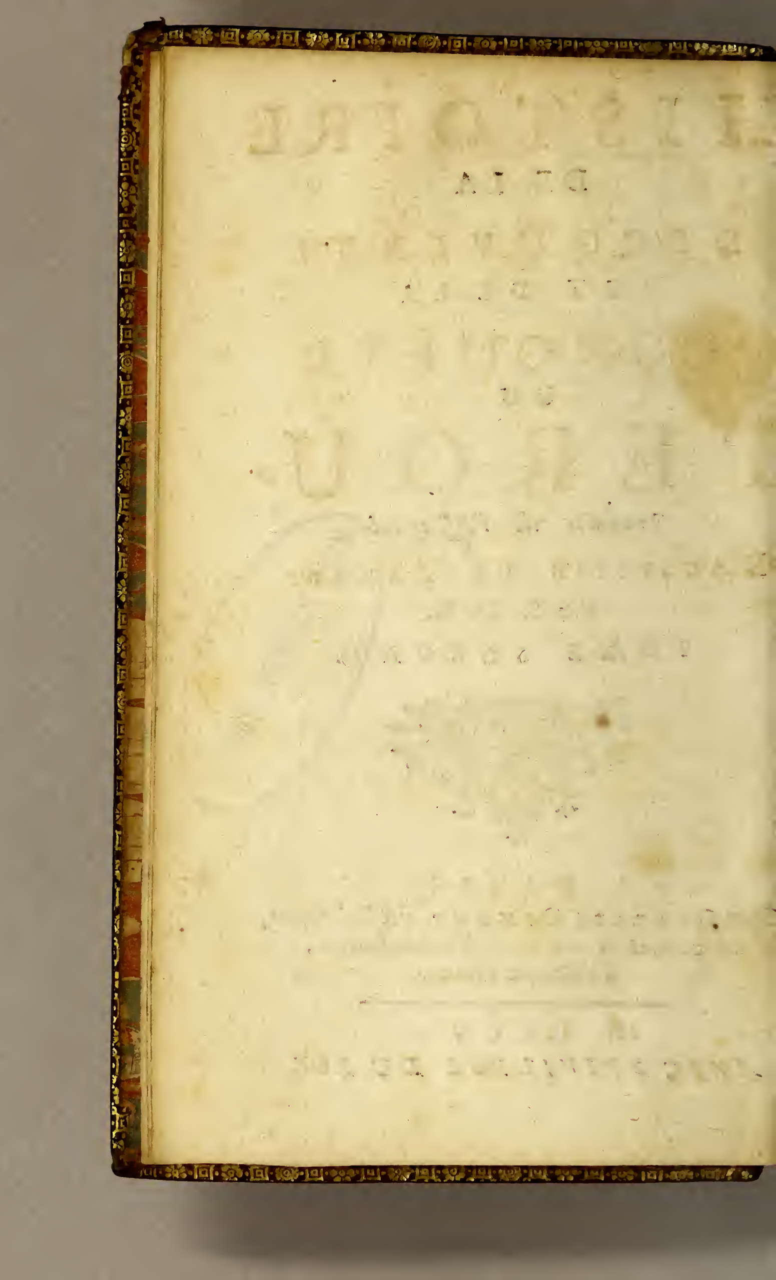


TABLE DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

LIVRE CINQUIE'ME.

De ce qui se passa au Perou sous le Viceroy Nugnez Vela.

LIVRE SIXIE'ME.

Du Voyage de la Gasca au Perou. De la défaite de Pizarre & du rétablissement de la Paix.

LIVRE SEPTIE'ME.

Contenant la défaite de Pizarre & le rétablissement de la tranquillité publique.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU PEROU.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE I.

Gonzale Pizarre va à Cusco. On le nomme pour Procureur General du païs.



DANS ce tems-là Gonzale Pizarre, frere du Marquis Dom François Pizarre, étoit comme on l'avoit déja dit, dans la Province des Charcas occupé à son ménage de campagne. Il y étoit accompagné de dix ou douze de ses amis : Et ayant appris la nouvelle de l'arrivée du Vice-Roy, & les raisons de sa venuë,

avec les réglemens qu'il apportoit & qu'il faisoit executer rigoureusement, il prit la résolution d'aller à Cusco sous prétexte d'y apprendre des nouvelles d'Espagne, & de mettre quelque ordre aux affaires de Fernand Pizarre son frere, suivant les dépêches qu'il lui envoyoit pour cela. Comme il étoit occupé à faire quelque provision d'argent pour son voyage, il recevoit des lettres de toutes parts, tant des Magistrats, que des particuliers, qui tâchoient de luy persuader que c'étoit à luy de paroître, & d'agir pour les interêts communs dans cette occasion, & de se charger de protester contre les ordonnances, en demandant quelque délay pour leur execution, ou y cherchant quelque autre remede : puisqu'il y étoit particuliérement interessé, comme celuy à qui le Gouvernement du pays appartenoit de droit. Quelques-uns luy offroient leurs biens & leurs personnes : d'autres luy mandoient que le Vice-Roy avoit dit publiquement qu'il luy feroit couper la tête : Ainsi on tâchoit par toutes sortes de moyens de l'irriter, & de l'obliger de se rendre à Cusco pour s'opposer à l'entrée du Vice-Roy dans cette Ville. Considérant donc tout cela qui s'accommodoit fort bien au desir qu'il avoit toû-

jours eu d'être Gouverneur du Perou : il amassa une somme considerable, tant de ses propres revenus, que de ceux de Fernand Pizarre, & se rendit à Cusco accompagné de vingt personnes. Tous les Habitans de cette Ville allerent au devant de luy, & le receurent avec de grandes démonstrations de joye. Il arrivoit chaque jour à Cusco des gens qui fuyoient de la Ville de Los Reyes, parce que le Vice-Roy y exerçoit tous les jours quelque nouvelle rigueur, irritant ainsi de plus en plus les Habitans. Il se faisoit plusieurs assemblées dans la Maison de Ville de Cusco, tant des Magistrats, que de tous les Habitans en géneral : On examinoit ce qu'il faudroit faire quand le Vice-Roy viendroit ; s'il faudroit le recevoir, ou non. Les uns étoient d'avis qu'on le reçût, & qu'à l'égard des Ordonnances on envoyât des Deputez par devers sa Majesté, pour la supplier treshumblement d'apporter quelque remede au mal qu'elles causoient, & de les changer. D'autres disoient, que si une fois on le recevoit, pressant comme il faisoit à toute rigueur l'execution de ces réglemens, il commenceroit par leur ôter tous leurs Indiens; & que quand une fois cela seroit fait, de quelque sorte que les

choſes ſe paſſaſſent dans la ſuite, ils auroient bien de la peine à les ravoir. Enfin on ſe détermina, & Gonzale Pizarre fut élu par la Ville de Cuſco pour Procureur Géneral, & Diegue Centeno qui étoit là de la part de la Ville de Plata, pour ſon Subſtitut. Il fut auſſi réſolu que Pizarre en cette qualité iroit à la Ville de Los Reyes, pour y faire devant l'Audiance Royale, les remontrances convenables ſur le ſujet des Réglemens. Les ſentimens furent aſſez partagez au commencement, pour ſçavoir s'il iroit accompagné par des troupes, & en état de ſe défendre en cas de beſoin, ou non; mais enfin on conclut pour l'affirmative. Pour colorer, & pour appuyer cette réſolution on alléguoit pluſieurs raiſons :
» Premierement, que le Vice-Roy
» avoit fait battre le tambour à Los
» Reyes, ſous prétexte de vouloir châ-
» tier ceux qui s'étoient emparez de l'ar-
» tillerie : De plus, qu'il étoit un homme
» d'une rigueur & d'une dureté exceſſi-
» ves, qui executoit les Ordonnan-
» ces ſans aucun égard aux ſupplications
» & aux remontrances qu'on lui pouvoit
» faire, & ſans vouloir attendre l'Au-
» diance Royale, à qui il n'appartenoit
» pas moins qu'à luy de déliberer & de

conclure ſur l'execution ou la ſuſpen- «
ſion de ſes Réglemens. Enfin on ajoû- «
toit que le Vice-Roy avoit dit pluſieurs «
fois, qu'il avoit ordre de ſa Majeſté «
de faire couper la tête à Gonzale Pi- «
zarre, à cauſe des troubles paſſez, & «
de la mort de Dom Diegue. D'autres «
qui parloient avec un peu plus de modération & de retenuë, pour trouver un prétexte honnête de faire accompagner Gonzale Pizarre par des troupes, diſoient, *que pour ſe rendre à la Ville de Los Reyes, il luy falloit paſſer par des lieux où l'Ynga étoit en armes, & qu'ainſi pour ſe défendre contre lui il falloit auſſi néceſſairement être armé.* Il y en avoit enfin quelques-uns qui parloient plus franchement, & plus ouvertement, & ne craignoient pas de dire, *qu'il étoit néceſſaire d'avoir des troupes pour ſe défendre du Vice-Roy, qui étoit un homme roide & inflexible, & qui ne ſe tenoit pas toûjours dans les bornes de la juſtice & de l'équité; ſi bien qu'il n'étoit pas fort ſeur de n'avoir auprés de luy d'autre garand qu'elle.* On ne manqua pas de gens éclairez & habiles pour mettre ces raiſons dans tout leur jour, & en faire une eſpece de manifeſte, par lequel on prétendoit montrer, *qu'il n'y avoit rien en cela qui bleßât le reſpect dû à l'autorité*

Souveraine : mais que c'étoit une chose qu'on pouvoit faire de plein droit ; puisque la justice permet de repousser la force par la force, & se mettre ainsi à couvert d'une injuste violence qu'on nous veut faire, & qu'enfin on peut resister par des voyes de fait à un Juge qui agit plutôt par voye de fait que par forme de justice. On conclut donc que Gonzale Pizarre leveroit des troupes, & pour cela plusieurs Habitans de Cusco offroient, & leurs biens, & leurs personnes, & quelques-uns disoient hautement qu'ils exposeroient gayement leur vie pour cette cause. A l'égard du voyage de Gonzale Pizarre, pour faire les supplications & les remontrances dont on a parlé, on luy donna le titre de Procureur General du Pays ; & pour se défendre contre l'Ynga, on le nomma pour commander l'Armée en qualité de General. On dressa des Actes de toutes ces résolutions, comme on fait ordinairement pour donner quelque couleur à de semblables affaires : Ainsi donc on commença à lever des troupes, prenant pour les payer les deniers de la Caisse Royale, les biens des défunts, & quelques autres dépôts sous couleur de prêt. Aprés cela on envoya le Capitaine François d'Almendras avec quelques gens pour garder les passa-

ges ; afin qu'on ne pût apprendre leurs résolutions, ni la disposition de leurs affaires dans la Ville de Los Reyes. Paul frere de l'Ynga, pourvut fort bien de son côté par le moyen de ses Indiens ; à ce que personne ne pût passer pour en aller donner avis. Le Conseil de Cusco écrivit à celuy de la Ville de Plata, pour luy representer les grands inconveniens qui arriveroient si les Ordonnances étoient mises en execution, & le préjudice extrême qu'ils en recevroient tous : Ils ajoûtoient que cela les avoit obligé à prendre des mesures pour y pourvoir, & qu'ils les prioient tres-humblement d'appouver leurs résolutions ; puisqu'aussi-bien leur autorité y étoit intervenuë par le moyen du Capitaine Diegue Centeno, qui étoit leur Député, & y avoit consenti en leur nom ; & qu'ainsi ils leur demandoient, & leur approbation, & leur secours, les priant de se rendre tous à Cusco, avec leurs armes & leurs chevaux. Outre cela Gonzale Pizarre écrivit en son particulier à tous les Habitans de cette Ville pour leur faire les mêmes sollicitations. Il y avoit alors en la Ville de Plata pour Lieutenant de Vaca de Castro, en qualité de Gouverneur du Perou, un Habitant de la même Ville,

nommé Louis de Ribera, & pour Juge ordinaire un autre Habitant du lieu, nommé Antoine Alvarez, lesquels ayant appris ce qui se passoit à Cusco, révoquerent incontinent les pouvoirs, & la commission de Diegue Centeno, & répondirent au nom de toute la Justice de la Ville à la Régence de Cusco, que quand il y iroit de leurs biens & de leur vie ils étoient résolus d'obéïr aux Ordres de sa Majesté; disant que leur Ville luy avoit toûjours été fidele contre tous ceux qui s'étoient détournez de son service, & qu'ils vouloient encore continuer dans la même fidelité. Qu'à l'égard de Diegue Centeno, ils ne luy avoient donné d'autre pouvoir, que de consentir en leur nom à ce qui seroit jugé utile pour le service de sa Majesté, le bien & l'avantage de ces Royaumes, & la conservation des Habitans naturels du Pays; & qu'ainsi, puisqu'en l'élection de Gonzale Pizarre, & en tout ce qu'on avoit arrêté de plus, ils ne voyoient rien qui tendît à cela, on ne pouvoit pas justement dire que le consentement que Centeno y avoit fondé, fût donné dans son pouvoir légitime, ni qu'il les liât ou les engageât en aucune sorte à le ratifier; puisque tout ce qui s'étoit passé étoit con-

traire à ses Ordres. Cette Lettre ne fut pourtant pas écrite d'un consentement universel, parce que Gonzale Pizarre avoit aussi des amis dans cette Ville, qui tâchoient de gagner des gens en sa faveur, & de les engager à son service: Ils prirent même plus d'une fois la résolution de tuer Louis de Ribera & Antoine Alvarez : mais ils n'en purent venir à bout, parce que l'un & l'autre se précautionnoient soigneusement, en attendant les provisions du Vice-Roy, qui n'avoient encore pû parvenir jusqu'à eux, à cause qu'ils étoient fort éloignez. Ils ordonnerent cependant sous de grandes peines, que personne n'eût à sortir de la Ville. Ce qui n'empêcha pourtant pas que plusieurs n'en sortissent, & ne s'en allassent à Cusco.

CHAPITRE II.

Ce que le Vice-Roy fit à Los Reyes ayant appris les mouvemens & les troubles qui étoient dans le Pays.

LE Vice-Roy ayant fait son entrée en la Ville de Los Reyes, & y ayant été reçû en pompe dans le mois de May de l'an mil cinq cens quarante-quatre,

personne n'osoit luy parler de suspendre l'executton des Ordonnances, parce que tous les Magistrats lui en ayant déja parlé en Corps, & luy ayant fait là-dessus les supplications & les remontrances convenables, accompagnées de plusieurs raisons qui faisoient voir la necessité de cette suspension, tout cela avoit été inutile. Il leur promettoit seulement qu'aprés leur execution, il en écriroit à sa Majesté, pour luy faire connoître qu'il étoit de son interêt que ces Réglemens fussent révoquez, & qu'il y alloit, & de son service, & de l'interêt même des Habitans naturels du Pays; puisqu'il reconnoissoit & avoüoit franchement, qu'ils étoient préjudiciables, tant aux interêts de sa Majesté, qu'au bien de ces Pays-là: Et que sans doute si ceux qui les avoient dressez avoient eu une connoissance exacte de l'état des choses, jamais ils n'auroient conseillé à sa Majesté de les faire. Il ajoûtoit à cela, qu'il falloit que de tous les endroits du Royaume on luy envoyât des Députez, & qu'il écriroit conjointement avec eux à sa Majesté ce qui seroit convenable; ne doutant point qu'il ne reçût aprés cela des Ordres de sa part pour remedier à ce mal: Mais qu'il ne pouvoit pas de luy-

même ſuſpendre l'execution, & qu'il falloit de neceſſité qu'il continuât comme il avoit commencé ; puiſque ſon pouvoir & ſes Ordres ne s'étendoient pas à autre choſe. Dans ce tems-là les Licentiez Cepeda & Alvarez, & le Docteur Texada, trois des Auditeurs arriverent à Los Reyes, ayant laiſſé le Licentié Zarate malade à Truxillo. Incontinent le Vice-Roy donna ordre qu'on formât l'Audiance ; & pour cela on fit tous les préparatifs neceſſaires pour la reception ſolemnelle du Sceau Royal, comme dans un Tribunal qui ſe formoit nouvellement en ce Pays-là. On mit donc ce Sceau dans une caſſette portée ſur un cheval ſuperbement enharnaché, & couvert d'une houſſe magnifique de toile d'or, marchant ſous un dais de drap d'or : Les Magiſtrats de la Ville portoient le dais en robes longues de velours cramoiſi de la même ſorte qu'on fait en Eſpagne pour la réception de la perſonne du Roy : Jean de Leon tenoit la bride du cheval : Il étoit nommé pour faire dans cette occaſion la fonction de Chancelier à la place du Marquis de Camaraſa, Préſident de Cazorla qui avoit les Sceaux. On forma auſſi-tôt l'Audiance, & on commença à déliberer ſur les affaires. Dés

les premiers jours il arriva une chose qui renouvella les dissentions qui avoient déja commencé à paroître entre le Vice-Roy & les Auditeurs. Voicy ce que c'est. Le Vice-Roy arrivant au Tambo ou Palais de Guavra, où nous avons dit qu'il étoit tandis qu'on déliberoit sur sa réception à Los Reyes, il trouva écrit sur une des murailles de ce Tambo, des paroles à peu prés de ce sens icy. *Quiconconque voudra me dépoüiller de ma maison & de mes biens, je tâcheray de le dépoüiller luy-même de la vie, & de l'ôter du monde.* Le Vice-Roy ayant lû cela, dissimula pour un tems : mais dans la suite étant persuadé que celuy qui avoit écrit ou fait écrire ces paroles, étoit Antoine de Solar, Habitant de Medina del Campo, à qui appartenoit ce Pays de Guavra, & qu'il sçavoit n'être pas bien intentionné pour luy ; ce qu'il avoit connu ; parce que quand il arriva dans ce lieu-là, il avoit trouvé le Tambo desert, sans qu'il y eût dedans ni Chrêtien ni Indien. Il ne doutoit donc nullement que tout cela n'eût été fait par les ordres d'Antoine de Solar : Ainsi, aprés avoir dissimulé & caché son ressentiment pendant quelque temps, peu de jours aprés qu'il eut été reçû à Los Reyes, il fit appeller

Solar ; & luy parlant tête à tête ſur le ſujet de ces paroles qu'on avoit trouvé écrites ſur la muraille du Tambo de Guavra, il luy reprocha outre cela de luy avoir parlé à luy-même avec beaucoup d'inſolence. Enſuite le Vice-Roy commanda qu'on fermât les portes du Palais, & fit venir un de ſes Chapelains pour confeſſer Solar, le voulant faire pendre à un pilier d'une galerie qui regardoit ſur la place. Solar ne voulut pas ſe confeſſer, & la conteſtation dura tant, que le bruit s'en répandit dans la Ville. Alors l'Archevêque, & quelques autres perſonnes de qualité vinrent, & ſupplierent tres-humblement le Vice-Roy de differer cette execution. Au commencement on ne pouvoit rien obtenir de luy ; mais enfin il accorda de la differer juſqu'au lendemain, faiſant mettre cependant Solar dans la priſon, avec les fers aux pieds & aux mains. Le lendemain venu la colere du Vice-Roy ſe trouva un peu moderée ; de ſorte qu'il ne voulut pas faire pendre le priſonnier, mais il le retint ainſi étroitement gardé pendant deux mois, ſans faire aucunes informations ni procedures pour l'inſtruction du procés. Là-deſſus les Auditeurs viſitant un Samedy la priſon, & étant bien inſ-

truits du fait par des requêtes qu'on leur avoit présentées sur ce sujet, ils voulurent voir Solar, & ils luy demanderent pourquoi il étoit là prisonier? Il répondit, qu'il n'en sçavoit rien. Ayant examiné la chose, ils ne trouverent aucunes procedures faites contre luy, & ni le Prevôt ni les Greffiers ne leur pûrent dire autre chose, sinon que le Vice-Roy l'avoit fait prendre, & avoit donné ordre qu'on le mît dans la prison où il étoit. Le Lundy suivant les Auditeurs en parlerent au Vice-Roy, luy dirent qu'ils ne trouvoient aucunes procedures faites contre Solar; & par consequent qu'ils ne sçavoient point les raisons pour lesquelles il étoit prisonnier; mais que seulement on leur avoit dit que c'étoit par ses ordres: qu'ainsi s'il n'y avoit point d'informations contre luy pour faire voir la justice de sa détention, ils ne pouvoient s'empêcher selon les Loix & le Droit, d'ordonner qu'il seroit mis en liberté. Le Vice-Roy leur répondit que c'étoit luy qui l'avoit fait arrêter, & même avoit voulu le faire pendre, tant pour ces paroles qu'on avoit trouvé écrites sur la muraille du Tambo, que pour des insolences qu'il luy avoit dit à luy-même, dont il n'avoit pû avoir de témoins;

mais qu'il croyoit qu'il avoit justement pû le faire arrêter de sa propre autorité, en qualité de Vice-Roy, & même qu'il pouvoit le faire mourir sans être obligé de leur rendre compte pourquoy il le faisoit. Les Auditeurs luy répondirent, que son autorité ne pouvoit s'étendre qu'autant que la Justice & les Loix du Royaume le permettoient. Ils en demeurerent là sans pouvoir convenir ni s'accorder là-dessus ; si bien que le Samedy suivant les Auditeurs visitant la prison, ordonnerent que Solar en seroit mis hors, en luy donnant sa maison pour prison ; & dans une autre visite ils le mirent en pleine liberté. Le Vice-Roy fut fort sensible à cet affront, & cherchoit occasion de se vanger des Auditeurs. Voicy celle qu'il crut trouver favorable, & qu'il prit. Ils logeoient tous trois séparément chacun chez un des Bourgeois de la Ville, qui étoient trois des plus riches, lesquels leur donnoient à manger, & leur fournissoient tout ce qui leur étoit nécessaire, tant pour eux, que pour leurs Valets. Au commencement cela s'étoit fait du consentement du Vice-Roy : ce qui ne dura guéres, puisque tandis qu'ils cherchoient, ou faisoient préparer & meubler des mai-

ſons pour ſe loger, s'étant paſſé un peu de tems, le Vice-Roy leur fit dire,
» qu'il ne ſembloit pas tout à fait hon-
» nête qu'ils vécuſſent comme ils fai-
» ſoient aux dépens des Bourgeois, &
» que ſans doute cela ne ſeroit pas agréa-
» ble à ſa Majéſté : Qu'ainſi il étoit à
» propos qu'ils cherchaſſent des maiſons
» pour ſe loger en leur particulier, puiſ-
» qu'autrement la choſe ſonneroit toû-
» jours mal : Il ajoûtoit qu'il ne trou-
» voit pas non plus de bonne grace qu'ils
» marchaſſent par les ruës comme ils fai-
» ſoient, accompagnez par les Bourgeois
» & les Négocians. Les Auditeurs ré-
» pondoient à cela » qu'on ne pouvoit
» pas trouver en tout tems des maiſons
» à loüer, & qu'il falloit néceſſairement
» attendre que les baux de quelques-unes
» fuſſent finis : Qu'au reſte à l'avenir ils
» mangeroient à leurs propres dépens,
» ſans vouloir en aucune ſorte être à
» charge aux Sujets de ſa Majeſté : mais
» qu'à l'égard de marcher par les ruës
» dans la compagnie des Bourgeois, ils ne
» croyoient pas que ce fût une choſe ni
» criminelle, ni défenduë, ni même en au-
» cune maniere contraire à la bienſéan-
» ce; d'autant plus qu'ils avoient ſouvent
» vû en Eſpagne les Conſeillers de ſa Ma-
jeſté

jesté dans quelque Tribunal que ce fût « en user de la sorte. Ils ajoûtoient que « cela même avoit son usage & son utili- « té: Parce que les Négocians en allant & « venant informoient les Auditeurs de « leurs affaires, ou les en faisoient souve- « nir. A la vérité on peut dire que le Vice- « Roy & les Auditeurs ne furent jamais bien ensemble, & que leur mésintelligence parût toûjours dans toutes les occasions qui s'en présenterent. Ainsi on rapporte que le Licentié Alvarez fit un jour prêter serment à un Procureur, sur ce que cet homme avoit donné de l'argent à Alvarez de Cueto, beau-frere du Vice-Roy, pour avoir ses sollicitations, & obtenir par ce moyen l'Office qu'il souhaitoit. Ce procedé d'Alvarez chagrina, dit-on, beaucoup le Vice-Roy.

CHAPITRE III.

Le Vice-Roy fait des préparatifs pour la Guerre.

PEndant tout ce tems-là les passages pour aller à Cusco étoient si bien gardez, que ni par le moyen des Indiens, ni par celuy des Espagnols on ne pouvoit avoir aucune nouvelle de ce qui s'y

passoit. On avoit seulement appris, que Gonzale Pizarre étoit venu dans cette Ville, & que tous ceux qui s'en étoient fuis de Los Reyes, & de plusieurs autres endroits s'y étoient aussi rendus sur le bruit de la guerre. Là dessus le Vice-Roy & les Auditeurs conjointement expédierent des Mandemens, par lesquels ils ordonnoient à tous les Habitans de Cusco, & à ceux des autres Villes, qu'ils eussent à reconnoître & recevoir Blasco Nugnez pour Vice-Roy, & à se rendre à la Ville de Los Reyes avec leurs armes & leurs chevaux, pour luy offrir leur service. Tous ces Mandemens se perdirent par les chemins : Néanmoins celuy qui étoit pour la Ville de la Plata y fut enfin apporté : En vertu duquel Louis de Ribera & Antoine Alvarez conjointement avec les autres Officiers du lieu, reçurent Blasco Nugnez pour Vice-Roy avec beaucoup de solemnité & de démonstration de joye : Puis pour témoigner leur soumission & leur obéïssance aux ordres qu'ils avoient reçu, on équipa tres-bien vingt-cinq Cavaliers, autant que cette Ville en pouvoit faire, pour les envoyer au Vice-Roy. Celuy qui les conduisoit étoit le Capitaine Louis de Ribera : Ils prirent donc le chemin de Los Reyes, marchant

par des lieux deserts & écartez, de peur que Gonzale Pizarre ne leur fist couper les passages, & ne les fist arrêter en chemin. Il y eut aussi quelques particuliers Habitans de Cusco qui reçurent ces Mandemens, en consequence desquels quelques-uns se rendirent auprés du Vice-Roy pour luy offrir leurs services, comme on le dira ci aprés. Comme les choses en étoient-là, le Vice-Roy eut des nouvelles certaines de ce qui se passoit à Cusco. Cela l'obligea à employer tous ses soins pour augmenter promtement le nombre de ses Troupes, en faisant de nouvelles levées : Ce qu'il pouvoit aisément faire, ayant bien de l'argent ; parce que le Licencié Vaca de Castro avoit fait embarquer plus de cent mille écus qu'il avoit tiré de Cusco pour envoyer à sa Majesté, dont le Vice-Roy se saisit, & les employa au payement des Troupes. Il fit Capitaines de Cavalerie Dom Alfonse de Montemayor, & Diegue Alvarez de Cueto, son beau-frere : & Capitaines d'Infanterie Martin de Robles, & Paul de Meneses, d'Arquebusiers, Gonzale Diaz de Pignera. Il donna le Commandement Géneral de toutes les Troupes à Vela Nugnez, son frere, & fit Diegue d'Urbina Mestre de Camp gé-

neral, & Jean d'Aguire Sergent Major. Le nombre de ses Troupes étoit de six cens hommes de guerre, sans compter les Bourgeois. Il y avoit cent Cavaliers, deux cens Arquebusiers, & le reste étoient des Piquiers. Il fit faire une grande quantité d'arquebuses tant de fer, que de la fonte de quelques cloches qu'il ôta pour cela de la grande Eglise. Il faisoit aussi fort souvent faire l'exercice à ses Troupes, & faisoit quelquefois donner de fausses alarmes pour s'asseurer de la disposition où étoient les esprits; parce qu'on croyoit que la plûpart ne suivoient pas ses ordres de bon cœur, & n'étoient pas fort bien intentionez pour son service. Il eut alors quelque soupçon que le Licentié Vaca de Castro, à qui il avoit depuis peu donné la Ville pour prison, avoit quelque intelligence, & entretenoit quelque négociation secrette avec ses créatures & les gens qui luy étoient affectionnez. Un jour donc à l'heure du dîné, il fit donner une fausse alarme, faisant dire que Gonzale Pizarre venoit, & qu'il étoit déja fort prés : Et comme les Troupes furent assemblées sur la place, il envoya Diegue Alvarez de Cueto, son beau-frere, qui prit prisonnier Vaca de Castro. En même tems il fit aussi

prendre par des Huissiers Dom Pedro de Cabrera, son beau-pere Hernan Mexia de Gusman, le Captaine Laurent d'Aldana, Melchior Ramirez, & son frere Baltasar Ramirez, & les fit tous transporter du côté de la mer, les faisant mettre sur un vaisseau dont il nomma pour Capitaine Jerôme de Zurbano, qui étoit de Bilbao. Peu de jours aprés il fit mettre en liberté Lautent d'Aldana, & envoya Dom Pedro, & Fernand Mexia à Panama; Melchior & Baltazar Ramirez à Nicaragua; & pour Vaca de Castro il le laissa prisonnier dans le vaisseau, sans que jamais on déclarât à aucun d'eux de quoy ils étoient accusez, sans informations & sans aucunes procedures juridiques.

CHAPITRE IV.

Alfonse de Caceres & Jerôme de la Cerna se saisissent de deux navires à Arequipa, & les amenent au Vice-Roy.

QUand ces mouvemens & ces troubles commencerent au Perou, il venoit d'y arriver au port d'Arequipa deux navires chargez de marchandises. Gonzale Pizarre les fit retenir, & même

les acheta à dessein de s'en servir, pour faire plus commodément transporter toute son artillerie, à cause des grandes difficultez qu'il y avoit de la mener par terre, vû la longueur du chemin : Mais sur tout pour se rendre par ce moyen maître du port de Los Reyes, & se saisir des vaisseaux que le Vice-Roy y avoit. Il comprenoit fort bien une chose qui est certaine & indubitable. Que quiconque est maître de la mer le long de cette côte du Perou, on peut dire qu'il est maître du Pays, y pouvant faire tout le mal qu'il luy plaît, en débarquant dans les lieux dépourvûs de monde pour les garder, sans qu'on puisse l'en empêcher, à cause de la grande étenduë de ces côtes. Il faut ajoûter encore qu'il a la commodité de pouvoir aisément se pourvoir d'armes & de chevaux par le moyen des vaisseaux qui viennent au Perou pour y en amener, & qu'il peut empêcher d'y aborder tous les bâtimens qui viennent de Castille, & apportent des étoffes ou d'autres marchandises. Le Vice Roi ayant apris l'achat des deux navires, & le dessein de Gonzale Pizarre, cela luy causa beaucoup d'inquietude, & luy faisoit craindre un mauvais succés dans ses affaires, parce qu'il ne se trouvoit point en état de résister

par mer à des vaisseaux bien pourvûs d'artillerie, comme le devoient être ceux dont il craignoit la venuë. Il prit néanmoins pour cela les meilleures mesures qu'il luy fut possible, & il fit autant qu'il put tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour une bonne défense. Il fit donc équiper & armer un des vaisseaux qui étoient dans le port, faisant mettre dessus huit pieces de canon de fonte, & quelques autres de fer, avec des arquebuses & des arbalêtes, pour s'opposer à ceux qu'il attendoit, & qu'il craignoit. & faire au moins toute la résistance qui luy seroit possible. Il nomma pour Capitaine de ce vaisseau Jerôme de Zurbano, qui étoit de la Ville de Bilbao en Biscaye. Toutes ces précautions n'étoient pas nécessaires au Vice-Roy, parce qu'il étoit arrivé heureusement pour luy, que les Capitaines Alfonse de Caceres, & Jerôme de la Cerna de la Ville d'Arequipa, ayant sçû le dessein de Gonzale Pizarre, étoient entrez une nuit dans ces deux navires qui attendoient l'arrivée de l'artillerie, & ayant payé largement le Maître & quelques Matelots qu'ils trouverent dessus, ils s'en étoient emparez, & abandonnant leurs biens, leurs maisons & leurs Indiens, avoient mis à la voile pour

se rendre à la Ville de Los Reyes. Quand ils arriverent au port le Vice-Roy fut d'abord averti de leur venuë par le moïen de quelques sentinelles qu'il avoit fait mettre dans une Isle voisine. Ne doutant pas qu'ils ne vinssent comme ennemis, il s'avança vers le Port avec de la Cavalerie, & cependant Jerôme Zurbano fit faire une décharge de son artillerie contre les deux navires qui d'abord amenerent les voiles en signe de paix; puis quelques-uns de ceux qui étoient dessus, se mirent dans une chaloupe, & vinrent trouver le Vice-Roy, à qui ils remirent les vaisseaux: Ce qui luy fut tres-agréable, & luy fit un plaisir singulier, aussi-bien qu'à toute la Ville; parce qu'ils se voyoient par-là à couvert d'un danger qu'ils avoient fort craint.

CHAPITRE V.

Ce que faisoit alors Gonzale Pizarre à Cusco.

GOnzale Pizarre étoit cependant à Cusco, où il levoit des Troupes qu'il payoit fort soigneusement, & faisoit tous les autres préparatifs nécessaires pour la Guerre. Il assembla jusqu'à cinq cens hommes

hommes, dont il fit Meſtre de Camp géneral le Capitaine Alfonſe de Toro : Il fit Capitaine de Cavalerie Dom Pedro de Porto Carrero, retenant une partie des Cavaliers ſous ſon étendart, pour en former une Compagnie dont il étoit en particulier le Commandant, bien qu'il fût auſſi le Géneral de toute l'Armée. Il nomma pour Capitaines de Piquier, Gumiel, & le Bachelier Jean Belez de Guevara, & pour Capitaine d'Arquebuſiers Pierre Cermeno. Il avoit fait faire trois étendards, un où étoient les armes du Roy, qui étoit celuy de Dom Pedre de Porto Carréro, & un autre où étoient les armes de la Ville de Cuſco qui fut confié à Antoine Altamirano, Juge de Police de cette Ville, qui étoit de Hontiveros, & à qui depuis Gonzale Pizarre fit couper la tête, comme étant dans les interêts de ſa Majeſté. Le troiſiéme étendard où étoient ſes armes, étoit porté par ſon Enſeigne : mais aprés il le donna au Capitaine Pierre de Puelles. Il nomma pour commander l'artillerie, Fernand Bachicao, qui aſſembla, & fit mettre en état vingt pieces de campagne, toutes fort bonnes, avec les munitions néceſſaires de poudre, de boulets & de toutes les autres choſes dont

on pouvoit avoir besoin, pour se servir utilement & avantageusement du canon. Gonzale Pizarre ayant donc ainsi levé des Troupes, & les ayant assemblé à Cusco en qualité de Géneral, il tâcha de les bien disposer en sa faveur, en couvrant ses desseins des plus specieux prétextes qu'il put trouver, & justifiant son entreprise criminelle par toutes les raisons que son esprit luy pouvoit dicter. Il leur répréséntoit donc : » Que luy & » ses freres avoient découvert ce Päys, » l'avoient conquis & rangé sous la do- » mination de sa Majesté à leurs propres » frais, & que déja ils luy en avoient en- » voyé des sommes tres-considérables » d'or & d'argent, comme tout le mon- » de le sçavoit tres-bien. Que cepen- » aprés la mort du Marquis, non seule- » ment le Roy n'en avoit point donné le » Gouvernement ni à son fils, ni à luy » qui parloit, bien que cela eût dû se » faire suivant les promesses & les con- » ventions faites dés le commencement » de la découverte ; mais que de plus il » envoyoit à cette heure un homme cruel » & infléxible pour les dépoüiller de tous » leurs biens ; puisqu'il étoit évident » qu'il n'y avoit personne dans tout le » Pays, qui d'une maniere ou d'autre ne

fût compris dans les Ordonnances. »
Que Blaſco Nugnez Vela à qui on en »
avoit commis l'execution, la faiſoit »
faire avec la derniere rigueur, n'écou- »
tant ni requêtes ni ſupplications, & di- »
ſant même à ceux qui luy vouloient »
faire avec toute ſorte d'humilité quel- »
ques remontrances, des paroles dures, »
& injurieuſes : Qu'ils étoient eux-mê- »
mes témoins de ce qu'il diſoit, & de »
pluſieurs autres choſes de même natu- »
re. Qu'enfin on diſoit publiquement »
que le Vice-Roy avoit ordre de luy »
faire couper la tête, à luy qui n'avoit »
jamais rien fait contre le ſervice de ſa »
Majeſté; mais au contraire luy avoit »
toûjours été fidele, comme cela étoit »
de notorieté publique. Que pour tou- »
tes ces raiſons il avoit réſolu du con- »
ſentement de la Ville de Cuſco, d'aller »
luy-même à celle de Los Reyes, pour »
répréſenter leurs griefs, & faire leurs »
tres-humbles ſupplications ſur le ſu- »
jet des Ordonnances, devant l'Au- »
diance Royale : puis envoyer des »
Députez au nom de tout le Royau- »
me à ſa Majeſté, afin de l'informer »
du véritable état des choſes, & de »
ce qui ſembloit néceſſaire dans les »
conjonctures où elles ſe trouvoient, ne »

» doutant pas que sa Majesté en étant bien
» informée, n'y apportât les remedes con-
» venables : Que si néanmoins Elle ne le
» faisoit pas, aprés avoir fait de leur côté
» toutes leurs diligences, ils obéïroient à
» ses Ordres avec une soumission pleine
» & entiere, & sans aucune reserve. Qu'à
» l'égard de son voyage & de sa compa-
» rution devant le Vice-Roy; les menaces
» de ce Ministre, & les Troupes qu'il
» avoit assemblées, faisoient assez clai-
» rement connoître, qu'il n'y avoit au-
» cune seureté pour luy, ni pour ceux
» qui iroient avec luy, à moins qu'ils
» fussent en état de se défendre contre sa
» violence : Qu'ainsi on avoit jugé à
» propos qu'il levât de son coté des
» Troupes pour l'accompagner, sans
» qu'il eût pour cela la moindre inten-
» tion du monde, de faire aucun mal à
» personne, à moins qu'on l'attaquât.
» Qu'il les prioit donc de le suivre dans
» ce voyage, & d'observer exactement
» dans leur marche, les régles & les or-
» dres de la Guerre : Qu'enfin luy & ces
» Gentilshommes qui étoient avec luy,
» les récompenseroit liberalement de
» leurs peines, comme de braves sol-
» dats, qui leur auroient aidé à travailler
» utilement à la conservation de leurs

biens. Ce difcours par lequel Gonzale Pizarre tâchoit de perfuader à fes Troupes la juftice de fa caufe, & la droiture de fes intentions, ne fut pas fans effet : Tous s'offrirent de le fuivre & de le défendre courageufement, & jufqu'à la mort. Il fortit donc ainfi de Cufco, accompagné de tous les Habitans de la Ville. Aprés qu'il eut mis fes Troupes en ordre, quelques-uns qui l'avoient ainfi concerté, luy demanderent dès le foir même de leur fortie, permiffion de retourner à Cufco, pour y faire quelques préparatifs pour leur voyage. Puis dés le lendemain de bon matin vingt-cinq des plus confiderables de la Ville, qui au commencement avoient confenti aux fupplications qu'on fe propofoit de faire fur le fujet des Ordonnances, voyant que les démarches qu'on faifoit, commençoient à devenir criminelles, & contraires au fervice de fa Majefté, & à l'obéïffance qu'on luy devoit, & confiderant de plus les grands mouvemens que cela caufoit dans le Pays : Ils prirent la réfolution d'abandonner le party de Gonzale Pizarre, & d'aller offrir leurs fervices au Vice-Roy. Ils l'executerent comme ils l'avoient réfolu, marchant à grandes journées par des chemins écartez, & des

lieux déſerts ; parce qu'ils ne doutoient pas que Gonzale Pizarre ne les fit ſuivre, comme il fit en effet. Les principaux de ce concért étoient Gabriel de Roias, Gomez de Roias ſon neveu, Garcilaſo de la Véga, Pierre de Barco, Martin de Florence, Jérôme de Soria, Jean de Sayavédra, Jerôme Coſtilla, Gomez de Leon, Louis de Leon, & Pierre Manjares. Ils étoient 25. en tout, comme on l'a déja dit, qui partirent enſemble de Cuſco, n'ayant pas oublié de prendre avec eux les mandemens qu'ils avoient reçu de la part de l'Audiance Royale, par leſquels il leur étoit enjoint, ſur peine d'être déclarez rebeles, de ſe rendre inceſſament à Los Reïes. Quand Gonzale Pizarre apprit cette nouvelle le lendemain, & qu'il vit que toute ſon Armée en paroiſſoit émuë, & comme ébranlée, il fut ſur le point d'abandonner ſon entrepriſe, & de s'en retourner dans le pays des Charcas avec 50. Cavaliers de ſes amis, & de s'y fortifier le mieux qu'il luy ſeroit poſſible. Néanmoins aprés y avoir bien penſé, il jugea que le party le moins périlleux pour ſa vie, étoit de ſuivre ſon premier deſſein, & continuer ſon premier voyage. Ayant donc pris ſa réſolution, il tâcha d'encourager ſes gens, en leur diſant, que ſi ces Cavaliers

s'en étoient ainsi allez, c'étoit sans doute pour avoir été mal informez du véritable état des affaires à Los Reyes; qu'il avoit reçu des Lettres des principaux Habitans de cette Ville, qui l'assuroient qu'avec cinquante Cavaliers seulement il pouvoit s'assurer d'une heureuse issuë, & d'une favorable conclusion dans les affaires qui le menoient, sans qu'il y courût aucun risque; parce que tout le monde étoit dans les mêmes sentimens que luy là-dessus. Il continua donc son voyage, mais fort lentement, à cause de la peine & de l'embarras qu'il avoit à faire mener son artillerie. En effet il étoit obligé de la faire porter sur les épaules des Indiens avec des léviers: Il avoit fallu pour cela l'ôter de dessus les afuts, & il falloit douze Indiens pour porter chaque piece, qui ne pouvoient marcher qu'environ cent pas chargez d'un tel fardeau: Puis douze autres entroient en leur place, & de cette maniere il y avoit trois cens Indiens assignez à chaque piece. La difficulté des chemins extrémement raboteux, étoit cause qu'on ne les pouvoit mener sur les afuts: Ainsi il falloit plus de six mille Indiens pour l'artillerie seule avec ses munitions.

CHAPITRE VI.

Gaspard de Roias & quelques autres de l'Armée de Gonzale Pizarre, voulant passer au service du Vice-Roy, luy envoyent demander un Sauf-conduit.

PLusieurs Gentilshommes, & autres personnes considérables qui accompagnoient Gonzale Pizarre, commençoient à se repentir de s'être engagez dans cette affaire. Dans le commencement, ils avoient à la verité été d'avis qu'on fist des remontrances & des supplications sur le sujet des Ordonnances, & pour cela ils avoient offert, & leurs biens & leurs personnes : mais voyant le tour que les affaires prenoient, & comment Gonzale Pizarre s'emparoit peu à peu d'un empire, qui ne leur paroissoit pas tout-à-fait juste, & se rendoit maître absolu de tout, ayant déja, avant qu'ils partissent de Cusco, rompu la caisse de sa Majesté, & pris l'argent qui y étoit, sans le consentement, & même contre l'avis & la volonté des Magistrats, ils étoient fâchez de l'engagement où ils s'étoient mis. Ils souhaitoient donc fort de se retirer du mauvais pas où

ils se trouvoient embarassez, d'autant plutôt qu'il leur sembloit déja voir des signes tout assûrez d'un mauvais succés. Le principal de ceux qui avoient ces sentimens, étoit Gaspard Rodriguez de Champ-rond, frere du Capitaine Pedro Anzurez, de qui les Indiens luy avoient été commis aprés sa mort. Luy donc & quelques autres des principaux de l'Armée concerterent ensemble d'abandonner Gonzale Pizarre, & de passer au service du Vice-Roy : Sa severité les embarassoit, & les faisoit un peu hésiter, craignant qu'encore qu'ils se rendissent à luy, & luy allassent offrir leurs services, il ne laissât pas néanmoins de les faire punir pour ce qui s'étoit passé, & où ils avoient eu part. Ils résolurent donc de prendre des mesures pour executer seurement leur dessein, en prévenant les inconveniens qu'ils craignoient : Pour cela ils envoyerent par des chemins fort secrets & fort écartez, un Prêtre nommé Baltasar de Loaysa, qui étoit de Madrid, pour porter des lettres & des dépêches de leur part, au Vice-Roy & à l'Audiance Royale, par lesquelles ils demandoient qu'on leur accordât le pardon du passé, & un sauf-conduit; moyennant quoy ils promettoient de se rendre incessamment

auprés d'eux : Ajoûtant que comme ils tenoient quelque rang dans l'Armée de Pizarre, étant du nombre de ſes Capitaines, on pouvoit à peu prés s'aſſurer que tous leurs amis & leurs domeſtiques les imiteroient bien-tôt aprés, & que peut-être l'Armée de Gonzale Pizarre ſe déferoit & ſe diſſiperoit ainſi d'elle-même. Les principaux qui écrivirent cela furent Gaſpard Rodriguez, Philippe Gutierrez, Arias Maldonat, & Pierre de Ville Caſtin : Ils étoient en tout vingt-cinq qui avoient fait cette partie. Baltaſar de Loayſa ſe rendit à Los Reyes avec beaucoup de diligence ; & pour ſe mieux cacher il ne voulut point ſe joindre avec Gabriel de Roias, Garcilaſo, & les autres que nous avons dit qui s'en étoient fuis de Cuſco. Etant donc arrivé fort ſecretement à Los Reyes, il rendit ſes dépêches au Vice-Roy & aux Auditeurs ; & on luy fit incontinent expedier le ſauf-conduit qu'il demandoit : Mais le bruit en fut bien-tôt répandu par toute la Ville. Pluſieurs des Habitans, & autres perſonnes qui panchoient un peu en ſecret du côté de Gonzale Pizarre ; parce qu'il ſoûtenoit un party conforme à leur interêt & à leurs avantages, apprenant la choſe, ne pûrent s'empêcher

d'en avoir quelque chagrin ; parce qu'ils ne doutoient presque pas que par le départ de ces Gentilshommes, son Armée ne se dissipât, & qu'ainsi le Vice-Roy ne trouvant plus aucune opposition, ne fist executer les Réglemens avec la derniere rigueur.

CHAPITRE VII.

Pierre de Puelles, Lieutenant de Guanuco, prend le party de Gonzale Pizarre ; & aprés luy les gens que le Vice-Roy envoyoit à sa poursuite, font la même chose.

QUand le Vice-Roy fut reçu en la Ville de Los Reyes, Pierre de Puelles qui étoit de Seville, luy vint baiser les mains,& lui faire ses soumissions. Il étoit alors Lieutenant du Gouverneur Vaca de Castro dans la Ville de Guanuco. Comme il y avoit long-temps qu'il étoit dans les Indes, on l'estimoit beaucoup par l'experience qu'il avoit des affaires de ces Pays-là. Le Vice-Roy le confirma donc dans son employ de Lieutenant de Guanuco par une nouvelle commission de sa part, & le renvoya dans cette Ville, en luy donnant ordre d'en tenir prêts tous les

Habitans; afin qu'en cas de beſoin ils fuſſent en état de ſe rendre auprés de luy avec leurs armes & leurs chevaux, auſſitôt qu'ils en recevroient l'ordre de ſa part. Pierre de Puelles fit ce que le Vice-Roy luy avoit ordonné; & non ſeulement il tint prêts & en état les gens de la Ville, mais il retint même quelques ſoldats qui y étoient venus de la Province de Chachapoyas avec Gomez de Soliz & Bonifaz. Il attandoit ainſi les ordres du Vice-Roy, qui quand il crut qu'il étoit temps, luy envoya Jerôme de Villegas de Burgos, avec une lettre pour Pierre de Puelles, par laquelle il luy ordonnoit de le venir inceſſamment trouver avec tous ſes gens. Quand Villegas fut arrivé à Guanuco, ils conſulterent enſemble ſur cette affaire: Et aprés l'avoir bien examinée, ils crurent que s'ils alloient trouver le Vice-Roy, & prenoient ſon party, ils pourroient faire pancher entierement la balance de ſon côté, & le faire réüſſir heureuſement dans ce qu'il entreprenoit; & qu'aprés cela quand il auroit vaincu & défait Gonzale Pizarre, ne trouvant plus d'oppoſition, il feroit executer les Ordonnances à toute rigueur: Ce qui leur ſeroit à tous d'un préjudice extrême, puiſque ſi on ôtoit les

Indiens à ceux qui en avoient, non ſeulement les Bourgeois à qui ils appartenoient, en recevroient du préjudice, mais auſſi les ſoldats : puiſque quand on auroit ôté les Indiens aux Bourgeois qui en avoient, ils ne ſeroient plus en état de fournir, comme ils faiſoient, à la ſubſiſtance des gens de guerre. Ils convinrent donc tous de paſſer au ſervice de Gonzale Pizarre, & partirent incontinent pour l'aller trouver en quelque lieu qu'il fût, & ſe rendre à luy. Le Vice-Roy fut auſſi-tôt averti de la choſe par un Capitaine Indien, nommé Yllatopa : Il regarda cela comme un fâcheux contre-temps, & en eut beaucoup de chagrin. Pour tâcher d'en prévenir le mal, aprés y avoir penſé, il crut qu'on pourroit couper chemin à ceux qui l'abandonnoient ainſi, pour ſe jetter dans le party de ſes ennemis, en faiſant occuper les paſſages de la vallée de Xauxa, par où ces deſerteurs devoient néceſſairement paſſer. Il donna donc ordre à Vela Nugnez ſon frere, de prendre quarante hommes armez à la légere, & de s'avancer promtement pour couper le paſſage à Pierre Puelles & à ſes gens : Il envoya auſſi avec Vela Nugnez, Gonzale Diaz, Capitaine d'Arquebuſiers ; & des quarante hom-

mes il y en avoit trente de sa Compagnie, les dix autres furent des parens & des amis de Vela Nugnez, qui voulurent bien l'accompagner dans ce voyage. Afin qu'ils fussent en état de faire plus de diligence, le Vice-Roy fit acheter des deniers Royaux trente-cinq mulets, qui coûterent plus de douze mille ducats. Ils partirent donc de Los Reyes tous en bon équipage, & firent vingt lieuës de chemin jusqu'à Guadachili. Là on apprit qu'ils avoient formé le dessein de tuer Vela Nugnez, & de se rendre à Gonzale Pizarre. Voicy comment la chose se découvrit. Quelques Coureurs qui alloient devant, rencontrerent à quatre lieuës de Guadachili en la Province de Pariacaca, Frere Thomas de S. Martin, Provincial des Dominicains, que le Vice-Roy avoit envoyé à Cusco pour voir s'il y auroit quelque moyen d'accommodement avec Gonzale Pizarre. Un soldat Espagnol qui étoit d'Avila, voyant ce Provincial, le tira à part, & luy dit en secret le complot qu'on avoit fait contre Vela Nugnez, afin qu'il l'en avertît, & qu'il pût prendre ses précautions; parce qu'autrement ils le tueroient infailliblement la nuit suivante. Le Provincial ayant reçu cet avis se pressa fort pour

avancer chemin, ramenant avec luy les Coureurs qu'il avoit rencontrez ; parce qu'il leur apprit que toute leur diligence seroit inutile, & que Pierre de Puelles, & ses gens avoient passé par Xauxa il y avoit déja deux jours, & qu'ainsi il leur seroit impossible de les joindre. Quand ils furent arrivez à Guadachili il dit la même chose à tous les autres, les assurant qu'il ne leur serviroit de rien de continuer leur route : Puis il avertit Vela Nugnez en particulier du peril qui le menaçoit, afin qu'il se mît en seureté. Nugnez ayant reçu cet avis, en fit part à quatre ou cinq de ses amis & de ses parens qui l'accompagnoient dans cette course : Si bien que le soir ils firent sortir leurs chevaux comme pour les mener à l'abreuvoir, puis ils se jetterent promptement dessus, & se sauverent à la faveur de l'obscurité, ayant le Provincial pour conducteur & pour guide. Quand on sçut qu'ils s'en étoient allez, Jean de la Tour, Pierre Hita, George Griego & les autres soldats qui étoient du complot, s'en allerent pendant la nuit au corps de garde; & metant à tous les soldats qui y étoient l'arquebuse dans la poitrine, ils les obligeoient à leur promettre de s'en aller avec eux. Presque tous le promi-

rent, & l'executerent, & en particulier le Capitaine Gonzale Diaz. On luy fit le même traitement qu'aux autres, & même on le traita plus rigoureusement en apparence, comme si on eût craint quelque chose de sa part; car on luy lia les mains: cependant on croit qu'il étoit du complot, & que même il en étoit le Chef. La plûpart des gens à Los Reyes ne doutoient presque pas qu'il ne fist ce qu'il fit en effet, parce qu'il étoit gendre de Pierre de Puelles contre qui on l'envoyoit; & on ne voyoit guére d'apparence qu'étant bien avec son beau-pere il voulût servir d'instrument pour le faire prendre. Ils partirent donc ainsi tous montez sur les mulets qui avoient coûté si cher, & s'en allerent se rendre à Gonzale Pizarre, qu'ils trouverent prés de Guamanga. Pierre de Puelles avec ses gens y étoit arrivé deux jours avant eux, & y avoit trouvé tout le monde si étonné & si découragé par la froideur que Gaspard Rodriguez & ceux de son party commençoient à faire paroître, que s'il eût tardé trois jours à venir, vraysemblablement toute l'Armée de Pizarre se seroit dissipée. Mais Puelles tant par le renfort qu'il leur amenoit, que par ce qu'il leur dit, leur fit reprendre cœur, & les fit

résoudre

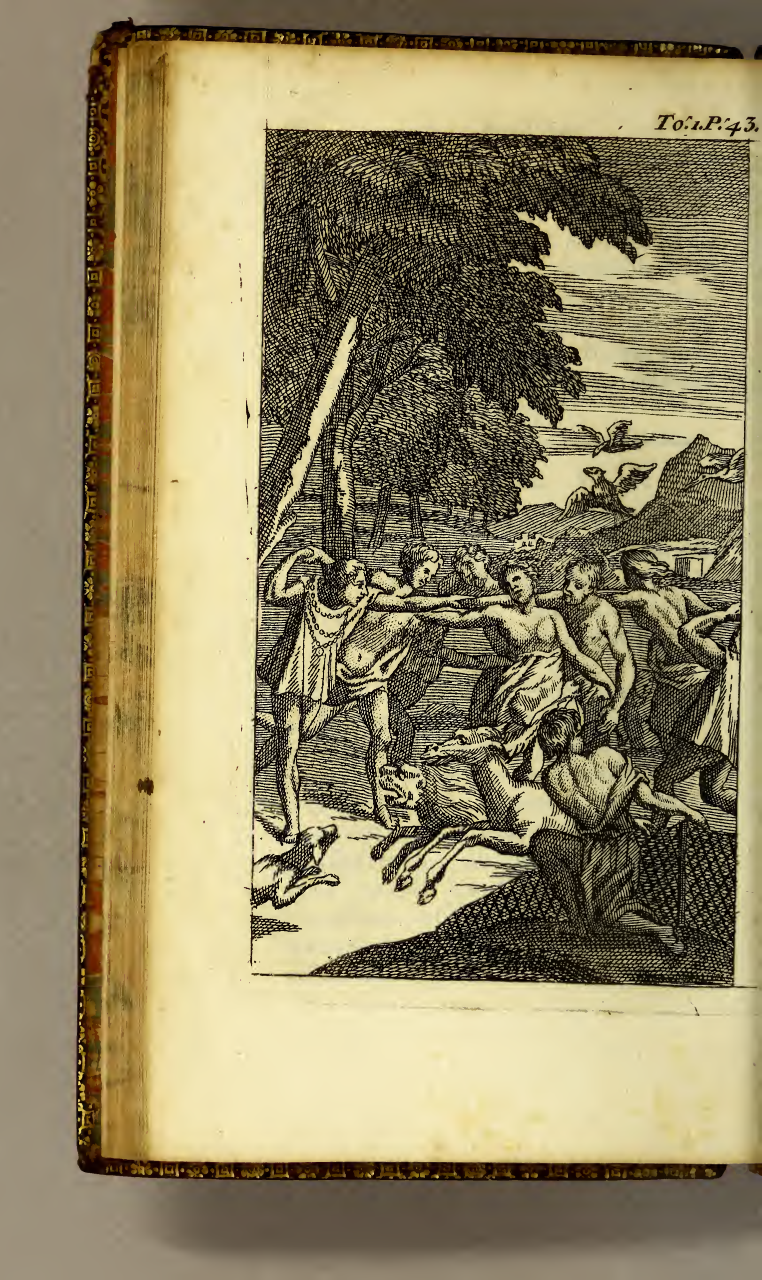
résoudre à continuer leur voyage; les assurant que si Gonzale Pizarre avec ses Troupes ne vouloit pas aller, il iroit luy seul avec les siennes, & qu'il esperoit être assez fort pour prendre le Vice-Roy, & le chasser du Pays, tant il y étoit haï. Pierre de Puelles étoit accompagné de prés de quarante Cavaliers, & de vingt Arquebusiers. Les uns & les autres acheverent de se confirmer dans la résolution de continuer leur voyage, par l'arrivée de Gonzale Diaz & de sa Compagnie. Vela Nugnez cependant se rendit à Los Reyes, & fit sçavoir au Vice-Roy ce qui s'étoit passé: Il en fut touché, comme la chose le méritoit, voyant que ses affaires commençoient à prendre un assez méchant tour. Le lendemain Rodrigue Nigno, fils de Fernand Nigno, Juge de Police de Tolede, & trois ou quatre autres qui n'avoient pas voulu suivre Gonzale Diaz, se rendirent à Los Reyes. On leur avoit fait mille avanies, parce qu'ils n'avoient pas voulu suivre les autres, on leur avoit ôté leurs armes, leurs chevaux, & jusqu'à leurs habits: Ainsi Rodrigue Nigno se rendit avec un méchant pourpoint, & un vieux haut-de-chausse, sans bas, n'ayant que de méchans souliers de cor-

de dans les pieds, & un bâton à la main, étant venu à pied dans ce bel équipage. Le Vice-Roy le reçut avec beaucoup d'affection, loüant sa fidelité & sa constance, & luy disant qu'il paroissoit plus grand & plus noble, couvert de ces méchans haillons, quand on consideroit la raison pourquoy il les portoit, que n'auroient pû le faire paroître sans cela les habits les plus magnifiques.

CHAPITRE VIII.

Quelques gens poursuivent Baltasar de Loaysa, pour luy ôter ses dépêches. Yllan Suarez de Carvajal est tué par les gens du Vice-Roy. Le Vice-Roy peu aprés est luy-même arrêté prisonnier.

APrés qu'on eut expedié les dépêches de Baltasar de Loaysa, & qu'on les luy eut mis entre les mains, il partit incontinent pour se rendre à l'Armée de Gonzale Pizarre. Son départ étant sçu dans la Ville de Los Reyes, & la plûpart jugeant que par les ordres qu'il portoit les Troupes de Pizarre pourroient aisément se dissiper d'elles-mêmes; & qu'ainsi le Vice-Roy demeureroit maître paisible & absolu de tout,


To.1.P.43.

si bien qu'il feroit executer les Ordonnances à toute rigueur, & que leur entiere ruine seroit par-là inévitable. Quelques Habitans & quelques soldats prirent la résolution de poursuivre Loaysa; & quand ils l'auroient joint, de luy ôter ses dépêches. Loaysa étoit parti un Samedy au soir dans le mois de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-cinq, & avec luy le Capitaine Fernand de Zavallos, chacun sur un mulet, sans autre compagnie, & sans aucun embarras qui les pût tarder. Le lendemain Dimanche quand il fut nuit, vingt-cinq Cavaliers sortirent de la Ville pour les suivre, résolus de ne s'arrêter ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'ils eussent atteint Loaysa. Les principaux de ceux qui firent cette entreprise, étoient Dom Baltasar de Castro, fils du Comte de la Gomera, Lorenço Mexia, Rodrigue de Salazar, Diegue de Carvajal, qu'on nommoit le galant, François d'Escovedo, Jerôme de Carvajal, & Pierre Martin de Cecilia, accompagnez par d'autres jusqu'au nombre de vingt-cinq en tout, comme on l'a dit. Ils se mirent donc en chemin faisant une extrême diligence, si bien qu'à un peu moins de quarante lieuës de la Ville de Los Reyes, ils joignirent Loaysa & Za-

vallos, qu'ils trouverent dormans dans un Tambo : Ils prirent leurs lettres & leurs dépêches, qu'ils envoyerent à Gonzale Pizarre, par un ſoldat qui marcha le plus diligemment qu'il luy fut poſſible, par des routes & des chemins abregez qui luy étoient connus. Cependant les porteurs des paquets demeurerent priſonniers, & bien gardez avec Pierre Martin & ſes Compagnons qui continuerent leur chemin, s'informant du camp de Gonzale Pizarre ; lequel de ſon côté ayant reçu les dépêches que le ſoldat luy apportoit, les communiqua fort ſecretement au Capitaine Carvajal, qu'il avoit fait depuis peu de jours ſon Meſtre de Camp Géneral, à cauſe de la maladie d'Alfonſe de Toro, qui avoit cette Charge à leur ſortie de Cuſco. Aprés cela il communiqua auſſi cette affaire aux autres Capitaines, & aux principaux de ſon Armée, qui n'avoient point eu de part au deſſein de l'abandonner, ni à la demande du ſauf-conduit. Quelques-uns pouſſez par des motifs de haine & d'inimitiez particulieres, d'autres par des mouvemens d'envie ; & d'autres enfin par l'eſperance de profiter de quelques Indiens qui appartenoient aux accuſez, conſeilloient à Gonzale Pizarre d'en faire un exemple,

& de les punir rigoureusement, pour empêcher qu'à l'avenir d'autres ne fussent assez hardis pour former de semblables entreprises. Aprés quelque déliberation la résolution fut prise, que de tous ceux qui paroissoient clairement par le sauf-conduit avoir eu part à cette affaire, on feroit mourir le Capitaine Gaspard Rodriguez, Philippe Gutierrez, fils d'Alfonse Gutierrez, Trésorier de sa Majesté, qui demeuroit à Madrid, & un Gentilhomme de Galice nommé Arias Maldonat, qui avoit demeuré avec Philippe Gutierrez, une ou deux journées derriere dans la Ville de Guamanga, sous prétexte d'y faire quelques préparatifs pour le voyage. Gonzale Pizarre envoya donc Pierre de Puelles avec quelques Cavaliers qui les prit à Guamanga, & leur fit couper la tête. Gaspard Rodriguez étoit au camp où il commandoit prés de deux cens piquiers. On n'osa executer ouvertement ce qu'on avoit résolu à son égard, parce qu'il étoit un homme des plus considerables de l'Armée, riche & fort aimé. Voicy donc ce qu'on fit pour se défaire de luy. Gonzale Pizarre fit tenir prêts cent cinquante Arquebusiers de la Compagnie de Cermeno, il fit aussi mettre l'artillerie en état;

puis il fit aſſembler tous les Capitaines dans ſa Tente; diſant, qu'il avoit à leur communiquer quelques dépêches qu'il avoit receu de Los Reyes. Tous s'y étant rendus, & Gaſpard Rodriguez auſſi, quand il vit la Tente environnée de ſoldats, & l'artillerie en état auprés, il voulut ſe retirer, feignant d'avoir quelque affaire preſſée. Alors en préſence de tous les Capitaines, le Meſtre de camp Carvajal s'approcha de luy comme ſans deſſein, & ſans faire ſemblant de rien, il trouva moyen de ſaiſir l'épée de Rodriguez à la garde, & de la tirer du fourreau; puis il luy dit de ſe confeſſer à un Prêtre qu'on avoit fait venir pour cela, parce qu'on alloit le faire mourir ſans délay. Gaſpard Rodriguez eut beau reculer, & faire tout ſon poſſible pour éviter la mort, offrant de ſe juſtifier clairement de toutes les accuſations qu'on pourroit luy faire, tout cela luy fut inutile, il fallut ſe reſoudre à mourir, on luy fit en effet couper la tête. Ces executions étonnerent aſſez tout le monde, parce qu'elles furent les premieres que Gonzale Pizarre eût entrepris depuis le commencement de ſa tyrannie: mais ſur tout elles épouvanterent beaucoup ceux qui ſçavoient bien en leur

conſcience qu'ils avoient eu part au deſſein pour lequel on avoit fait mourir Rodriguez & les autres. Peu de jours aprés Dom Baltaſar & ſes Compagnons arriverent au camp avec leurs priſonniers Baltaſar de Loayſa, & Fernand de Zavallos. Le jour même qu'ils arriverent, on dit que Gonzale Pizarre avoit envoyé ſon Meſtre de Camp Carvajal, ſur le chemin par lequel il croyoit qu'ils devoient venir, avec ordre, s'il les rencontroit, de faire étrangler Loayſa & Zavallos; mais heureuſement pour eux, ceux qui les emmenoient, s'éloignerent du grand chemin, & prirent un détour; ſi bien que Carvajal les manqua. Aprés cela quand on les préſenta à Gonzale Pizarre, il y eut tant de gens qui intercederent pour eux, qu'il leur accorda la vie. Il chaſſa Loayſa hors de ſon Camp, & l'envoya à pied & ſans aucune proviſion; mais il emmena avec luy Fernand de Zavallos, & plus d'un an aprés étant en la Province de Quito, il l'établit Commiſſaire ſur ceux qui travailloient aux mines d'or: Puis ſur ce qu'on luy rapporta qu'il s'étoit exceſſivement enrichi dans cet employ, & qu'ainſi il falloit bien qu'il eût volé; il le crut aiſément par la haine qu'il luy portoit à

cause de ce qui s'étoit passé, & le fit pendre.

Pour revenir maintenant à la suite de nôtre Histoire, il faut voir ce qui se passoit à Los Reyes. Le départ de Dom Baltasar de Castro & de ses Compagnons pour aller à la poursuite de Loaysa, n'avoit pû être si secret, qu'il ne fût venu à la connoissance du Capitaine Diegue d'Urbina, Mestre de Camp Géneral du Vice-Roy, qui faisant la ronde par la Ville, & étant allé à la demeure de quelques-uns de ceux qui s'en étoient fuis, & n'y ayant trouvé ni eux, ni leurs armes, ni leurs chevaux, ni leurs Indiens, ni leurs Valets, cela luy fit soupçonner la verité. Il alla donc trouver le Vice-Roy qui étoit au lit, & l'assura que la plûpart des Habitans de la Ville s'en étoient fuis, parce que luy-même le croyoit en effet ainsi. Le Vice-Roy en fut ému comme la chose le méritoit, il se leva promtement, fit battre le tambour; & ayant fait venir ses Capitaines, il leur donna ordre de visiter promptement toutes les maisons de la Ville: Ce qui ayant été fait, on reconnut ceux qui manquoient. On trouva que Diegue de Carvajal, Jerôme de Carvajal, & François Escovedo, neveux du Commissaire

Yllan

Yllan Suarez de Carvajal étoient du nombre des absens. Le Vice-Roy le soupçonnoit déja d'être partisan de Gonzale Pizarre, & de le favoriser dans ses entreprises : Il ne douta donc pas que ses neveux ne fussent partis par ses ordres ; ou tout au moins, qu'il n'eût eu connoissance de leur départ : dautant plutôt qu'ils demeuroient dans la même maison que luy, bien qu'à la verité ils pussent sortir par une porte differente, & éloignée de la principale sortie de cette maison. Pour s'éclaircir de ses soupçons, le Vice-Roy envoya Vela Nugnez son frere, avec quelques Arquebusiers, pour prendre le Commissaire, & le luy amener. En arrivant chez luy ils le trouverent au lit, ils le firent habiller, & l'emmenerent au logis du Vice-Roy, qu'ils trouverent vétu & armé, couché sur un lit de repos, parce qu'il n'avoit presque pas dormi de toute la nuit. Quelques-uns qui étoient présens disent, qu'à peine le Commissaire étoit entré dans la chambre, que le Vice-Roy se leva brusquement, & luy dit ces paroles. *Traître, tu as donc envoyé tes neveux au service de Gonzale Pizarre.* Le Commissaire luy répondit : *Ne m'appellez point traître, Monseigneur ; car à la*

vérité je ne le suis pas. Le Vice-Roy répliqua en jurant : *Tu es traître au Roy.* Le Commissaire répliqua aussi de son côté, en faisant le même jurement : *Monseigneur, je suis aussi bon & aussi fidele Serviteur du Roy, que vous.* Le Vice-Roy en colere de la hardiesse & de la liberté avec laquelle cet homme luy répondoit, mit l'épée à la main, & s'approcha de luy : Quelques-uns disent qu'il luy en donna un coup dans la poitrine, & le blessa. Le Vice-Roy a toûjours soûtenu qu'il ne l'avoit point frapé, mais que ses Valets & ses Halebardiers voyant l'insolence de ce Commissaire, & la fierté avec laquelle il répondoit à leur Maître, ne l'avoient pû souffrir, & l'avoient tué sur le champ à coups de halebardes & de pertuisanes, sans luy donner le temps de se confesser, ni proferer une seule parole. Aussi-tôt aprés le Vice-Roy fit emporter le corps pour l'enterrer : mais comme ce Commissaire étoit fort aimé, il n'osa le faire passer par la grande cour de son Hôtel, où il y avoit toutes les nuits cent soldats de garde, craignant que cela ne causât quelque bruit & quelque scandale : Il le fit donc descendre par une galerie qui donnoit sur la place, où quelques Indiens & quelques Négres

se reçurent & l'enterrerent dans une Eglise voisine, sans l'ensevelir, & sans aucune cérémonie; mais tout ainsi qu'il étoit vétu d'une longue robe d'écarlate.

Trois jours aprés quand les Auditeurs prirent le Vice-Roy prisonnier, comme on le dira bien-tôt, une des premieres choses qu'ils firent, fut d'examiner les circonstances de la mort du Commissaire. Ils commencerent donc les informations & les procedures par-là: On vérifia qu'à la minuit on l'avoit enlevé de chez luy, & conduit au logis du Vice-Roy, & que depuis il n'avoit plus paru: Puis on fit déterrer le corps, & visiter les blessures. Quand le bruit de cette mort fut répandu par la Ville, tout le monde en fut scandalizé, parce qu'il n'y avoit personne qui ne sçût que le Commissaire avoit toûjours favorisé les affaires du Vice-Roy; & sur tout qu'il avoit employé sa peine & ses soins, afin qu'on le reçût dans la Ville de Los Reyes, contre le sentiment de la plûpart des Magistrats du lieu. La mort du Commissaire arriva la nuit du Dimanche au Lundy le treiziéme jour du mois de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-quatre. Le lendemain dés le matin, le Vice-Roy envoya Dom Alfonse de Montemayor avec tren-

te Cavaliers, à la pourſuite de Dom Baltazar & des autres qui avoient couru aprés Loayſa & Zavallos; Mais Montemayor & ſes gens aprés avoir fait une journée ou deux, apprirent que ceux qu'ils pourſuivoient étoient déja ſi loin, qu'il leur ſeroit impoſſible de les atteindre : ainſi ils s'en retournerent. En revenant ils apprirent que Jerôme de Carvajal un des neveux du Commiſſaire, s'étoit égaré de ſa Compagnie pendant la nuit, & que ne pouvant trouver le chemin pour rejoindre ſes Camarades, il s'étoit caché dans des roſeaux. Ils le chercherent; & l'ayant trouvé ils l'emmenerent priſonnier pour le mettre entre les mains du Vice-Roy, qu'ils trouverent luy-même priſonnier à leur retour; ce qui fut ſans doute fort avantageux à Carvajal, qui ſans cela couroit grand riſque.

Aprés que le chagrin du Vice-Roy fut un peu diſſipé, & ſa colere paſſée, il prenoit grand ſoin de ſe juſtifier autant qu'il pouvoit ſur le ſujet de la mort du Commiſſaire : il en expliquoit les raiſons à tous ceux qui luy parloient, appuyant ſur les juſtes ſoupçons qu'il avoit eu, & faiſant un récit aſſez étendu de toutes les circonſtances de l'affaire, & de la maniere,

de la mort. Il fit même faire par le Licentié Cépéda quelques informations sur les crimes dont il accusoit ce Commissaire. Le principal fondement de toutes les accusations, étoit » que vraysemblablement il avoit eu connoissance de la fuite de ses neveux ; puisqu'ils demeuroient dans la même maison que luy. « On ajoûtoit, qu'en plusieurs choses « que le Vice-Roy luy avoit recommandé touchant les affaires de la guerre, « il ne s'employoit pas avec tout le soin « & toute la diligence qui eussent été « nécessaires. On appuyoit fort aussi sur « ce que le Commissaire se trouvoit in- « teressé en son particulier par l'execu- « tion des Ordonnances Royales ; parce « que si elles étoient exactement obser- « vées, il seroit obligé aussi-bien que les « autres de quitter les Indiens qu'il te- « noit, comme Officier de sa Majesté ; ce « qu'il s'étoit empêché de faire jusques- « là, à cause des troubles qui étoient « dans le Pays. Enfin le Vice-Roy se « plaignoit de ce que luy ayant donné « dés le commencement des mouvemens, « quelques dépêches pour les envoyer « au Licentié Carvajal son frere, qui « étoit alors à Cusco ; afin d'apprendre « par son moyen ce qui s'y passoit, il ne «

» luy avoit jamais rendu aucune réponse
» là-dessus, bien qu'il luy fût sans doute
» tres-facile d'avoir commerce avec son
» frere, par le moyen des Indiens, tant
» des deux freres, que de sa Majesté, qui
» tous étoient sur le chemin de Cusco,
» & étoient à la disposition & en la puis-
» sance du Commissaire. Il faut avoüer
que toutes ces accusations, outre qu'elles
paroissoient assez foibles ne furent jamais
bien prouvées.

Le Vice-Roy voyant donc que toutes ces affaires luy avoient mal réüssi, & que la mort du Commissaire étoit cause que tout le monde faisoit paroître beaucoup de froideur & de mécontentement; cela luy fit changer le dessein qu'il avoit eu jusques-là d'attendre Gonzale Pizarre à Los Reyes, qu'il avoit fait fortifier pour cela même de quelques bastions & de quelques remparts. Il résolut de se retirer à quatre-vingt lieuës de-là dans la Ville de Truxillo, & de dépeupler entierement celle de Los Reyes, faisant conduire par mer les vieillards, les impotens, les femmes, & tous les effets, meubles & bagage; parce qu'il avoit des vaisseaux suffisamment pour cela: Et à l'égard de ceux qui pouvoient porter les armes, les faisant aller par terre, em-

menant les Habitans de tous les lieux de la plaine par où il passeroit, & envoyant les Indiens sur la Montagne. Le but que le Vice-Roy se proposoit en cela, & la raison principale qui l'obligeoit à prendre une telle résolution, c'étoit afin que Gonzale Pizarre arrivant à Los Reyes, & trouvant la Ville déserte & destituée de tous les rafraichissemens qu'il auroit esperé d'y trouver, aprés la fatigue d'une si longue route, & un si grand embarras d'artillerie & de bagage, cela rebutât ses Troupes, & les obligeât à se débander. Il ne doutoit presque pas que la chose n'arrivât ainsi, quand ceux qui suivoient Pizarre considéreroient alors qu'il leur resteroit encore un si long chemin à faire jusqu'à Truxillo, par un Pays desert, & sans aucuns vivres. De plus il se croyoit presque réduit à la necessité de prendre ce parti, quand il considéroit qu'il ne se passoit presque point de jour, que plusieurs de ses gens n'allassent trouver son ennemi pour se rendre à luy, à mesure qu'on croyoit qu'il approchoit. Voulant donc executer cette résolution, dés le Mardy quinziéme de Septembre, deux jours aprés la mort du Commissaire, il commanda Diegue Alvarez de Cueto, avec quelque Cavalerie, luy donnant

ordre de prendre les enfans du Marquis Dom François Pizarre, & les conduire à la mer ; puis les mettre dans un navire, & demeurer pour les garder, eux & le Licentié Vaca de Castro ; donnant pour cela à Cueto le commandement de la flote, parce qu'il craignoit que Dom Antoine de Ribera & sa femme, qui avoient la charge & le soin de Dom Gonzale, & de ses freres enfans du Marquis, ne les cachassent. Cela fit beaucoup de bruit, le peuple s'en émut, & les Auditeurs le trouverent fort mauvais, particulierement le Licentié Zarate, qui alla supplier le vice-Roy avec de grandes instances de retirer la Dona Francisca d'un lieu où elle ne pouvoit demeurer avec bienséance, parmy des matelots & des soldats, étant comme elle étoit une Demoiselle belle & riche, & qui commençoit à être grande.

Non seulement il ne put rien obtenir là-dessus ; mais de plus le Vice-Roy luy dit assez ouvertement ce qu'il avoit résolu de faire, & luy déclara que son intention étoit de se retirer. Il trouva tous les Auditeurs fort éloignez de son sentiment là-dessus : Ils luy dirent que sa Majesté les ayant envoyé pour résider dans cette Ville, ils étoient résolus de

n'en point ſortir que par un nouvel ordre de la même part, & qu'ainſi il pouvoit compter que toutes ſes inſtances ſur ce ſujet ſeroient inutiles. Le Vice-Roy voyant cela, forma le deſſein de ſe ſaiſir du Sceau Royal, & de l'emporter avec luy à Truxillo; afin que ſi les Auditeurs ne le vouloient pas ſuivre, ils demeuraſſent à Los Reyes comme perſonnes privées, ſans pouvoir tenir Audiance, ni expedier aucunes affaires. Les Auditeurs ayant eu avis de cela, envoyerent appeller le Chancelier, luy ôterent le Sceau, & le mirent entre les mains du Licentié Cépéda, comme le plus ancien de tous. Cela ſe fit par trois des Auditeurs en l'abſence du Licentié Zarate. Le ſoir du même jour ils s'aſſemblerent tous quatre en la maiſon du Licentié Cépéda, & réſolurent de faire préſenter une Requête au Vice-Roy, afin qu'il retirât les enfans du Marquis de deſſus les navires où il les avoit fait mettre. Aprés que cet arrêté fut couché ſur le Regiſtre, le Licentié Zarate ſe retira chez luy, parce qu'il étoit indiſpoſé. Les autres Auditèurs demeurerent pour conſulter enſemble ſur les moyens de ſe défendre des entrepriſes du Vice-Roy, en cas qu'il voulût executer ſa réſolution, &

les embarquer eux-mêmes par force ; comme on publioit qu'il le prétendoit faire. Ils convinrent de dresser un Acte, par lequel ils ordonnoient au nom & en l'autorité du Roy, à tous les Habitans de la Ville, & aussi aux Capitaines & aux soldats : *Qu'au cas que le Vice-Roy les voulût faire embarquer, & les arracher de cette Ville par force & par violence contre leur volonté, ils les secourussent, & leur aidassent à s'opposer à l'execution d'une telle entreprise, comme à une chose injuste, & une voye de fait contraire aux Ordres exprés de sa Majesté, comme il paroissoit clairement par les nouvelles Ordonnances, & par les Provisions mêmes de leurs Charges.* Aprés que cet Acte fut dressé & expedié, ils le communiquerent secretement au Capitaine Martin de Robles, le priant de se tenir prêt avec ses gens, pour acourir à leur secours au premier avertissement qu'il en recevroit de leur part. Martin de Robles leur promit de le faire, n'étant pas bien avec le Vice-Roy, quoiqu'il fût un de ses Capitaines: quelques autres personnes des plus considérables de la Ville, à qui ils communiquerent leur résolution, leur promirent aussi la même chose. Ce soir là donc tout le monde étoit en attente, & cha-

cun ſe tenoit prêt : Cependant ce qui s'étoit paſſé ne put être ſi ſecret que le Vice-Roy ne le ſçût, ou n'en eût au moins de grands ſoupçons. Preſque auſſi-tôt qu'il commença à faire obſcur, Martin de Robles étant allé à la maiſon du Licentié Cépéda, luy dit qu'il pensât bien à ce qu'ils avoient commencé ; & que s'ils diféroient plus long-tems d'apporter un remede convenable au mal qui ſe préparoit contr'eux, il pourroit leur en coûter la vie à tous ; parce que le Vice-Roy ſçavoit déja toute l'affaire. Incontinent Cépéda envoya appeller le Licentié Alvarez & le Docteur Texada : Ils prirent tous enſemble la réſolution de ſe défendre ouvertement du Vice-Roy, s'il entreprenoit de les faire prendre. Là-deſſus quelques-uns de leurs amis, & quelques ſoldats de la Compagnie de Martin de Robles, qui ſe tenoient tout prêts, ſe rendirent auprés d'eux. Le Meſtre de Camp Diegue d'Urbina, qui cette nuit-là faiſoit la Ronde, ayant rencontré quelques-uns de ces ſoldats, ſoupçonna la verité : Il alla donc trouver le Vice-Roy, & luy dit ce qui ſe paſſoit, & les ſoupçons qu'il avoit là-deſſus, afin qu'on y pût apporter quelque remede. Le Vice-Roy luy répondit qu'il ne de-

voit rien craindre, puiſqu'ils avoient affaire à des Docteurs qui n'auroient pas le courage de rien entreprendre. Diegue d'Urbina s'en retourna donc pour continuer à faire ſa Ronde : Il rencontra en chemin quelques Cavaliers qui alloient vers la maiſon de Cépéda, il retourne encore chez le Vice-Roy, & le preſſe avec de grandes inſtances d'apporter quelque remede au mal, tandis qu'il étoit encore temps. Le Vice-Roy s'arma, & fit ſonner l'allarme, puis il ſe rendit à la place avec les cent ſoldats qui étoient cette nuit de garde dans la cour de ſon Palais, & ſes domeſtiques, réſolu d'aller à la maiſon de Cépéda, ſe ſaiſir des Auditeurs, châtier les mutins, & rétablir le calme dans ſa Ville. Quand il fut dans la place, étant encore prêt de ſa porte, il vit qu'il ne pouvoit arrêter les ſoldats qui paſſoient par-là, & qui tous prenoient le chemin de la maiſon de Cépéda, parce que la Cavalerie qui rempliſſoit les ruës, les pouſſoit de ce côté-là. Cependant ſi le Vice-Roy eut ſuivi ſon premier deſſein, il n'y auroit pas trouvé apparemment grande difficulté, ni beaucoup de réſiſtance ; parce que ceux qui l'accompagnoient étoient en beaucoup plus grand nombre que ceux

qui étoient alors auprés de Cépéda. Il en fut empêché par Alfonse Palomino, Juge de Police de la Ville, qui luy dit que tous les gens de guerre étoient à la maison de Cépéda, prêts à le venir attaquer; qu'ainsi le party qu'il avoit à prendre étoit de se fortifier dans son Palais, ce qu'il pouvoit aisément faire, mais qu'il n'avoit pas assez de monde pour aller attaquer les Auditeurs. Le Vice-Roy crut ce que Palomino luy disoit, & se retira dans son Hôtel avec les Capitaines Vela Nugnez son frere, Paul de Ménéses, Jérôme de la Cerna, Alphonse de Caceres, Diegue d'Urbina, & autres de ses serviteurs, parens & amis. Il laissa à la grande porte qui donne sur la ruë, les cent hommes de sa garde ordinaire, avec ordre de ne laisser entrer personne.

Dans ce même temps on rapporta aux Auditeurs que le Vice-Roy étoit dans la place, résolu de marcher contr'eux, & les attaquer. Comme ils avoient peu de monde, ils prirent le party de sortir de la maison, parce qu'ils considéroient que si le Vice-Roy les y venoit assieger, faisant occuper toutes les avenuës, il empêcheroit par ce moyen qu'il ne pût venir un plus grand nombre de gens à leur

ſecours. Ils s'avancerent donc du côté de la place ; & alors avec ceux qui ſe joignirent à eux ſur le chemin, ils avoient environ deux cens hommes. Pour juſtifier leur conduite ils firent publier l'Acte qu'ils avoient dreſſé ; mais il fut entendu de fort peu de gens, à cauſe du grand bruit qui ſe faiſoit. Ils arriverent à la place que le jour commençoit à paroître. Alors on commença à tirer quelques coups d'arquebuſe de deſſus le Corridor du Vice-Roy, & d'occuper tout le devant de la Place. Cela chagrinant fort les ſoldats qui accompagnoient les Auditeurs, ils réſolurent d'attaquer le Palais du Vice-Roy, d'y entrer par force, & de tuer tous ceux qui leur feroient réſiſtance. Les Auditeurs les appaiſerent, & les retinrent ; puis ils envoyerent Frere Gaſpard de Carvajal, Superieur des Dominicains, & Antoine de Robles, frere de Martin de Robles, pour dire de leur part au Vice-Roy, qu'ils ne demandoient autre choſe de luy, ſinon qu'il ne les fiſt point embarquer par force, & contre les ordres de ſa Majeſté ; & que ſans ſe mettre en défenſe il ſe rendît à la grande Egliſe, où ils alloient l'attendre : Parce qu'autrement il mettroit en péril, & luy-même, & tous ceux qui l'ac-

compagnoient. Pendant que ces Envoyez s'acquitoient de leur commiſſion, les cent ſoldats de la garde du Vice-Roy paſſérent dans le party des Auditeurs : Si bien que l'entrée de la cour étant libre à tout le monde, pluſieurs ſoldats s'y jetterent, & pillerent les chambres de ſes Officiers, qui donnoient ſur cette cour. Dans ce temps-là le Licentié Zarate ſortit de ſa maiſon pour aller trouver le Vice-Roy : Il rencontra en chemin les autres Auditeurs ; & voyant qu'il luy étoit impoſſible de paſſer pour ſuivre ſon premier deſſein, il s'en alla avec eux à l'Egliſe.

Le Vice-Roy ayant oüi ce qu'on luy avoit envoyé dire, & voyant que ſon Palais étoit plein de ſoldats, & que les ſiens même en qui il ſe fioit, l'avoient abandonné, il ſe réſolut d'aller à l'Egliſe, & ſe remettre entre les mains des Auditeurs qui l'y attendoient. Ils le menerent armé comme il étoit de ſa côte de mailles & de ſa cuiraſſe, à la maiſon du Licentié Cépéda. Là voyant le Licentié Zarate avec les autres Auditeurs, il luy dit. *Quoy, vous auſſi que je croyois ſi fort de mes amis, & en qui j'avois tant de confiance, vous contribuez à me faire prendre priſonnier.* Zarate répondit, que *qui-*

conque luy avoit dit cela mentoit, & que personne n'ignoroit qui étoient ceux qui l'avoient fait prendre, & si luy qui parloit y avoit eu quelque part, ou non. Aussi-tôt aprés on donna ordre de faire embarquer le Vice-Roy pour l'envoyer en Espagne; parce que si Gonzale Pizarre arrivant à Los Reyes, le trouvoit prisonnier, il ne manqueroit pas de le faire mourir. Ils craignoient de plus, que quelques parens & amis du Commissaire, pour vanger sa mort, ne tuassent le Vice-Roy; & qu'aprés tout, s'il étoit tué, de quelque maniere que la chose arrivât, on leur en imputeroit tout le blâme. Au reste ils étoient fort embarassez, & ne sçavoient guéres ce qu'ils devoient faire pour le mieux. S'ils l'embarquoient seul, ils craignoient que cela ne tournât mal, & qu'il ne revînt bien-tôt en état de les attaquer : Il sembloit donc qu'ils étoient fâchez de ce qu'ils avoient fait. Enfin ils élurent pour Chef & Capitaine Général le Licentié Cépéda, & tous ensemble conduisirent le Vice-Roy à la mer pour le faire mettre dans un navire.

Ils ne purent executer la chose comme ils se l'étoient proposé, parce que Diegue Alvarez de Cueto qui commandoit les vaisseaux, voyant le grand nombre de gens

To.1.P.64.





gens qui venoient, & sçachant aussi qu'ils tenoient le Vice-Roy prisonnier, envoya Jerôme Zurbano, Capitaine de vaisseau, dans une chaloupe, avec quelques Arquebusiers & quelques pieces d'artillerie, pour assembler toutes les chaloupes & tous les bateaux qui étoient là, & les amener au bord de l'Amiral, avec ordre d'aller ensuite trouver les Auditeurs, pour leur demander qu'ils missent le Vice-Roy en liberté. On ne voulut pas seulement l'écouter; mais on luy tira quelques coups d'arquebuse de dessus terre, à quoy il répondit de son côté de la même maniere, puis se retira. Les Auditeurs envoyerent dire à Cueto qu'il leur remît la flote & les enfans du Marquis; & qu'ils lui remettroient le Vice-Roy dans un navire, parce qu'autrement il couroit risque de perdre la vie. Le Vice-Roy luy-même consentit à cette ambassade qui fut faite par le Frere Gaspard de Carvajal, il se rendit à la flote; & étant monté sur le vaisseau du Commandant Diègue Alvarez de Cueto, il luy fit sa commission, & luy exposa l'état des choses en présence du Licentié Vaca de Castro, qui étoit prisonnier sur ce vaisseau. Cueto considérant le péril où étoit le Vice-Roy, envoya à terre les enfans du Mar-

quis avec Dom Antoine & sa femme, les faisant mettre dans la même chaloupe qui avoit amené Carvajal à son bord. Les Auditeurs n'accomplirent pas encore de leur côté ce qu'ils avoient promis, & menaçoient de faire couper la tête au Vice-Roy, si on ne vouloit pas leur remettre la flote. Le Capitaine Vela Nugnez, frere du Vice-Roy, fit plusieurs allées & venuës pour cela; mais jamais les Capitaines des vaisseaux n'y voulurent consentir: les Auditeurs furent donc obligez de retourner à la Ville avec le Vice-Roy sous bonne garde. Deux jours aprés ceux qui étoient sur les vaisseaux, apprirent que les Auditeurs & les Capitaines qui étoient de leur party, avoient résolu de mettre un grand nombre d'Arquebusiers dans des chaloupes pour entrer dans les navires, & s'en rendre maîtres. On auroit peut-être pû obliger Cueto à les remettre volontairement; mais bien qu'on eût fait faire là-dessus de grandes offres à Jérôme Zurbano, il avoit été absolument impossible de le fléchir, & il étoit plus maître sur la flote à cet égard que Cuetô; parce qu'il avoit là-dessus à sa disposition tous les soldats & tous les matelots qui étoient fort partisans du Vice-Roy. Les Capitaines des navires prirent

donc la résolution de sortir du port de Los Reyes, & de croiser le long des côtes, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des ordres de la part de sa Majesté, de ce qu'ils auroient à faire. Ils consideroient qu'il y avoit dans la Ville & dans tout le Royaume, plusieurs amis & serviteurs du Vice-Roy, avec un grand nombre d'autres personnes qui n'avoient eu aucune part à sa prison, & que tous les jours plusieurs de ceux qui étoient affectionnez au service de sa Majesté se venoient rendre à eux. Leurs navires étoient passablement armez, & assez bien pourvûs : Il y avoit dessus dix ou douze canons de fer, & trois ou quatre pieces de fonte, avec plus de quarante quintaux de poudre : Ils avoient aussi plus de quatre cens quintaux de biscuit, cinq cens sacs de Maïz, & une grande quantité de chair salée ; ce qui étoit des provisions suffisantes pour long-temps. Pour l'eau, on ne pouvoit pas les empêcher d'en prendre par tout où il leur plairoit le long de la côte. Ils n'avoient que vingt-cinq soldats ; & considerant aussi qu'ils n'avoient pas assez de matelots pour dix navires qui étoient en leur puissance, & que d'ailleurs il n'étoit pas seur pour eux d'en laisser quelques-uns dans le port,

de peur qu'on s'en servît pour les poursuivre : dés le lendemain de la prison du Vice-Roy ils firent brûler quatre des plus petits navires qu'ils ne pouvoient emmener, & deux barques de pêcheurs qui étoient échoüées, & avec les six autres vaisseaux qui leur restoient, ils mirent à la voile. Les quatre où ils avoient mis le feu, furent entierement consumez ; parce qu'on ne put y entrer pour l'éteindre ; les deux barques furent sauvées avec peu de dommage. Les navires s'en allerent moüiller au port de Guavra, qui est à dix-huit lieuës au-dessous de celuy de Los Reyes. Ils firent dans ce lieu provision d'eau & de bois dont ils manquoient : Ils emmenoient avec eux le Licentié Vaca de Castro, & ils résolurent d'attendre là à Guavra quelle seroit la suite de la prison du Vice-Roy. Les Auditeurs ayant appris cela, & considerant que les navires ne s'éloigneroient sans doute pas beaucoup de ce port, par l'attachement que ceux qui les montoient, avoient pour le Vice-Roy, qu'ils voyoient en danger de perdre la vie : ils résolurent d'envoyer des gens par mer & par terre, pour tâcher de s'en rendre maîtres à quelque prix que ce fût. Pour cela ils donnerent ordre à Diegue

Garcias d'Alfaro, habitant de Los Reyes, qui étoit fort entendu dans les choses qui regardent la marine, de faire radouber & équiper les deux barques qui étoient échoüées. Aprés que cela fut fait, & qu'on les eut mis en état, Alfaro luy-même se mit dessus avec trente Arquebusiers, suivant la côte en descendant. On envoya aussi par terre Dom Jean de Mendoze & Ventura Beltran, avec quelques soldats. Les uns & les autres ayant appris que les navires étoient à l'ancre devant Guavra, Diegue Garcias se mit de nuit avec ses deux barques, derriere un fanal qui étoit dans le port, fort prés des navires; ensorte pourtant qu'il ne pouvoit en être vû: En même temps ceux qui étoient sur terre, commencerent à tirer. Ceux des vaisseaux crurent que c'étoient quelques amis du Vice-Roy, qui cherchoient à s'embarquer; ainsi ils envoyerent Vela Nugnez à terre avec une chaloupe, pour s'informer de ce qui se passoit. Il approcha de terre sans pourtant sortir de sa chaloupe: Alors Diegue Garcias s'étant approché, fit faire feu, & pressa si fort Nugnez, qu'il fut obligé de se rendre. On envoya incontinent faire sçavoir à Cueto ce qui se passoit, en l'assurant que s'il ne vouloit pas re-

mettre la flote entre les mains des Auditeurs, on feroit mourir le Vice-Roy & Vela Nugnez. Cueto craignant qu'on n'executât effectivement cette menace, remit la flote contre le ſentiment de Jerome Zurbano, qui n'y auroit jamais conſenti, s'il eut été preſent : Mais deux jours avant que Diegue Garcias arrivât, il avoit mis à la voile avec le vaiſſeau qu'il commandoit, & s'en étoit allé du côté de Terre Ferme ; parce que Cueto luy avoit donné ordre de ſuivre la côte en décendant, & ſe ſaiſir de tous les vaiſſeaux qu'il rencontreroit, afin que les Auditeurs ne s'en puſſent ſervir. Auſſitôt que la flote fut partie de Los Reyes, on craignit que les parens & amis du Commiſſaire ne tuaſſent le Vice-Roy, comme ils avoient en effet deſſein de le faire ; c'eſt pourquoy on réſolut de le tranſporter dans une Iſle qui eſt à deux lieuës de là. On le mit donc ſur une de ces barques faites de roſeaux ſecs, que les Indiens nomment Henea, avec vingt hommes pour le garder, aprés cela quand les Auditeurs ſçurent ce qui s'étoit paſſé à l'égard de la flote, & comment ils en étoient les maîtres, ils prirent la réſolution d'envoyer le Vice-Roy à ſa Majeſté, avec une information dreſſée con-

tre luy. Ils convinrent donc avec le Licentié Alvarez qui étoit un des quatre Auditeurs, qu'il emmeneroit le Vice-Roy prisonnier en Espagne : on luy donna pour cela huit mille écus. On fit donc toutes les dépêches nécessaires que le Licentié Zarate ne signa point. Alvarez s'en alla par terre jusqu'à Guavra, où on fit conduire le Vice-Roy par mer dans une des barques de Diegue Garcias, & là on le luy mit entre les mains. Il mit aussi-tôt à la voile avec trois navires, sans attendre les dépêches de l'Audiance, qui n'étoient pas encore arrivées. On remena le Licentié Vaca de Castro toûjours prisonnier sur le même vaisseau, au port de Los Reyes.

CHAPITRE IX.

Il se fait un complot à Lima, pour délivrer le Vice-Roy. Ce qui se passa là-dessus.

TAndis que le Vice-Roy étoit dans l'Isle dont on a parlé, Alfonse de Montemayor, & ceux qui étoient allez avec luy à la poursuite de Loaysa retournerent à Los Reyes. Les Auditeurs les firent arrêter & désarmer, & les envoye-

rent prisonnier avec quelques Capitaines du Vice-Roy, & ceux qui étoient venus de Cusco, en la maison du Capitaine Martin de Robles, & dans celles de quelques Bourgeois de la Ville. Ces prisoniers étoient persuadez que si le Vice-Roy étoit en liberté, il seroit en état de s'opposer à la venuë de Gonzale Pizarre, & d'empecher les désordres & le mal qu'on en craignoit, tant au préjudice des interêts de sa Majesté, qu'au dommage du pays. Ils concerterent donc entr'eux de s'assembler, de prendre les armes, de retirer le Vice-Roy de l'Isle où il étoit encore alors, luy rendre la liberté, & le rétablir dans sa Charge: Et de plus, s'il se trouvoit qu'il fût nécessaire pour l'execution de ce dessein, de faire arrêter les Auditeurs; ou au cas qu'on ne le pût, de les tuer: ils résolurent de le faire, puis prendre possession de la Ville au nom de sa Majesté. Il leur eût été facile par les moyens qu'ils avoient concerté d'executer la chose selon leur projet, si un soldat ne l'eut découvert à Cépéda; qui sans perdre de temps, de concert avec les autres Auditeurs, fit prendre les principaux auteurs de ce complot, qui étoient Alfonse de Montemayor, Pablo de Meneses, Alfonse de

Caceres,

Caceres, Alfonſe de Barrionuevo, & quelques autres. Ils firent toutes les diligences néceſſaires en cela, comme dans une affaire de grande conſequence, & où ils étoient ſi intereſſez. Ainſi ils firent donner la queſtion à quelques-uns des priſonniers qui eurent aſſez de fermeté & de patience pour ne rien confeſſer. Il eſt vray pourtant qu'Alfonſe de Barrionuevo avoüa une partie de l'affaire, dans l'eſpérance que les Auditeurs s'en contenteroient, & ne le feroient pas tourmenter davantage. Barrionuevo ſur ſa confeſſion, fut d'abord condamné à perdre la tête : mais enſuite on ſe contenta de luy faire couper la main droite : Alfonſe de Montemayor, & les autres furent bannis de la Ville & du Pays. Dom Alfonſe ſouffrit beaucoup, & eut des peines incroyables juſqu'à ce qu'il ſe fût rendu auprés du Vice-Roy à Tombez, comme on le marquera dans la ſuite. Aprés toutes ces révolutions, on fit ſçavoir à Gonzale Pizarre tout ce qui s'étoit paſſé, eſpérant que cela l'obligeroit à congédier ſes Troupes. On ſe trompoit beaucoup; car il étoit fort éloigné de cette penſée, croyant que tout ce qu'on diſoit, & tout ce qu'on faiſoit, même la priſon du Vice-Roy, étoit un faux

bruit, ou un jeu joüé pour l'obliger à congédier ses Troupes, & aprés cela le prendre, & le faire punir quand ils le verroient seul: il marchoit donc toûjours en ordre, & même avec plus de précaution qu'auparavant.

Cependant le Licentié Alvarez avoit mis à la voile, emmenant le Vice-Roy & ses freres. Dés le premier jour de leur navigation, il alla trouver le Vice-Roy dans sa chambre, pour luy témoigner qu'il étoit fâché de tout ce qui s'étoit passé, & qu'il souhaitoit de se réconcilier avec luy. Cet Auditeur avoit véritablement été le principal promoteur de tout ce qui s'étoit fait contre le Vice-Roy, & celuy qui avoit le plus contribué à sa prison, & à la punition de ceux qui cherchoient à le rétablir dans sa liberté & dans son Gouvernement. Alvarez luy dit donc, *que quand il avoit accepté la charge de l'emmener, il ne l'avoit fait que dans le dessein de luy rendre service, & pour le tirer des mains de Cépéda, & l'empêcher de tomber en celles de Gonzale Pizarre, qu'on attendoit dans peu à Los Reyes. Pour luy mieux persuader la sincerité de ses intentions, il luy déclara que dés ce moment il étoit en pleine liberté: Que de plus il luy remettoit le commandement du*

vaisseau, & se mettoit luy-même entre ses mains, & en sa puissance, le supliant tres-humblement de luy pardonner tout ce qui s'étoit passé, tant à l'égard de sa prison, que de toutes les autres choses qui étoient arrivées depuis, d'autant plutôt qu'il luy assuroit alors la liberté & la vie. En même temps il commanda à dix hommes qu'on luy avoit donné pour la garde du Vice-Roy, de luy obéïr au lieu de le tenir prisonnier. Le Vice-Roy luy sçut fort bon gré de la faveur qu'il luy faisoit : il l'accepta & prit le commandement du vaisseau ; mais il ne fut pas long-temps à maltraiter Alvarez de paroles. Ils continuerent cependant leur route le long de la côte jusqu'à Truxillo, où il leur arriva ce qu'on dira cy-aprés.

CHAPITRE X.

Les Auditeurs envoyent une Ambassade à Gonzale Pizarre pour l'obliger à congédier ses Troupes. Ce qui se passe là-dessus.

DEs que le Licentié Alvarez mit à la voile, on jugea à Los Reyes qu'il étoit de concert avec le Vice-Roy, tant par quelques indices qu'il en donna avant

de s'embarquer, que parce qu'il partit ſans attendre les dépêches que les Auditeurs luy devoient envoyer le lendemain, & qui avoient été retardées d'un jour, à cauſe que Zarate n'y donnoit pas ſon conſentement. Les Auditeurs furent fort ſenſibles à cela, ſur tout quand ils penſoient qu'Alvarez avoit été le premier auteur de la priſon du Vice-Roy, celuy qui y avoit le plus contribué, & donné tous les ordres néceſſaires pour cela. Tandis qu'ils étoient encore là-deſſus en quelque incertitude, & en attente pour ſçavoir la verité du fait, ils jugerent à propos d'envoyer vers Gonzale Pizarre, pour luy faire ſçavoir ce qui s'étoit paſſé. *Ils luy répreſentoient auſſi qu'en conſequence de leurs proviſions, & des ordres exprez qu'ils avoient de la part de ſa Majeſté, de faire ce qui ſeroit convenable pour l'adminiſtration de la juſtice, & pour mettre un bon ordre dans le Pays, ils avoient ſuſpendu l'execution des Ordonnances, comme on le demandoit, & même envoyé le Vice-Roy en Eſpagne, qui étoit plus qu'on n'avoit jamais demandé, & plus qu'on ne pouvoit raiſonnablement prétendre. Qu'ainſi ne reſtant plus aucun prétexte aux mouvemens commencez, ils luy ordonnoient de congédier incontinent ſes Troupes, & que s'il*

vouloit venir à la Ville de Los Reyes, sa venuë fût en homme pacifique, & sans aucun appareil de guerre. Qu'au reste s'il vouloit pour la seureté de sa personne être accompagné de quelques gens, on luy accordoit la liberté de pouvoir amener avec luy quinze ou vingt Cavaliers. Aprés que ces ordres furent expediez, les Auditeurs voulurent obliger quelques Habitans de la Ville de les porter à Gonzale Pizarre, dans le lieu où ils pourroient apprendre qu'il seroit: Mais on ne trouva personne qui se voulût charger de cette commission, à cause du péril qu'on y trouvoit: Gonzale Pizarre & ses Capitaines, disoit-on, nous reprocheront que nous nous opposons à leurs justes desseins, quoyqu'ils ne marchent que pour les interêts du bien public, & que ce qu'ils font soit pour nous aussi-bien que pour eux. Les Auditeurs voyant cela donnerent ordre à Augustin, Trésorier Géneral de sa Majesté dans ce Royaume du Perou, conjointement avec Dom Antoine de Libera, Habitant de Los Reyes, d'aller faire la notification dont il s'agissoit. Ils leur donnerent leurs lettres de créance en forme; aprés quoy ils partirent, & se rendirent dans la vallée de Xauxa où étoit alors campée l'armée de Gonzale Pizar-

re : il avoit été averti de cette ambaſſade qu'on luy devoit faire ; & il craignoit que ſi les Envoyez luy venoient faire publiquement leur notification, cela ne fiſt mutiner ſes Troupes, qui avoient une forte paſſion d'aller à Lima en corps d'armée, pour être en état de piller la Ville ſur le premier prétexte qu'ils en trouveroient. Voulant donc pourvoir à cela, il envoya ſur le chemin par où les Députez devoient venir, un de ſes Capitaines nommé Jérôme de Villegas, avec trente Arquebuſiers à cheval. Celuy-cy les ayant rencontrez, laiſſa paſſer Dom Antoine de Ribera, pour continuer ſa route juſqu'au camp : mais il prit Auguſtin de Zarate, luy ôta les dépêches qu'il portoit, & le remena par le même chemin par lequel il étoit venu juſqu'à la Province de Pariacaca, où il le tint dix jours priſonnier, ſes gens faiſant tout leur poſſible pour l'intimider, afin qu'il ne s'acquitât point de ſa commiſſion. Il demeura donc là juſqu'à ce que Gonzale Pizarre y fût arrivé, qui alors le fit venir devant luy pour luy dire le ſujet de ſa venuë. Zarate avoit été averti qu'il y alloit de ſa vie, s'il entreprenoit d'executer ponctuellement ſes ordres, & de notifier la proviſion dans les formes :

Aprés donc qu'il eut parlé en particulier à Gonzale Pizarre, & luy eut dit tout ce qu'on luy avoit ordonné de dire, Pizarre le fit mener à une tente où tous ses Capitaines étoient assemblez, & luy commanda de dire les mêmes choses qu'il venoit de luy dire à luy-même. Zarate ayant compris son intention, parla véritablement à tous ces Officiers de la part des Auditeurs ; mais il usa d'adresse, & se servit du pouvoir assez étendu que luy donnoit sa lettre de créance qu'on luy avoit ôtée. Il ne leur parla donc point de congédier les Troupes, qui étoit le point délicat; mais seulement de certaines choses qui regardoient le service de S. M. & le bien du Pays ; leur répréſentant, *que puisque le Vice-Roy étoit embarqué, & la demande qu'on faisoit de suspendre l'execution des Ordonnances accordée, il étoit juste que comme ils l'avoient promis par leurs lettres, ils payassent ce que le Vice-Roy Blasco Nugnez Vela avoit pris des revenus de sa Majesté ; qu'ils pardonnassent aux Habitans de Cusco qui avoient quitté leur Camp pour passer au service du Vice-Roy : puisqu'on ne pouvoit pas nier qu'ils n'eussent eû de bonnes raisons pour le faire ; qu'ils envoyassent de leur part à sa Majesté pour s'excuser & se disculper touchant ce qui*

s'étoit passé. Il ajoûta encore quelques autres choses de même nature, à quoy ceux à qui il parloit ne répondirent autre chose, sinon qu'il diroit aux Auditeurs *qu'il étoit nécessaire pour le bien du Pays, qu'ils en fissent Gouverneur Gonzale Pizarre, moyennant quoy on pourvoiroit incontinent à tout ce qu'il leur avoit répréſenté : mais que si on refusoit de faire ce qu'ils disoient, ils mettroient la Ville au pillage.* Zarate auroit bien voulu ne se point charger d'une pareille réponse, s'il avoit pû s'en empêcher : mais ne pouvant faire autrement il retourna, & la rapporta aux Auditeurs, à qui elle donna beaucoup de chagrin & d'inquietude. Pizarre n'avoit pas encore déclaré si ouvertement ses sentimens, n'ayant jusques-là témoigné prétendre autre chose, sinon que le Vice-Roy s'en allât du Pays, & que l'execution des Ordonnances fût suspenduë. Les Auditeurs aprés quelque déliberation, envoyerent dire aux Officiers de l'Armée, qu'ils ne pouvoient leur accorder ce qu'ils demandoient, ni même en délibérer, à moins qu'il parût quelqu'un qui en fist la demande dans les formes ordinaires. Là-dessus tous les Procureurs ou Députez des Villes qui étoient à l'Armée, prirent les devans, & ceux

de quelques autres Villes qui étoient à Los Reyes, s'étant joints à eux, ils présenterent une Requête en forme; par laquelle ils demandoient par écrit la même chose qu'on avoit auparavant demandé de bouche. Les Auditeurs considérant que c'étoit-là une affaire fort délicate, & qu'ils n'étoient point en droit d'accorder ce qu'on leur demandoit : mais qu'ils se trouvoient encore moins en état de le refuser; parce que Gonzale Pizarre étoit alors fort prés de la Ville, & avoit fait occuper tous les passages, afin que personne n'en pût sortir : ils prirent la résolution de communiquer cette affaire aux personnes les plus considérables de la Ville, pour sçavoir leurs sentimens, & avoir leurs avis là-dessus. Ils dresserent un Acte en forme de leur délibération, pour être communiqué à Dom Frere Jérôme de Loaysa, Archevêque de Los Reyes, à Dom Frere Jean Solano, Archevêque de Cusco, à Dom Garci Dias, Evêque de Quito, à Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, à Augustin de Zarate, au Trésorier, au Maître des comptes, & au Contrôlleur de sa Majesté; afin qu'ils vissent ce que les Procureurs de toutes les Villes du Royaume demandoient, &

qu'ils leur disent franchement leurs sentimens là-dessus. Ils leur expliquoient ouvertement, & assez au long les raisons qui les obligeoient à demander leur avis sur ce sujet, avoüant sans détour, que ce n'étoit pas pour s'y conformer & pour le suivre; parce qu'il n'étoit plus en leur liberté ni des uns ni des autres, de faire autre chose que ce que Gonzale Pizarre & ses Capitaines voudroient leur prescrire: mais qu'ils en usoient ainsi pour avoir en eux des témoins de l'oppression sous laquelle ils gémissoient les uns & les autres. Pendant que cela se passoit à Los Reyes, Gonzale Pizarre s'approcha si prés de la Ville, qu'il n'en étoit qu'à un quart de lieuë: il s'y campa, & fit mettre son artillerie en état. Le jour s'étant passé sans qu'on luy envoyât les Provisions pour le Gouvernement en forme, comme il les avoit demandées: il envoya dés la nuit suivante son Mestre de camp général avec trente Arquebusiers, qui prit jusqu'à vingt-huit personnes de ceux qui étoient venus de Cusco, & des autres dont Pizarre se plaignoit, parce qu'ils avoient favorisé le Vice-Roy. Du nombre de ces prisonniers, furent Gabriel de Roias, Garcilaso de la Vega, Melchior Verdugo, le Licentié Carva-

jal, Pierre de Barco, Machin de Florence, Alfonſe de Caceres, Pierre de Manjares, Louis de Leon, Antoine Ruyz de Guevara, & quelques autres des plus conſidérables du Pays. Il les fit mettre dans la priſon publique dont il ſe rendit maître, en ayant ôté les clefs au Concierge. Les Auditeurs voyoient tout cela ſans pouvoir s'y oppoſer, & ſans oſer même y contredire; parce qu'en toute la Ville il n'y avoit pas cinquante hommes de guerre, tous les ſoldats du Vice-Roy & des Auditeurs étoient paſſez au camp de Gonzale Pizarre, qui avec ceux qu'il avoit auparavant, ſe trouvoit alors accompagné de douze cens hommes bien armez. Le lendemain quelques Capitaines de Gonzale Pizarre entrerent dés le matin dans la Ville, & dirent aux Auditeurs qu'ils euſſent à dépêcher les proviſions ſans aucun délay, ou qu'autrement on alloit mettre la Ville à feu & à ſang, & qu'on commenceroit par eux. Les Auditeurs s'excuſerent autant qu'ils pûrent, diſant, qu'ils n'avoient aucun pouvoir ni aucun droit de faire ce qu'on leur demandoit. Là-deſſus le Meſtre de camp Carvajal fit ſortir de la priſon en leur préſence, quatre de ceux qu'il y avoit fait mettre, & en fit ſur le champ pendre

trois à un arbre, qui furent Pierre de Barco, Machin de Florence, & Jean de Sayavedra. Il ne leur donna pas une demy-heure de temps pour se confesser, & se préparer à la mort, & il ajoûtoit l'insulte & la mocquerie à sa cruauté, en leur faisant des railleries, particulierement à Pierre de Barco qui fût le dernier executé, à qui il disoit, que comme il avoit été un brave Capitaine, des plus considérables & des plus riches du Pays, & qui y avoit fait plusieurs conquêtes, il vouloit qu'il fût distingué dans sa mort comme dans sa vie, & qu'il luy accordoit comme un grand privilege, & une marque singuliere d'honneur, de choisir luy-même à quelle branche de l'arbre il vouloit qu'on l'attachât. Louis de Leon en échapa par l'intercession de son frere qui étoit soldat de Gonzale Pizarre, & qui demanda comme une grace singuliere qu'on luy accordât la vie. Les Auditeurs voyant cela, & le Mestre de camp les menaçant de faire pendre de la même maniere tous les autres prisonniers, & de faire piller la Ville, s'ils ne dépêchoient promptement les provisions qu'on leur demandoit : ils firent prier ceux à qui ils avoient auparavant communiqué l'affaire, d'en dire leur sen-

timent ; ce qu'ils firent, étant tous unanimement d'avis qu'on accordât la demande. Les Auditeurs expedierent donc les provisions en faveur de Gonzale Pizarre, par lesquelles ils l'établissoient Gouverneur du Pays, jusqu'à ce que sa Majesté en eût autrement ordonné ; sans préjudice de l'autorité & des droits de l'Audiance Royale, à qui il prêteroit serment de renoncer à cette charge toutes fois & quantes qu'il plairoit à sa Majesté & aux Auditeurs de le luy ordonner : promettant aussi de se réprésenter pour obeïr à justice lorsqu'il y auroit des plaintes contre luy. Aprés que cette commission fut expediée, & qu'elle eut été remise entre les mains de Pizarre, il entra dans la Ville, faisant marcher toutes ses Troupes en ordre. Le Capitaine Bachicao conduisoit l'Avantgarde avec l'artillerie qui consistoit en vingt pieces de campagne, & plus de six mille Indiens, qui, comme on l'a déja dit, la portoient sur leurs épaules avec toutes les munitions nécessaires, & qui occupoient ainsi toutes les ruës par où ils passoient ; Il avoit trente Arquebusiers pour la garde de l'artillerie, & cinquante canonniers. Aprés luy marchoit la Compagnie du Capitaine Diegue de Gumiel,

où il y avoit deux cens piquiers. Enſuite venoit la Compagnie du Capitaine Guevara, composée de cent cinquante Arquebuſiers : puis celle du Capitaine Pierre Cermeno, qui étoit de deux cens. Aprés ces trois Compagnies d'Infanterie qui marchoient devant Gonzale Pizarre comme ſes Eſtafiers, il paroiſſoit luy-même monté ſur un grand cheval, n'ayant que ſa cotte de maille, & par deſſus une eſpece de juſte-au-corps de drap d'or. Aprés luy marchoient trois Capitaines de Cavalerie, Dom Pedro de Porto Carréro au milieu, portant l'étendart de ſa Compagnie, où étoient les armes du Roy : A ſa main droite marchoit Antoine Altamirano avec l'étendart de la Ville de Cuſco ; & à ſa gauche Pierre de Puelles, portant celuy où étoient les armes de Gonzale Pizarre. Aprés eux marchoit toute la Cavalerie en ordre de bataille. Dans cet ordre ils s'avancerent vers la maiſon de l'Auditeur Zarate, où les autres Auditeurs étoient aſſemblez : il avoit fait le malade afin de ne ſe pas trouver à l'Audiance pour y recevoir Pizarre, qui laiſſa toute ſa Cavalerie en ordre dans la place, & s'en alla trouver les Auditeurs qui le reçurent, & luy prêterent ſerment. De-

là il alla à la Maison de Ville, où tous les Magistrats étoient assemblez, & où ils le reçurent avec les solemnitez accoutumées en pareilles occasions; puis de-là, il se rendit à son logement. Son Mestre de Camp général fit loger la Cavalerie, & l'Infanterie dans les divers quartiers de la Ville chez les Bourgeois, avec ordre à eux de donner à manger à ces nouveaux hôtes. Cela se passa dans la fin du mois d'Octobre de l'an mil cinq cens quarante-quatre, quarante jours aprés la prison du Vice-Roy. Dans la suite Gonzale Pizarre demeura dans cette Ville de Lima, exerçant son autorité dans toutes les choses qui concernoient la guerre & le Commandement des Troupes, sans se mêler de l'administration de la justice qu'il laissoit entierement aux Auditeurs qui s'assembloient pour tenir leurs scéances, dans la maison du Trésorier Alfonse Riquelme. Aussi-tôt qu'il eût commencé les fonctions de sa Charge de Gouverneur, il envoya à Cusco Alfonse de Toro en qualité de son Lieutenant, Pierre de Fuentes à Arequipa, & François d'Almendras dans la Ville de Plata, dans la même qualité, & d'autres de même dans les autres Villes.

CHAPITRE XI.

L'âge & les qualitez de Gonzale Pizarre & de ſon Meſtre de Camp. Ce que firent les Habitans de Charcas qui venoient pour ſervir le Vice-Roy.

COmme on aura beaucoup à parler dans la ſuite de cette Hiſtoire, de Gonzale Pizarre, & de ſon Meſtre de Camp général, juſqu'à ce qu'ils fuſſent vaincus, & qu'on les eût fait mourir, les lecteurs ne ſeront peut-être pas fâchez qu'on leur faſſe icy en abregé le portrait de ces deux hommes, & qu'on marque leur âge & leurs qualitez. Quand Gonzale Pizarre s'empara ainſi par uſurpation & par force, de l'autorité du Gouvernement, il étoit âgé d'environ quarante ans, grand & de belle taille, fort bien proportionné dans tous les membres, le teint fort brun, la barbe noire & fort longue. Il avoit beaucoup d'inclination pour la guerre; il ſupportoit le travail & la peine avec une extrême patience; il étoit fort bon homme de cheval, tiroit tres-bien de l'Arquebuſe; & quoyqu'il n'eût pas un grand génie, & s'exprimât d'une maniere un peu groſſiere, & en des termes

termes mal polis, il ne laiſſoit pas de faire bien entendre ſes penſées, & d'expliquer clairement ſes intentions. Il ne ſçavoit point garder un ſecret, ni s'empêcher de le découvrir ; ce qui luy fut ſouvent d'un grand préjudice dans ſes affaires & dans ſes guerres. Il n'étoit pas libéral, & n'aimoit pas à donner ; ce qui luy fut auſſi préjudiciable. Il étoit extrémement abandonné aux femmes, tant aux Indiennes qu'aux Eſpagnoles.

Le Capitaine Carvajal étoit d'auprés d'Arevala, d'un village nommé Ragama, il étoit d'aſſez baſſe naiſſance, & d'une famille de Gabeleurs. Il avoit été longtemps ſoldat en Italie dés le temps du Comte Pierre Navarre. Il étoit à la bataille de Pavie, où le Roy de France fut pris priſonnier. De-là il retourna en Eſpagne avec une femme de bonne famille, nommée Dona Catalina de Leyton : ils diſoient qu'ils étoient mariez ; mais la plûpart des gens croyoient que cela n'étoit point, & quelques-uns aſſuroient qu'il avoit été Moine, & même Profés. Etant de retour en Eſpagne, il demeura quelque temps dans la Commanderie d'Heliche en qualité d'Econome ; de-là il paſſa dans la nouvelle Eſpagne avec cette perſonne qu'il appelloit ſa femme,

Le Vice-Roy de ce Pays luy donna une Charge, par le moyen de laquelle il subsista quelque temps, jusqu'à ce que les Indiens du Perou s'étant soulevez, le Vice-Roy du Mexique l'envoya avec le secours dont on a parlé cy-devant. Comme il étoit arrivé dans une conjoncture favorable pour obtenir aisément quelque chose, le Marquis Dom François Pizarre luy donna quelques Indiens à Cusco, où il demeura jusqu'à la venuë du Vice-Roy Blasco Nugnez Vela. Alors il étoit sur le point de retourner en Espagne avec une somme considérable qu'il avoit acquis par le moyen de ses Indiens: mais n'ayant pû trouver de commodité pour s'embarquer, il demeura dans le Pays. Il étoit âgé de quatre-vingt ans à ce qu'il disoit, dans le temps dont nous parlons, lorsque Gonzale Pizarre entra à Lima avec son armée. Il étoit de taille médiocre pour la hauteur: mais il étoit fort gros, le visage plein, & fort haut en couleur. Il entendoit bien la guerre, & étoit habile en cela, parce qu'il en avoit fait fort longtemps le mêtier. Il supportoit le travail, & la peine avec plus de facilité que son âge ne sembloit le pouvoir permettre: Car il ne quittoit presque jamais ses ar-

mes ni le jour ni la nuit ; & quand il étoit tant ſoit peu néceſſaire il ne ſe couchoit point, ni ne dormoit, ſinon quelques momens aſſis ſur un ſiége, & la tête appuyée ſur ſa main. Il aimoit fort le vin, ſi bien que quand il n'en trouvoit pas de celuy qu'on apportoit d'Eſpagne, il buvoit de ce breuvage fort que les Indiens font, plus qu'aucun autre Eſpagnol qu'on ait vû. Il étoit fort cruel, & il luy arriva ſouvent de tuer diverſes perſonnes pour des ſujets fort légers, & quelques-uns même ſans aucun ſujet, ſinon le prétexte de faire obſerver exactement la diſcipline militaire. Il n'étoit touché d'aucune compaſſion pour ceux qu'il faiſoit mourir : mais dans le temps même qu'il les faiſoit mener au ſupplice, il les railloit, leur diſoit des plaiſanteries, & leur faiſoit des complimens. Il étoit fort mauvais Chrêtien & fort impie : ce qu'il faiſoit aſſez paroître dans toutes ſes paroles & dans toutes ſes actions. Il avoit beaucoup de paſſion & d'avidité pour s'enrichir ; ce qui fit qu'il pilla le bien de pluſieurs perſonnes, en les menaçant, leur faiſant craindre la mort, puis leur accordant la vie pour de l'argent : Auſſi luy-même finit la ſienne fort miſérablement, & avec

peu d'eſperance de ſon ſalut, comme on le dira dans la ſuite.

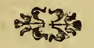
Pour retourner maintenant à notre Hiſtoire, il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons dit du Capitaine Louis de Ribera, Lieutenant du Gouverneur dans la Ville de Plata, & d'Antoine Alvarez, Juge ordinaire de la même Ville, qui avec tous les Habitans du lieu, s'étoient mis en campagne pour aller trouver le Vice-Roy, Ils marcherent long-tems par des lieux déſerts, ſans apprendre aucune nouvelle de ce qui ſe paſſoit. Enfin pourtant ils apprirent la priſon du Vice-Roy, & les heureux ſuccés de Gonzale Pizarre. Louis de Ribera & Antoine Alvarez, comme les principaux, aprés pluſieurs délibérations ſur ce qu'il y avoit à faire dans cette occaſion, n'oſerent retourner à Plata: Ils prirent donc le party de s'en aller ſur les montagnes parmi les Indiens: quelques-uns néanmoins de ceux qui les accompagnoient, retournerent dans cette Ville dont ils étoient partis, & les autres ſe rendirent à Los Reyes, où Gonzale Pizarre leur pardonna: mais il ſe rendit maître de leurs Indiens & de leurs terres, & envoya François d'Almendras pour en prendre poſſeſſion en ſon nom, pour le rembourſement des frais de la

guerre. Almendras étant arrivé dans la Province des Charcas, pardonna à quelques-uns des fuyards, qui retournerent dans la Ville dont ils étoient sortis quelque temps auparavant. Ils y vivoient le mieux qu'il leur étoit possible, quoyque dépossedez de leurs biens, & même assez maltraitez par Almendras, jusqu'au changement qui arriva dans la suite, comme on le dira.

Retournons maintenant au Vice-Roy. Aprés que le Licentié Alvarez l'eut mis en liberté, les deux autres navires sur lesquels étoient ses freres, & plusieurs de ses serviteurs & de ses amis qu'on chassoit du Perou aussi-bien que luy, se joignirent au vaisseau sur lequel il étoit. Ils continuerent ainsi leur route jusqu'à ce qu'ils arriverent au port de Tumbez: Là le Vice-Roy & Alvarez se mirent à terre, laissant dans les navires des gens pour les garder. Aussi-tôt qu'ils furent dans ce lieu, ils commencerent à tenir Audiance, & à dépêcher des Commissions de tous côtez; par lesquelles le Vice-Roy aprés avoir fait une rélation de sa prison, de la venuë de Gonzale Pizarre, & de tout ce qui étoit arrivé, ordonnoit à tous les fideles serviteurs de sa Majesté de le venir trouver. Il envoya

ces ordres à Quito, à Saint Michel, à Puerto Vieio & à Truxillo. Il nomma aussi des Capitaines pour aller de divers côtez : entre les autres il donna charge à Jérôme de Pereira d'aller dans la Province des Bracamoros. Toutes ces diligences ne furent pas sans effet, il venoit de divers endroits, plusieurs personnes se rendre auprés de luy : Ainsi il se fortifioit de son mieux, faisant amas autant qu'il pouvoit de toutes les provisions & les munitions qui luy étoient necessaires. Il donnoit aussi ordre qu'on tirât de l'argent de toutes les Caisses Royales ; ce qui s'executoit avec beaucoup de diligence, puisque de divers endroits on luy apportoit tout ce qui se trouvoit dans la Caisse. Ce n'est pas que ses ordres ne fussent reçus fort differemment par les Habitans des lieux où il les envoyoit : Les uns s'enfuyoient & alloient trouver Gonzale Pizarre, à qui ils rapportoient ce qui se passoit ; les autres abandonnant leurs maisons se sauvoient dans les montagnes. Gonzale Pizarre sçut bien-tôt que le Vice-Roy étoit à Tumbez, & ce qu'il y faisoit, le bruit de ses préparatifs étant parvenu dans peu de temps à Los Reyes : Pizarre vit même plusieurs des Mandemens & des Commissions du

Vice-Roy. Il ne négligea pas de donner là-dessus tous les ordres qu'il jugea nécessaires, ordonnant aux Capitaines Gonzale Diaz, Jérôme Villegas, & Fernand d'Alvarado qui étoit son Lieutenant à Truxillo, d'assembler tout ce qu'ils pourroient de soldats en ces quartiers-là, pour empêcher qu'ils n'allassent trouver le Vice-Roy, & se jettassent dans son party; comme aussi pour être en état de luy donner de l'occupation & de l'inquietude, & l'empêcher par ce moyen de pouvoir travailler à ses préparatifs avec tant de commodité & tant de loisir. Cependant il leur défendoit en même temps de luy donner bataille, quand même ils se croiroient assez forts, & leurs troupes assez nombreuses pour le pouvoir faire avec avantage.



CHAPITRE XII.

Gonzale Pizarre & ses Capitaines prennent la résolution d'envoyer l'Auditeur Texada en Espagne, pour rendre compte à sa Majesté de l'état des choses. Le Licentié Vaca de Castro se sauve avec le navire dans lequel il étoit prisonnier, & qui étoit celuy sur lequel le Capitaine Bachicao devoit transporter Texada à Terre Ferme. Bachicao s'embarque, il se rend maître des vaisseaux que le Vice-Roy avoit à Tumbez. Le Vice-Roy se retire avec ses gens à Quito ; & Bachicao se rend à Terre Ferme.

IL y avoit déja quelque temps qu'on proposoit d'envoyer des Députez à sa Majesté au nom de Gonzale Pizarre, & de tout le Royaume, pour luy rendre compte de ce qui s'étoit passé. Quelques-uns souhaitoient fortement qu'on fist cette démarche, comme étant absolument néceſſaire pour justifier leur conduite : D'autres, particulierement le Mestre de Camp, & le Capitaine Bachicao étoient d'un avis contraire, & disoient qu'il étoit plus à propos d'attendre que sa Majesté envoyât, pour sçavoir d'où venoit qu'on ne

ne luy envoyoit point d'argent comme à l'ordinaire, & qu'alors on l'informeroit de tout. Ils ajoûtoient qu'on ne devoit pas douter que le Vice-Roy n'eût déja amplement inſtruit ſa Majeſté là-deſſus, & que ſans doute on ajoûteroit plus de foy à ſon récit qu'à tout ce qu'ils pourroient dire de leur côté. Cette réflexion faiſoit qu'on étoit fâché de n'avoir pas dés le commencement pris les Auditeurs, pour les envoyer en Eſpagne, rendre compte à ſa Majeſté de la priſon du Vice-Roy. Enfin aprés pluſieurs délibérations on ſe détermina à envoyer le Docteur Texada au nom de l'Audiance, tant pour cela, que pour faire à ſa Majeſté la relation de ce qui étoit arrivé depuis. On prit auſſi la réſolution d'envoyer avec Texada François Maldonat, Maître d'Hôtel de Gonzale Pizarre, avec des lettres de ſon maître, ſans luy donner aucun titre, créance, ni pouvoirs. On conſidéroit qu'en faiſant ce qu'on vient de dire, on faiſoit deux choſes qu'on regardoit comme utiles & avantageuſes : l'une, c'eſt qu'on envoyoit des Députez pour contenter ceux qui étoient de ce ſentiment : L'autre, c'eſt que par ce moyen on rompoit l'Audiance ; parce qu'envoyant, comme ils le prétendoient faire, le Do-

ĉteur Texada un des Auditeurs, le Licentié Zarate ne pouvoit pas tenir ſeul l'Audiance. On communiqua cette réſolution à Texada, qui y conſentit, moyennant qu'on luy donnât ſix mille écus pour les frais du voyage: & incontinent le Licentié Cépéda & luy, firent toutes les dépêches néceſſaires qu'ils ſignerent eux deux ſeuls. Aprés que tout cela fut fait, on réſolut de ſe ſervir pour faire ce voyage, d'un vaiſſeau qui étoit dans le port, ſur lequel le Licentié Vaca de Caſtro étoit priſonnier. Le Docteur Texada, & François Maldonat s'y devoient embarquer, & Fernand Bachicao devoit commander ce vaiſſeau bien pourvû d'artillerie, & de ſoixante & dix hommes d'équipage, avec ordre de prendre tous les vaiſſeaux qu'ils trouveroient le long de la côte. Cela étant ainſi arrêté, toutes choſes miſes en état, & le Docteur Texada prêt à s'embarquer, le Licentié Vaca de Caſtro fit ſi bien par le moyen d'un de ſes amis, nommé Garcia de Montalve qui l'étoit allé viſier, qu'il gâgna les matelots, les uns par careſſes & par flateries, & les autres en partie par force, ſi bien qu'il ſe rendit maître du vaiſſeau, & le fit incontinent mettre à la voile. Quand cela fut ſçû par Gon-

zale Pizarre, il en eut beaucoup de chagrin, tant parce que c'étoit un obstacle au voyage de Texada, que parce qu'il soupçonnoit quelques personnes d'avoir aidé à Castro, sans quoy il ne croyoit pas que la chose eût pû se faire. Aussitôt on fit mettre les soldats sous les armes, & on commença à faire prendre prisonniers tous les Cavaliers & Gentilshommes contre qui on avoit des soupçons; tant de ceux qui avoient fuï de Cusco, lorsque Gonzale Pizarre y étoit, que de ceux des autres lieux qui ne s'étoient point rendus auprés de luy. On les fit tous mettre dans la prison publique, & parmy les autres le Licentié Carvajal, à qui François de Carvajal, Mestre de Camp Général envoya dire qu'il eût à se confesser & faire son testament, parce que sa mort étoit résoluë. Il fit ce qu'on luy disoit, & se prépara à la mort avec beaucoup de fermeté & de courage: Cependant on le pressoit d'expedier promptement, le Bourreau étoit présent avec des cordes pour lier & pour étrangler le prisonnier, qu'on ne doutoit pas qui ne fût arrivé à sa derniere heure: d'autant plûtôt qu'en considérant son rang & sa qualité, on ne pouvoit s'imaginer qu'on en fût venu jusques-là, pour

le laisser vivre, & ne luy faire que la peur. On jugeoit aussi que la mort du Licentié Carvajal seroit suivie de celle de la plûpart des autres prisonniers, ce qu'on regardoit comme une grande perte ; parce qu'ils étoient des principaux du Pays, & de ceux qui avoient témoigné le plus d'affection & le plus de zele pour le service de sa Majesté. Les choses étant dans ces termes, & le Licentié Carvajal dans un péril si pressant d'une mort présente, quelques personnes sages allerent parler en sa faveur à Gonzale Pizarre. On le prioit de considérer que Carvajal étoit un des principaux du Pays ; que le Vice-Roy avoit déja fait mourir son frere injustement, & mal à propos, comme cela étoit alors connu de tout le monde : puisqu'une des principales raisons du Vice-Roy, pour se disculper de la mort du Commissaire Carvajal, étoit que son frere le Licentié Carvajal accompagnoit Gonzale Pizarre ; ce qui pourtant n'étoit pas vray, comme Pizarre le sçavoit tres bien par des lettres du Commissaire même, qui luy apprenoit que son frere le Licentié étoit venu pour offrir ses services au Vice-Roy. Ils disoient donc que tout bien consideré, il n'étoit pas à propos de le

faire mourir, pour ne pas renouveller dans l'esprit de plusieurs personnes, les mécontentemens que la mort du Commissaire Carvajal son frere y avoit fait naître. Ils ajoûtoient qu'on pouvoit justement esperer de bons services du Licentié Carvajal; quand ce ne seroit que pour vanger la mort de son frere. Qu'à l'égard de la fuite de Vaca de Castro, ni luy ni les autres prisonniers n'y avoient sans doute eu aucune part: mais qu'on voyoit bien qu'il ne falloit que le moindre prétexte pour les accuser, parce qu'ils étoient suspects & odieux. Gonzale Pizarre étoit fatigué de toutes ces sollicitations, il ne vouloit plus qu'on luy en parlât; & c'est ce qu'il disoit d'abord à tous ceux qui le vouloient encore faire. Le Licentié Carvajal & ses amis voyant cela, penserent à prendre une autre voye pour se tirer d'affaire: ils donnerent au Mestre de Camp un lingot d'or du poids de quarante marcs, & luy promirent outre cela secretement de luy en donner beaucoup davantage: si bien qu'ils le fléchirent, il accepta les offres qu'on luy fit, suspendit l'execution, & fit tant auprés de Gonzale Pizarre, que le Licentié Carvajal & les autres furent mis en liberté. Aussi-tôt aprés on pensa à pres-

ser le départ de Fernand Bachicao, & justement dans ce tems-là, il arriva au port un Brigantin d'Arequipa, sur lequel avec quelques autres qu'on avoit équipez, on mit beaucoup d'artillerie, de celle que Gonzale Pizarre avoit tiré de Cusco; & Bachicao s'y embarqua avec le Docteur Texada, François Maldonat, & soixante Arquebusiers, qui furent tout ce qu'on en put trouver qui voulussent bien faire ce voyage. Ils suivirent la côte, sur l'avis qu'ils avoient eu que le Vice-Roy étoit au port de Tumbez. Ils arriverent à ce port un matin de fort bonne heure; & les gens du Vice-Roy ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils crierent aux armes, & se mirent en défense. Le Vice-Roy croyant que ce fût Gonzale Pizarre luy-même, qui vînt accompagné de beaucoup de troupes, se retira fort à la hâte avec cent cinquante hommes, & prit la route de Quito. Néanmoins quelques-uns de ses gens ne le voulurent pas suivre dans sa fuite, & aimerent mieux se rendre à Bachicao, qui prit aussi deux navires qu'il trouva dans ce port: De-là il alla à Porto-Vieio, & en d'autres endroits, où il rassembla jusqu'à cent cinquante hommes qu'il fit embarquer sur ses vaisseaux. Cependant le Vice-Roy

marcha à grand hâte, & ſans s'arrêter juſqu'à Quito.

CHAPITRE XIII.

Bachicao arrive à Panama. Ce qu'il y fit.

BAchicao s'étant emparé, comme on vient de le dire, de la flote du Vice-Roy, ſuivit ſa route pour ſe rendre au port de Panama : il paſſa à Porto-Vieio; où il fit quelques ſoldats qui voulurent bien le ſuivre: Entre les autres furent Barthelemy Perez & Jean Dolmos, Habitant de Porto-Vieio. Tandis qu'il étoit occupé à prendre quelques rafraîchiſſemens dans l'Iſle des perles, à 20 lieües de Panama, les Habitans de cette ville furent avertis de ſa venuë, & luy envoyerent deux Députez pour ſçavoir ſes intentions, & le prier de n'entrer point avec des gens de guerre dans l'étenduë de leur Juriſdiction. Il répondit que s'il venoit accompagné par des ſoldats, ce n'étoit que pour être en état de ſe défendre du Vice-Roy, & qu'il n'avoit à leur égard aucun deſſein de leur faire ni mal ni déplaiſir; qu'il conduiſoit le Docteur Texada, Auditeur de ſa Majeſté, lequel par ordre & par commiſſion de l'Au-

diance Royale, luy alloit rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé au Perou ; qu'au reſte s'il mettoit pied à terre, ce ſeroit ſeulement pour ſe pourvoir des choſes néceſſaires, & ſe rembarquer auſſi-tôt : ainſi il les raſſura ſi bien, qu'ils ne s'oppoſerent plus à ſon entrée, & ne ſe mirent point du tout en état de l'empêcher. Comme il arrivoit au port, deux navires qui y étoient, mirent à la voile pour en ſortir, l'un fut pris par un des Brigantins, qui le ramena au port avec le Maître & le Contre-maître du vaiſſeau pendus aux Vergues ; ce qui fâcha beaucoup ceux de Panama, qui purent aiſément juger par là, que les intentions ne répondoient pas aux paroles: mais comme ils jugerent qu'il étoit trop tard pour penſer à ſe mettre en défenſe, ils n'entreprirent point de le faire. Ils demeurerent donc ainſi avec beaucoup de crainte & d'inquiétude, ſoumis, eux, & tout ce qu'ils poſſedoient à la diſcretion de Bachicao, qui n'étoit pas moins cruel que le Meſtre de Camp Carvajal, s'il ne l'étoit même plus, grand jureur, & grand blasfémateur, en qui parmi tant de vices on ne voyoit reluire aucune étincelle de vertu. Il entra donc dans la ville, où le Capitaine Jean de Guſman, qui y étoit

faisant des soldats pour le Vice-Roy, n'osa l'attendre, si bien que s'étant retiré, tous ses soldats passerent au service de Bachicao, qui se rendit aussi maître de l'artillerie que Vaca de Castro avoit amené dans le vaisseau sur lequel il s'étoit sauvé. Cet homme emporté, & brutal se voyant donc ainsi maître de la ville de Panama, commença à y exercer une cruelle tyrannie, disposant à sa fantaisie des biens & des facultez de tous les habitans, violant impunément le droit & la justice, opprimant la liberté publique, & tenant tout le monde dans une telle contrainte, que personne n'osoit faire que ce qui plaisoit à ce Tyran. Il fit publiquement couper la tête de sa propre autorité à deux de ses Capitaines qui avoient fait dessein de le tuer; il fit encore d'autres semblables actes de justice, sans autre formalité que de faire publier par un crieur public: *Le Capitaine Fernand Bachicao ordonne qu'une telle chose se fasse*: usurpant ainsi une autorité souveraine & absoluë, sans aucun égard aux loix ni aux formes de la justice. Le Licentié Vaca de Castro qui étoit dans ce tems là à Panama, n'apprit pas plûtôt la venuë de Bachicao, qu'il s'enfuit à Nombre de Dios, où il s'embarqua sur la mer du Nord avec Diegue Alvarez de

Cueto, & Jerôme Zurbano. Le Docteur Texada & François Maldonat ſe rendirent auſſi au même lieu, où ils s'embarquerent tous enſemble pour l'Eſpagne: le Docteur Texada mourut en chemin dans le Canal de Bahama. Auſſi-tôt qu'ils furent arrivez en Eſpagne, François Maldonat, & Diegue Alvarez de Cueto prirent la poſte pour l'Allemagne, où étoit alors le Roy, afin de luy rendre compte chacun de ſon Ambaſſade. Le Licentié Vaca de Caſtro demeura à la Tercere l'une des Azores, d'où il ſe rendit à Liſbonne; puis de là à la Cour. Il diſoit qu'il n'avoit oſé venir par Seville, à cauſe du pouvoir & du crédit qu'y avoient les freres & les parens & amis du Capitaine Jean Tello, à qui, comme nous l'avons dit, Caſtro avoit fait couper le cou dans le tems qu'il vainquit Dom Diegue d'Almagro le fils. Il ne fut pas plûtôt arrivé à la Cour, qu'on le mit en arrêt dans ſa maiſon, par ordre des Seigneurs du Conſeil des Indes: On luy fit quelques accuſations, ſur quoy on luy intenta procés; & pendant qu'on l'inſtruiſoit, & qu'on examinoit l'affaire, on le retint toujours priſonnier dans la Citadelle d'Arevalo pendant plus de cinq ans: depuis on luy aſſigna une maiſon à Simancas, où il de-

voit demeurer ſans en ſortir : aprés quoy par le changement qui arriva à la Cour, on luy donna pour priſon la ville de Valladolid avec ſon territoire, juſques à ce que l'affaire fût jugée définitivement.

CHAPITRE XIV.

Le Vice-Roy arrive à Quito, il aſſemble ſon Armée, & ſe met en marche prenant la route de Saint Michel.

LE Vice-Roy étant ſorti de Tumbez avec environ cent cinquante hommes dans le temps que Bachicao y arriva, & luy prit ſa flote, ſe rendit avec eux à Quito, où on le reçut de bonne volonté. Là il augmenta ſes troupes juſqu'au nombre de deux cens hommes, avec leſquels il demeuroit en ce païs là fertile & abondant en vivres, dans la réſolution d'y attendre les Ordres de ſa Majeſté ſur ce qui ſe paſſoit au Perou, aprés qu'Elle en auroit eſté inſtruite par Diegue Alvarez de Cueto. Il tenoit cependant de bonnes gardes ſur les paſſages, & des eſpions ſur les chemins; afin de pouvoir être inſtruit des démarches que feroit Gonzale Pizarre à Los Reyes, éloigné de Quito de plus de trois cens lieuës, comme on

l'a déja remarqué cy-devant. Dans ce tems-là quatre ſoldats de Gonzale Pizarre pour quelque mécontentement qu'ils en reçurent, prirent ſécretement une barque dans laquelle ils s'enfuirent vogant le long de la côte à force de rames, depuis le port de Los Reyes juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivez dans un lieu où ils puſſent débarquer, pour ſe rendre commodement par terre à Quito. Quand ils y furent arrivez, ils rapporterent au Vice-Roy, » combien les Habitans de Los
» Reyes & des autres lieux, étoient mécon-
» tens de Gonzale Pizarre pour les gran-
» des vexations qu'il leur faiſoit; chaſſant
» les uns de leurs maiſons, & les dé-
» poüillant de leurs biens; en ſorte qu'ils
» demeuroient à la charge des autres:
» leur impoſant de plus à tous des char-
» ges ſi peſantes, qu'ils ne les pouvoient
» plus ſupporter, & en étoient ſi las,
» que s'ils voyoient quelqu'un qui vint
» au nom & de la part de ſa Majeſté, ils
» ſeroient ravis de ſe pouvoir joindre
» à luy, pour ſortir d'une ſi cruelle op-
» preſſion, & ſe délivrer de la violence
» & de la tyrannie de cet uſurpateur.
Par ces diſcours & pluſieurs autres ſemblables que ces quatre ſoldats firent au Vice-Roy, ils luy firent naître l'envie, &

former la résolution de sortir de Quito, & de prendre la route de Saint Michel. Il avoit pour son Général un Habitant de Quito, nommé Diegue d'Ocampo ; lequel dés que le Vice-Roy arriva à Tumbez, étoit allé luy offrir ses services, & l'avoit en effet fort bien servi, & de sa personne, & de son bien dans tous ses besoins ; en sorte qu'il avoit dépensé pour cela des sommes considérables. Le Licentié Alvarez accompagnoit aussi toujours le Vice-Roy, si bien qu'avec luy seul, il tenoit l'Audiance, en vertu d'un Ordre de sa Majesté qu'il avoit par devers luy ; lequel portoit que lorsque le Vice-Roy seroit arrivé à Los Reyes, il pourroit tenir l'Audiance, avec un ou deux des Auditeurs les premiers qui seroient arrivez, en attendant les autres, & tout de même en cas que deux ou trois d'eux vinssent à mourir. Pour cela il avoit fait graver un nouveau sceau qu'il avoit commis à Jean de Leon, Juge de Police de la Ville de Los Reyes, lequel par la nomination du Marquis de Camarasa Adelantado, ou Président de Cazorla, & Grand Chancelier des Indes, avoit esté choisi pour Chancelier de cette Audiance, & s'étant sauvé d'auprés de Gonzale Pizarre, étoit venu trouver le Vice-Roy.

Il expedioit donc toutes les provisions qu'il jugeoit nécessaires, sous le nom de Dom Carlos, & les scéloit du Sceau Royal, signées de luy & du Licentié Alvarez. De cette maniere il y avoit deux Audiances au Perou ; l'une en la Ville de Los Reyes, & l'autre avec le Vice-Roy : si bien qu'il arrivoit souvent, qu'on voyoit sur une même affaire deux Arrêts opposez & contraires l'un à l'autre : Quand le Vice-Roy voulut partir de Quito, il envoya Diegue Alvarez de Cueto, son beau-frere, en Espagne, pour informer sa Majesté de tout ce qui s'étoit passé, & luy demander du secours pour être en état de rétablir son autorité au Perou, & de faire avantageusement la Guerre à Gonzale Pizarze. Cueto passa en Espagne sur la même flote sur laquelle étoient Vaxa de Castro & Texada, comme on l'a déja dit. Le Vice-Roy se rendit donc à Saint Michel, qui est à cent cinquante lieuës de Quito, résolu d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût reçu des Ordres de la part de sa Majesté. Il y demeura tenant toûjours son Armée sur pied, pour conserver son honneur & sa réputation en qualité de Vice-Roy du Perou, & pour être dans un lieu qui luy paroissoit commodement situé pour y pouvoir ai-

ſément recevoir les Troupes qui pourroient venir d'Eſpagne, & de divers endroits des Indes. En effet il faut néceſſairement paſſer par ce lieu là, quand on va par terre, ſur tout quand on mene des chevaux ou d'autres bêtes : il eſperoit donc que par ce moyen ſon Armée ſe groſſiroit, & qu'il deviendroit de jour en jour plus fort, & mieux en état de faire la guerre. Les Habitans de S.Michel reçurent le Vice-Roi le mieux qu'il leur fut poſſible, & luy fournirent ſelon leur pouvoir les choſes dont il avoit beſoin. Il étoit donc dans ce lieu-là, occupé à aſſembler des hommes, des chevaux & des armes ; ſi bien qu'en peu de tems il eut juſqu'à cinq cens hommes paſſablement équipez : quelques-uns pourtant manquoient d'armes défenſives, & tâchoient de ſe pourvoir de leur mieux de quelques corſelets de fer ou de cuir bien ſec & bien dur.



CHAPITRE XV.

Gonzale Pizarre envoye quelques Capitaines pour assembler des Troupes ; afin d'observer le Vice-Roy, & être en état de s'opposer à ses desseins.

LOrsque Gonzale Pizarre envoya le Capitaine Bachicao avec les Brigantins pour prendre la flote du Vice-Roy, il dépêcha aussi en même tems deux de ses Capitaines ; l'un nommé Gonzale Diaz de Pinera, & l'autre Jerôme de Villegas, pour aller rassembler tous les gens de guerre qu'ils trouveroient dans les villes de Truxillo & de Saint Michel, & se mettre en état de faire tête au Vice-Roy, & s'opposer à ses desseins. Ces deux Capitaines avec environ quatre-vingt hommes qu'ils purent rassembler, demeurerent à Saint Michel, jusqu'à ce qu'ils apprirent la venuë du Vice-Roi:mais ne se trouvant pas assez forts, ils n'oserent l'y attendre, ils s'avancerent donc dans le pays du côté de Truxillo, & se posterent dans une Province qu'on appelle Collique, qui est à quarante lieuës de Saint Michel. De là ils firent sçavoir à Gonzale Pizarre la venuë du Vice-Roy,

&

& comment ses Troupes grossissoient tous les jours, en sorte qu'il étoit à propos de penser sérieusement à y apporter le remede convenable ; parce que le péril alloit toujours en croissant, & qu'ainsi il étoit tems d'y pourvoir. Ces deux Capitaines apprirent aussi alors, que le Vice-Roy avoit envoyé un des siens, nommé Jean de Pereira dans la Province des Chachapoyas, pour assembler tout ce qu'il pourroit de gens de ces côtez-là, où il n'y a pas beaucoup d'établissemens d'Espagnols. Ils crurent aisément que Pereira & ceux qui le suivoient ne penseroient point en eux : ainsi ils résolurent de leur couper chemin ; & une nuit ayant surpris leurs sentinelles, ils les attaquerent à l'improviste, les surprirent dormant avec beaucoup de securité, & ainsi les défirent, & s'en rendirent les maîtres sans peine. Ils firent couper la tête à Pereira, & à deux des principaux de ceux qui l'accompagnoient, & forcerent les autres qui étoient au nombre d'environ soixante Cavaliers, de s'engager au service de Gonzale Pizarre en les menaçant de la mort, s'ils refusoient de le faire : puis ils retournerent à leur poste. Le Vice-Roy eut beaucoup de chagrin de cette avanture, & résolut de cher-

cher quelque occaſion d'avoir ſa revanche:pour cela il ſortit fort ſécretement de S. Michel avec cent cinquante Cavaliers, & s'avança du côté où étoient ces deux Capitaines Gonzale Diaz & Villegas ; il les ſurprit comme ils avoient ſurpris les ſiens, les ayant trouvez faiſant moins bonne garde qu'ils n'auroient dû faire, ſur tout aprés l'avantage qu'ils venoient de remporter ſur des ennemis qu'ils avoient facilement vaincus par leur trop grande ſecurité. Le Vice-Roy arriva donc une nuit à Collique, & les attaqua bruſquement, ſans leur donner le temps de ſe mettre en ordre pour faire quelque réſiſtance : ainſi chacun s'enfuit, & ſe ſauva le mieux qu'il put : ſi bien que Gonzale Diaz preſque ſeul, ſe retira dans une Province où il n'y avoit que des Indiens ennemis, qui l'attaquerent, & le tuerent. Fernand d'Alvaradó s'enfuit auſſi, & Jerôme de Villegas fit la même choſe ; & ayant depuis raſſemblé quelques gens, il ſe mit plus avant en terre du côté de Truxillo : Aprés cette action le Vice-Roy retourna à Saint Michel.

CHAPITRE XVI.

Gonzale Pizarre avec son Armée, marche contre le Vice-Roy Blasco Nugnez Vela. Ce qu'il fait en chemin. Le Vice-Roy apprend sa venuë, & sort de Saint Michel pour se retirer avec ses gens. Pizarre le suit plus de cent lieuës, & dans cette poursuite luy prit plus de trois cens hommes.

GOnzale Pizarre voyant que son ennemi se fortifioit de jour en jour, & grossissoit le nombre de ses Troupes: mais sur tout ayant appris la défaite de ses Capitaines par le Vice-Roy, il résolut de marcher contre luy avec toute la diligence possible, pour empêcher qu'il ne se fortifiât davantage, l'attaquer & le défaire, s'il le pouvoit joindre. Il sçavoit tres-bien qu'il ne se passoit presque pas de jour qu'il n'arrivât au Vice Roy des soldats, des chevaux & des armes qui venoient d'Espagne & de divers endroits des Indes, & qui étoient presque nécessairement obligez de débarquer au port de Tumbez, comme on l'a déja dit. Il craignoit aussi qu'il n'arrivât bien-tôt quelque dépêche de la part de sa Majes-

té en faveur du Vice-Roy ; ce qui ne manqueroit pas ſans doute de produire un méchant effet pour luy, & de faire perdre courage, ou faire changer de ſentimens & de party à bien des gens. Ces conſidérations le firent donc reſoudre à aſſembler ſes Troupes, & marcher en perſonne contre l'ennemy avec deſſein de le combattre, s'il le pouvoit joindre, & l'obliger d'en venir à une bataille qui pût décider du ſort des uns & des autres. Il donna donc ſes ordres à tous les Officiers, fit faire revuë, & payer une montre aux Troupes, & commença à envoyer devant à Truxillo, les chevaux & le bagage, demeurant ſeulement luy & les principaux de ſon Armée, pour les ſuivre bien-tôt aprés ſans embarras. Dans ce tems-là, arriva un Brigantin d'Arequipa qui apportoit plus de cent mille écus pour Gonzale Pizarre : il arriva auſſi un autre vaiſſeau venant de Terre-Ferme, qui appartenoit à Gonzale Martel de la Puente, & lequel ſa femme luy envoyoit afin qu'il s'en retournât chez luy. Cela étant venu ſi à propos, rendit Gonzale Pizarre & ſes gens ſi fiers & ſi orgueilleux, qu'ils ſe croyoient au-deſſus de tout, & à peu prés en état de braver la puiſſance de Dieu même : car s'ils n'oſoient pas ou-

vertement prononcer un tel blasfême, il s'en falloit peu qu'ils ne le penſaſſent. Ils mirent ſur les navires une grande quantité d'arquebuſes, de piques & de munitions, & équipages de guerre : puis plus de cent cinquante hommes des principaux s'y embarquerent, emmenant avec eux pour donner plus de crédit à leurs affaires, & les autoriſer mieux, l'Auditeur Cépéda & Jean de Caceres, Tréſorier de ſa Majeſté. Par le départ de Cépéda, Gonzale Pizarre trouvoit moyen de rompre l'Audiance; parce qu'il ne demeuroit plus dans la Ville de Los Reyes, que le ſeul Licentié Zarate qu'il comptoit pour peu de choſe, parce qu'il étoit malade : De plus Blas de Soto ſon frere, avoit épouſé une fille de Zarate : il eſt vray que ce mariage s'étoit fait contre le ſentiment & la volonté du pere, mais c'étoit toujours un lien. Nonobſtant donc cette alliance, & les raiſons qu'il y avoit de s'aſſurer de cet Auditeur, Pizarre pour plus grande ſureté, & par le conſeil de quelques-uns de ſes Capitaines, emporta le Sceau Royal. Il s'embarqua pour aller par mer, laiſſant pour ſon Lieutenant dans la Ville de Los Reyes le Capitaine Lorenço d'Aldana, avec quatre-vingt ſoldats de garniſon, qui luy

parurent ſuffiſans pour garder la Ville, y conſerver la tranquillité, & empêcher qu'il ne s'y fiſt aucun mouvement contre ſon ſervice ; d'autant plutôt que la pluſpart des Habitans de cette Ville l'accompagnoient dans ſon expédition. Il s'embarqua dans le mois de Mars de l'an mil cinq cens quarante-cinq, & alla par mer juſqu'au Port de Santa, qui eſt à quinze lieües de Truxillo, il y débarqua, & ſe trouva le jour des Rameaux à Truxillo. Il y attendit quelque tems que toutes ſes Troupes l'y vinſſent joindre ; il avoit envoyé pour cela ſes ordres de divers côtez : mais voyant qu'elles tardoient, il fit ſortir ſon Armée de la Ville, & s'en alla dans la Province de Collique, où il demeura quelques jours, juſqu'à ce que ceux qu'il attendoit fuſſent arrivez. Ayant fait la revuë de ſes Troupes, il trouva qu'il avoit plus de ſix cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie. Le Vice-Roy en avoit bien à peu prés autant, ainſi il n'y avoit pas grand avantage ni de part ni d'autre pour le nombre : Mais Pizarre en avoit un grand, en ce que ſes gens étoient beaucoup mieux armez, & mieux fournis de tout ce qui leur étoit néceſſaire, que ceux de ſon ennemy ; & ſur tout en ce que c'étoient

tous de vieux ſoldats fort aguerris qui s'étoient trouvez en pluſieurs occaſions périlleuſes, & en pluſieurs combats, qui de plus connoiſſoient fort bien le pays & tous les paſſages difficiles. Ceux du Vice-Roy au contraire, étoient la plûpart des nouveaux venus d'Eſpagne, gens peu accoutumez à la guerre, mal armez, & ayant de méchante poudre. Gonzale Pizarre prit grand ſoin de faire des proviſions de vivres, & de toutes les choſes néceſſaires pour ſon Armée: ſur tout parce qu'il avoit à paſſer par un Pays déſert, depuis la Province de Motupe, juſqu'à la Ville de Saint Michel, qui eſt un chemin de vingt-deux lieües, où on ne trouve aucunes habitations, point d'eau, ni aucuns rafraîchiſſemens: mais par tout des ſables brûlans, & une extrême chaleur. Comme on ne pouvoit donc faire ce chemin ſans beaucoup de peine, d'incommodité & de péril, il prit toutes les précautions qu'il jugea néceſſaires, & eut grand ſoin de faire les proviſions convenables d'eau, & de toutes les autres choſes dont on pourroit avoir beſoin. Il donna auſſi ordre à tous les Indiens des environs, d'apporter une grande quantité de cruches & de vaiſſeaux propres à porter de l'eau. Les ſoldats laiſſerent là tout

le bagage & les vêtemens qui ne leur étoient pas néceſſaires, afin que les Indiens les leur portaſſent : Sur tout on eut grand ſoin qu'ils priſſent une quantité ſuffiſante d'eau, tant pour les chevaux & les bêtes, que pour les perſonnes : Ainſi ils chargeoient les Indiens pour ſe décharger eux-mêmes, & avoir de quoy boire & ſe rafraîchir par le chemin. Quand tout fut en état, & qu'ils furent prêts à partir, Gonzale Pizarre envoya devant vingt-cinq Cavaliers, par la route ordinaire qu'on avoit accoutumé de ſuivre dans ce deſert ; afin que les eſpions du Vice-Roy les voyant, luy rapportaſſent & luy fiſſent aiſément croire qu'il venoit par là : cependant il fit prendre une autre route à ſon Armée par le même deſert, & ils marcherent le plus diligemment qu'il leur fut poſſible, portant ſur leurs chevaux les vivres qui leur étoient néceſſaires. Le Vice-Roy n'apprit la venuë de cette Armée, que lorſqu'elle fut fort prés de luy : Auſſi-tôt il fit ſonner l'alarme, diſant qu'il alloit à la rencontre des ennemis pour les combattre : mais dés que ſes Troupes furent aſſemblées, & hors de la Ville, il prit une route toute oppoſée du côté de la montagne de Caxas, marchant avec toute

la diligence possible. Environ quatre heures aprés, Gonzale Pizarre apprit sa retraite, si bien que sans s'arrêter dans la Ville de S. Michel, ni prendre d'autres provisions que celles qu'il avoit déja, il prit seulement des guides pour le conduire par le chemin que le Vice-Roy suivoit dans sa fuite. Ils firent cette nuit là huit lieuës, & prirent en chemin quelques-uns de ceux qui avoient demeuré derriere. Aprés cela ils continuerent à poursuivre les ennemis, en prirent plusieurs, & tout le bagage de leur armée. Pizarre faisoit pendre quelques-uns des prisonniers, selon qu'il le jugeoit à propos, & ceux que bon luy sembloit, & continuoit cependant à marcher avec beaucoup de diligence par des lieux terribles & difficiles, où on ne trouvoit point de vivres, & prenant pourtant toûjours quelques-uns des ennemis. Il envoyoit aussi par le moyen des Indiens, des lettres aux principaux de l'armée du Vice-Roy, les sollicitant de le tuer, & leur promettant non seulement de leur pardonner tout le passé: mais encore de leur donner de grandes récompenses. De cette maniere ils firent fort promtement plus de cinquante lieuës, si bien que les chevaux étoient si fatiguez, qu'ils ne

pouvoient plus porter leurs charges, & les hommes de leur côté ne pouvoient plus les ſuivre, tant par leur extrême laſſitude, que par le manquement de vivres. Ils arriverent enfin à Ayabaca, où ils ſe repoſerent, & ſe rafraîchirent ceſſant de pourſuivre le Vice-Roy avec tant de précipitation, non ſeulement pour ſe délaſſer : mais auſſi parce qu'ils voyoient bien qu'ils ne le pourroient joindre, tant il avoit fait grande diligence, & étoit loin devant eux : De plus Gonzale Pizarre avoit eu quelques avis, de la part de quelques-uns des principaux de ceux qui accompagnoient le Vice-Roy, qui luy promettoient de le tuer, ou de le luy mener priſonnier. Cela fut cauſe que dans la ſuite le Vice-Roy fit mourir pluſieurs Gentilshommes & Officiers de ſon Armée. Cependant Pizarre ayant pris à Ayabaca les proviſions dont il avoit le plus de beſoin, continua ſa marche & ſa pourſuite en bon ordre : il eſt vray que quelques-uns de ſes gens ceſſerent de le ſuivre les uns par laſſitude, les autres par mécontentement. Nous les laiſſerons pour quelque tems ainſi, le Vice-Roy ſe retirant à grand'hâte vers Quito, & Gonzale Pizarre le pourſuivant, pour réciter ce qui ſe paſſoit pendant ce tems-là en d'autres lieux.

CHAPITRE XVII.

Il y a quelques murmures, & quelques troubles dans la ville de Los Reyes Lorenço d'Aldana Lieutenant dans cette ville les apaiſe le mieux qu'il peut, ſans ſe déclarer entierement pour ſa Majeſté : Cependant les partiſans de Pizarre le tiennent pour ſuſpect.

GOnzale Pizarre ne voulut mener avec luy preſque aucun de ces ſoldats du Vice-Roy qu'il avoit pris en le pourſuivant : tant à cauſe qu'il ne ſe fioit guere en eux, que parce qu'il trouvoit déja n'avoir que trop de monde, veu le petit nombre des ennemis. Il y avoit encore une autre raiſon plus conſidérable. C'eſt que dans cette pourſuite ils manquoient de vivres, & n'en trouvoient preſque point ſur la route ; parce que le Vice-Roy enlevoit autant qu'il luy étoit poſſible toutes les proviſions des lieux par où il paſſoit. Pizarre envoyoit donc ceux qu'il prenoit en divers endroits du païs, à Truxillo, à Los Reyes, & en d'autres lieux, où ils vouloient aller : Cependant il en fit pendre quelques-uns des principaux dont il croyoit avoir le plus de ſujet

de ſe plaindre. Ces ſoldats donc du Vice-Roy ainſi épars en divers endroits, commencerent à tenir pluſieurs diſcours en ſa faveur, & contre la tyrannie de Gonzale Pizarre : il ſe trouvoit aſſez de gens qui les écoutoient favorablement, tant parceque ce qu'ils diſoient leur paroiſſoit juſte & raiſonnable, qu'à cauſe que la plûpart des Eſpagnols qui ſont au Perou, ſont autant ou plus amis des nouveautez qu'on le ſçauroit être en aucun lieu du monde : mais ſur tout les ſoldats & tous les gens oiſifs & ſans occupation. A l'égard des bons bourgeois & des principaux habitans des Villes, ils ſouhaitent preſque toûjours la paix, comme une choſe qui leur eſt avantageuſe & néceſſaire pour leur repos, & pour la conſervation de leurs biens ; parce que pendant la guerre ils ſont tourmentez & rançonnez en diverſes manieres, & ſont ſouvent plus expoſez que les ſoldats qui vont aux coups, le moindre prétexte ſuffiſant à ceux qui gouvernent pour les faire mourir ; afin d'avoir leur bien, & en gratifier les partiſans de leur tyrannie, & de leurs injuſtices. Tous ces diſcours, & toutes ces menées, dont on vient de parler, ne ſe purent faire ſi ſécretement, que la choſe ne vînt à la connoiſſance des

Lieutenans de Gonzale Pizarre, qui chacun dans l'étenduë de sa jurisdiction, en firent le châtiment & la punition, selon qu'ils le jugerent à propos, & selon la disposition où ils étoient à l'égard de tout ce qui se passoit. Dans la Ville de Los Reyes, où la plûpart de ceux dont nous parlons, s'étoient rendus, le Prevôt du lieu nommé Pierre Martin de Cecilia, grand partisan de Gonzale Pizarre, en fit pendre plusieurs. A l'égard de Lorenço d'Aldana, Lieutenant du Gouverneur dans la même Ville, il fut toujours fort retenu, & se ménagea extrémement, ne voulant rien faire qui pût dans la suite luy attirer des reproches de part ou d'autre; il empêchoit autant qu'il luy étoit possible, qu'on ne fist mourir personne, & même qu'on ne fist ni de tort ni d'outrage à personne. Ce fut la conduite qu'il garda pendant tout le tems qu'il fut là: car bien qu'il y tînt la place de Gonzale Pizarre, il ne voulut jamais rien faire de considérable en sa faveur, c'est pourquoy les partisans de Pizarre le regardoient comme un homme gagné, d'autant plûtôt qu'il recevoit bien tous ceux qui étoient affectionnez au Vice-Roy. Cela faisoit que de tous les endroits du païs, ils se rendoient dans ces lieux où Aldana

commandoit; parce qu'ils s'y croyoient plus en ſeureté qu'ailleurs. Les partiſans de Gonzale Pizarre, en faiſoient de grandes plaintes, & particulierement un Juge de Police de la Ville nommé Chriſtoval de Burgos, qui en parloit ſi hautement, que Lorenço d'Aldana ſe crut obligé de luy en faire des reproches en public, de le maltraiter de paroles, & même de le faire mettre en priſon pour quelque tems. On ne manquoit pas d'écrire à Gonzale Pizarre tous les ſoupçons qu'on avoit contre Aldana, & on luy perſuadoit aiſément qu'ils étoient bien fondez : mais quoyqu'il les crût véritables il ne témoigna jamais aucune défiance de luy : parce qu'étant ſi éloignez, comme ils l'étoient, il ne jugea pas qu'il pût entreprendre ſans péril, de luy ôter ſon employ ; dautant plûtôt qu'Aldana étoit accompagné de pluſieurs gens de guerre, & qu'il étoit fort aimé par les principaux habitans de la Ville. Voyons maintenant ce qui ſe paſſoit alors dans la Province des Charcas.



CHAPITRE XVIII.

Diegue Centeno, & quelques autres habitans du païs des Charcas tuent le Lieutenant de Gonzale Pizarre en ce païs-là, & se déclarent en faveur de sa Majesté.

NOus avons déja dit cy-devant, comment plusieurs habitans de la Ville de Plata, ayant reçû les ordres du Vice-Roy, s'étoient mis en chemin pour luy aller offrir leurs services; mais qu'ayant appris sa prison sur la route, ils retournerent dans leurs maisons. Gonzale Pizarre en conserva toûjours beaucoup de ressentiment, & envoya pour son Lieutenant dans cette Ville un des plus cruels ministres de sa tyrannie, nommé François d'Almendras, homme rude, brutal, & sans conscience: il luy recommanda sur toutes choses de se défier de ceux qui s'étoient mis en devoir d'aller servir le Vice-Roy, & de leur faire même connoître dans toutes les occasions qui s'en présenteroient, les sujets de plainte qu'il avoit contr'eux. Almendras suivant ses instructions, avoit ôté aux principaux leurs Indiens, & leur faisoit payer de

gros impôts pour fournir aux frais de la guerre : & outre cela, pour mieux executer ses ordres là-dessus, il les maltraitoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient, & même pour des sujets tres-legers : En voicy un exemple. Un des principaux nommé Dom Gomez de Luna, avoit dit dans sa maison qu'il n'étoit pas possible qu'à quelque heure, le Roy ne fût le maître, & ne regnât en ce païs-là, Almendras le fait prendre pour cela seul, & le fait mettre dans la prison publique: là-dessus les Magistrats de la Ville l'allerent suplier de remettre en liberté Dom Gomez, ou tout au moins de le mettre dans une prison plus honnête & plus conforme à sa qualité; comme il ne leur donnoit là-dessus aucune réponse satisfaisante, un d'eux luy dit hautement, que s'il ne vouloit pas remettre Gomez en liberté, ils l'y mettroient malgré luy. Le Lieutenant dissimula sur l'heure : mais la nuit suivante vers la minuit, il alla à la prison, fit lier Dom Gomez ; & l'ayant fait conduire dans la place publique, luy fit couper la tête. Tous les habitans de la Ville furent fort émûs de cette cruauté, il leur sembloit qu'il y alloit de leur interêt, & & que cet outrage les regardoit tous : mais sur tout un nommé Diegue Cente-

no qui étoit de Ville-Rodrigue, en fut vivement touché; parce qu'il étoit fort des amis de Dom Gomez. Centeno dans le commencement avoit ſuivi Gonzale Pizarre, & l'avoit accompagné depuis Cuſco juſqu'à Los Reyes, comme un des principaux de ſon party, en qualité de Procureur & de Député de la Province des Charcas. Enſuite connoiſſant la mauvaiſe intention de Pizarre, & voyant bien que ſes deſſeins ne ſe bornoient pas à ce qu'il en avoit publié dans le commencement, Centeno luy demanda congé, & retourna dans ſa maiſon. Il y étoit donc dans le tems de la mort de Dom Gomez, qu'il réſolut de venger le mieux qu'il luy ſeroit poſſible; tant parce qu'il étoit fort de ſes amis, qu'à cauſe du peu de ſureté qu'il voyoit pour leur vie de tous, ſous la domination d'un homme ſi violent, ſi emporté & ſi cruel qu'étoit ce François d'Almendras qui n'avoit ni pitié ni conſcience. Centeno forma donc le deſſein de ſe défaire de ce méchant homme, & de remettre ce païs ſous l'obéïſſance de ſa Majeſté : il communiqua ſa penſée aux principaux habitans du lieu, & particulierement à Lope de Mendoze, Alfonſe Perez d'Eſquivel, Alfonſe de Camargo, Fernand Nugnez de Segûra,

Lope de Mendieta, Jean Ortiz de Zarate son frere, & à quelques autres qu'il crut bien intentionnez. Il les trouva tous dans les dispositions qu'il souhaitoit, si bien qu'ils prirent ensemble la résolution d'executer ce qu'il leur avoit proposé, & ils choisirent pour cela un Dimanche matin, qu'ils allerent, selon leur coutume, trouver le Lieutenant à sa maison pour l'accompagner à l'Eglise. Quand ils se virent tous ensemble, bien que François d'Almendras eût beaucoup de gardes, Diegue Centeno s'approcha de luy, comme s'il eût voulu luy parler de quelque affaire, & luy ayant donné quelques coups de poignard, ils le prirent, & le traînerent à la place, où ils luy firent publiquement couper la tête, comme à un traître : puis ils se déclarerent hautement pour sa Majesté, sans avoir aucune peine à appaiser le peuple ; parce que François d'Almendras étoit fort haï. Ainsi tous les habitans se déclarerent en faveur de sa Majesté, & se mirent en état de soutenir le party qu'ils avoient pris, & de s'employer de tout leur pouvoir au rétablissement de l'autorité Royale dans le païs. C'est ainsi qu'ils parloient de leur entreprise, & qu'ils justifioient leurs desseins. Ils choisirent donc Diegue Cente-

no pour les commander en Chef, & luy de ſon côté nomma des Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie, & commença à lever des Troupes qu'il payoit de ſes propres deniers : car il étoit alors un des plus riches de tout le païs : les autres habitans luy aidoient auſſi, & contribuoient de leur côté à la dépenſe. Diegue Centeno étoit de tres bonne famille, il deſcendoit du fameux Hernan Centeno ſi renommé en Caſtille : Il pouvoit avoir alors trente-cinq ans ou environ, homme fort agréable & fort libéral, qui avoit beaucoup de mérite, & étoit fort brave de ſa perſonne. Il poſſedoit dans ce tems-là plus de trente mille écus de rente : mais environ deux ans aprés, lorſqu'on eut découvert les mines de Potoſi, il devint par le moyen de ſes Indiens, riche de plus de cent mille écus de rente, parce qu'il ſe trouva fort voiſin de ces mines. Aprés qu'il eut aſſemblé des Troupes, il s'appliqua ſoigneuſement à les bien pourvoir d'armes, & de toutes les choſes néceſſaires : il mit des gardes ſur les paſſages ; afin qu'on ne ſçût pas ce qui s'étoit paſſé, juſqu'à ce que ſes affaires fuſſent en bon ordre, & tout ſon monde en état : Il envoya auſſi un de ſes Capitaines, nommé Lope de Mendoze, aux

mines de Porco & d'Arequipa, pour rassembler les gens qui y étoient, & prendre, s'il pouvoit, Pierre de Puentes, qui étoit là en qualité de Lieutenant de Gonzale Pizarre: Mais Puentes n'eut pas plûtôt appris par les Indiens ce qui s'étoit passé dans la Province des Charcas, qu'il s'enfuit, laissant la Ville à l'abandon; si bien que Mendoze y entra sans aucune opposition, & sans y trouver la moindre difficulté: il en tira tout ce qu'il put d'hommes, de chevaux & d'armes, comme aussi tout l'argent qu'il y trouva, aprés quoy il retourna joindre Diegue Centeno en la Ville de Plata, pour prendre des mesures sur ce qu'ils auroient à faire.

CHAPITRE XIX.

Diegue Centeno acheve d'assembler ses Troupes. Le discours qu'il leur fit.

QUand Lope de Mendoze fut de retour, ils se trouverent dans la Ville de Plata jusqu'à deux cens cinquante hommes bien équipez. Diegue Centeno leur expliqua ses intentions, & leur représenta ce qui s'étoit passé dans l'entre-

prise de Gonzale Pizarre. » Vous sçavez, «
leur dit-il, que Pizarre sortit de Cus- «
co, sous prétexte d'aller seulement faire «
de tres-humbles remontrances, sur le «
sujet des Réglemens que sa Majesté en- «
voyoit. Vous n'ignorez pas qu'il fit «
mourir par le chemin le Capitaine Gas- «
pard de Roias, Philippe Gutierrez, & «
Arias Maldonat, & qu'auparavant il «
avoit traité avec les Auditeurs, & quel- «
ques-uns des habitans de Los Reyes, «
pour faire prendre le Vice-Roy; ce qui «
avoit été executé, puisqu'on l'avoit pris «
effectivement, & embarqué. Ensuite «
quand Pizarre fut arrivé aux portes de «
la Ville, avant que d'y avoir été reçû, «
il y fit entrer son Mestre de Camp, qui «
en présence des Auditeurs, fit arrêter «
& mettre prisonniers jusqu'à vingt- «
cinq des plus considérables & des plus «
riches du païs, seulement parce qu'ils «
s'étoient rendus auprés du Vice-Roy; «
& fit pendre sans aucune forme de pro- «
cés Pierre de Barco, Machin de Flo- «
rence, & Jean de Sayavedra. Aprés «
cela Pizarre rompit l'Audiance, en- «
voyant les Auditeurs, l'un d'un côté, «
l'autre de l'autre, les ayant contraint «
auparavant par force & par violence, «
de luy envoyer des provisions de Gou- «

„ verneur. Vous ſçavez encore combien
„ il a fait mourir de gens outre ceux qu'on
„ vient de nommer, ſur de ſimples ſoup-
„ çons qu'ils étoient bien intentionnez
„ pour le Vice-Roy, & diſpoſez à pren-
„ dre ſon party. Que non content de cela
„ il a pris tout l'or & l'argent qui étoit
„ dans les Caiſſes de ſa Majeſté, impoſé
„ des tributs exceſſifs ſur le Royaume,
„ juſqu'à la ſomme de cent cinquante
„ mille ducats, qu'il exigeoit rigoureuſe-
„ ment des bourgeois & des habitans, par
„ des taxes qu'il régloit à ſa fantaiſie.
„ Qu'aprés cela ajoûtant toûjours crime
„ ſur crime, il avoit une ſeconde fois
„ levé des Troupes contre le ſervice de
„ ſa Majeſté dans la Ville de Los Reyes,
„ marché contre le Vice-Roy, & ſoule-
„ vé, & mis en trouble le Royaume en
„ divers endroits; qu'il avoit même ſouf-
„ fert qu'on tînt publiquement des diſ-
„ cours contraires au reſpect & à l'obéïſ-
„ ſance qu'on devoit à ſa Majeſté. Aprés
cela pour les toucher auſſi par des inte-
rêts particuliers, Centeno leur repré-
„ ſenta combien de départemens ou re-
„ partitions d'Indiens, Pizarre avoit ôté
„ à pluſieurs à qui ils appartenoient légi-
„ timement, pour ſe les appliquer à luy-
„ même. Il leur repréſenta encore plu-

ſieurs autres choſes qui ſeroient un peu longues à rapporter, » n'oubliant pas de leur mettre devant les yeux l'obliga- « tion où ils étoient, comme bons & fi- « deles ſujets, de faire tout ce qui dé- « pendroit d'eux pour le ſervice de leur « Souverain, & pour ne s'attirer pas le « juſte reproche d'être des ſujets infi- « delles, traîtres & rebelles à leur Roy. « Par toutes ces raiſons, & pluſieurs autres qu'il leur repréſenta, il les diſpoſa ſi bien à faire ce qu'il ſouhaitoit, & obéïr à ſes ordres en tout ce qu'il leur commanderoit, & aller par tout où il luy plairoit; qu'ils s'offrirent tous de le faire de tout leur cœur. Aprés cela Diegue Centeno envoya un Capitaine avec une partie des Troupes, pour demeurer à Chicuito qui appartient en particulier au Roy, & eſt ſitué entre Orcaza & les Charcas : il donna ordre à cet Officier de garder les paſſages de ce côté-là, juſqu'à ce que tout fût prêt & en état pour l'execution de leur principal deſſein. Voyons maintenant ce qui ſe paſſoit en même tems à Cuſco, où quelques jours auparavant on avoit appris ce qui étoit arrivé à Plata.

CHAPITRE XX.

Le Capitaine Alfonse de Toro, Lieutenant de Gonzale Pizarre à Cusco, assemble tout ce qu'il peut de Troupes, pour marcher contre Diegue Centeno. Le discours qu'il leur fit.

NOnobstant toutes les précautions que put prendre Diegue Centeno, & les gardes qu'il mit sur les passages, on ne put empêcher, sur tout aprés le voyaga de Lope de Mendoze à Arequipa, que par le moyen des Indiens & des Espagnols même, le bruit de ce qui s'étoit passé dans la Province des Charcas, ne se répandît en divers endroits, & qu'on ne sçût même le nombre des Troupes, des arquebuses & des chevaux qu'avoit Centeno, & presque toutes les autres particularitez qu'on auroit pû souhaiter de sçavoir. Le Capitaine Alfonse de Toro en fut donc informé : quand il apprit la chose il étoit hors de Cusco avec environ cent hommes ; & même il en étoit éloigné de cent lieuës pour garder un passage, parce qu'il croyoit sur quelques lettres qu'il avoit reçû de Gonzale Pizarre, que le Vice-Roy étant mon-

té ſur la Montagne, avoir pris ſa route de ce côté-là. Sur les premieres nouvelles qu'il apprit de ce qui s'étoit paſſé à Plata, il retourna promptement à Cuſco, où il commença à lever des Troupes; & ayant fait aſſembler les Habitans & les Magiſtrats de la Ville, il leur dit ce qu'il avoit appris des Charcas, & comment le Capitaine Diegue Centeno s'y étoit ſoulevé: ajoûtant que comme il y avoit à Cuſco des hommes & des chevaux ſuffiſamment pour marcher contre luy, il étoit réſolu de le faire, parce que la choſe luy paroiſſoit juſte. Là-deſſus il leur repréſenta les raiſons qu'il avoit, & ſurquoy il ſe fondoit principalement; leur diſant. » Que Diegue Centeno s'étoit ſoulevé ſans aucune cauſe légitime, « de ſa propre autorité, & pour ſes interêts particuliers, ſous prétexte du ſervice de ſa Majeſté. Que Gonzale Pizarre étoit Gouverneur de ce Royaume, & devoit être tenu & conſideré par eux comme tel, qui les maintenoit « en paix & en repos, en attendant que ſa Majeſté envoyât là-deſſus ſes ordres; « à quoy on étoit réſolu d'obéïr; qu'ainſi « le ſoulevement de Centeno étant criminel, & ſon entrepriſe injuſte, on « étoit tres-bien fondé à luy réſiſter & à «

» le châtier comme il le méritoit. Qu'il
» les prioit de se souvenir, comment Gon-
» zale Pizarre s'étoit engagé pour l'inte-
» rêt du bien public, à demander la révo-
» cation des Ordonnances : qu'il avoit
» exposé en cela ses biens & sa personne
» pour leurs interêts communs : puisque
» c'étoit une verité connuë & indubita-
» ble, que si les Réglemens étoient mis
» en execution, ils seroient tous entiere-
» ment dépoüillez de leurs biens. Mais
» qu'outre leur bien & leur avantage que
» Pizarre avoit procuré en cela, dont ils
» devoient luy sçavoir gré, & luy en te-
» nir compte, il étoit clair qu'il n'avoit
» rien fait contre les ordres de sa Ma-
» jesté, & ne s'étoit en aucune maniere
» déclaré contr'elle ; puisqu'allant pour
» faire des remontrances, & présenter
» Requeste sur le sujet des Réglemens,
» il avoit trouvé en arrivant à Los Reyes,
» que les Auditeurs avoient déja fait
» prendre le Vice-Roy, & l'avoient en-
» voyé hors du Royaume, dont Gonzale
» Pizarre avoit été déclaré Gouverneur.
» Qu'au reste s'il avoit marché contre le
» Vice-Roy, il ne l'avoit fait qu'à la re-
» quisition, & par les ordres même de
» l'Audiance Royale, & que pour preu-
» ve de cela, le Licentié Cepeda, Audi-

teur de ſa Majeſté, & même Doyen de «
l'Audiance, l'avoit accompagné dans «
cette derniere expedition. Il ajoûtoit «
encore qu'il n'y avoit perſonne qui fût «
Juge compétant pour décider, ſi les «
Auditeurs avoient pû donner le Gou- «
vernement ou non, & que c'étoit là «
une choſe ſur laquelle il falloit néceſ- «
ſairement attendre la réſolution & les «
ordres de ſa Majeſté : d'autant plûtôt «
que juſques-là on n'avoit rien vû qui «
fût contraire au droit & aux prétentions »
de Gonzale Pizarre. » Aprés ce diſcours
& pluſieurs autres choſes de même na-
ture qu'il leur dit, & qui ſeroient trop
longues à rapporter, tous luy offrirent
leurs biens & leurs perſonnes, diſant,
qu'ils reconnoiſſoient la juſtice de ce qui
leur avoit repreſenté. A la verité ils le
faiſoient plus par crainte que de bonne &
franche volonté, parce qu'ils redoutoient
extrémement Alfonſe de Toro, qui avoit
bruſquement fait pendre quelques per-
ſonnes, & s'étoit rendu redoutable à tout
le monde, étant connu de tous pour un
homme rude & ſevere, ou pour mieux
dire brutal & emporté ; ce qui faiſoit que
perſonne n'oſoit s'oppoſer à ſes volon-
tez, ni le contredire en rien. Là-deſſus
donc on dreſſa un Acte, par lequel aprés

avoir recité ce qui s'étoit passé dans la Province des Charcas par le moyen du Capitaine Centeno, on ajoûtoit que non content d'avoir fait mourir le Capitaine François d'Almendras, il avoit de plus levé des Troupes, & étoit sorti hors des bornes de la Province. A la verité on faisoit cela principalement pour contenter, ou pour amuser le peuple, & luy faire croire qu'on agissoit avec beaucoup de raison & de justice : Car au fond les Conseillers qui avoient fait & signé l'Acte, n'ignoroient pas la verité des choses. En effet outre ce qu'on représentoit dans les assemblées publiques sur l'état des choses, & la necessité des temps, par où on faisoit tout son possible pour justifier ce qu'on avoit entrepris, ou pour l'excuser au moins par des prétextes specieux : de plus ceux qui avoient le plus de part aux affaires disoient souvent, & en la présence, & en l'absence de Gonzale Pizarre, que le Roy luy devoit donner, & luy donneroit sans doute le Gouvernement du Perou ; ou qu'autrement ils n'obéïroient point à ceux qu'on leur envoyeroit, & ne les recevroient point ; parce que cela étoit l'intention, & la volonté de Gonzale Pizarre.

CHAPITRE XXI.

Alfonſe de Toro ſort de Cuſco avec ſes troupes pour marcher contre Diegue Centeno. Celuy cy ſe retire plus avant dans le pays, & Alfonſe de Toro le ſuit juſqu'à la Ville de Plata: De là il retourne à Cuſco, laiſſant Alfonſe de Mendoze à Plata avec quelques ſoldats.

APrés cela ſous le prétexte qu'on vient de dire, Alfonſe de Toro commença à faire des ſoldats dont il ſe déclara luy-même Capitaine Général, & Commandant en Chef, nommant, comme il jugea à propos, les Capitaines & les Officiers. Il agit en tout cela avec beaucoup de rigueur, & fit faire les choſes plûtôt par force & par violence, que par la raiſon, la douceur, les bons traitemens ou l'argent. Il juroit & proteſtoit publiquement de faire pendre tous ceux qui refuſeroient de conſentir & de contribuer à ſon entrepriſe: Il fit même conduire quelques perſonnes juſqu'au pied de la potence, ne leur accordant la vie qu'à force de ſupplications: il maltraitoit les autres de parole, & leur diſoit des choſes injurieuſes & outrageantes. Par ces manieres pleines de violence, il

fit tous ſes préparatifs ſans qu'il luy en coûtât que fort peu : En effet, il parut par ſes comptes qu'il n'avoit dépenſé qu'un peu plus de vingt mille écus dans cette affaire. Il prit tous les chevaux qui ſe trouverent alors dans la Ville, & obligea tous les Habitans qui étoient en état de porter les armes, de marcher en perſonne à cette expedition. De cette maniere il aſſembla juſqu'à trois cens hommes paſſablement bien armez, & équipez, avec leſquels il ſortit de Cuſco, & s'avança juſqu'à ſix lieuës de la Ville, pour occuper un poſte nommé Urcos, où il demeura trois ſemaines. Cependant les paſſages étoient ſi bien bouchez, qu'il ne pouvoit ſçavoir aucunes nouvelles de ce que faiſoient ſes ennemis, parce que tous les Indiens favoriſoient Diegue Centeno, & faiſoient bonne garde ſur les chemins. Ainſi Alfonſe de Toro étoit obligé d'être toûjours ſur ſes gardes, craignant qu'on ne le ſurprît : auſſi ſe précautionnoit-il beaucoup, & ſe tenoit non ſeulement toûjours prêt à tous évenemens ; mais de plus il châtioit fort rigoureuſement tous ceux qui oſoient dire le moindre mot contre ſes deſſeins & ſon entrepriſe : de ſorte que par crainte tous paroiſſoient fort bien diſpoſez pour le

ſuivre. Aprés le ſéjour que nous venons de dire qu'il fit à Urcos, il prit la réſolution d'en partir pour aller chercher les ennemis; & s'étant mis en marche, il s'avança juſqu'au village del Rey. Diegue Centeno ſe retira, parce que ſes Troupes étant partagées comme elles étoient, & n'en ayant qu'une partie avec luy, il ſe trouvoit trop foible pour attendre l'ennemy. Ils ſe trouverent campez à douze lieuës les uns des autres, & on envoya des Députez & des ôtages de part & d'autre, pour voir s'il y auroit quelque moyen d'accommodement: mais comme on n'en trouva point, & qu'on ne put convenir de rien, Alfonſe de Toro décampa, & s'avança pour combattre ſes ennemis. Ils en furent avertis, & ne jugerent pas à propos de tenter le hazard d'une bataille, parce que s'ils étoient vaincus, cela feroit perdre courage à leurs amis, & releveroit le cœur, & les eſpérances de leurs adverſaires: De plus ils croyoient encore qu'il étoit à propos de ſe ménager, afin qu'en tout cas, & quoyqu'il pût arriver, il y eût toûjours quelques gens bien diſpoſez pour le ſervice de ſa Majeſté. Ces réflexions les obligerent donc à ſe retirer peu à peu, prenant grand ſoin d'emmener avec eux

une bonne quantité de ces grands moutons chargez de vivres & de provisions, & emmenant aussi les principaux Caciques de la Province. De cette maniere ils se retirerent au travers d'un païs désert de plus de quarante lieuës d'étenduë, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans un lieu qu'on appelle Casabindo, qui est l'endroit par où Diegue de Roias entra dans la riviere de la Plata. Alfonse de Toro les suivit jusqu'à la Ville de Plata, qui est à cent quatre-vingt lieuës de Cusco, il entra dans la place ; & la trouvant abandonnée & dépourvuë de toutes les choses nécessaires pour y pouvoir subsister, & n'ayant pas d'ailleurs les vivres dont il auroit eu besoin ; outre cela le païs étant comme abandonné par l'absence des Caciques, il résolut de ne poursuivre pas davantage les ennemis. Il prit donc les devans avec cinquante hommes pour retourner à Cusco, laissant le reste de ses Troupes derriere, avec ordre de le suivre sans se presser. Pour plus grande sureté il laissa à l'arriere garde un de ses Capitaines, nommé Alfonse de Mendoze, avec trente hommes des mieux montez ; afin que si par hazard il apprenoit que Diegue Centeno retournât, il pût rassembler toutes les Troupes, & se retirer

retirer en ordre jusqu'à ce qu'ils eussent joint leur Général.

CHAPITRE XXII.

Diegue Centeno retourne contre Alfonse de Toro, luy prend plusieurs de ses gens : puis rassemble toutes ses Troupes dans la Ville de Plata.

LE départ d'Alfonse de Toro pour retourner à Cusco ne put être si secret que Diegue Centeno n'en fut incontinent averti par le moyen des Indiens. Il fut surpris d'un si promt changement, & considérant qu'Alfonse de Toro se retiroit fort à la hâte, sans faire marcher tous ses gens en ordre, il soupçonna que cela pouvoit venir de quelque défiance qu'il avoit d'eux, & qu'apparemment il les avoit trouvé mal disposez & de mauvaise volonté. Ces conjectures firent donc prendre à Centeno la résolution de retourner, & de les poursuivre à son tour, dans l'espérance d'en tirer avantage; parce que plusieurs sans doute se rendroient à lui sans peine. Il fit incontinent prendre les devans au Capitaine Lope de Mendoze avec cinquante hommes armez à la légere : ce Capitaine arriva dans peu de tems au

Collao, & bien qu'Alfonſe de Toro, & la plûpart de ſes gens fuſſent déja paſſez outre, il attrapa néanmoins environ cinquante des derniers, à qui il prit quelques chevaux & leurs armes. Néanmoins il les leur rendit aprés cela, & leur donna même à chacun quelque argent, moyennant quoy ils luy promirent, & luy jurerent de le ſervir dans l'occaſion. Il en fit pourtant pendre quelques-uns des plus ſuſpects, pour être fort amis d'Alfonſe de Toro. Aprés cela il retourna promtement avec ſes gens à la Ville de Plata, pour y attaquer Alfonſe de Mendoze: mais celuy cy ayant appris ce qui s'étoit paſſé, en étoit déja parti à grand-hâte, & avoit pris une autre route que celle par où on venoit à luy; afin d'éviter la rencontre des ennemis. Peu de tems aprés Diegue Centeno arriva auſſi à Plata avec le reſte de ſes Troupes: ils ſe joignirent donc tous enſemble, & s'occuperent ſoigneuſement à faire tous les préparatifs qui leur étoient néceſſaires pour ſoûtenir la guerre, & particulierement ils faiſoient travailler avec ſoin à faire des arquebuſes. Alfonſe de Toro ſe retira cependant à Cuſco, craignant extrémement qu'on ne le pourſuivît: parce que ſi on l'avoit fait, on auroit pû

fort aiſément ſe rendre maître de la Ville. Mais Diegue Centeno jugea plus à propos alors de demeurer en la Ville de Plata, où il groſſiſſoit tous les jours ſes Troupes, & faiſoit proviſion d'argent, ce qu'il pouvoit facilement faire, à cauſe de la quantité qu'il y en a dans cette Province. Voyons maintenant ce qui ſe paſſoit cependant à Los Reyes.

CHAPITRE XXIII.

Il y a quelques mouvemens, & quelques troubles dans la Ville de Los Reyes: Lorenço d'Aldana les appaiſe, & y met ordre par ſa prudence.

TOut ce qui s'étoit paſſé dans la Province des Charcas fut bien-tôt ſçû à Los Reyes, & comme il y avoit dans ce dernier lieu pluſieurs ſoldats du nombre de ceux qui étoient affectionnez au Vice-Roy, ils parloient preſque tout ouvertement d'aller ſe joindre à Diegue Centeno. D'ailleurs quand on conſidéroit le peu de ſoin que Lorenço d'Aldana prenoit de les châtier, cela faiſoit ſoupçonner qu'il en fût luy-même le Chef. On avoit auſſi les mêmes ſoupçons contre Antoine de Ribera qu'on ſçavoit fort

bien être affectionné au ſervice de ſa Majeſté, comme il le fit paroître dans la ſuite ; bien qu'il fût beaufrere de Pizarre, & qu'il fiſt ſemblant, comme pluſieurs autres, de ſuivre ſon party. Ces ſoupçons cauſoient beaucoup de crainte & d'inquiétude aux amis de Pizarre. D'un autre côté ceux qui étoient bien intentionnez pour le ſervice de ſa Majeſté, ne jugeoient pas à propos de rien entreprendre, parce qu'ils étoient perſuadez que les choſes ſe feroient beaucoup mieux, & avec plus d'ordre par le moïen de Lorenço d'Aldana, qu'ils voyoient aſſez clairement qui les favoriſoit. On connoiſſoit ſa capacité, & on ne doutoit pas non plus de ſes bonnes intentions : ainſi on eſperoit que par ſa conduite les affaires prendroient un bon tour, & qu'il réüſſiroit fort bien en tout ce qu'il entreprendroit. Cependant il étoit toûjours fort reſervé, continuant à bien traiter tout le monde : de maniere que perſonne ne pouvoit avoir aucune certitude de ſa réſolution & de ſes deſſeins. On apprit alors à Los Reyes comment le Vice-Roy avec le peu de gens qui le purent ſuivre, s'étoit retiré juſqu'à la Province de Popayan ; & comment par le chemin il avoit fait mourir quelques Capitaines

& quelques personnes considérables de son armée, comme Rodrigue d'Ocampo, Jerôme de la Cerna, Gaspard Gil, Olivera, & Gomez Estacio ; les uns parce qu'ils vouloient s'enfuir & l'abandonner ; les autres, parce qu'ils entretenoient commerce par lettres avec Gonzale Pizarre, & cherchoient l'occasion de pouvoir tuer le Vice-Roy. Il fit examiner les faits ; & croyant avoir des preuves suffisantes de la verité, il crut aussi être bien fondé, & même obligé par de bonnes raisons à leur faire souffrir cette peine. Quand ces nouvelles furent sçûës à Los Reyes, elles y produisirent des effets differens, selon la differente disposition des esprits : A l'égard de ceux qui étoient bien intentionnez pour le service de sa Majesté, elles les rendirent un peu plus reservez & plus retenus : mais à l'égard des amis de Gonzale Pizarre, & des partisans de sa tyrannie, les bons succez qu'il avoit eu contre le Vice-Roy, les rendirent si fiers & si orgueilleux, qu'ils crurent être en état de s'ouvrir franchement avec Lorenço d'Aldana, & de luy déclarer tout ouvertement leurs sentimens. Ils allerent donc le trouver, & luy dirent, qu'il y avoit dans la Ville des gens suspects & inquiets, qui cherchoient occasion de

remuer, & qu'il étoit à propos de les chaſſer, & de les punir de quelques diſcours ſcandaleux qu'ils avoient tenus. Ils s'offrirent de fournir toutes les preuves qu'on pourroit ſouhaiter de ce qu'ils avançoient, & le ſupplierent de faire là-deſſus de ſon côté toutes les diligences néceſſaires. Il leur répondit que rien de ce qu'ils luy diſoient n'étoit venu à ſa connoiſſance; qu'autrement il n'auroit pas manqué d'en faire un juſte châtiment, & que s'il ſçavoit qui étoient ceux dont ils vouloient parler, il feroit là-deſſus ce qui ſeroit convenable. Cependant ces partiſans de Pizarre s'enhardiſſant de plus en plus, firent prendre quinze perſonnes de ceux qu'ils ſoupçonnoient, Diegue Lopez de Zunica fut du nombre. Aprés qu'ils furent priſonniers on vouloit leur faire donner la queſtion, & les faire condamner à mort par le Prevôt Pierre Martin; & ils couroient effectivement tous grand riſque de perdre la vie, ſi Lorenço d'Aldana n'étoit acouru promtement pour les tirer des mains de leurs ennemis. Il les fit mener à ſon logis ſous prétexte qu'ils y ſeroient mieux gardez: Aprés cela il leur fournit tout ce qui leur étoit néceſſaire, & par un accord fait avec eux, il leur fit donner un vaiſſeau ſur

lequel ils s'embarquerent, & se sauverent ainsi du péril qui les menaçoit. Cela chagrina fort les amis de Pizarre, non seulement de voir les prisonniers sauvez ; mais sur tout parce que Lorenço d'Aldana ne voulut pas permettre qu'on fist là-dessus ni enquête ni information ; ce qui leur faisoit soupçonner qu'il s'étoit découvert, & déclaré à ceux qui s'étoient ainsi sauvez par son moyen, & qu'il avoit fait quelque accord & quelque traité secret avec eux. On ne manquoit pas d'écrire tout cela à Gonzale Pizarre, & de luy donner soigneusement avis de tout ce qui se passoit, afin qu'il y donnât ordre : mais il ne voulut rien innover, ni rien entreprendre là-dessus contre Lorenço d'Aldana, craignant, comme on l'a dit, qu'étant éloigné comme il étoit, les choses ne luy réüssissent pas bien.

CHAPITRE XXIV.

Gonzale Pizarre envoye le Capitaine Carvajal, son Mestre de Camp Général, contre Diegue Centeno.

GOnzale Pizarre ayant appris ce qu'avoit fait Diegue Centeno, & tout ce qui s'étoit passé dans la Province des

Charcas, il crut qu'il ne falloit pas differer d'y apporter quelque remede, ni laisser le tems aux ennemis de se fortifier, & d'attirer un plus grand nombre de gens à leur party. Il luy sembloit qu'il ne luy manquoit plus que de défaire Centeno pour être absolument & tranquillement maître de tout le pays. Il consulta donc là-dessus avec les principaux de son armée, sur les moyens qu'il falloit employer pour venir heureusement à bout de ses desseins à cet égard. Aprés plusieurs délibérations, comme l'affaire leur paroissoit de conséquence, & que Gonzale Pizarre ne pouvoit pas entreprendre cette expedition en personne, parce que tout n'étoit pas fait avec le Vice-Roy, & que pourtant il n'y avoit point de tems à perdre, on conclut enfin que le Capitaine Carvajal seroit chargé de cette entreprise. On dépêcha donc promtement au nom & de la part de Gonzale Pizarre les ordres & les commissions qu'on jugea nécessaires. Ce qu'il y avoit de plus considérable étoit la levée de l'argent & des Troupes; & ce fut aussi ce qui fit accepter cet employ à Carvajal, parce qu'il crut en pouvoir aisément tirer du profit. Il partit donc de Quito accompagné seulement de vingt personnes, en qui il se

ſtoit fort, & qui étoient de ſes amis particuliers. Véritablement il y eut d'autres motifs que ceux qu'on alleguoit publiquement, qui firent prendre la réſolution de charger Carvajal de cette entrepriſe : C'eſt que les principaux de l'armée de Gonzale Pizarre inſiſterent fort là-deſſus ; les uns pour avoir plus de part au Gouvernement par ſon abſence, les autres par la crainte qu'ils avoient de ſon humeur cruelle & farouche, & de ſes emportemens brutaux, qui luy faiſoient tuer le plus légerement du monde ceux contre qui il avoit le moindre ſoupçon. Cependant les uns & les autres déguiſoient leurs véritables ſentimens, & les couvroient de prétextes ſpécieux, en diſant, que l'importance de l'affaire demandoit la capacité & l'expérience d'une perſonne telle qu'étoit le Meſtre de Camp. Il partit donc de Quito, & ſe rendit à S. Michel, où les principaux du lieu allerent au devant de luy pour le recevoir, & le conduire au logis qu'on luy avoit préparé. Quand il y fut arrivé, il fit mettre pied à terre à ſix des plus conſidérables de la Ville, & les fit entrer avec luy dans la maiſon, ſous prétexte d'avoir à leur communiquer quelque choſe de la part du Gou-

verneur : puis quand ils furent entrez, & qu'on eut fait fermer les portes & posé des gardes, il leur dit. *Que Gonzale Pizarre se plaigneit extrémement d'eux, de ce qu'ils luy avoient toûjours été contraires dans tout ce qui s'etoit passé ; mais principalement de ce qu'ils avoient receu & favorisé le Vice-Roy, & luy avoient fourni avec empressement tout ce qui étoit nécessaire pour son armée. Que cela luy avoit d'abord fait prendre la résolution de mettre la Ville à feu & à sang, sans épargner personne ; mais qu'aprés ayant fait réflexion que ceux qui avoient fait le mal, étoient les Magistrats & les principaux du lieu, que le peuple avoit été obligé de suivre par force ou par crainte, il avoit résolu de châtier ceux qu'il regardoit comme les coupables, sans faire de mal aux autres. Ajoûtant encore qu'il y en avoit même quelques-uns des plus considérables avec qui il avoit jugé à propos de dissimuler pour des raisons qu'il en avoit : mais que pour faire un exemple qui servît d'avertissement à tout le Royaume, il avoit choisi les six prisonniers comme les principaux de cette Ville, pour les punir comme ils l'avoient mérité.* Il leur fit donc dire de se confesser, parce que leur derniere heure étoit venuë, & qu'il alloit les faire mourir sur le champ. Ils avoient beau

alleguer des raiſons pour ſe diſculper, tout étoit inutile : il en fit donc étrangler un dont il ſe plaignoit particulierement, parce qu'il avoit beaucoup contribué à la gravure du Sceau Royal, dont le Vice-Roy ſe ſervoit dans toutes ſes dépêches, & que c'étoit luy qui avoit montré comment il le falloit faire, étant fort verſé dans cet art. Cependant le bruit de ce qui ſe paſſoit ſe répandit dans la Ville ; de ſorte que les femmes des priſonniers en étant averties, prierent les Prêtres & les Moines du lieu, de les vouloir accompagner juſqu'à la maiſon où leurs maris étoient en ſi grand péril. Ils s'y rendirent donc tous enſemble, & y entrerent par une fauſſe porte que les gens de Carvajal n'avoient point vû, & où par conſéquent ils n'avoient point mis de gardes. Ils entrerent donc tous juſques dans la chambre du Meſtre de Camp, & les femmes des priſonniers ſe jetterent à ſes pieds avec beaucoup de larmes & de ſupplications. Enfin il ſe laiſſa fléchir, & leur accorda la vie de leurs marys, en ſe réſervant néanmoins de les punir de telle autre maniere qu'il le jugeroit à propos. Il le fit auſſi, car il les bannit de la Province, & les condamna à perdre tous leurs Indiens, & outre cela à payer de

grosses amendes pour les frais de la guerre. Aprés avoir fait executer tout ce qu'il avoit ordonné, il passa outre, & se rendit à Truxillo, rassemblant sur la route par-tout où il passoit, tout l'argent & tous les soldats qu'il pouvoit trouver. Il avoit résolu de faire mourir un Habitant de Truxillo nommé Melchior Verdugo, parce qu'il avoit toûjours été dans le party du Vice-Roy. Verdugo en ayant été averti, s'étoit retiré dans la Province de Caxamalca, où étoient ses Indiens; le Mestre de Camp étant pressé ne voulut pas s'arrêter à le poursuivre : mais aprés avoir tiré quelque argent sous prétexte de prêt, il passa outre, & se rendit à Los Reyes, assemblant toûjours le plus de gens qu'il pouvoit, sans donner d'argent à aucun ; mais seulement des chevaux & des armes qu'il prenoit par-tout où il en pouvoit trouver. Il gardoit tout l'argent pour luy, pillant les Caisses Royales, les tombeaux & les dépôts publics. Quand il fut arrivé à Los Reyes il y acheva ses préparatifs, & se trouva en état d'en partir avec deux cens hommes bien équipez, & beaucoup d'argent qu'il avoit tiré de par-tout : il prit la route de Cusco par la Montagne, & se rendit à Guamanga, d'où il tira tout ce qu'il

put, comme il avoit fait dans les autres lieux. Sept ou huit jours aprés qu'il fut party de Los Reyes, on découvrit dans cette Ville quelques complots, ſur quoy quinze des plus conſidérables du lieu furent mis priſonniers, du nombre deſquels étoient Jean Velaſquez, Vela Nugnez, neveu du Vice-Roy, un autre Gentilhomme de la maiſon, nommé François Giron, & François Rodriguez qui étoit de Villalpando. On leur fit ſouffrir de cruelles tortures par la violence deſquelles on apprit d'eux, qu'ils avoient concerté avec Pierre Manxarres, Habitant des Charcas, de tuer Lorenço d'Aldana, le Prevôt Pierre Martin, & les autres amis & partiſans de Gonzale Pizarre; puis de faire déclarer la Ville en faveur de ſa Majeſté, ne doutant preſque point que la plûpart de ceux qui ſuivoient comme par force le Capitaine Carvajal, ne ſe rangeaſſent incontinent de leur party; aprés quoy ils iroient tous enſemble trouver le Capitaine Diegue Centeno. On fit d'abord étrangler Giron & un autre: on accorda la vie par l'interceſſion & les ſollicitations de pluſieurs perſonnes, à Jean Velaſquez; mais on luy fit couper la main droite, & on fit ſouffrir à tous les autres de ſi cruelles

tortures, qu'ils en demeurerent estropiez pour toute leur vie. Manxarres se sauva par la fuite, & fut plus d'un an errant & caché sur les montagnes : mais enfin il tomba entre les mains des Capitaines de Gonzale Pizarre, qui le firent pendre. Cependant Pierre Martin soupçonnant que quelques-uns de ceux qui suivoient le Capitaine Carvajal, étoient de ce complot ; il fit donner la question à un des prisonniers nommé François de Gusman, pour en découvrir la verité. Gusman ne confessant rien, Pierre Martin l'interrogea particulierement sur le sujet d'un soldat qui suivoit Carvajal, nommé Perucho d'Aguierre qui étoit de Taiavera, & de quelques autres de ses amis, luy demandant s'ils sçavoient le complot : Gusman pour se délivrer des tourmens, dit qu'oüy. Aprés cette confession Pierre Martin le condamna par une Sentence dans les formes, à se faire Moine dans le Monastere de la Merci : ce qui fut executé, si bien qu'on luy fit prendre l'habit ; puis il demanda au Greffier de luy donner par écrit comment par la confession de Gusman il paroissoit que Perucho d'Aguire & les autres qu'il luy nomma, étoient du complot. Le Greffier croyant de bonne foy qu'on luy faisoit cette de-

mande pour des raiſons qu'on luy allégua, ſans aucun deſſein de nuire à perſonne, il fit ce qu'on luy demandoit. Pierre Martin n'eut pas plûtôt cet écrit entre les mains, qu'il l'envoya par le moyen des Indiens à Carvajal, qui arrivoit alors à Guamanga. Carvajal là-deſſus ſans autre examen, & ſans autre preuve fit pendre Perucho d'Aguirre, & cinq autres avec luy à un même arbre. Peu de tems aprés le Greffier ayant reconnu la faute qu'il avoit fait de donner le témoignage qu'on luy avoit demandé, envoya promtement au Meſtre de Camp une copie de la confeſſion de Guſman, avec la révocation qu'il en avoit faite, aſſurant qu'il n'avoit chargé Aguirre & les autres, que pour ſe délivrer des tortures qu'on luy faiſoit ſouffrir : mais cela fut inutile, & arriva trop tard, parce que l'execution étoit déja faite. Ceux qu'on fit ainſi mourir proteſterent toûjours de leur innocence, & les Confeſſeurs qui les accompagnoient au ſupplice, le dirent au Meſtre de Camp : mais cela ne ſervit de rien.



CHAPITRE XXV.

Carvajal ayant appris la fuite de Diegue Centeno, retourne à Los Reyes.

PEndant que ces executions se faisoient à Guamanga, le Capitaine Carvajal apprit ce que nous avons dit cy-devant, que Diegue Centeno n'osant attendre Alfonse de Toro, s'étoit retiré par un païs desert jusqu'à la Province de Casabindo. Le Mestre de Camp voyant donc que les affaires de son parti alloient si bien, crut que sa présence n'étoit pas nécessaire en ce pays-là, & prit la résolution de retourner à Los Reyes. Il est vray qu'il y eut aussi une autre raison qui contribua à luy faire prendre ce party, c'est qu'il y avoit eu autrefois quelque démêlé entre Alfonse de Toro & luy, dés le tems que Gonzale Pizarre partit de Cusco avec ses Troupes; parce qu'alors Toro avoit la Charge de Mestre de Camp Général, & que s'étant trouvé un peu indisposé sur le chemin, on avoit donné cet employ à Carvajal, qui l'avoit toûjours conservé depuis: Il craignoit donc que Toro retournant victorieux, & plus fort que luy en nombre de soldats, ne renouvellât

renouvellât leur ancien démêlé, & ne cherchât à se venger ; ce qui le détermina entierement au retour. Outre cela encore quelques Habitans de Los Reyes luy avoient écrit, & luy avoient marqué la froideur de Lorenço d'Aldana pour les interêts de Gonzale Pizarre, & la necessité qu'il y avoit qu'il vînt, s'il luy étoit possible, y donner quelque ordre : il retourna donc effectivement : mais peu de jours aprés qu'il fut arrivé, il apprit le retour de Diegue Centeno contre Alfonse de Toro. Sur cette nouvelle il assembla ses Troupes, & se prépara à partir une seconde fois pour marcher contre luy, faisant benir ses étendarts, & n'oubliant pourtant pas à faire de nouvelles exactions sur les Habitans de Los Reyes. Il nommoit son armée, *l'heureuse armée de la liberté contre le Tyran Diegue Centeno*. Il envoya des Messagers à Cusco par la Montagne, & luy prit cependant le chemin de la plaine droit à Arequipa, d'où il tira beaucoup d'argent : Il reçut en ce lieu des lettres de Cusco, tant de la part des Magistrats, que de celle d'Alfonse de Toro ; par lesquelles » ils le prioient tous « avec beaucoup d'instance de se rendre « dans cette Ville ; puisqu'il sembloit à « propos qu'étant la Capitale du Royau- «

» me, l'armée qui devoit marcher contre
» les rebelles en sortît plûtôt que d'un
» autre endroit. Ils luy promettoient de
» plus de luy fournir des secours consi-
» dérables d'hommes, de chevaux &
» d'armes, & que les principaux de la
» Ville l'accompagneroient dans son ex-
» pedition : ils ajoûtoient enfin qu'il étoit
» lui même un des Habitans de cette Vil-
» le ; & qu'ainsi il étoit juste qu'il luy fist
» cet honneur. Par ces raisons & quelques autres semblables ils luy persuaderent d'aller à Cusco ; il avoit pourtant toûjours quelque défiance, & quelque crainte du Capitaine Alfonse de Toro, parce qu'on luy rapportoit quelques discours qu'il avoit tenus contre luy en son absence ; mais enfin il se détermina à y aller. Quand Alfonse de Toro fut averti de sa venuë, il fit tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour l'entreprise de Carvajal : Cependant il faisoit toûjours paroître quelque chagrin, de ce qu'ayant commencé cette guerre, y ayant soutenu de grandes fatigues, & remporté quelques avantages, Gonzale Pizarre eût néanmoins envoyé un autre Commandant à qui il fût obligé d'obéïr, & qu'encore ce Commandant fût Carvajal, avec qui on n'ignoroit pas qu'il avoit

eu des démêlez. Il diſſimuloit pourtant autant qu'il luy étoit poſſible, & cachoit ſon reſſentiment, diſant, qu'il ne ſouhaitoit autre choſe, ſinon que tout allât bien, & que les affaires réüſſiſſent heureuſement, qui que ce pût être qui en eût la conduite. Avec tout cela malgré toute ſa politique & toutes ſes précautions, il luy échapoit quelquefois des paroles qui marquoient aſſez ce qu'il avoit dans le cœur. Les Habitans de Cuſco qui n'ignoroient pas cela, eſpéroient que la venuë de Carvajal apporteroit quelque changement dont ils pourroient tirer avantage. Les choſes en étoient là, quand on apprit que Carvajal entreroit le lendemain dans la Ville avec deux cens hommes, tant Cavaliers qu'Arquebuſiers. Alfonſe de Toro prit grand ſoin de faire prendre les armes à tous ceux qui étoient en état de les porter; ſi bien que toutes ces précautions, & le ſoin qu'il prenoit que tous gardaſſent bien leurs rangs, & fuſſent en bon ordre, joint au chagrin qu'il témoignoit quand ils ne le faiſoient pas, firent croire qu'il avoit quelque mauvaiſe intention, bien qu'il n'en eût rien dit à perſonne. Auſſi il ſe poſta comme dans une eſpece d'embuſcade ſur le chemin par où Carvajal devoit paſſer,

Carvajal l'ayant appris, fit marcher ses gens en ordre, & leur commanda de charger à bale. Alphonse de Toro parut à côté, comme s'il étoit venu pour luy couper chemin. Ils furent ainsi un peu de tems à s'observer l'un l'autre; puis voyant qu'aucun ne commençoit l'attaque, ils se joignirent comme amis. Carvajal fut fort irrité de cette maniere d'agir de Toro; mais il dissimula sur l'heure, & jusqu'à ce qu'il fût entré à Cusco, où il fut fort bien reçu. Peu de jours aprés il fit prendre un soir quatre des principaux du lieu, & les fit pendre sur le champ, sans en rien communiquer à Alfonse de Toro, & sans alleguer aucune raison ni aucune cause de cette cruelle execution. Quelques-uns de ceux qui furent ainsi traitez étoient des amis particuliers d'Alfonse de Toro, qui jugea néanmoins à propos de dissimuler son ressentiment. Cette cruauté non attenduë, jetta l'étonnement & la frayeur dans l'ame de tous les Habitans, si bien qu'aucun n'osa refuser d'aller avec luy. Il sortit donc de Cusco avec trois cens hommes bien équipez, & prit le chemin du Collao pour se rendre dans la Province des Charcas, où étoit Diegue Centeno. Comme Centeno étoit beaucoup plus fort en nombre

de gens que Carvajal, on croyoit que celuy-cy ne réüssiroit pas dans son entreprise, d'autant plûtôt que la plûpart de ceux qui le suivoient le faisoient par force, & non de leur bon gré ; parce qu'il ne leur donnoit aucune paye, & les traitoit fort mal & fort rigoureusement. Aussi ce Carvajal étoit un homme fort brutal & fort emporté, ennemi des honnêtes gens, mauvais Chrétien, blasphémateur, cruel; si bien qu'on croyoit que ses propres gens le massacreroient infailliblement, pour se délivrer de la tyrannie d'un si méchant homme. Outre cela la plûpart voyoient bien que le droit & la justice étoient du côté de Centeno, qui d'ailleurs étoit un homme d'honneur & de vertu, & qui de plus avoit de quoy donner à ceux qui le servoient, parce qu'il étoit fort riche. Laissons pour un peu de tems Carvajal & son expédition, & voyons cependant ce qui se passoit alors à Quito, & ce qui arriva au Vice-Roy Blasco Nugnez Vela.



CHAPITRE XXVI.

Ce qu'eurent à souffrir Gonzale Pizarre & ses gens dans la poursuite du Vice-Roy, qui se retire dans la Province de Benalcazar : Gonzale Pizarre demeure cependant à Quito pour l'observer.

NOus avons dit dans les Chapitres précédens, comment Gonzale Pizarre avoit poursuivi le Vice-Roy depuis la Ville de Saint Michel, jusqu'à celle de Quito ; c'est-à-dire 150 lieuës de chemin. Cette poursuite se faisoit avec beaucoup d'ardeur & de précipitation ; il ne se passoit presque point de jour que les Coureurs des deux partys ne se vissent & ne se parlassent. Pendant tout le long du chemin ni les uns ni les autres ne dessélerent point leurs chevaux : Cependant les gens du Vice-Roy étoient plus alertes; car s'ils reposoient quelques momens pendant la nuit, c'étoit toûjours sans quitter leurs vétemens, & tenans leurs chevaux par le licou, sans s'amuser à planter des piquets, ni faire les autres choses accoutumées pour accommoder les chevaux pendant la nuit. Il est vray que

dans ces ſables on n'a guere accoutumé de ſe ſervir de piquets pour attacher les chevaux, il faudroit les enfoncer trop vant pour les faire tenir ; & d'ailleurs comme on n'y trouve point d'arbres en pluſieurs endroits, la neceſſité a enſeigné une maniere qui équipolle à peu prés à l'uſage des piquets ; c'eſt qu'on a de petits ſacs qu'on remplit de ſable, puis on y fait un trou aſſez profond, on y jette ce ſac auquel eſt attaché le licou du cheval ; enſuite on recouvre le trou, & on foule & preſſe le ſable deſſus autant qu'on peut, afin que le ſac tienne aſſez pour n'être pas arraché par le cheval ſans un effort conſidérable. Les gens du Vice-Roy ne ſe donnoient donc pas même cette peine; mais ils tenoient eux-mêmes le licou de leurs chevaux de la main, afin d'être plus prêts à partir à tout moment en cas de beſoin. Ceux qui pourſuivoient & ceux qui étoient pourſuivis, ſouffrirent beaucoup les uns & les autres par la diſette des vivres ; mais ſur tout les gens de Gonzale Pizarre, parce que le Vice-Roy prenoit grand ſoin de faire retirer tous les Indiens & les Caciques, afin que ſon ennemi trouvât toute la route déſerte & dépourvuë. Le Vice Roy ſe retiroit donc ainſi avec beaucoup de précipita-

tion : il emmenoit avec luy huit ou dix chevaux des meilleurs qu'il avoit pû trouver dans le païs, que quelques Indiens luy menoient en main ; & quand il y en avoit quelqu'un que la lassitude empêchoit de pouvoir suivre, il leur faisoit couper les jarrêts, afin que les ennemis ne pussent s'en servir ou en profiter. Sur cette route Gonzale Pizarre fut fortifié par le Capitaine Bachicao, qui venoit de Terre-Ferme avec trois cens cinquante hommes & vingt vaisseaux, avec une grande quantité d'artillerie : il s'étoit approché de la côte assez prés de Quito, il débarqua, & se trouva sur la route au devant de Pizarre. Quand ils furent arrivez à Quito, l'armée se trouva composée de plus de huit cens hommes, parmy lesquels on voyoit les principaux du païs, tant Bourgeois & Habitans que soldats. Pizarre étoit là dans un repos, & une tranquillité où à peine aucun Tyran, ni aucun usurpateur ayent jamais pû se trouver. En effet cette Province est abondante en vivres, & on y avoit découvert de riches mines d'or. Gonzale Pizarre s'étoit aussi approprié tous les Indiens qui appartenoient aux principaux du païs, parce que les uns avoient suivi le Vice-Roy, & étoient encore actuellement

avec

avec luy, & que les autres l'avoient au moins ſuivi, & favoriſé dans le tems qu'il étoit à Quito. Par ce moyen Pizarre amaſſoit beaucoup d'argent; puiſque des ſeuls Indiens du Tréſorier Rodrigue Nugnez de Bonilla, il tira en huit mois de tems prés de huit cens marcs d'or, y ayant pourtant d'autres repartitions d'Indiens meilleures que celle-là; & Pizarre en ayant plus de vingt autres auſſi bonnes. Dans ce lieu il ſe ſaiſit auſſi de tous les revenus & de tous les deniers appartenans à ſa Majeſté, il pilla même les tombeaux. Pendant le temps qu'il étoit à Quito, il apprit que le Vice-Roy étoit à quarante lieuës de là en la Ville de Paſto, par où on entre dans le Gouvernement de Benalcazar : il réſolut de l'y aller chercher. Il faut remarquer que ce fut preſque tout d'une ſuite, & ſans prendre que fort peu de repos, qu'il pourſuivit le Vice-Roy juſques-là : Car il demeura d'abord fort peu de temps à Quito, ſi bien que par delà cette Ville, il y eut quelque rencontre entre les gens des deux partys, dans un lieu qu'on appelle Rio Caliente. Le Vice Roy ayant appris à Paſto la venuë de Gonzale Pizarre, en ſortit promtement, & ſe retira plus loin juſqu à la Ville de Popayan, il

fut pourſuivi par ſon ennemy juſqu'à 20. lieuës par delà Paſto : mais comme aprés cela il auroit fallu paſſer par un pays déſert, & deſtitué de vivres, Pizarre prit la résolution de retourner à Quito, & y retourna en effet. On peut bien dire qu'on n'a guere vû une pourſuite ſi longue & ſi opiniâtre, puiſqu'on la peut compter dés la Ville de Plata, d'où Gonzale Pizarre partit d'abord, juſques par delà celle de Paſto ; c'eſt-à-dire plus de ſept cens grandes lieuës, qui en vallent plus de mille des lieuës communes de Caſtille. Etant de retour à Quito, il étoit ſi fier & ſi orgueilleux de tant d'avantages, & d'heureux ſuccez qu'il avoit eu, qu'il luy échapoit ſouvent de parler de ſa Majeſté d'une maniere peu reſpectueuſe ; diſant que le Roy ſeroit obligé de gré ou de force, de luy accorder le Gouvernement du Perou, alleguant des raiſons qui l'y obligeoient néceſſairement, & témoignant aſſez ouvertement que s'il ne le faiſoit pas, il ne trouveroit point en luy d'obéïſſance. Il eſt vray que quelquefois il déguiſoit, & ſembloit faire profeſſion d'être toûjours prêt à ſe ſoumettre aux ordres de ſa Majeſté : mais tous ſes Officiers étoient fort perſuadez du contraire, & publioient aſſez fran-

chement ses folles & injustes prétentions. Il demeura ainsi pendant quelque temps à Quito, faisant tous les jours des festins & de grandes réjoüissances, & s'abandonnant luy & les siens à toutes sortes de licences, & particulierement à la debauche des femmes. On assure qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito dont il entretenoit la femme, & qu'il donna pour cela une bonne somme d'argent à un soldat Hongrois, nommé Vincent Pablo, que les Seigneurs du Conseil des Indes firent depuis pendre à Valladolid l'an mil cinq cens cinquante & un. Pizarre se voyant donc avec de bonnes Troupes qui témoignoient beaucoup d'affection & d'empressement pour son service, les uns de bonne volonté, & les autres par force & par crainte; il luy sembloit que personne ne pouvoit s'opposer à ses desseins, ni l'empêcher de joüir tranquillement de sa grandeur. A l'égard de sa Majesté il ne doutoit pas qu'Elle ne fût obligée de garder des mesures & des ménagemens, & d'envoyer des gens pour faire quelque accord, & quelque traité avec luy. Ce fut dans le temps qu'il se flattoit de ces orgüeilleuses pensées qu'arriva le soulevement de Diegue Centeno, contre qui il envoya comme on l'a dit, le Capitaine Carvajal.

CHAPITRE XXVII.

Gonzale Pizarre envoye Pierre Alfonse de Hinoiosa avec sa flote à Terre-Ferme.

GOnzale Pizarre demeura long-tems à Quito de la maniere que nous venons de dire, sans y aprendre aucunes nouvelles du Vice-Roy, ni quelles mesures ou quelles résolutions il prenoit dans ses affaires. Les uns disoient qu'il vouloit s'en retourner en Espagne par la voye de Cartagene, les autres qu'il iroit à Terre ferme pour occuper le passage, assembler des Troupes, & faire des provisions d'armes, & d'autres choses nécessaires pour executer les ordres qu'il recevroit de sa Majesté. D'autres encore disoient qu'il attendroit sans doute ces ordres au Popayan, où il étoit : mais personne ne s'imaginoit qu'il pût trouver moyen dans ce lieu-là de lever ni d'équiper des soldats ; pour se mettre en état d'entreprendre quelque chose. Toutes ces réflexions firent que Gonzale Pizarre & ses Capitaines jugerent à propos qu'il se rendît maître de la Province de Terre-Ferme, pour occuper le passage ; ce qui ne pouvoit luy être qu'avantageux, quoyqu'il

arrivât. Ainſi, tant par cette raiſon de l'avantage qu'il en eſperoit, que pour empêcher le Vice-Roy d'occuper ce poſte, il fit retourner de ce côté la flote que Fernand Bachicao en avoit amené, nommant pour la commander en qualité de Général Pierre Alfonſe de Hinoioſa avec deux cens cinquante hommes. Il luy donna ordre en faiſant ſa route, de cotoyer le pays de la Bonaventura, & la riviere de Saint Jean. Hinoioſa partit incontinent, & de Porto Vieio il envoya un vaiſſeau commandé par le Capitaine Rodrigue de Carvajal, avec ordre d'aller droit à Panama, pour rendre à quelques-uns des principaux habitans de cette Ville, des lettres de Gonzale Pizarre, par leſquelles il les prioit de le favoriſer dans ſes affaires. Le prétexte qu'il prenoit pour envoyer de nouveau ſa flote de ce côté-là, étoit beau & ſpécieux : » Il leur diſoit qu'il avoit appris avec chagrin le « pillage, les exactions & les violences « de Bachicao, & le tort qu'il avoit fait « aux habitans de Panama, tandis qu'il y « avoit ſejourné, leur proteſtant que cela « avoit été fait contre ſes intentions, & « contre ſes ordres ; puiſqu'il n'en avoit « donné d'autre à Bachicao, que de con- « duire dans leur Ville le Docteur Texa- «

» da, sans faire aucun tort, ni aucune
» violence à personne. Qu'ainsi il leur
» envoyoit maintenant Pierre Alfonse de
» Hinoiosa avec de l'argent, pour payer
» ceux à qui on auroit pris quelque cho-
» se, & réparer autant qu'il luy étoit
» possible le dommage & le préjudice
» qu'ils avoient reçû. Qu'au reste s'ils
» voyoient Hinoiosa armé, & avec des
» forces considérables, ce n'étoit qu'à
» cause du Vice-Roy & de quelques-uns
» de ses Capitaines, qui, à ce qu'on luy
» avoit rapporté, étoient en ces quartiers-
» là, & y levoient des Troupes pour le
» service de leur maître. Rodrigue de Carvajal, porteur de ces lettres ayant environ quinze hommes sur son vaisseau, arriva prés de Panama, & aborda à trois lieuës de la Ville, dans l'endroit qu'on nomme l'Ancon. Là il apprit par quelques gens qu'il y trouva, qu'il y avoit à Panama deux Capitaines du Vice Roy, l'un nommé Jean de Gusman, & l'autre Jean d'Yllanes, qui y étoient venus avec des ordres de sa part pour lever des Troupes, & acheter des armes, puis le retourner trouver avec ce secours dans la Province de Benalcazar, où il les attendoit; qu'ils avoient déja enrôlé plus de cent soldats, & fait bonne provision d'armes

& de cinq ou ſix petites pieces de canon; qu'il y avoit quelque tems que tout cela étoit prêt, & que leur premiere intention avoit été de le mener au Vice-Roy : mais qu'aprés ils avoient changé d'avis, & pris la réſolution de demeurer à Panama, pour défendre cette Ville contre les gens de Gonzale Pizarre, qu'ils ne doutoient pas qui ne fiſſent ce qu'ils pourroient pour l'occuper, & s'en rendre maîtres. Rodrigue de Carvajal inſtruit de toutes ces particularitez, ne jugea pas à propos de débarquer : il envoya ſeulement ſecretement, & pendant la nuit un de ſes ſoldats, pour rendre les lettres de Pizarre à ceux à qui elles étoient addreſſées. Ce ſoldat les mit entre les mains de quelques habitans qui en donnerent connoiſſance aux Magiſtrats de la Ville, & aux Capitaines du Vice-Roy : le ſoldat fut pris, & on ſçut par luy la venuë de Hinoioſa, ſes ordres & ſes intentions. Auſſitôt on prit les armes, & on équipa deux Brigantins qu'on envoya pour prendre le vaiſſeau de Carvajal; lequel de ſon côté voyant le retardement de ſon ſoldat, ſoupçonna la verité, & mit à la voile pour aller du côté des Iſles des Perles, attendre Hinoioſa pour ſe rejoindre à lui. Ainſi les Brigantins ne le pouvant join-

dre, s'en retournerent à Panama. Le Gouverneur de la Province nommé Pierre de Casaos, qui étoit de Sevile, alla promtement à la Ville de Nombre de Dios, où ayant amassé toutes les armes, sur tout les arquebuses qu'il y put trouver, & fait équiper tous les habitans du lieu, il les emmena avec luy à Panama, où il fit tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour résister à Hinoiosa. Les Capitaines du Vice-Roy faisoient aussi de leur côté la même chose, & il y eut là-dessus quelque démêlé pour le commandement entr'eux, & Casaos : mais enfin on convint que Casaos commanderoit en qualité de Général, & qu'eux ils commanderoient à part leurs gens, & auroient leur Etendard. La nécessité de leur commune défense les obligea à faire cet accommodement ; car il y avoit déja quelque tems qu'ils étoient en différend, parce que Casao s'opposoit à quelques désordres qu'ils vouloient faire, & leur conseilloit de se retirer avec leurs gens, pour aller servir le Vice-Roy, puisque c'étoit pour cela qu'ils les avoient levez. Eux de leur côté n'avoient nullement cette intention ; & comme ils se voyoient considérablement fort par un assez bon nombre de soldats, ils se mocquoient



To. 1. P. 177.



des ordres du Gouverneur, & ne luy obéïssoient en aucune maniere.

CHAPITRE XXVIII.

Hinoiosa va à Panama. Ce qui luy arrivè en chemin.

APrés que Pierre Alfonse de Hinoiosa eut envoyé le Capitaine Rodrigue de Carvajal à Panama de la maniere qu'on l'a dit, il se mit luy-même à la voile avec dix vaisseaux, & vint en côtoyant toûjours la terre jusqu'à la Buenaventura, qui est un petit lieu situé à l'embouchure de la riviere de Saint Jean, par où on entre dans le Gouvernement de Benalcazar. Son intention étoit d'apprendre en ce lieu-là quelques nouvelles du Vice-Roy, & de ce qu'il faisoit, & s'il trouvoit dans ce port quelques vaisseaux de s'en saisir, afin que le Vice-Roy ne pût s'en servir pour retourner au Perou. Quand Hinoiosa fut arrivé au port, il fit mettre à terre quelques soldats qui prirent huit ou dix des habitans du lieu: on les interrogea sur ce qu'ils sçavoient du Vice-Roy; & il y en eut un qui dit, que le Vice-Roy étoit au Popayan, fai- « sant des préparatifs, & assemblant au- «

» tant qu'il pouvoit des hommes, &
» des armes pour paſſer au Perou : Que
» voyant que Jean d'Yllanes & Jean de
» Guſman, qu'il avoit envoyez à Terre-
» Ferme pour faire la même choſe, tar-
» doient long-temps à retourner, il avoit
» réſolu d'envoyer Vela Nugnez, ſon
» frere, avec quelques Caporaux, à Pa-
» nama, pour achever les levées qu'on
» pouvoit faire en ce pays-là, & les luy
» amener : Qu'il avoit donné cette com-
» miſſion à ſon frere, afin que les affai-
» res allaſſent mieux entre les mains d'u-
» ne perſonne de conſidération, & qu'il
» luy avoit donné tout l'argent qu'il avoit
» pû tirer des coffres du Roy. Cet hom-
» me ajoûtoit encore, que le Vice-Roy
» avoit mis entre les mains de ſon frere
» un fils bâtard de Gonzale Pizarre,
» âgé d'environ douze ans, qu'il avoit
» pris à Quito, & qu'il faiſoit mener à
» Panama, dans la penſée qu'il ſe trou-
» veroit là quelques Marchands, qui
» voyant cet enfant maltraité, le rache-
» teroient pour faire plaiſir à Gonzale
» Pizarre, & acquerir ſes bonnes gra-
» ces. De plus, diſoit encore cet hom-
» me, le Vice-Roy ne doutant pas que
» la flote de Bachicao n'eût pris tous les
» vaiſſeaux qu'elle auroit pû rencontrer

& dans ce port, & ailleurs, il avoit « donné ordre que les Indiens coupaſ- « ſent & préparaſſent le bois qu'il fal- « loit pour bâtir un Brigantin, & qu'a- « vec le goudron, les étoupes; & les au- « tres choſes néceſſaires, ils l'apportaſ- « ſent à ce port de la Buenaventura; afin « que les Charpentiers le puſſent bâtir, « & le mettre à l'eau en trois ou quatre « jours de temps. Qu'ainſi Vela Nugnez « étoit parti du Popayan avec ces or- « dres & ces diſpoſitions, qu'il étoit à « une journée de là, & l'avoit envoyé « devant, luy qui leur parloit, pour « épier, & ſçavoir s'il y auroit ſeureté à « venir dans ce port. Hinoioſa inſtruit « de toutes ces particularitez, envoya deux de ſes Capitaines avec quelques ſoldats, qui prirent deux routes différentes, ſuivant l'avis de cet homme qui leur avoit dit les choſes au vray comme elles étoient: En effet un de ces Capitaines rencontra Vela Nugnez, & l'autre trouva Rodrigue Meria, & Sayavedra avec le fils de Gonzale Pizarre qu'ils emmenoient pour le deſſein qu'on a dit. Les uns & les autres avoient beaucoup d'argent qui fut pris & pillé par les ſoldats de Hinoioſa: puis ils conduiſirent les priſonniers à ſes vaiſſeaux, où on

fit de grandes réjouïſſances pour un ſi heureux ſuccez. En effet ils trouvoient qu'il leur étoit fort avantageux d'avoir pris priſonnier Vela Nugnez, & l'empêcher par ce moyen d'aller à Panama, où ſe joignant avec les gens qu'il y avoit, il pouvoit s'oppoſer à leur entrée, & leur donner beaucoup de peine : mais ils étoient encore plus aiſes d'avoir recouvré le fils de Gonzale Pizarre, par le ſervice qu'ils luy rendoient en cela, & l'eſperance qu'il leur en auroit beaucoup d'obligation, & leur donneroit ſans doute quelques marques de ſa reconnoiſſance. Ils mirent ainſi à la voile, emmenant avec eux leurs priſonniers.

CHAPITRE XXIX.

Hinoioſa entre à Panama. Ce qui ſe paſſe ſur ce ſujet.

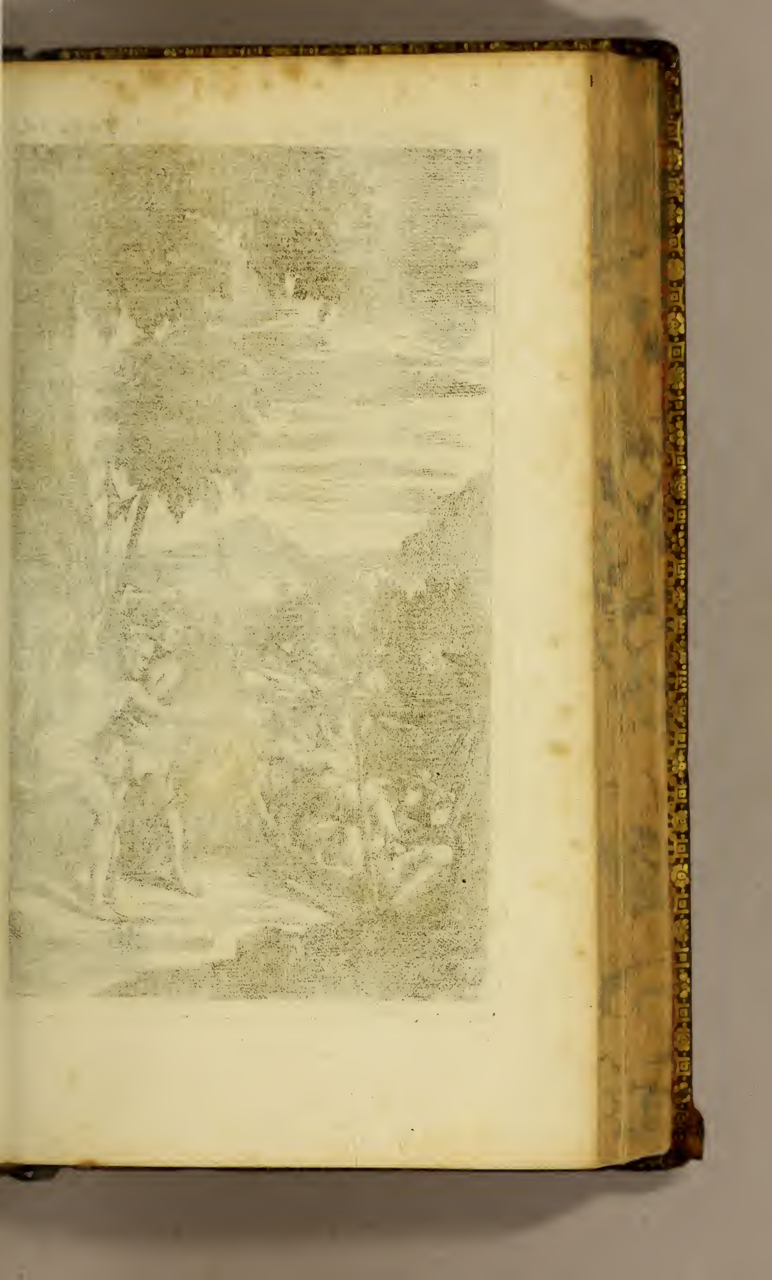
HInoioſa faiſant route pour ſe rendre à Panama, rencontra Rodrigue de Carvajal, qui lui aprit ce qui ſe paſſoit dans cette Ville, où on n'avoit point voulu le recevoir ; mais où on s'étoit mis en état de défenſe pour l'empêcher d'y entrer. Il lui dit donc qu'il faloit prendre ſes meſures là-deſſus, & mettre

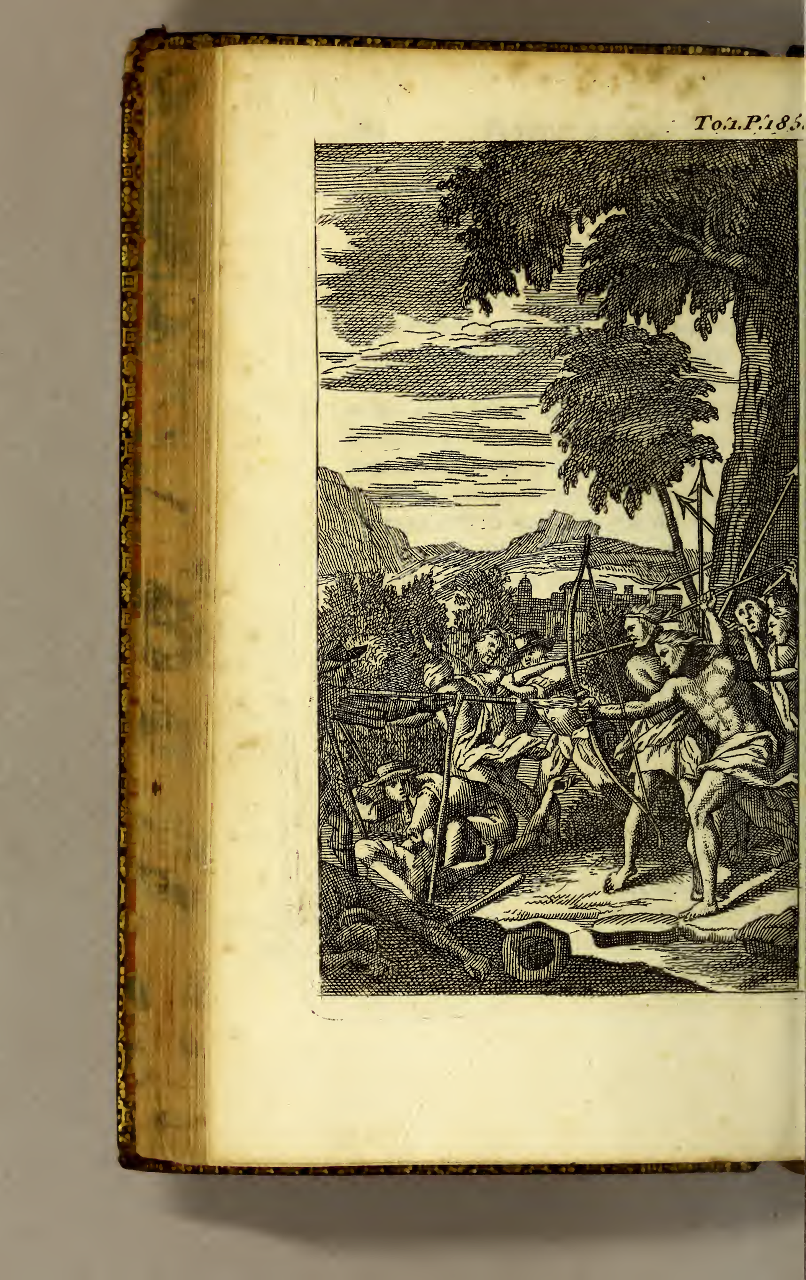
toutes choſes en bon état ſur leur flote. Ce qui aïant été fait, Hinoioſa parut devant Panama avec onze vaiſſeaux, & deux cens cinquante ſoldats. Sa venuë cauſa de grands mouvemens dans la Ville, où on ſe mit en état de lui réſiſter : chacun ſe rangea à ſon poſte, & tous enſemble ſous la conduite de leur Général Pierre de Caſaos, ſe rendirent ſur le port pour s'opoſer à la décente des ennemis. Il y avoit dans cette Ville plus de cinq cens hommes aſſez bien armez : mais la pluſpart étoient ou des Marchands ou des Artiſans, peu faits à la guerre, & dont pluſieurs ne ſavoient guére ſe ſervir de leurs armes, y en aïant beaucoup qui ne ſavoient pas tirer une Arquebuſe. Il y en avoit même pluſieurs qui n'avoient nullement deſſein de combattre, ni de s'opoſer à la décente de ces gens qui venoient du Perou, dont ils ne croïoient pas que la venuë leur dût être préjudiciable ; mais plutôt utile & avantageuſe. Les Marchands eſperoient d'en débiter mieux leurs denrées, & les Artiſans de gagner auſſi quelque choſe, chacun ſelon ſon métier & ſa profeſſion. De plus, les Négocians riches conſideroient qu'ils avoient au Perou leurs Aſſociez, leurs Facteurs, & la plupart de leurs éfets, &

que Gonzale Pizarre aprenant l'opoſition qu'on faiſoit à ceux qui venoient de ſa part, chercheroit ſans doute à s'en vanger, & le pourroit aiſément faire, en ſe ſaiſiſſant de leurs effets, & maltraitant leurs Aſſociez & leurs Facteurs. Nonobſtant tout cela, ceux qui ne craignoient rien de ſemblable, & n'avoient aucuns interêts de cette nature, firent tant qu'on prit les armes, & qu'on ſe mit en état de défenſe. Ceux qui commandoient & avoient le plus de part au deſſein de s'opoſer à la décente, étoient le Général Pierre de Caſaos, Arias Dazevedo, Jean Fernandez de Rebollido, André Darayſa, Jean de Zabala, Jean de Guſman, Jean d'Yllanes, Jean Vendrel, & quelques autres des principaux de Panama, qui vouloient s'opoſer à l'entrée de Hinoioſa dans cette Ville; les uns, parce qu'ils étoient bons & fidéles ſerviteurs de ſa Majeſté; les autres, parce que le paſſé leur faiſoit craindre l'avenir, & qu'ils apréhendoient d'être traitez par ce dernier, comme ils l'avoient été auparavant par Bachicao. Hinoioſa voïant la réſiſtance qu'on lui faiſoit, fit débarquer ſes troupes à deux lieuës de Panama, & les fit marcher vers cette Ville le long de la côte, aïant d'un côté des ro-

chers qui le défendoient de la cavalerie, & faisant voguer prés de terre les chaloupes des navires avec de l'artillerie, afin de pouvoir plus aisément découvrir les ennemis s'ils venoient pour les attaquer. Hinoiosa n'avoit que deux cens hommes, en aïant laissé cinquante sur ses vaisseaux pour les garder, avec ordre qu'aussitôt qu'ils verroient le combat commencé, ils fissent pendre Vela Nugnez, & les autres prisonniers. Pierre de Casaos de son côté sortit de la Ville, & s'avança au-devant de Hinoiosa pour le combattre : mais comme ils étoient presque à la portée de l'arquebuse les uns des autres, & prêts d'en venir aux mains, les Ecclesiastiques de la Ville, Prêtres & Moines, en sortirent avec les croix couvertes, & autres marques de douleur & de deüil, & commencérent à s'entremettre pour empêcher le combat. Ils les firent d'abord convenir d'une tréve pour ce jour-là ; afin de pouvoir trouver quelque moïen d'accommodement, & on donna des ôtages de part & d'autre pour la sûreté commune des deux partis. Hinoiosa nomma de son côté pour cette négociation, Dom Baltasar de Castille, fils du Comte de la Gomera, & ceux de Panama nommérent Dom Pedro de Cabre-

ra. Ceux du parti de Hinoiosa disoient
» qu'ils ne sçavoient pas pourquoi on
» s'oposoit à leur entrée, puisqu'ils n'a-
» voient aucune intention de faire ni mal
» ni dommage à personne : mais plutôt
» de reparer le tort & les outrages que
» les habitans de cette Ville avoient re-
» çûs de Bachicao, & de prendre en
» païant, les vivres & les vêtemens dont
» ils pourroient avoir besoin: Qu'ils
» avoient ordre exprés de Gonzale Pi-
» zarre, de ne faire aucun tort ni aucune
» violence à personne, & de ne faire
» aucun acte d'hostilité, si on ne les y
» contraignoit en les attaquant. Qu'ils
» ne demandoient donc autre chose que
» la liberté d'acheter les provisions dont
» ils avoient besoin, & de reparer leurs
» vaisseaux pour s'en retourner : parce
» que leur principal dessein en venant
» là, avoit été de chercher le Viceroi, &
» l'obliger à s'en retourner en Espagne,
» selon l'intention & les ordres des Au-
» diteurs, qui l'avoient fait embarquer
» pour cela : parce qu'il n'aportoit que
» du trouble & du desordre au Perou.
» Que puisqu'ils ne le trouvoient point
» là, ils n'avoient aucune intention d'y
» faire que peu de séjour, non de s'y
» arrêter, ou de s'y établir comme on
se




To.1.P.185.

ſe l'imaginoit : qu'ainſi ils deman- «
doient qu'on ne les attaquât point, & «
qu'on ne les forçât point à en venir à «
un combat qu'ils ſouhaitoient d'éviter «
par toutes les voies de douceur & «
d'honnêteté qu'il leur ſeroit poſſible, «
pour ſuivre en cela les ordres & les «
intentions de Gonzale Pizarre : mais «
qu'enfin ſi on les réduiſoit à la néceſ- «
ſité de combattre ils feroient tous leurs «
éforts pour n'être pas vaincus. Caſaos «
& ceux de ſon parti apuïoient auſſi de
leur côté la juſtice de leur cauſe par plu-
ſieurs raiſons, diſant : „ Que c'étoit une
choſe ſuſpecte & qui leur donnoit de «
juſtes ſujets de crainte de voir Hinoio- «
ſa entrer dans le païs, les armes & la «
force à la main : Que quand le Gou- «
vernement de Gonzale Pizarre ſeroit «
juſte, & ſon autorité legitime & bien «
fondée, comme ils le prétendoient, «
Panama n'étoit point de ſa juriſdic- «
tion, & qu'il n'avoit point droit de ſe «
mêler de ce qui s'y paſſoit. Qu'au reſ- «
te Bachicao, quand il vint dans leur «
Ville, ſembloit auſſi ne reſpirer que «
la paix, & n'avoir aucune mauvaiſe «
intention : mais que quand il s'y étoit «
vû maître, il y avoit fait tous les «
maux & tous les deſordres qu'on fai- «

,, ſoit maintenant profeſſion de vouloir reparer. Les Commiſſaires nommez de part & d'autre, aïant examiné les raiſons des deux partis, chercherent un temperamment pour accorder aux uns ce qu'ils ſouhaitoient, & prévenir en même tems les inconvéniens que les autres craignoient. On convint donc,, Que Hinoio-
» ſa pourroit entrer dans la Ville & y
» demeurer trente jours, & pour ſa sû-
» reté & celle de l'accord, être accom-
» pagné de cinquante de ſes ſoldats :
» mais que ſa flote avec les autres s'en
» iroient aux Iſles des Perles, où ils pour-
» roient trouver les ouvriers & les ma-
» tériaux neceſſaires pour la réparation
» de leurs vaiſſeaux ; & qu'enfin auſſi-
» tôt aprés les trente jours, Hinoioſa &
» les ſiens s'en retourneroient au Perou.
Cette convention étant faite & jurée de part & d'autre, avec promeſſe réciproque de l'obſerver ponctuellement, & pour plus grande aſſurance, des ôtages donnez des deux côtez. Hinoioſa entra dans la Ville avec cinquante hommes ; il y loüa une maiſon, où il donnoit à manger à tous ceux qui y alloient, & leur permettoit de cauſer, de joüer, & de ſe divertir comme bon leur sembloit; ſi bien que dans fort peu de jours, preſ-

que tous les ſoldats de Jean d'Yllanes & pluſieurs faineants qui étoient dans la Ville, s'engagérent avec lui. On aſſuroit que tous ces gens-là lui avoient déja promis par lettres de ſe jetter dans ſon parti pendant le combat, en cas qu'il y en eût. La principale raiſon qui obligea les Capitaines de Panama d'entendre à un accommodement, fut auſſi cette défiance qu'ils avoient de leurs gens, qu'ils ſavoient tres-bien qui ne reſpiroient qu'aprés la commodité de paſſer au Perou: Il étoit donc aiſé à juger que la trouvant commode & avantageuſe, puiſqu'on les paſſoit, qu'on les nourriſſoit, & qu'on leur donnoit encore quelque paye, ils ne manqueroient pas d'accepter ce parti. Auſſi Hinoioſa aïant de cette maniere aſſemblé peu à peu un aſſez grand nombre de ſoldats, & Jean d'Yllanes & Jean de Guzman ſe trouvant de leur côté preſque abandonnez de tous les leurs, & voïant d'ailleurs qu'on obſervoit mal l'accord dont on étoit convenu, ils prirent ſecrettement une barque, & s'enfuïrent avec quinze hommes qui leur reſtoient, prenant la route de Cartagéne. Peu aprés Jean d'Yllanes fut pris par un Capitaine de Hinoioſa qui le ſuivit par mer: ſe voïant pris, il promit de s'enga-

ger au ſervice de Pizarre ; ce qu'il fit en éfet, & ſe trouva dans ſon parti au combat qui fut donné à Nombre de Dios contre Melchior Verdugo, comme on le dira dans la ſuite. Hinoioſa demeura cependant tranquilement à Panama, ſans que perſonne oſât lui faire la moindre opoſition du monde : il y faiſoit ſubſiſter ſes troupes, & en augmentoit le nombre, ſans permettre qu'elles fiſſent ni tort ni outrage à perſonne, & ſans ſe mêler lui-même d'autre choſe que de ce qui regardoit ſes ſoldats. Il avoit trouvé à Panama Dom Pedro de Cabrera, & Hernan Mexia de Guſman ſon gendre, que le Viceroi y avoit exilez, il les envoïa avec quelques ſoldats à Nombre de Dios, pour garder ce port, & être en lieu commode pour lui pouvoir donner les avis néceſſaires pour ſa ſûreté, tant du côté d'Eſpagne, que des autres endroits.

CHAPITRE XXX.

Melchior Verdugo ſe déclare pour ſa Majeſté à Truxillo. Ce qu'il fait enſuite.

IL y avoit dans la Ville de Truxillo un homme puiſſamment riche, à qui apartenoit la Province de Caxamalca : il étoit

de la Ville d'Avila en Espagne, & s'appelloit Melchior Verdugo. Aussi-tôt que le Viceroi Blasco Nugnez Vela fut arrivé au Perou, Verdugo s'engagea à le servir, & à faire tout ce qu'il pourroit en sa faveur, comme étant compatriotes. Pour cet effet, il demeura auprés de lui & à son service dans la Ville de Los Reyes, jusques au tems que le Viceroi prit la resolution de dépeupler cette Ville, & de l'abandonner pour se retirer à Truxillo. Alors il envoïa devant Melchior Verdugo, pour s'assûrer de la place, & y assembler tout ce qu'il pourroit de soldats & d'armes, lui donnant pour cela les ordres & les commissions nécessaires. Verdugo aïant déja fait embarquer ses hardes & son bagage pour aller par mer, le même jour qu'il devoit mettre à la voile, arriva la prison du Viceroi, & comme on faisoit arrêter tous les vaisseaux, ainsi que nous l'avons marqué ci-devant, il ne put partir. Gonzale Pizarre & ses Capitaines haïssoient Verdugo, à cause de ce qu'on vient de dire, ainsi il fut un des vingt-cinq que Carvajal fit mettre en prison dés le premier soir qu'il fut arrivé à Los Reyes, lors qu'il fit pendre Pierre de Barco & quelques autres. Depuis il courut souvent risque de

perdre la vie, jusqu'à ce qu'enfin Gonzale Pizarre lui pardonna & le reçut en grace; ce ne fut pourtant pas sans avoir toûjours des soupçons contre lui : mais il ne trouva pas la commodité de s'en défaire en le faisant mourir, comme il fit quelques autres, jusques au tems que Carvajal partit de Quito pour marcher contre Diegue Centeno. Il esperoit en chemin faisant, surprendre Verdugo, si celui-ci en aïant quelque soupçon, ne se fût sauvé, en se retirant parmi ses Indiens à Caxamalca, comme on l'a dit. Aprés que Carvajal fut passé, Verdugo retourna à Truxillo : mais ne doutant pas que si Gonzale Pizarre le pouvoit avoir en sa puissance, il ne lui fit sentir les éfets de sa haine, il resolut de quitter le païs : mais de faire en le quittant, quelque chose qui pût chagriner Gonzale Pizarre. En attendant une occasion favorable pour cela, il se mit à faire dans sa maison tous les préparatifs qu'il jugeoit necessaires pour son entreprise : il assembloit chez lui le plus de gens qu'il lui étoit possible; il achetoit secrettement des armes, & faisoit faire à un ouvrier qu'il avoit dans sa maison, des arquebuses, des chaînes de fer, des ceps & des menotes. Pendant qu'il attendoit

ainſi quelque commodité pour l'execution de ſon deſſein, il arriva au Port de Truxillo, un vaiſſeau qui venoit de Lima. Auſſitôt Verdugo fit appeller le Maître & le Pilote de ce bâtiment, ſous prétexte qu'il vouloit faire charger quelques marchandiſes, des étoffes & du Maïz, pour envoïer à Panama. Ils vinrent incontinent, & ne furent pas plutôt entrez chez lui, qu'il les fit mettre dans une chambre profonde & obſcure, préparée à deſſein dans ſa maiſon. Quand ils y furent, il les laiſſa là, & retourna à ſon apartement, où s'étant fait bander les jambes, il feignit d'être fort incommodé par certaines verruës malignes à quoi il étoit ſujet. La fenêtre de ſa chambre regardoit ſur la place où les Magiſtrats & les principaux Bourgeois de la Ville avoient accoûtumé de s'aſſembler tous les jours. Quand les Magiſtrats y furent venus ce jour-là, il les pria de vouloir entrer chez lui, parce qu'il ſouhaitoit de faire paſſer quelques actes en leur preſence, & que ſon incommodité l'empêchoit de pouvoir ſortir. Ils ne furent pas plutôt entrez, qu'il les conduiſit inſenſiblement juſqu'au lieu où il avoit fait mettre le Maître & le Pilote dont on a parlé; là il leur fit ôter les marques de

leurs charges, & leur fit donner des chaînes, puis retourna à sa chambre, laissant la porte de la prison gardée par six Arquebusiers. Il se mit comme auparavant auprés de sa fenêtre, & à mesure qu'il paroissoit quelqu'un sur la place, il l'appelloit sous prétexte de quelque affaire, ou d'avoir quelque chose à lui communiquer ; puis si-tôt qu'il étoit entré, il le faisoit mettre prisonnier avec les autres. De cette maniere, ceux qui venoient ensuite, ne sçavoient rien de ce qui étoit arrivé à ceux qui les avoient précedez : si bien qu'en peu de tems il se trouva avoir en sa puissance jusqu'à vingt personnes des principaux de la Ville, c'est-à-dire à peu prés tous ; parce que Gonzale Pizarre avoit emmené les autres avec lui à Quito. Verdugo laissa ses prisonniers dans le lieu de sûreté où il les avoit enfermez, & sortit se promenant par la Ville, accompagné de quelques soldats, & criant, *Vive le Roy*. Il ne trouva que peu de gens qui se missent en défense, qu'il prit aisément. Alors retournant à ceux qu'il avoit laissez dans sa maison, qui étoient plus considerables, il leur dit les sujets de plainte qu'il avoit contr'eux, de ce qu'ils avoient embrassé le parti de Gonzale Pizarre :
leur

leur déclarant qu'il avoit resolu de sor- «
tir de dessous sa tyrannie, & de partir «
pour aller chercher le Viceroi, avec «
tout ce qu'il pourroit assembler de «
gens & d'armes : ajoûtant, que pour «
l'execution de son dessein il avoit be- «
soin d'argent : Qu'ainsi il leur deman- «
doit de lui en fournir chacun selon son «
pouvoir; puisqu'il étoit bien juste qu'ils «
contribuassent quelque chose pour le «
service de sa Majesté, l'aïant si sou- «
vent fait pour celui de Gonzale Pizar- «
re. Il exigea donc qu'ils écrivissent «
chacun ce qu'il pouvoit fournir, pour «
le donner incontinent & sans délai, ou «
qu'autrement il les emmeneroit pri- «
sonniers avec lui. Chacun donc écrivit & signa pour une certaine somme, qu'ils firent païer aussi-tôt. Verdugo aprés cela traita avec le Maître du navire, où il fit mettre l'équipage & les provisions dont il avoit besoin. Il emmena ses prisonniers avec leurs fers, sur des chariots, jusqu'au bord de la mer, puis il s'embarqua avec environ vingt soldats, & une bonne somme d'argent, qu'il avoit tiré, tant des habitans de la Ville, que de la Caisse Roïale, & de ses propres revenus, étant homme fort riche. Il laissa les prisonniers sur les chariots, &

aïant mis à la voile il ſuivit la côte, & rencontra un navire ſur lequel il y avoit quantité de meubles & de hardes, qui étoient au Capitaine Bachicao, qui les avoit pris & pillé à Terre-ferme : il prit le tout, & le partagea entre ſes ſoldats. Il avoit quelque envie d'aller à la Buen-aventura pour y débarquer, & de là aller chercher le Viceroi : mais ne croïant pas qu'il y eût aſſez de ſûreté pour lui de prendre cette route, à cauſe du peu de monde qu'il avoit, & qu'il pouvoit rencontrer la flote de Gonzale Pizarre, il changea d'avis, & prit la route de la Province de Nicaragua, où il débarqua, & donna avis de ſa venuë aux Gouverneurs de la Province, leur demandant du ſecours pour ſa défenſe. Voïant qu'il n'y avoit pas grand' choſe à eſperer de là, il s'adreſſa à l'Audience, qui réſidoit ſur les frontieres de Nicaragua, & demanda au Préſident & aux Auditeurs leur ſecours & leur protection ; ce qu'ils lui promirent, & envoïérent pour cet effet le Licentié Ramirez d'Alarcon, un des Auditeurs, à Nicaragua, pour donner ordre aux habitans de cette Ville, de ſe tenir prêts à marcher avec leurs armes & leurs chevaux. Dans ce tems-là, on apprit à Panama ce que Verdugo avoit

fait à Truxillo, & comment il avoit pris la route de Nicaragua. Si bien que Hinoiosa craignant qu'il se fortifiât, & ne se mit en état de lui donner de la peine, il envoïa contre lui le Capitaine Jean Alfonse Palomino, avec deux navires & six vingt Arquebusiers. Palomino étant arrivé sur les côtes de Nicaragua, se rendit aisément maître du vaisseau de Verdugo qu'il y trouva : mais voulant descendre à terre, il trouva que les habitans des Villes de Grenade & de Leon, qui sont les principales de cette Province, s'étoient assemblez, & que le Licentié Ramirez & Verdugo y étoient, qui s'oposérent à sa descente. Voïant donc que les ennemis étoient plus forts que lui, tant par le nombre que parce qu'ils avoient de la cavalerie : il demeura là quelques jours sans rien entreprendre, attendant une occasion favorable pour faire une descente, & rafler quelque chose s'il ne pouvoit mieux : mais ne l'aïant pû trouver, il fut obligé de remettre à la voile, & ainsi emmenant avec lui quelques vaisseaux, & faisant mettre le feu à d'autres qu'il ne pût emmener, il retourna à Panama. Melchior Verdugo aïant assemblé jusqu'à cent hommes bien équipez, & considerant

que presque toutes les forces de Hinoio-sa étoient à Panama, & que s'il avoit quelques gens à Nombre de Dios, ils étoient en petit nombre, & vivoient dans une grande securité, sans craindre qu'on les allât attaquer, sur tout par ce côté-là : il résolut de les surprendre. Aïant donc fait préparer trois ou quatre barques, il s'y embarqua avec ses gens, & se rendit par le canal du Lac de Nicaragua dans la mer du Nord. A l'embouchure de la riviere qu'on nomme Chagre, il rencontra un bateau; il s'informa fort soigneusement de ceux qui étoient dedans, de tout ce qui se passoit à Nombre de Dios, des Capitaines qui y étoient, du nombre de leurs soldats, & des endroits où ils étoient logez; puis se faisant conduire par quelques-uns de ces gens, vers la minuit il débarqua, & s'en alla droit à la maison de Jean de Zabala, où étoient logez les Capitaines Dom Pedro de Cabrera, & Hernan Mexia, avec quelques soldats, qui s'étant réveillez au bruit, se mirent en défense. Les soldats de Verdugo voïant cela, mirent le feu à la maison, qui se trouvant bien-tôt embrasée, le feu parvint à un escalier que Herman Mexia défendoit avec quelques soldats. Ils se virent par-

là contraints à ſortir, & tâcher à ſe ſauver en paſſant au travers des ennemis ; ce qu'ils firent avec aſſez de peine & de danger, étant aidez par l'obſcurité de la nuit, qui leur fut favorable en cette occaſion pour la conſervation de leur vie. Ils prirent le chemin de Panama à pied, & demeurérent quelque tems cachez dans les bois, juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé le moïen de ſe rendre dans cette Ville. Ils apprirent à Hinoioſa ce qui s'étoit paſſé, & la peine qu'ils avoient eu à ſe ſauver : Il en eut beaucoup de chagrin, & reſolut de s'en vanger ; il voulut pourtant donner à ſa vengeance quelque couleur de juſtice, pour y réuſſir d'autant plus aiſément. Il fit donc porter des plaintes par quelques habitans de Nombre de Dios, au Docteur Ribera qui en étoit Gouverneur, avec de grandes exagerations de l'attentat inſolent de Verdugo contre ſon autorité, ſans avoir aucun droit, ni même aucun prétexte de faire ce qu'il avoit fait, aïant de ſa propre autorité levé des deniers, pris priſonniers les Magiſtrats, & mis la Ville en trouble & en confuſion. On prioit donc Ribera de vouloir marcher lui-même en perſonne pour châtier une telle inſolence, & pour cela Hinoioſa s'of-

frit de l'accompagner, & de le fecourir avec fes gens, puifqu'il auroit fans doute befoin d'avoir des troupes pour l'execution d'un tel deffein. Le Docteur Ribera prit la refolution de faire ce qu'on lui demandoit, & accepta les offres qu'on lui faifoit. Ainfi Hinoiofa & fes Capitaines lui prêtérent ferment avec promeffe d'obéir exactement à fes ordres, le reconnoiffant pour leur General dans cette expedition : on mit donc les troupes en état, & ils partirent de Panama. Melchior Verdugo en étant averti, mit auffi fes gens en ordre, & fit prendre les armes aux habitans de Nombre de Dios, puis les fit tous affembler fur la place, refolu d'attendre les ennemis : mais aprés remarquant que les gens de la Ville n'avoient guére envie de combattre, & qu'ainfi fi le combat fe donnoit fur la place, ils ne manqueroient pas de fe retirer dans leurs maifons, & le laifferoient dans le péril : cela lui fit prendre la refolution de fortir de la Ville. Il l'executa comme il l'avoit refolu, fe pofta fur le bord de la mer, dont il fit approcher fes barques, & prenant par force quelques bateaux qui étoient fur la plage, il attendit Hinoiofa : Celui-ci s'étant avançé, le combat commença, & dés le pre-

mier choc, il y eut quelques gens tuez, & même des perſonnes conſiderables. Les habitans de Nombre de Dios qui étoient avec Verdugo, voïant que le Docteur Ribera leur Gouverneur, commandoit en qualité de General ceux qui les attaquoient, ſe retirérent du côté d'un bois qui étoit là prés, & les ſoldats de Verdugo les voulant retenir ſe mirent en deſordre, ſi bien qu'il ſe vit contraint de ſe retirer dans ſes barques, & de ſe mettrè même dans l'eau pour y entrer. Puis s'étant approché des navires qui étoient là, il prit le plus grand, & y fit mettre l'artillerie des autres pour battre la Ville : mais comme elle eſt ſituée dans un fond, il ne pouvoit faire aucun dommage aux maiſons ; ce qu'aïant remarqué, & d'ailleurs manquant de proviſions, & la plûpart de ſes gens étant demeurez à terre, il ſe retira avec ſes barques & ce navire qu'il avoit pris, dans le Port de Cartagéne, pour y attendre la commodité de faire quelque mal aux ennemis. Le Docteur Ribera & Hinoioſa, aprés avoir rétabli la tranquilité à Nombre de Dios, & y avoir laiſſé une garniſon un peu plus forte que celle qui y étoit auparavant ſous le commandement des mêmes Capitaines, Dom Pedro de

Cabrera, & Fernand de Mexia, s'en retournérent à Panama pour attendre quels ſeroient les ordres que ſa Majeſté envoyeroit d'Eſpagne.

CHAPITRE XXXI.

Le Viceroi fait de nouvelles troupes & retourne à Quito. Il donne bataille, eſt vaincu par Gonzale Pizarre, & tué dans le combat.

APrés que le Viceroi fût arrivé au Popayan, comme on l'a dit, il fit amaſſer tout le fer qu'on pût trouver dans la Province, fit chercher des ouvriers & préparer des forges, ſi bien qu'en peu de tems il fit faire deux cens arquebuſes, & d'autres armes offenſives & défenſives, & ſe pourvût de toutes les autres choſes néceſſaires pour la guerre. De plus, aïant appris que le Gouverneur Benalcazar avoit envoïé un de ſes Capitaines, brave & experimenté, nommé Jean Cabrera, avec cent cinquante hommes, pour conquerir une Province d'Indiens avec qui il étoit en guerre : il écrivit à Cabrera, & lui fit porter ſes lettres par des meſſagers exprés. „ Il lui „ faiſoit une relation aſſez étenduë de

tout ce qui étoit arrivé depuis ſa ve- «
nuë au Perou, du ſoulevement, & de «
la tyrannie de Gonzale Pizarre, & com- «
ment il l'avoit chaſſé du païs. Aprés «
cela il lui diſoit qu'il étoit réſolu quand «
il auroit aſſemblé des troupes ſuffiſan- «
tes, d'aller chercher ſon ennemi, & «
qu'ainſi il le prioit inſtamment qu'auſ- «
ſitôt qu'il auroit reçû ſes lettres, il le «
vint trouver au Popayan, & lui amena «
les ſoldats qu'il avoit avec lui, pour les «
joindre aux ſiens, & prendre enſemble «
la route de Quito, & aller chercher & «
combattre le Tyran. Il lui repreſentoit «
dans des termes forts, le grand & ſi- «
gnalé ſervice qu'il rendroit en cela à «
ſa Majeſté; & qu'à l'égard des avan- «
tages qu'il devoit eſperer en lui ac- «
cordant ce qu'il demandoit, ils étoient «
incomparablement plus grands que «
ceux qu'il pouvoit attendre de l'expé- «
dition qu'il avoit entrepris; puiſque ſi «
les choſes réuſſiſſoient enſorte que «
Gonzale Pizarre fût défait, il partage- «
roit les terres que lui & ſes partiſans «
poſſédoient, & qu'il lui promettoit «
de lui donner abondamment dequoi «
vivre à lui & à ſes gens dans les meil- «
leurs endroits du païs. Il lui mandoit «
auſſi par les mêmes lettres ce qui ſe «

„ passoit à l'autre extrêmité du Perou :
» comment Diegue Centeno s'y étoit
» declaré pour sa Majesté; le grand nom-
» bre de gens qui se joignoient à lui
» tous les jours : Qu'ainsi allant attaquer
» Pizarre dans ces conjonctures, il étoit
presque impossible qu'il pût resister &
» s'empêcher d'être bien-tôt défait ;
» d'autant plutôt que tous les habitans
» du Perou étoient si las de sa tyrannie,
» de ses extorsions &. de ses violences,
» qu'ils étoient fort disposez à se décla-
„ rer contre lui, & le feroient sans doute
„ à la premiere occasion favorable qu'ils
trouveroient. Pour engager encore plus aisément Cabrera à venir, & afin que ses gens fussent mieux disposez à le suivre, le Viceroi lui envoïa un ordre de pouvoir prendre jusqu'à la valeur de trente mille pesos d'or des Caisses Roïales de Carthage, d'Encelme, de Cali, d'Atioche, & de quelques autres lieux, pour en païer ses soldats. Outre cela, le Viceroi fit ensorte que le Gouverneur Benalcazar, comme supérieur à Cabrera, & qui l'avoit envoïé à la conquête où il alloit, lui écrivît, & lui ordonnât de venir incontinent. Cabrera n'eût pas plûtôt reçû ces dépêches, qu'il prit sans perdre tems, la somme qu'on lui don-

noit ordre de prendre, la distribua à ses soldats, & partit aussi-tôt pour se rendre au Popayan & se joindre au Viceroi, avec cent soldats assez bien équipez. Outre cela, le Viceroi avoit aussi envoïé au nouveau Roïaume de Grenade, & à la Province de Carthagene des dépêches à peu prés semblables à celles qu'il avoit envoïé à Cabrera. Il faisoit ainsi toutes les diligences possibles, demandant du secours de tous côtez, si bien que par ce moïen ses troupes se grossissoient aussi tous les jours. Il apprit alors la nouvelle de la prison de son frere Vela Nugnez, & de la défaite de Jean Yllanes & de ses troupes, de sorte qu'il n'attendoit plus de nouveaux secours d'aucun endroit. Dans ce tems-là Gonzale Pizarre auroit fort souhaité de trouver quelque moïen de faire tomber le Viceroi entre ses mains, ne se tenant pas en sûreté, tandis qu'il seroit vivant & auroit des troupes sur pied. Il se servit donc d'une ruse pour engager s'il pouvoit le Viceroi à venir en lieu où il le pût surprendre : c'est qu'il fit courir le bruit qu'il avoit dessein de partir de Quito, pour aller vers l'autre extremité du Perou dans la Province des Charcas, appaiser par sa presence les troubles que

Diegue Centeno y avoit causez : & de laisser seulement à Quito le Capitaine Pierre de Puelles, avec trois cens hommes, pour faire tête au Vice-Roi. Il se mit en devoir d'executer ce dessein, comme si c'eût été sa veritable intention : Il choisit parmi ses troupes ceux qui devoient l'accompagner, & ceux qui devoient demeurer avec Puelles ; il fit donner une montre & aux uns & aux autres, & partit en effet aprés avoir fait faire la revûë de toutes ses troupes. Il fit aussi ensorte que cela vint à la connoissance du Vice-Roi, par le moïen d'un espion du Vice-Roi même, qu'il avoit envoïé pour être averti des démarches de son ennemi. Cet espion trahit celui qui l'avoit envoïé, se découvrit à Pizarre, & lui donna l'explication & l'intelligence du chiffre dont il se servoit. On fit donc écrire au Vice-Roi par cet homme, tout ce qui vient d'être dit des desseins aparens de Pizarre, & Pierre de Puelles écrivit aussi à quelques amis qu'il avoit au Popayan, leur apprenant comment il demeuroit à Quito avec trois cens hommes, & qu'il esperoit neanmoins être en état de resister au Viceroi, quelque nombre de gens qu'il amenât contre lui. Il envoïa ces lettres d'une maniere qu'elles

pussent aisément être surprises par les gens du Vice-Roi. Outre tout cela encore, on fit publier les mêmes choses par des Indiens qui avoient été presens à la revuë des troupes, & qui virent partir Gonzale Pizarre, & sçurent exactement le nombre des gens qu'il menoit avec lui & de ceux qu'il laissoit. Il partit donc en effet ; mais il s'arrêta à deux ou trois journées de Quito, sous prétexte de se trouver incommodé. Le Vice-Roi aïant reçû tous ces avis, & considerant le grand avantage qu'il avoit sur Pierre de Puelles, qui outre le petit nombre de ses gens, ne pouvoit esperer aucun secours d'ailleurs, résolut de partir du Popayan & de prendre la route de Quito. Sur toute cette route il ne put rien apprendre de Gonzale Pizarre ni de ses gens, par le bon ordre qu'on avoit mis par tout sur les chemins, en faisant occuper les passages tant par des Chrétiens que par des Indiens. Cependant Pizarre avoit l'avantage de sçavoir toutes les démarches du Vice-Roi, par le moïen des Indiens Cagnares, qui sont gens fins & rusez. Ainsi quand il jugea qu'il étoit tems, il retourna à Quito, & s'étant joint avec Pierre de Puelles, ils sortirent ensemble de la Ville, pour marcher con-

tre le Vice-Roi, qui étoit à Oravalo à douze lieuës de Quito. Gonzale Pizarre paroissoit fort aise de se voir en état d'aller combattre son ennemi, bien qu'on l'assurât qu'il avoit huit cens hommes, & que même à mesure qu'ils s'approchoient leur nombre alloit toûjours en croissant. Mais Pizarre s'assuroit beaucoup sur la valeur & l'expérience de ses troupes, où il y avoit beaucoup de personnes des plus considerables du païs, & des soldats aguerris, accoûtumez aux périls, & encouragez par plusieurs victoires qu'ils avoient remporté. Il faisoit tout son possible pour bien persuader ses troupes de la justice de sa cause, & leur repetoit continuellement les raisons qui pouvoient justifier ses desseins, & autoriser son entreprise; leur representant ,, comment ses freres & lui avoient conquis le Perou, les faisant souvenir des cruautez du Vice-Roi, qu'il avoit fait paroître, tant par la mort du Commissaire Yllan Suarez, que par celle de plusieurs de ses propres Capitaines. Qu'ensuite aprés avoir été chassé par les Auditeurs, afin qu'il allât rendre compte de sa conduite à sa Majesté, non-seulement il n'avoit pas voulu y aller: mais il cherchoit à troubler le repos & la

tranquilité du païs, & y causer des sou- «
levemens : qu'il avoit assemblé pour «
cela des troupes en d'autres endroits «
pour les faire passer au Perou, au pré- «
judice & à la ruine de ceux qui y étoient «
établis. Pizarre ajoûtoit plusieurs autres choses de même nature pour animer ses gens contre le Vice-Roi. Aussi ils s'offrirent tous avec empressement de marcher contre lui & de le combattre. Les uns étoient poussez à cela par un motif d'interêt, afin d'empêcher l'execution des ordonnances qui leur étoient préjudiciables : d'autres par un desir de vangeance, & quelques autres enfin par la crainte qu'ils avoient du Vice-Roi, pour s'être toûjours trouvez dans un parti oposé au sien : mais il faut avoüer que la plûpart agissoient par un motif de crainte, redoutant la severité de Gonzale Pizarre & de ses Capitaines, qu'ils avoient vû faire pendre plusieurs personnes, pour avoir seulement témoigné quelque froideur pour son service. Il fit faire une revuë pour savoir exactement le nombre & l'état de ses troupes : on trouva qu'il y avoit cent trente cavaliers bien armez & bien équipez, deux cens arquebusiers, & trois cens cinquante piquiers, ce qui faisoit en tout prés de

ſept cens hommes. Il avoit une quantité ſuffiſante de bonne poudre. Aïant appris que le Vice-Roi s'étoit campé à deux lieuës de Quito, ſur le bord de la riviere, il ſortit de la Ville avec ſes troupes. Jean d'Acoſta & Jean Velez de Guevara étoient Capitaines d'arquebuſiers, Hernan Bachicao commandoit les piquiers, & Pierre de Puelles & Gomez d'Alvarado commandoient la cavalerie; il n'y avoit point de Meſtre de Camp general dans cette bataille. Gonzale Pizarre fit marcher ſon étendart avec ſoixante & dix cavaliers, qui s'avancerent pour occuper un paſſage qui étoit ſur la riviere, où il eſperoit défaire aiſément le Vice-Roi. Ce fut un ſamedi quinziéme de Janvier de l'an mil cinq cens quarante-ſix. De cette maniere ils demeurérent là toute la nuit, ſe tenant ſoigneuſement ſur leurs gardes. Le Vice-Roi étoit campé ſi prés d'eux, que les plus avancez des deux partis ſe pouvoient parler & ſe parloient en effet, s'appellant les uns les autres traîtres & rebelles, chacun de leur côté prétendant être les bons & fidelles ſujets du Roi: ils paſſérent donc ainſi toute la nuit en attente. Outre les Capitaines que nous avons nommé, Gonzale Pizarre étoit

accompagné

accompagné par le Licentié Benoît Suarez de Carvajal, frere du Commiſſaire Yllan Suarez de Carvajal. Dés le commencement de la guerre, Benoît étoit ſorti de Cuſco, pour s'éloigner de Gonzale Pizarre & s'aller joindre au Vice-Roi. Etant arrivé à vingt lieuës de Los Reyes, il apprit la mort de ſon frere: ainſi il n'oſa ſe hazarder d'aller dans cette Ville, juſqu'à ce que le Vice-Roi eût été pris & embarqué. Depuis Gonzale Pizarre l'aïant fait prendre priſonnier, fut ſur le point de lui faire couper la tête: mais étant prêt à partir pour la guerre de Quito, il le reçut en grace. Carvajal de ſon côté, voulut bien l'accompagner & le ſervir contre le Vice-Roi, pour vanger la mort de ſon frere le Commiſſaire: & non-ſeulement il le ſervoit de ſa perſonne; mais il étoit ſuivi par une trentaine de ſes parens & de ſes amis, qui formoient une compagnie ſéparée, dont il ſe nommoit Capitaine.



CHAPITRE XXXII.

De la bataille de Quito, & comment le Vice-Roi y est tué.

LE Viceroi étoit dans un village nommé Tuza, à vingt lieuës de Quito, quand il apprit que Gonzale Pizarre étoit dans cette Ville, avec une armée d'environ huit cens hommes. Il ne voulut pas que cela fut sçû publiquement ; mais il le dit seulement à ses Capitaines, à qui il donna ordre de tenir toutes choses en état de pouvoir donner bataille. Quand il fut arrivé tout prés des ennemis, au pied de la colline sur laquelle étoit Gonzale Pizarre, il resolut de l'aller prendre par derriere, & marcha pour cela secrettement par un chemin different de celui que les ennemis gardoient. Il se flattoit de tirer de là un grand avantage ; parce que les arquebusiers de Pizarre & ses principales forces étoient sur la colline du côté qu'ils croïoient que le Vice-Roi devoit venir, & à l'arriere-garde étoit la cavalerie, sans aucun soupçon qu'on vint commencer l'attaque par elle. C'étoit la raison qui avoit obligé le Vice-Roi à se venir loger si prés des ennemis,

comme on a dit qu'il étoit. Dés la premiere nuit qu'il fut là, il quitta son camp, laissant ses tentes comme elles étoient, & y laissant aussi des Indiens & des chiens, avec des feux allumez en plusieurs endroits pour tromper les ennemis, & leur faire croire que toute son armée y étoit. Cependant il partit sans bruit avec toutes ses troupes, & prit ce chemin secret par lequel on lui avoit dit qu'il avoit quatre lieuës à faire. Comme ce chemin étoit peu frequenté, & qu'il y avoit long-tems qu'on n'y passoit point, il y trouva tant de difficultez & de mauvais pas, qu'il étoit jour avant qu'il pût faire ce qu'il s'étoit proposé. Il se trouva alors à une lieuë des ennemis, sans esperance de pouvoir les surprendre, comme il en avoit eu le dessein. Cela lui fit prendre la resolution d'aller à Quito, où il pouvoit aisément entrer; parce qu'il n'y avoit que fort peu de gens dans la Ville, qui n'étoient point en état de s'opposer à son entrée. Il esperoit y trouver quelques fidéles sujets de sa Majesté, qui auroient cherché quelques prétextes, & allegué quelques excuses, pour se dispenser de suivre le Tyran. Le Vice-Roi esperoit aussi d'y trouver quelques armes qu'on y auroit laissé. Quand il fut entré

dans cette Ville, ses soldats apprirent ce qu'il leur avoit caché si soigneusement, qui est, que Gonzale étoit là en personne avec toutes ses troupes, qu'il commandoit lui-même. Le matin les coureurs de Pizarre s'étant avancez, & n'entendant pas grand bruit dans le camp du Vice-Roi, ils y entrérent, & aïant appris des Indiens ce qui se passoit, ils le firent sçavoir à Gonzale Pizarre, qui apprit aussi peu de tems aprés, que le Vice-Roi étoit à Quito. Il marcha promtement de ce côté-là, à dessein de combattre l'ennemi en quelque lieu qu'il le rencontrât. Le Vice-Roi connoissoit bien les avantages que Pizarre avoit sur lui, neanmoins il prit avec beaucoup de courage la resolution de le combattre, & de s'exposer au hazard d'une bataille : il sortit donc de la Ville, & marcha droit aux ennemis, avec autant de hardiesse & de resolution, que s'il eût été assuré de la victoire. Ses Capitaines étoient Dom Alfonse de Montemayor, qui commandoit la première Compagnie avec l'Etendart Roïal : le Vice-Roi voulut que tous lui obéïssent dans cette journée comme à son Lieutenant General. Cepeda & Bazan commandoient la cavalerie, & Ahumada portoit le grand Etendart ;

Sancho Sanchez d'Avila, François Hernandes Giron, Pierre d'Heredia, & Rodrigue Nugnez de Bonilla étoient Capitaines d'infanterie : Jean de Cabrera en étoit Meſtre de Camp, & combattit à pied. Tous les principaux ſuppliérent le Vice-Roi de ne combattre point à l'avant garde, comme il le vouloit faire; mais de demeurer à l'arriere-garde avec quinze cavaliers, pour donner du ſecours où il verroit que le beſoin le demanderoit. Neanmoins quand le combat fut ſur le point de commencer, & que les troupes s'avancérent pour donner, le Vice-Roi ſe mit à côté de Dom Alfonſe au devant de l'Etendart. Il étoit monté ſur un cheval gris, & portoit un habit d'une toile des Indes blanche, avec de grandes taillades qui laiſſoient voir une veſte de ſatin cramoiſi avec une frange d'or. Comme il ſe vit tout prés des ennemis, il dit à ſes gens : *Mes amis, je n'entreprens pas de vous encourager par mes paroles ou par mon exemple ; j'eſpere de l'être moi-même par le vôtre : je ſuis perſuadé que vous ferez vôtre devoir comme bons & fidéles ſujets du Roi, nôtre commun maître, & connoiſſant comme je fais vôtre inviolable fidelité à ſon ſervice, je n'ai rien à vous dire ſinon que c'eſt ici la cauſe de*

Dieu, ce qu'il repeta encore, *c'est ici la cause de Dieu, c'est ici la cause de Dieu.* En même tems le Vice-Roi, Dom Alfonse, & Bazan s'avançant du côté où étoit le Licentié Carvajal, qui se joignit à eux, ils commencérent le choc. Gonzale Pizarre avoit aussi voulu se mettre à son avant-garde, & les siens l'obligérent de se poster avec sept ou huit cavaliers au côté de l'escadron. La cavalerie commença donc le combat, & d'abord on rompit les lances, puis on combatit avec des haches, des massuës & des épées. La cavalerie du Vice-Roi fut fort incommodée par une ligne d'arquebusiers. Le Vice-Roi combattant vigoureusement, renversa un nommé Montalve; mais à même tems Fernand de Torres le vint attaquer, & lui donna un coup de hache sur la tête, dont il fut si étourdi qu'il tomba à terre: aussi lui & son cheval étoient si fatiguez du travail de la nuit précedente, pendant laquelle ils avoient toûjours marché sans manger ni dormir, qu'il ne falloit pas un fort grand effort pour le faire tomber. Dans le même tems l'infanterie jettoit de si grands cris, & faisoit un si grand bruit, qu'on eût crû qu'il y avoit beaucoup plus de gens qu'il n'y en avoit en effet. Dés les premiers

coups Jean Cabrera fut tué. Sancho Sanchez d'Avila attaqua un escadron des ennemis, marchant à la tête des siens avec une épée à deux mains, dont il se servoit avec tant de force & d'adresse, qu'il avoit déja rompu & défait la moitié de l'escadron : mais comme ceux du parti de Pizarre étoient en beaucoup plus grand nombre que ceux qui suivoient Avila, il se trouva envelopé de toutes parts, & fut tué lui & la plûpart des siens. Le combat avoit été assez opiniâtré, & la victoire bien disputée par l'infanterie, jusques à ce qu'on eût vû tomber le Vice-Roi : mais ceux de son parti commencérent à se relâcher & à perdre cœur, si bien qu'ils furent vaincus, & plusieurs tuez. Le Licentié Carvajal courant çà & là sur le champ de bataille, rencontra le Capitaine Puelles qui vouloit achever de tuer le Vice-Roi, bien qu'il fût déja sans sentiment, & presque mort de sa chute & d'un coup d'arquebuse qu'il avoit reçû. Carvajal lui fit couper la tête, disant, *que c'étoit pour vanger la mort de son frere*, & ajoûtant, *que c'étoit là l'unique but qu'il s'étoit proposé en allant à cette expedition, plutôt que le service de Gonzale Pizarre*. Le combat fini, & Pizarre victorieux, il fit son-

ner la retraite pour rassembler toutes ses troupes qui poursuivoient encore les fuiards. Il demeura sur le champ de bataille du côté du Vice-Roi environ deux cens hommes, & il n'y en eut que sept de tuez du parti oposé. On fit enterrer les morts, en mettant sept ou huit ensemble dans une même fosse. Pizarre fit porter à Quito le corps du Vice-Roi, & celui de Sancho Sanchez, & les fit enterrer avec beaucoup de pompe & de solemnité, allant lui-même à l'enterrement & prenant le deüil. Peu de jours aprés il fit pendre dix ou douze personnes qui s'étoient cachées dans les Eglises & ailleurs. Le Licentié Alvarez, le Capitaine Benalcazar, & Dom Alfonse de Montemayor furent blessez & pris prisonniers. Pizarre vouloit faire couper la tête à Dom Alfonse: mais comme il avoit beaucoup d'amis, il y en eut plusieurs qui intercederent pour lui, faisant entendre à Pizarre qu'il ne pouvoit échaper de ses blessures. Quelque tems aprés Gomez d'Alvarado avertit Benalcazar qu'on avoit resolu de les empoisonner, ce qui fit qu'ils prirent de grandes précautions, tant à l'égard des alimens qu'à l'égard des remedes qu'on leur donnoit. Aussi est-il vrai que le Licentié Alvarez qui

qui ne pouvoit pas si facilement prendre les mêmes précautions ; parce qu'il étoit logé dans la maison de Cépéda, mourut peu de temps aprés : & on ne douta point qu'il n'eût été empoisonné dans un amandé. Pizarre voyant qu'il n'avoit pû réüssir comme il souhaitoit, à se défaire sécretement de Dom Alphonse par le poison, & désesperant d'ailleurs de gagner jamais son amitié, il résolut de l'envoyer en exil au Chili, qui étoit à plus de mil lieuës de là, & d'y envoyer aussi en même temps Rodrigue Nugnez de Bonilla, Trésorier de Quito, & sept ou huit autres qui avoient toûjours suivi le party du Vice-Roy, & s'étoient trouvez en tous les combats qui s'étoient donnez pour ses interêts. Il ne voulut pas les faire mourir, parce que plusieurs personnes intercederent pour eux, il ne vouloit pas aussi les retenir auprés de soy par la défiance qu'il en avoit : De les envoyer en quelque endroit du Perou que ce pût être, ne luy paroissoit pas non plus un bon party à prendre, parce que par tout ils pouvoient luy nuire. Cela luy fit donc prendre la résolution de les envoyer au Chili ; & pour cet effet il les mit entre les mains d'un de ses Capitaines, nommé Antoine d'Ul-

loa qu'il y envoyoit avec quelques soldats. Ce Capitaine leur avoit déja fait faire plus de quatre cens lieuës, la plûpart d'eux à pied, & sans que leurs blessures fussent entierement guéries, lors que le chagrin de se voir traitez de cette maniere, & le desir de la liberté leur firent prendre la résolution de se tirer de ses mains en l'attaquant luy & les siens, & de mourir ou se sauver de la captivité où ils étoient. Aprés s'être recommandez à Dieu, ils entreprirent la chose avec tant de courage & de résolution, qu'elle réüssit selon leur desir: ils prirent Antoine d'Ulloa, & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient. Dom Alphonse s'étant chargé du soin de garder les prisonniers, envoya quatre de ses Compagnons au port le plus voisin du lieu où ils étoient. Ils y trouverent un navire dont ils se rendirent maîtres par leurs soins & leur adresse, ayant eu bien de la peine à en venir à bout; parce qu'il y avoit sur ce vaisseau quelques soldats & quelques autres personnes qui étoient dans le party de Gonzale Pizarre, & qui suivoient ses sentimens. Dom Alphonse étant averti de ce qu'avoient fait ses Compagnons, & comment ils étoient maîtres d'un navire, il partit

luy & les autres qui étoient demeurez avec luy ; & laiſſant là leurs priſonniers, ils ſe rendirent au vaiſſeau, & ſe mirent en mer ſans pilote, ſans matelots, & ſans qu'aucun d'eux entendît la navigation : ainſi avec beaucoup de peine & de péril ils ſe rendirent à la nouvelle Eſpagne. Pizarre ne ſe contentant pas de témoigner ſa haine à ceux qui étoient tombez entre ſes mains le jour du combat, envoya le Capitaine Guevara à la Ville de Paſto, pour y prendre quelques perſonnes contre qui il avoit du chagrin ; il en fit pendre un, & bannit les autres. Il pardonna à Benalcazar, à condition & ſous promeſſe ſolemnelle d'être toûjours de ſon party & de prendre ſes interêts ; & ainſi il le renvoya dans ſon Gouvernement aavec une partie des gens qu'il en avoit amené. Aprés la bataille il raſſembla auſſi tout ce qu'il put des ſoldats du Vice-Roy, qui s'étoient ſauvez, à qui il repréſenta premierement les raiſons qu'il avoit de ſe plaindre d'eux : puis il ajoûta qu'il leur pardonnoit néanmoins, parce qu'il ſçavoit que les uns avoient été trompez, & les autres forcez, pour leur faire faire ce qu'ils avoient fait ; qu'ainſi il leur promettoit, s'ils le vou-

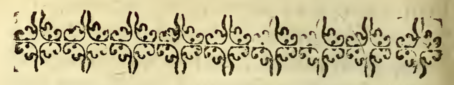
loient ſuivre, & faire leur devoir, qu'il les conſidéreroit & les traiteroit de la même maniere que les autres qui avoient toûjours été à ſon ſervice, & qu'ils pourroient attendre de luy les mêmes graces & les mêmes récompenſes. Ainſi il les fit demeurer dans ſon Camp, défendant expreſſément que perſonne ne les maltraitât ni de fait ni de paroles; bien qu'au fond il les ſoupçonnât toûjours, & ne ſe fiât pas beaucoup en eux. Il dépêcha des meſſagers de tous côtez pour porter la nouvelle de ſa Victoire, encourager ceux qui tenoient ſon party, & affermir par ce moyen de plus en plus ſa tyrannie. Il envoya le Capitaine Alarcon à Panama porter cette nouvelle à Hinoioſa; avec ordre d'amener avec luy en retournant Vela Nugnez & les autres priſonniers qui avoient été pris quelque temps auparavant par les gens de Hinoioſa. Il y avoit quelque-uns de ceux qui accompagnoient Pizarre, qui luy conſeilloient d'envoyer ſa flote le long des côtes de la nouvelle Eſpagne & de Nicaragua, pour prendre ou brûler tous les vaiſſeaux qu'ils y trouveroient; afin qu'on ne pût les venir attaquer par mer, & qu'aprés cela on feroit revenir toute la flote à

Los Reyes. *De cette maniere*, disoient-ils, *lorsqu'il viendra quelques dépêches & quelques ordres de la part de sa Majesté à Terre-Ferme, & qu'on n'y trouvera aucune commodité pour passer de là au Perou, ce sera une raison suffisante pour faire qu'on se trouve obligé, & même dans une necessité indispensable de vous faire un party avantageux, & de vous accorder à peu prés ce que vous souhaiterez.* Gonzale Pizarre ne voulut point suivre ce conseil, & crut que ce seroit faire paroître trop de défiance & de foiblesse, de prendre tant de précautions : Il avoit beaucoup de confiance en Hinoiosa & en ceux qui l'accompagnoient, & croyoit qu'à cet égard il ne falloit que se reposer sur leurs soins & leur vigilance : d'ailleurs il étoit si fier de la victoire qu'il avoit remporté sur le Vice-Roy, qu'il se croyoit en état d'agir ouvertement, & de résister à tout. Alarcon partit donc, fit heureusement son voyage, amena les prisonniers, & avec eux le fils de Gonzale Pizarre. Quand il fut prés de Porto Vieio il fit pendre Sayavedra & Lerma, deux des plus considérables entre les prisonniers, pour quelques paroles qu'on luy rapporta qu'ils avoient dit. Il voulut aussi faire pendre Rodrigue Me-

xia ; mais le fils de Gonzale Pizarre luy ſauva la vie par ſes ſollicitations & le témoignage qu'il rendit des bons traitemens qu'il en avoit receu. Alarcon mena Vela Nugnez à Quito, où Gonzale Pizarre luy pardonna le paſſé, en luy recommandant de prendre ſoigueuſement garde à ſa conduite & à ſes démarches à l'avenir, parce que le moindre ſujet de ſoupçon qu'il donneroit luy ſeroit fatal. De cette maniere il le menoit avec luy ſans qu'il fût ni priſonnier, ni auſſi en pleine liberté, & ainſi quand il retourna à Los Reyes, Nugnez fut auſſi du voyage. Le Licentié Cépéda un des Auditeurs ſuivit, & accompagna toûjours Gonzale Pizarre dans toute cette expédition. Il avoit tiré cet Auditeur de Los Reyes, & l'avoit emmené avec luy pour rompre l'Audiance Royale ; parce que de quatre Auditeurs dont elle étoit compoſée, le Licentié Alvarez s'en étoit allé avec le Vice-Roy, le Docteur Texada étoit parti pour l'Eſpagne. Ainſi Cép.da accompagnant Pizarre, il ne reſtoit plus des quatre que Zarate, qui ne pouvoit tenir ſeul l'Audiance, d'autant plûtôt qu'il étoit infirme, & preſque toûjours malade : De plus on avoit un peu moins de défiance de luy qu'on n'avoit

eu autrefois, depuis que Gonzale Pizarre luy avoit pris presque par force une de ses filles, & l'avoit mariée avec Blas Soto son frere. Ce n'est pas qu'à la verité le Licentié Zarate ne fût toûjours bien intentionné pour le service de sa Majesté, bien qu'il fût obligé par la necessité du temps, & la disposition des affaires de dissimuler, & faire quelques complimens au Tyran.





LIVRE SIXIE'ME.

Où il eſt parlé du voïage du Licentié de la Gaſca au Perou ; comment il vainquit Gonzale Pizarre, & établit la paix dans le païs.

CHAPITRE I.

Le Capitaine Carvajal ſuit ſa route, & marche contre Diegue Centeno, qu'il batit en diverſes occaſions.

ON a rapporté dans le Livre précédent comment le Capitaine Carvajal étoit parti de Cuſco avec trois cens hommes, grand nombre de chevaux, d'arquebuſes & d'autres armes. Il paſſa par le Collao, prenant la route de la Province de Paria, où étoit Diegue Centeno avec environ 250 hommes, réſolu d'attendre ſon ennemi, & de luy donner bataille. Quand Carvajal fut arrivé à deux lieuës de la Ville de Paria, Diegue Centeno ſe retira un peu, & paſſa de l'autre côté de la Ville, pour ſe

poster ſur le bord de la riviere, où le poste luy parut plus avantageux & plus ſeur. Le Capitaine Carvajal ſe logea avec tous les ſiens dans le Tambo de Paria, à une lieuë des ennemis. Le lendemain Diegue Centeno envoya quinze Arquebuſiers fort bien montez, pour préſenter la bataille à Carvajal : Ils s'avancerent juſqu'à un jet de pierre de ſon camp; de ſorte qu'ils ſe pouvoient parler les uns aux autres. Ils s'addreſſerent donc à Carvajal, & luy dirent *que Diegue Centeno étoit prêt de combattre pour les interêts de ſa Majeſté ; mais que ſi luy qui avoit vieilli au ſervice du Roy, vouloit penſer à luy-même, conſidérer la mauvaiſe cauſe qu'il défendoit, & rentrer dans ſon devoir, ils feroient tous gloire de luy obéïr.* Carvajal étoit à la tête de ſes Troupes, & ne faiſoit que rire & ſe mocquer de ce que diſoient les gens de Centeno; ſi bien que de part & d'autres ils commencérent à ſe dire des injures, & à s'appeller mutuellement traîtres & rebelles: les quinze Cavaliers firent leur décharge, puis retournérent à leurs gens, ayant à peu prés reconnu le nombre & la diſpoſition des ennemis. C'étoit le Vendredy Saint de l'an mil cinq cens quarante-ſix. Incontinent Carvajal dé-

campa, & se mit en marche pour aller attaquer les ennemis. Ils ne jugerent pas alors à propos de l'attendre; mais ils se retirerent dans un poste avantageux, où il n'étoit pas aisé de les aller attaquer, à dessein de ne point hazarder la bataille, mais de se contenter d'escarmoucher, & faire quelques attaques pendant la nuit; parce qu'on leur avoit rapporté le mécontentement de la plûpart de ceux qui suivoient Carvajal, & qu'ainsi ils espéroient que plusieurs l'abandonneroient pour se rendre à eux; en sorte qu'ils vainqueroient de cette maniere sans peine & sans risque. On craignoit le succés d'une journée, à cause du grand nombre d'Arquebusiers qu'avoit Carvajal, bien qu'il eussent de leur côté un grand avantage sur luy par le nombre de leur Cavalerie. A la verité cette résolution de se retirer avoit esté contre le sentiment de Centeno, qui vouloit qu'on attendît les ennemis pour les combattre : Mais comme tous les habitans de la Ville de Plata qui l'accompagnoient furent d'un avis contraire, il résolut de s'y conformer, toûjours dans le dessein pourtant de ne refuser pas la bataille, si l'occasion s'en presentoit favorable. Il se retira donc, & fit une marche

de quinze lieuës dans le jour & la nuit. Carvajal le ſuivit toûjours de prés, & ſe campa le plus proche qu'il put des ennemis, donnant cette nuit la garde à ceux en qui il ſe fioit le plus. Sur la minuit Diegue Centeno envoya quatre-vingt Cavaliers faire une attaque au camp des ennemis ; ce qu'ils firent vigoureuſement avec pluſieurs décharges de leurs arquebuſes. Carvajal de ſon côté fit mettre ſes gens en bataille, & les tint toute la nuit en ordre, ſans permettre qu'aucun quittât ſon poſte, ni ſortît des rangs ; parce qu'il craignoit auſſi que quelques-uns l'abandonnaſſent, & ſe rangeaſſent dans le party de ſes ennemis. Ainſi par ſes ſoins & ſa vigilance, il empêcha que la choſe n'arrivât, & paſſa toute la nuit ſans perdre un ſeul homme. Dés le matin à la pointe du jour Diegue Centeno décampa, & fit ce jour-là dix lieuës toûjours avec la même diligence. Carvajal le ſuivit d'aſſez prés, & rencontra ſur le chemin un ſoldat qui étoit demeuré derriere par la laſſitude qui l'avoit empêché de pouvoir ſuivre, il le fit pendre ſur le champ, jurant qu'il en feroit de même à tous ceux qu'il attraperoit. Il continua donc oûjours ſa pourſuite, & Diegue Centeno étant re-

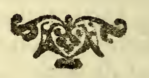
tourné par un autre chemin à Paria, il prit la route du Collao, sans que Carvajal cessât de le poursuivre avec plus de précipitation & de diligence qu'il ne semble être possible à des gens de guerre : En effet il y eut des jours qu'ils firent jusqu'à douze ou quinze lieuës presque toûjours en vûë les uns des autres. Carvajal étant arrivé à Hayohayo y trouva douze des soldats de Dom Diegue, qu'il fit tous pendre, & passa outre. Comme ils faisoient de si grandes journées, il y eut plusieurs gens de l'un & de l'autre party, qui demeuroient derriere de fatigue & de lassitude, & qui se cachoient le mieux qu'il leur étoit possible. Diegue Centeno voyant que plus il alloit en avant, moins il se trouvoit en état de résister à son ennemi, il se plaignoit de ses Capitaines & de ses amis qui l'avoient empêché de donner bataille lorsqu'il le vouloit faire. Il trouvoit que tout le pays par où il passoit, étoit déclaré pour Gonzale Pizarre : ainsi il jugea à propos de marcher vers la côte de la mer, & prit le chemin d'Arequipa. Il envoya cependant le Capitaine Ribadeneyra, afin que s'il trouvoit quelque navire le long de la côte, il s'en rendît maître par argent ou par adresse, &

'amenât à Arequipa ; & qu'ainſi il le trouvât tout prêt à s'y embarquer dés le moment qu'il ſeroit arrivé dans ce lieu-là. Ribadeneyra trouva par hazard un navire qui étoit prêt à partir pour s'en aller au Chili : la nuit il prit un bateau qui le conduiſit au navire, où il entra, & s'en rendit facilement maître, & le trouva fort bien pourveu des choſes néceſſaires. Diegue Centeno arriva alors à Arequipa, & un peu moins de deux jours aprés y arriva auſſi Carvajal qui le pourſuivoit. Diegue Centeno attendoit avec impatience un vaiſſeau : mais voyant qu'il n'en avoit aucunes nouvelles, que cependant ſon ennemi s'approchoit, & qu'il ne luy reſtoit plus qu'environ quatre-vingt hommes, il réſolut de les congédier, afin qu'ils ſe ſauvaſſent ſéparément les uns d'un côté, les autres de l'autre le mieux qu'ils pourroient. Luy-même ſe ſauva comme il put dans les montagnes avec deux de ſes amis : il demeura caché dans une caverne, ſans pouvoir être découvert quelque ſoin qu'on y prît, & cela juſqu'au tems que le Licentié de la Gaſca vint au Perou. Le Cacique du pays où étoit Centeno, luy donnoit à manger ſans le découvrir à perſonne. Carvajal arriva à la côte d'Arequipa ; &

ayant appris que Centeno étoit caché, & ses gens disperſez çà & là, il envoya un Capitaine avec vingt Arquebuſiers, à la pourſuite de Lope de Mendoze, qu'il apprit qu'il n'étoit pas loin de là avec ſept ou huit ſoldats. Mendoze ſe retira ſi diligemment avec ſon petit nombre de gens, qu'encore qu'on le pourſuivît à grand'hâte plus de quatre-vingt lieuës durant, on ne le put jamais joindre; ainſi ceux qui le pourſuivoient s'en retournerent, & luy continua ſon chemin, tirant vers l'embouchure de la riviere de la Plata, où il luy arriva ce que nous dirons bien-tôt. Carvajal étant cependant entré à Arequipa, on vit paroître à la côte le navire qu'amenoit Ribadeneyra, & Carvajal apprit de quelques-uns des ſoldats de Centeno qui étoient demeurez dans cette Ville, la raiſon pourquoy on amenoit ce navire, & qui étoient ceux qui l'amenoient. Il s'informa auſſi du ſignal concerté entre Centeno & Ribadeneyra; & l'ayant ſçû, il fit cacher vingt Arquebuſiers ſur le bord de la mer, & fit faire le ſignal, eſpérant ſe rendre maître du navire. Ribadeneyra crut d'abord que cela ſe faiſoit de la part & par l'ordre de Centeno, & il envoya la chaloupe à terre: néanmoins

ayant quelque défiance & quelque ſoupçon de ce qui pouvoit être arrivé, il donna ordre à ceux qui étoient dans la chaloupe d'être fort ſur leurs gardes, & de reconnoître ſoigneuſement s'il n'y avoit point quelque ſupercherie, avant que de hazarder d'aller à terre. Ils le firent comme il leur avoit recommandé, & ne voulurent point s'approcher fort prés du bord qu'on ne leur fiſt voir Diegue Centeno : ils connurent donc aiſément par cette précaution la tromperie qu'on vouloit leur faire ; & s'étant promtement retirez à leur navire, ils mirent à la voile, & s'en allerent dans la Province de Nicaragua, laiſſant Diegue Centeno caché, comme nous avons dit, avec ſes deux compagnons, & quelques-uns des ſiens qui avoient fuï. Il y en eut de ceux qui s'étoient cachez en divers endroits ſur les montagnes, qui y furent tuez par les Indiens, ſuivant les ordres du Capitaine Carvajal qui leur commanda expreſſément de le faire ; ſi bien qu'il ne reſtoit plus perſonne de toute l'armée de Centeno, qui put donner le moindre ſujet de crainte. Aprés cela Carvajal prit la réſolution d'aller demeurer pour quelque temps dans la Ville de Plata ; tant parce

qu'il apprit que Diegue Centeno, & ceux qui l'avoient ſuivi, avoient caché dans ce lieu-là de grandes richeſſes, & tout ce qu'ils pouvoient avoir de plus conſidérable; que pour être en état de tirer & d'amaſſer tout l'argent qui venoit des mines. Il vouloit bien en faire part à Gonzale Pizarre pour ſubvenir aux frais de la guerre : mais il penſoit encore plus à ſon propre interêt, & à s'enrichir luy-même; parce qu'il étoit fort avide des richeſſes, comme on l'a déja remarqué. Il prit donc le chemin de Plata, & arriva dans cette Ville, qui ſe rendit à luy ſans aucune réſiſtance : il y fit quelque ſéjour, faiſant de toutes parts amas d'argent autant qu'il luy étoit poſſible, juſqu'à ce qu'il fut obligé d'en ſortir, par la raiſon qu'on va dire dans le Chapitre ſuivant.



CHAP.

CHAPITRE II.

Lope de Mendoze fuyant Carvajal rencontre quelques gens qui venoient de la riviere de la Plata : Ils se joignent, & retournent tous ensemble contre Carvajal.

LOpe de Mendoze ayant évité de tomber entre les mains du Mestre de Camp, & de ceux qu'il avoit envoyé à sa poursuite, continua son chemin pendant quelque temps le long de la côte, avec cinq ou six habitans de la Ville de Plata, entre lesquels étoient Alphonse de Camargo & Louis Pardomo. Comme ils virent que Gonzale Pizarre étoit maître paisible de tout le Royaume du Perou, & qu'il ne se trouvoit plus personne qui osât s'opposer à luy, ou qui fût en état de le faire, & qu'ainsi il n'y avoit plus de sureté pour eux en aucun endroit, ils résolurent de percer plus loin jusqu'au Gouvernement de Diegue de Roias. Ils suivirent le chemin que Diegue Centeno avoit pris lorsqu'Alphonse de Toro le poursuivoit; tant parce qu'ils étoient persuadez qu'ils ne seroient pas poursuivis par cette route, qu'à cause

que les Indiens qui appartenoient à Lope de Mendoze & à Diegue Centeno, étoient de ce côté-là, & qu'ils espéroient d'en recevoir du secours, des provisions, & quelques autres choses qui leur étoient nécessaires. De cette maniere, comme ils cheminoient par ces lieux déserts, ils rencontrerent Gabriel Vermudez de la Ville de Cuellar, qui avoient accompagné Diegue de Roias, quand il alla à la conquête de la riviere de la Plata. Vermudez s'étonnant de trouver là des Espagnols, les aborda; & s'étant reconnus les uns les autres, il leur conta » comment Diegue » de Roias, Philippe Gutierrez & Pierre » d'Heredia allant à cette découverte, » & combatant en chemin contre les » Indiens, Diegue de Roias avoit été » tué. Qu'aprés sa mort il y avoit eu de » grands démêlez entre François de » Mendoze son successeur, & les autres » Officiers, à cause de quoy Philippe » Gutierrez avoit été chassé & banni. » Qu'aprés cela continuant leurs décou» vertes, ils trouverent la riviere de la » Plata, & apprirent qu'il y avoit de » grandes richesses dans le pays d'alen» tour, où il y avoit des Espagnols qui » étoient entrez dans cette riviere par

la mer du Nord, & avoient fait des «
établiſſemens dans le voiſinage. Il «
ajouta qu'ils avoient trouvé les forts «
de Sebaſtien Gaboto, ou Chabot; di- «
ſant pluſieurs choſes ſurprenantes & «
merveilleuſes de ce pays-là. Qu'aprés «
cela, comme ils étoient dans le deſſein «
de paſſer outre, Pierre d'Heredia a- «
voit poignardé François de Mendoze, «
& que cette mort ayant cauſé de gran- «
des diviſions parmy eux, ils s'étoient «
trouvez, tant par cette raiſon, qu'à «
cauſe de leur petit nombre, hors «
d'état d'entreprendre une conquête ſi «
importante; & qu'ainſi il avoient pris «
les uns & les autres la réſolution de «
retourner au Perou, afin que ſa Maje- «
ſté, ou ceux qui commandoient en «
ſon nom & de ſa part, leur donnaſ- «
ſent pour Chef & pour Commandant «
quelqu'un à qui ils obéïſſent tous d'un «
commun accord, & qu'ainſi leurs di- «
viſions ne fuſſent plus un obſtacle à «
leur entrepriſe. Qu'ils avoient auſſi «
eſperé que la connoiſſance qu'on au- «
roit de la richeſſe du pays dont ils ve- «
noient, engageroit pluſieurs perſon- «
nes à ſe joindre à eux, & que par ce «
moyen ils ſeroient en état d'entre- «
prendre cette conquête, & d'y réüſſir »

» heureusement & sans beaucoup de
» peine. Que c'étoient là les raisons de
» leur retour, aprés avoir découvert six
» cens lieuës d'un pays fort plain, fort
» aisé à traverser, & passablement pour-
» vû de vivres & d'eau, à compter de-
» puis la Ville de Plata. Que depuis
» peu de jours il avoit appris par quel-
» ques Indiens qui avoient commerce
» dans le pays des Charcas, la révolte
» du Perou ; mais qu'ils n'avoient pû
» luy en dire la raison, ni ce qui l'avoit
» causée. Qu'ainsi il avoit pris les de-
» vans pour s'instruire de ce qui se pas-
» soit, & sçavoir l'état des choses, &
» qu'il étoit chargé de la part des Ca-
» pitaines & des principaux, d'offrir
» leur secours au party qui tenoit pour
» sa Majesté, s'il pouvoit le trouver,
» & s'y joindre, & que ce secours
» qu'il avoit à leur offrir, n'étoit pas
» méprisable, puisqu'ils avoient plu-
» sieurs bons chevaux, & des armes en
» quantité. Lope de Mendoze ayant
oüi ce récit, raconta aussi à Vermudez
la révolte du Perou depuis le commen-
cement jusqu'à l'état présent des cho-
ses, avec tout ce qui s'étoit passé. Là-
dessus Vermudez en vertu de sa commis-
sion, luy offrit au nom de tous, de

marcher contre le Mestre de Camp Carvajal ; puis ils s'avancerent ensemble à la rencontre des Troupes qui n'étoient pas fort éloignées. Quand elles eurent appris ce qui se passoit, ils reçurent tous Lope de Mendoze avec des témoignages de joye & d'affection, & confirmerent les offres que Vermudez luy avoit fait de leur part pour le service de sa Majesté contre Gonzale Pizarre & ses partisans. » Lope de Mendoze les remercia beaucoup, & leur representa « combien il leur seroit honorable & « glorieux de prendre le party du Roy, « leur légitime Souverain ; mais qu'ou- « tre cela il pouvoit les assurer qu'ils « auroient amplement de quoy vivre à « leur aise ; puisque remettant le pays « sous l'obéïssance de sa Majesté, Elle « leur accorderoit sans doute des pos- « sessions dans les meilleurs endroits. « Ainsi Mendoze s'étant mis à leur tête, les conduisit jusqu'au Village de Pocona, qui est à quarante lieuës de la Ville de Plata. De-là il envoya des gens en quelques lieux secrets & retirez, où luy & Diegue Centeno avoient caché en terre plus de mil marcs d'argent en barre : on les luy apporta, & il voulut les distribuer à ceux qu'il avoit si heureusement

rencontré, & qui l'avoient ſi généreuſement ſuivi; mais la plûpart ne voulurent rien prendre, tant parce qu'ils étoient riches, que parce qu'au Perou dans toutes les guerres dont nous avons parlé juſqu'icy, les ſoldats n'ont jamais voulu prendre une paye & une ſolde réglée; & ſi quelques-uns recevoient de l'argent, c'étoit toûjours, ou ſous prétexte de quelque ſecours préſent dont ils avoient beſoin, ou pour acheter des chevaux & des armes. La raiſon qu'on donne de cela, c'eſt qu'il n'y a point de ſi miſérable ſoldat qui ne croye mériter par ſes ſervices, que ceux à qui il les rend, réüſſiſſant dans leurs deſſeins, luy doivent faire donner un partage fort avantageux dans les meilleurs endroits du pays, tant les richeſſes qui s'y trouvent leur font concevoir de grandes eſpérances. Lope de Mendoze ſe trouva donc ainſi bien accompagné par ces gens qui venoient de la riviere de la Plata, au nombre de cent cinquante hommes, tous Cavaliers bien armez & bien équipez. Ce fut un malheur que Diegue Centeno ſe cacha comme il fit, au lieu de prendre le chemin que prit Lope de Mendoze, ainſi qu'il y avoit apparence qu'il le dût faire comme il l'avoit fait

autrefois ; parce que s'il l'eût fait effectivement, on ne peut presque douter que les affaires n'eussent mieux réüssi qu'elles ne firent.

CHAPITRE III.

Carvajal marche contre Lope de Mendoze & ses gens, les combat, remporte la Victoire, & fait mourir les Principaux.

CArvajal étoit en chemin pour aller d'Arequipa à la Ville de Plata avec dessein d'y faire du séjour ; parce qu'il avoit déja appris les heureux succez de Gonzale Pizarre qui ne trouvoit plus aucune opposition dans le pays, & qui luy avoit écrit, & luy avoit mandé sa Victoire & la mort du Vice-Roy. Etant arrivé à Paria il y apprit la nouvelle de ces gens qui venoient de la riviere de la Plata, & comment ils avoient rencontré Lope de Mendoze. Il sçut aussi en même temps qu'ils n'étoient pas tous bien unis ni d'un même sentiment, & qu'ils marchoient séparément, & par petites troupes, sans reconnoître la plûpart ni Capitaine, ni Chef, ni aucun

Superieur. Cela luy fit juger que pour bien réüssir contr'eux, & les combattre à son avantage, il falloit user de diligence, & les attaquer avant qu'ils eussent eu le temps de prendre quelques mesures pour se mieux unir, & se mettre en ordre de gens de guerre avec des Officiers & un Commandant à qui ils obéïssent. Ainsi dans deux jours de temps, Carvajal fit mettre ses Troupes en état le mieux qu'il put, & fut rejoint alors par les vingt Arquebusiers qui retournoient de la poursuite de Lope de Mendoze. Il partit donc le plus promtement qu'il luy fut possible, marchant à grandes journées, & encourageant ses gens par les assurances qu'il leur donnoit d'une Victoire aisée, sans péril, & sans perte d'un seul homme; parce qu'il avoit, leur disoit-il, des lettres des principaux Capitaines des ennemis, qui luy offroient leurs services; qu'ainsi toute leur peine consistoit dans la marche qu'ils avoient à faire pour arriver aux ennemis. D'ailleurs s'il en connoissoit quelques-uns parmy les siens qui fussent mal disposez, il les intimidoit par des menaces. Il continua donc sa marche, & par le chemin il joignit trente hommes à ceux qu'il avoit déja; de sorte qu'il se trou-

y a en avoir deux cens cinquante en tout. De cette maniere il arriva à Pocona, qui eſt à quatre-vingt lieuës de Paria ; & un jour vers les quatre heures aprés midy, il parut en bon ordre avec ſes Troupes ſur une hauteur. Lope de Mendoze étoit alors occupé à diſtribuer de l'argent à ceux qui en vouloient : Auſſi-tôt qu'il vit Carvajal, de la venuë duquel il avoit déja eu avis, il mit les Troupes en ordre ; & conſidérant que toute leur force conſiſtoit dans la Cavalerie, parce que preſque tous les Cavaliers étoient des gens conſidérables, bien montez & bien armez, il les poſta dans une plaine, à la vûë du Village dans lequel ils laiſſerent tout leur bagage, & Mendoze ſon argent ; en diſant qu'il eſperoit de leur valeur qu'ils ſeroient bien-tôt en état de le reprendre, & d'y joindre même celui de leurs ennemis. Carvajal étant deſcendu de deſſus la coline, ſe poſta dans un lieu que Lope de Mendoze venoit de quitter, qui étoit une grande place enceinte de murailles avec des ouvertures en quelques endroits. Il choiſit ce lieu pour y paſſer la nuit, parce qu'il luy ſembla commode, pour empêcher que ſes ennemis ne luy puſſent faire aucun mal avec leur Cavalerie, quand ils vou-

droient tenter de l'attaquer. Ce n'eſt pas qu'auſſi-tôt qu'il fut entré dans ce lieu, ſes gens ayant appris que Lope de Mendoze & les ſiens avoient laiſſé tout leur bagage dans la Bourgade, ils ſe débanderent pour l'aller piller; de maniere qu'il ne demeura pas quatre-vingt hommes au camp: en ſorte que ſi Lope de Mendoze les eût attaqué alors, il auroit pû les défaire fort aiſément, & auroit eu raiſon de regarder comme une adreſſe & une ruſe de guerre, de laiſſer le bagage expoſé à la diſcretion & à l'avidité des ennemis; puiſque ſouvent un ſemblable artifice a fait remporter des victoires ſignalées. Carvajal voyant ce déſordre dans lequel étoient ſes gens, fit battre une fauſſe allarme qui ne fut pas ſans effet, la plûpart ſe rendirent au camp: mais l'amour du gain & l'envie de piller étoient ſi fortes, que la plus grande partie de la nuit ſe paſſa avant qu'on pût les raſſembler tous. Il y avoit alors quelques complots ſecrets parmy les gens de Carvajal pour le tuer, à cauſe des mauvais traitemens qu'ils en avoient receu dans les guerres paſſées quand il s'étoit vû victorieux. Le chef du complot étoit un nommé Pierre d'Avendano, Sécretaire de Carvajal, & en qui il avoit

beaucoup de confiance. Afin de pouvoir plus aisément mettre son dessein en execution, il envoya un Indien adroit & rusé à Lope de Mendoze pour l'en avertir, & le prier de faire cette nuit-là quelque attaque, qui luy donnât la commodité d'executer son entreprise. Mendoze avoit eu dessein de se retirer à quatre ou cinq lieuës de-là, dans une plaine dont la situation luy auroit esté fort avantageuse pour combattre, à cause de sa Cavalerie. Mais sur cet avis d'Avendano, il fit préparer ses gens pour attaquer les ennemis aprés que la lune seroit couchée. Il prit cette précaution d'attendre qu'il fit obscur, pour éviter en partie le péril des armes à feu : Alors il s'avança en bon ordre vers les ennemis, ayant envoyé devant quelques coureurs qui prirent un des soldats de Carvajal ; on interrogea cet homme, & aprés en avoir tiré les éclaircissemens qu'on jugea à propos, on s'avança vers les entrées du Clos où estoient postées les Troupes ennemies. Ces entrées étoient gardées par des Arquebusiers & par des Piquiers. On les attaqua vigoureusement & avec beaucoup de courage, ils se défendirent de même. Le bruit des arquebuses, & les cris des combatans empêchoient qu'-

ils ne se pussent entendre les uns les autres, & l'obscurité de la nuit augmentoit la confusion & la terreur. Le Mestre de Camp couroit de toutes parts pour animer ses gens, donner ses ordres, & pourvoir à tout ce qui luy paroissoit nécessaire. Dans ce temps-là Pierre d'Avendano prit avec luy un Arquebusier qui étoit de son complot, & luy montrant Carvajal, l'encouragea à le tirer, & ne manquer pas son coup. Celuy-cy tira en effet, mais l'obscurité fut cause qu'il n'ajusta pas son coup comme il auroit souhaité, & luy donna seulement dans les fesses. Carvajal se sentant blessé, & voyant bien que le coup qu'il avoit receu venoit de quelques-uns des siens, & & non des ennemis, il jugea à propos de dissimuler pour l'heure; & prenant avec soy Avendano, de qui il n'avoit aucun soupçon, il se retira un peu à quartier, où il prit un vieux habit brun & un méchant chapeau, puis retourna au lieu du combat. Pierre d'Avendano le montra derechef à un autre Arquebusier, qui le tira sans le toucher : cependant ceux de dehors demandoient à haute voix si Carvajal étoit mort. Voyant qu'on ne leur répondoit point, & qu'on défendoit toûjours vigoureusement les

entrées, ſans qu'il leur fût poſſible de les forcer, Lope de Mendoze fit retirer les ſiens, & Carvajal demeura dans le Clos. Le nombre des morts de part & d'autre fut quatorze en tout, & il y eut quelques bleſſez. Carvajal ſe fit pancer ſécretement, diſſimulant pour lors ſa bleſſure; de ſorte qu'elle ne vint point à la connoiſſance de ſes Troupes. Dans ce tems-là un ſoldat de l'armée de Carvajal, nommé Palencia, quitta ſon camp, & s'en alla trouver Lope de Mendoze, à qui il apprit tout ce qui s'étoit paſſé; & de plus lui donna avis que le bagage de Carvajal étoit à cinq ou ſix lieuës de là dans un lieu qu'il luy marqua, & qu'il y avoit quantité d'or & d'argent, quelques chevaux, des arquebuſes & de la poudre. Lope de Mendoze ſur cet avis partit incontinent, & marcha pendant la nuit avec ſes gens, étant conduit par le ſoldat qui lui avoit donné cet avis. Il arriva donc à l'impreviſte au lieu où étoit ce bagage; & comme la nuit étoit fort obſcure, il y eut plus de ſoixante-dix de ſes gens qui s'égarerent & demeurerent derriere : néanmoins étant arrivé quelque temps avant le jour avec ceux qui le purent ſuivre, il ſe rendit aiſément maître de tout, ſans trouver aucune réſiſtance. Aprés cela,

confidérant qu'il n'avoit pas affez de monde pour réfifter à Carvajal, & fe mettre en état de l'attendre, il prit la réfolution de fe retirer par ce même défert dont on a parlé, & qui avoit fervi d'azile à Diegue Centeno. Il emmena avec luy ceux qui le purent fuivre, qui furent au nombre de cinquante hommes feulement, parce que tous les autres étoient demeurez en arriere: Ainfi ils arriverent à une riviere qui eft à deux lieuës & demie de Pocona. Carvajal ayant appris ce qui fe paffoit, décampa, & pourfuivit les ennemis avec tant de diligence, qu'il les joignit fur le bord de cette riviere où ils s'étoient poftez. Comme ils avoient beaucoup fatigué pendant toute la nuit, pour fe délaffer, les uns dormoient, les autres mangeoient. Carvajal avec cinquante hommes feulement qui l'avoient pû fuivre par la diligence avec laquelle il avoit marché, & la difficulté des chemins, les attaqua fur le midy. Ils crurent qu'il étoit fuivi de tous fes gens, & ainfi ils fe débanderent & fe mirent en fuite, chacun fe fauvant comme il pouvoit. Lope de Mendoze & Pierre d'Heredia furent pris, & on leur fit incontinent couper la tête, avec fix ou fept autres

des principaux qu'on traita de la même maniere. Carvajal prit tout leur bagage, tant celuy qu'ils luy avoient enlevé, que celuy qu'ils avoient d'ailleurs, & s'en retourna ainsi à Pocona. Il promit de ne faire aucun mal à tous ceux qui avoient échapé à la premiere furie du soldat, & leur fit même rendre leurs armes & leurs chevaux, avec tout le reste de ce qui leur avoit été pris. Il n'en retint que fort peu auprés de luy, & envoya les autres à Gonzale Pizarre. Aprés cela il partit avec ses Troupes, emmenant avec luy Alfonse de Camargo & Louis Perdomo, qui sont ceux que nous avons dit qui avoient fui avec Lope de Mendoze, & ausquels Carvajal accorda la vie, parce qu'ils luy découvrirent beaucoup d'argent que Diegue Centeno avoit caché en terre auprés de Paria. En effet il y trouva plus de cinquante mille écus, & s'en alla ainsi avec cet argent & ses Troupes à la Ville de Plata, dans la résolution d'y faire pendant quelque temps sa résidence. Quand il y fut arrivé, il y établit des Juges & des Magistrats de sa main, & envoya des Messagers par tout le Royaume, pour publier ses heureux succez. Il demeura cependant à Plata, amassant de toutes parts

& avec grand ſoin tout l'argent qu'il luy étoit poſſible, ſous prétexte d'envoyer du ſecours à Gonzale Pizarre : mais à la verité il en retenoit la plus grande partie pour luy-même.

CHAPITRE IV.

On découvre les mines de Potoſi : Le Capitaine Carvajal s'en rend maître.

LE Capitaine Carvajal ayant ſi bien réüſſi dans toutes ſes entrepriſes, & les évenemens ayant toûjours ſi bien répondu à ſes deſirs, qu'il ne trouvoit plus aucune oppoſition dans le pays où il étoit : il ſemble que la fortune, comme on parle, le voulut mettre au comble du bonheur, par la découverte des plus riches mines dont on eût encore oüy parler. Voicy comment. Quelques Indiens qui appartenoient à Jean de Ville Roel, habitant de la Ville de Plata, trouverent à dix-huit lieuës de cette Ville en voyageant de ce côté-là, une montagne fort haute, & ſeule au milieu d'une plaine dont elle étoit environnée : ils reconnurent par quelques indices qu'il y avoit des mines d'argent : Ils en tirerent pour eſſai, & l'ayant fondu & épu-

té, ils trouverent que la mine étoit fort bonne & fort riche, parce que tout ce qu'ils en tirerent étoit de l'argent tres-fin, & que là où elle rendoit le moins, ils tiroient d'un quintal quatre-vingt Marcs; ce qui eſt plus que tout ce qu'on a vû ou entendu dire d'aucune autre mine. Quand on apprit cela dans la Ville de Plata, les Magiſtrats ſe tranſporterent ſur le lieu, & firent une repartition entre les habitans de la Ville, mettant des bornes pour marquer où chacun auroit à faire travailler, ſelon les endroits qui paroiſſoient plus avantageux à chacun, & qu'ils pouvoient obtenir. Les Indiens Yanaconas [c'eſt-à-dire qui appartenoient aux Chrétiens comme leurs ſerviteurs] qui allerent pour travailler à ces mines, furent en ſi grand nombre, qu'en peu de temps il s'y en trouva plus de ſept mille établis dans le voiſinage. Ils travaillerent auſſi avec tant de ſoin & d'induſtrie, que par accord fait avec leurs maîtres, chaque Indien fourniſſoit au ſien, deux Marcs d'argent par ſemaine : ce qu'ils faiſoient avec tant de facilité, que chacun en pouvoit encore retenir autant, & plus pour lui-même. La Mine ou Marcaſſite qu'on tire des veines de cette montagne eſt de telle natu-

re, qu'on ne la peut fondre de la maniere ordinaire avec les ſoufflets, comme on fait les autres tirées d'ailleurs : mais il faut néceſſairement pour en venir à bout, ſe ſervir de ces Guairas, ou petits fourneaux des Indiens, où l'on met du charbon & de la fiente de brebis, qui s'allument d'eux-mêmes par le vent, ſans aucun autre inſtrument. On nomma ces mines, les mines de Potoſi, parce que c'étoit le nom de tout ce Canton-là. La facilité que les Indiens y trouvoient, & le grand profit qu'ils en retiroient pour eux-mêmes, outre ce qu'ils en donnoient à leurs maîtres par la convention faite avec eux, furent cauſe que quand ils y étoient une fois entrez, on ne pouvoit plus les obliger à en ſortir, pour les faire travailler ailleurs. En effet ils étoient à couvert dans ce lieu-là de tous les périls, & exemps de toutes les peines à quoy ils étoient expoſez, & qu'ils avoient à ſupporter dans les autres mines par les ſoufflets, la fumée & les exhalaiſons du charbon, & de la matiere même qui ſe fond. On ne manqua pas de faire incontinent porter de ce côté-là les vivres néceſſaires ; cependant le nombre des gens qui s'y rendoient étoit ſi grand, que la neceſſité s'y fit bien-tôt

ſentir ; en ſorte que le ſac de Maïz yvalut jusqu'à vingt écus, & le ſac de froment le double, & un petit ſac de Coca trente peſos : cela paſſa même plus loin dans la ſuite. La grande richeſſe de ces mines fit abandonner les autres de ce voiſinage, particulierement celles de Porco, d'où Fernand Pizarre avoit pourtant trouvé le moyen de tirer de grandes richeſſes. Tous ceux qui travailloient à tirer de l'or à Carabaya, & dans les rivieres, quitterent, & ſe rendirent à Potoſi, où ils trouvoient incomparablement plus de profit que dans les autres lieux. Ceux qui ſont entendus en ces ſortes de choſes, croyent par pluſieurs ſignes qu'ils remarquent, que cette mine continuëra toûjours d'être bonne, & ne s'épuiſera pas aiſément. Carvajal ne manqua pas de profiter d'une occaſion ſi favorable, & commença à amaſſer de l'argent avec beaucoup de ſoin & d'empreſſement. Premierement il s'appropria tous les Indiens Yanaconas qui appartenoient aux Habitans qui luy avoient eſté contraires, & qui étoient morts, ou s'en étoient fuïs : de plus il aſſembla plus de dix mille moutons qui ſervoient à porter des vivres, & qui appartenoient aux Indiens de ſa Majeſté ou à d'autres : ſi bien qu'en

peu de temps il amaſſa prés de 200000 francs, ſans en faire aucune part aux ſoldats qui l'avoient ſuivi. Cela les chagrina & les irrita ſi fort contre luy, qu'ils comploterent de le tuer : Les chefs de l'entrepriſe étoient Louis Pardomo, Alphonſe de Camargo, Diegue de Balſameda, & Diegue de Luxan, qui avec pluſieurs autres juſqu'au nombre de trente, avoient réſolu d'executer la choſe environ un mois, ou un peu plus aprés que Carvajal fut arrivé à la Ville de Plata. Quelque obſtacle qu'ils rencontrerent à l'execution de leur deſſein, le leur fit differer & remettre à un autre jour que celuy qu'ils avoient pris. On ne ſçait comment cependant la choſe vint à la connoiſſance de Carvajal, qui fit mourir cruellement Louis Pardomo, Camargo, Orbaneia, Balſameda & dix ou douze autres des principaux, & bannit les autres. Ces executions ſéveres & cruelles qu'il faiſoit ſans miſericorde en de pareilles occaſions, intimiderent ſi fort tout le monde, que perſonne aprés cela n'oſoit plus entreprendre rien de ſemblable ; parce que non ſeulement l'intention & la volonté d'attenter quelque choſe contre luy, quand elle étoit connuë, paſſoit pour un crime irrémiſſi-

ble : mais ſur les moindres ſoupçons même, il n'y alloit pas moins que de la vie : ainſi un frere n'oſoit là-deſſus ſe fier à ſon frere. On peut par-là répondre à ce que pluſieurs perſonnes conſiderables ont imputé aux ſerviteurs de ſa Majeſté, en les accuſant de foibleſſe ou de négligence, de n'avoir pas fait périr Carvajal comme il le meritoit. En effet, il ſemble qu'il y avoit aſſez de gens qui avoient interêt à l'entreprendre, pour ſe tirer d'une ſervitude ſi cruelle & ſi périlleuſe que celle où on étoit avec lui : mais la ſurpriſe qu'on peut avoir là-deſſus, doit ceſſer, quand on conſiderera qu'il ſe forma en effet pluſieurs complots contre lui ; mais qu'ils vinrent toûjours à ſa connoiſſance, & que quatre ou cinq qu'il découvrit, coûtérent la vie à plus de cinquante perſonnes. Cela faiſoit donc que tout le monde étoit intimidé, d'autant plûtôt que donnant de groſſes récompenſes à ceux qui lui découvroient quelque deſſein formé contre lui, il y en avoit peu qui oſaſſent ſe hazarder à en former ; on aimoit mieux temporiſer & attendre un tems & des conjonctures plus favorables pour ſe voir délivrer de ce cruel Tiran. Il demeura donc ainſi paiſible &

tranquille dans la Ville de Plata, faiſant ſouvent ſçavoir des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Gonzale Pizarre, & lui envoïant auſſi bonne quantité d'argent, tant de ce qui luy appartenoit de droit, que du quint Roïal qu'il prenoit, & des biens de ceux qu'il faiſoit mourir, dont il prenoit les Indiens, & en tiroit les revenus, ſous prétexte de les emploïer pour les frais de la guerre.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre part de Quito, & va à Los Reyes : ce qu'il y fait, & comment il y agit.

APrés la défaite & la mort du Vice-Roy, Gonzale demeura aſſez long-tems à Quito, dépêchant pluſieurs commiſſions pour les gens de guerre qu'il envoïoit en divers endroits. Il en envoïa quelques-uns avec l'Adelantado Benalcazar, à qui il pardonna, & qu'il reçut en ſes bonnes graces : d'autres avec le Capitaine Ulloa, qui étoit venu du Chili de la part de Pierre de Valdivia, pour demander du ſecours, afin de pouvoir faire des conquêtes en ce païs-là. Il en envoïa auſſi d'autres en d'autres

lieux, ſi bien qu'il demeura avec environ cinq cens hommes, ſe réjoüiſſant & faiſant des fêtes preſque continuelles, depuis le dix-huit de Janvier de l'an mil cinq cens quarante-ſix, jour auquel ſe donna la bataille où le Vice-Roy fut tué, juſqu'à la my-Juillet de la même année. On parloit diverſement des raiſons qui l'obligeoient à faire un ſéjour ſi conſiderable dans cette Ville. Les uns diſoient que c'étoit pour être plus promtement informé des nouvelles & des ordres qui viendroient d'Eſpagne : les autres penſoient que c'étoit à cauſe du grand profit qui lui revenoit des mines d'or qu'on avoit découvertes en ce païs-là : mais il y en avoit auſſi qui étoient perſuadez, qu'il étoit retenu par l'amour qu'il avoit pour cette femme dont on a parlé, & dont il avoit fait tuer le mary par ce Vincent Pablo qui fut condamné à mort, & executé pour ce crime à Valladolid. Cette femme ſe trouva groſſe aprés la mort de ſon mary, ſon pere fit mourir l'enfant qu'elle mit au monde, & pour ce crime Pierre de Puelles le fit pendre. Enfin, Gonzale Pizarre reſolut de partir de Quito, pour aller à Los Reyes & y faire quelque ſéjour. On diſoit qu'une des principales

raiſons qui luy avoit fait prendre cette reſolution, étoit les ſoupçons qu'il avoit contre ſon Lieutenant dans cette Ville, le Capitaine Lorenço d'Aldana,qui étoit ſi aimé de tout le monde, qu'il ſe trouvoit à peu prés en état de réuſſir en tout ce qu'il auroit voulu entreprendre. Pizarre avoit auſſi quelques ſoupçons contre ſon Meſtre de Camp Carvajal, qu'il craignoit qui s'enorgüeillit par tant de victoires qu'il avoit remporté, & qui ſe voïant fort éloigné de lui, pourroit aiſément ſe mettre dans l'eſprit de ſecoüer le joug de ſon autorité, & ſe rendre indépendant. Il partit donc de Quito, y laiſſant pour ſon Lieutenant & Capitaine General, Pierre de Puelles, avec trois cens hommes. Il avoit beaucoup de confiance en lui, parce qu'il l'avoit ſecouru à propos & dans ſon grand beſoin, lors qu'il alloit de Cuſco à Los Reyes, & que ſon armée étoit ſur le point de ſe diſſiper & de l'abandonner, ſi Puelles n'y fût arrivé à propos pour les encourager tous. Outre cela encore, il lui ſembloit de voir en ce Capitaine, pluſieurs qualitez,qui luy promettoient une entiere ſûreté de ſa part, & que même ſi ſa Majeſté envoïoit quelques gens par le Gouvernement de Benalcazar, Pierre de

de Puelles feroit homme à les empêcher de pouvoir entrer dans le païs, & à leur réfifter vigoureufement. Sur la route, Gonzale Pizarre agiffoit, & étoit traité par tout en homme qui joüiffoit paifiblement & tranquillement de fon autorité de Gouverneur du Perou, & qui fembloit en fi grande sûreté, qu'il n'avoit aucun revers à craindre, & que fa Majefté même feroit obligée de luy faire quelque party avantageux. D'ailleurs fes ferviteurs & fes foldats lui obéïffoient & le refpectoient, comme des gens qui paroiffoient pleinement perfuadez qu'ils avoient à dépendre toute leur vie de luy, & paffer le refte de leurs jours foûmis à fon autorité. On tenoit pour bonnes & sûres les répartitions d'Indiens qu'il faifoit, & on ne doutoit pas qu'elles ne fuffent de longue durée. Luy & fes principaux Officiers, feignoient & publioient qu'ils recevoient fouvent des lettres de plufieurs grands Seigneurs d'Efpagne, qui le loüoient & approuvoient ce qu'il avoit fait, le juftifiant par les infractions qu'on avoit fait aux privileges & aux droits legitimes dont on joüiffoit au Perou, & lui offrant même leur faveur & leur crédit pour appuïer fes interêts. Ce n'eft pas que les

gens un peu éclairez ne connussent clairement que ce n'étoit qu'un artifice, & une chose inventée à plaisir & sans aucun fondement dans la verité. Quand il fut arrivé à la Ville de Saint Michel, aïant appris qu'il y avoit dans ce voisinage plusieurs Indiens non soûmis, il donna ordre qu'on fit un nouvel établissement dans la Province de Garrochamba, afin de pouvoir aisément les attaquer de-là : il laissa pour Chef de cette entreprise le Capitaine Mercadillo avec cent trente hommes, reglant entr'eux par avance le partage du païs & des conquêtes qu'ils y feroient. Il envoïa le Capitaine Porcel avec soixante hommes, pour continuer sa conquête des Bracamoros. En tout cela il vouloit faire croire qu'il agissoit ainsi pour le bien & l'avantage du païs : mais son intention principale étoit de tenir toûjours des gens de guerre en état & en haleine, en cas qu'il vint à en avoir besoin. Outre ce qu'on vient de dire, Gonzale Pizarre avoit envoïé en partant de Quito, le Licentié Carvajal avec quelques soldats par mer, dans les navires que le Capitaine Jean Alonse Palomino avoit amenez de Nicaragua, de la poursuite de Verdugo, &

luy avoit donné ordre de pourvoir en chemin faiſant, à tout ce qu'il jugeroit neceſſaire pour la ſûreté de la côte. Carvajal ſe rejoignit à Pizarre dans la Ville de Truxillo, & ils allérent enſemble par terre avec deux cens hommes jusqu'à Los Reyes. Quand ils furent arrivez auprés de la Ville, il y eut divers ſentimens ſur les cérémonies qu'on feroit pour l'entrée & la réception de Pizarre. Ses Capitaines diſoient qu'il falloit ſortir au devant de luy avec le dais, ſous lequel il marcheroit à la maniere des Rois : d'autres par une flatterie encore plus outrée, vouloient qu'on abâtit une partie des murailles de la Ville & quelques maiſons, & qu'on luy fit ainſi un nouveau chemin pour ſon entrée ; afin de conſerver d'autant mieux le ſouvenir de ſa victoire, comme on faiſoit autrefois à Rome à ceux à qui on accordoit l'honneur du triomphe. Gonzale Pizarre ſuivit en cela, comme il faiſoit dans toutes les choſes importantes, le ſentiment & l'avis du Licentié Carvajal, qui fut d'entrer à cheval, précedé par ſes Capitaines, qui marchoient à pied, tenant leurs chevaux par la bride : il avoit à ſes côtez l'Archevêque

de Los Reyes, l'Evêque de Cuſco, l'Evêque de Quito, & l'Evêque de Bogota, qui étoit venu par la voye de Cartagéne, pour ſe faire conſacrer au Perou. Pizarre étoit auſſi accompagné dans ſon entrée, par ſon Lieutenant Lorenço d'Aldana, & tous les Magiſtrats & les habitans de la Ville, ſans qu'il en manquât aucun. Les ruës étoient propres & bien ornées, jonchées d'herbes & de fleurs : les cloches de toutes les Egliſes & de tous les Monaſteres ſonnoient ; & devant luy marchoit une muſique compoſée de trompettes, de tymbales, & de pluſieurs autres inſtrumens. Pizarre fut conduit ainſi en pompe juſqu'à la grand'Egliſe ; puis de-là juſques à ſa maiſon. Depuis ce tems-là, il commença à agir avec beaucoup plus de hauteur, & marquer plus d'orgüeil qu'il n'avoit encore jamais fait, ſuivant les grandes idées qu'il s'étoit fait de ſoy-même par tous ces dehors, ſelon le caractere des petits eſprits. Il avoit une garde de quatre-vingt halebardiers, outre pluſieurs cavaliers qui l'accompagnoient toûjours. Perſonne n'oſoit s'aſſeoir en ſa preſence, & il y avoit fort peu de gens pour qui il ſe découvrit. Toutes ces façons de faire &

tes hauteurs, jointes aux paroles désobligeantes & injurieuses qu'il disoit souvent à plusieurs, mécontentérent tout le monde. Il faut ajoûter encore qu'il donnoit un autre sujet de mécontentement aux gens de guerre, en ne les païant point. Tout cela ne manqua pas de produire son effet dans la suite, comme on le verra, bien qu'on dissimulât sans découvrir ses sentimens, jusques à ce qu'on en trouvât une occasion favorable.

CHAPITRE VI.

Le Licentié de la Gasca reçoit des ordres & commission de sa Majesté, pour rétablir la paix, & remettre les choses en bon état au Perou : Il s'embarque & arrive à Terre-ferme.

SA Majesté Charles V. Empereur & Roy d'Espagne, étoit en Allemagne avec toute sa Cour, dans le tems qu'il apprit ce qui se passoit au Perou : il étoit alors occupé à ruïner & à détruire le parti des Lutheriens, & des autres qui s'étoient séparez de l'Eglise Romaine, pour les réduire & les ramener par la force à la reconnoître & à luy obéïr. Ce Monarque voulut parler luy-même à

Diegue Alvarez de Cueto, beau-frere du Vice-Roy, & à François Maldonat, envoïé par Gonzale Pizarre : Ils étoient allez l'un & l'autre pour rendre compte à ſa Majeſté de ce qui s'étoit paſſé au Perou : mais on ne ſçavoit encore rien à la Cour de la mort du Vice-Roy Blaſco Nugnez Vela, & en effet il étoit impoſſible qu'on en eût alors pû apprendre la nouvelle. On commença donc à examiner quels remédes il faudroit apporter aux maux qu'on connoiſſoit : Il eſt vray que l'affaire tira un peu en longueur, parce que ſa Majeſté n'étoit pas en Eſpagne, & que ſouvent même il étoit attaqué de maladie. Enfin, la réſolution fut priſe d'envoïer au Perou le Licentié Pierre de la Gaſca, qui étoit alors du Conſeil de la ſainte & generale Inquiſition. C'étoit un homme dont les lumieres & la prudence étoient fort connuës, par les diverſes expériences qu'on en avoit fait en pluſieurs affaires, & particulierement par les bons ordres qu'il avoit mis, & les préparatifs qu'il avoit faits peu d'années auparavànt dans le Roïaume de Valence, contre la flotte des Turcs & des Mores qu'on y attendoit : comme auſſi dans les autres choſes concernant les nouveaux Convertis de ce

Roïaume, qui ſe paſſérent pendant le tems qu'il y étoit occupé à l'expedition de quelques affaires concernant le Saint Office, & pour leſquelles ſa Majeſté luy avoit donné commiſſion. Le titre qu'on luy donna en l'envoïant au Perou, fut celui de Préſident de l'Audiance Roïale de ce Roïaume-là, avec un plein pouvoir pour tout ce qui concernoit le gouvernement du païs; pour en calmer tous les mouvemens & y rétablir la paix, & pardonner comme il le jugeroit à propos toutes les fautes commiſes avant ſon arrivée, comme auſſi celles qui ſe commettroient pendant ſon ſéjour. Il emmena avec luy pour Auditeurs, le Licentié André de Ganas, & le Licentié Renteria. On luy donna auſſi tous les pouvoirs & les ordres néceſſaires pour lever des troupes en cas de beſoin. Il eſt vray que ces ordres furent ſecrets, & qu'on ne voulut pas les publier ni en faire bruit; parce qu'on vouloit tenter les voïes de la douceur, & qu'ainſi il ne parloit que de grace & de pardon, & d'emploïer tous les moïens les plus doux qu'il luy ſeroit poſſible de trouver pour le rétabliſſement de la paix & de la tranquillité en ce païs-là. Il s'embarqua & mit à la voile dans le mois de May

de l'an mil cinq cens quarante-ſix, ſans emmener avec luy aucuns ſoldats ; mais ſeulement ſes valets & les Officiers de ſa maiſon. En arrivant à Sainte Marthe, il apprit comment Melchior Verdugo avoit été battu & défait par les gens de Hinoïoſa, & qu'avec ce qu'il avoit pû ſauver de ſa déroute, il l'attendoit à Cartagéne. Cela luy fit prendre la réſolution de paſſer à Nombre de Dios, pour ne donner aucun ſoupçon à Hinoïoſa & à ſes gens, & ne les éfaroucher point. Il ſçavoit qu'ils haïſſoient extrêmement Verdugo, & que s'il luy parloit ou l'emmenoit avec luy, il ne leur en faudroit pas davantage pour les empêcher de le recevoir ou de l'écouter luy-même. Il alla donc moüiller au Port de Nombre de Dios, où Hinoïoſa avoit laiſſé Hernan Mexia de Guſman, vec cent quatre-vingts hommes pour garder ce lieu là, & le voiſinage contre Melchior Verdugo. Le Préſident fit mettre à terre le Maréchal de Camp Alfonſe d'Alvarado, qui étoit venu avec luy d'Eſpagne : Alvarado parla à Hernan Mexia, & luy fit ſçavoir la venuë du Préſident, luy apprenant qui il étoit, & pourquoy il venoit. Aprés pluſieurs diſcours, ils prirent congé l'un de l'autre & ſe ſéparérent, ſans s'être

s'être ouverts ny avoir declaré leurs ſentimens; parce que chacun d'eux avoit ſes ſoupçons & ſe tenoit ſur ſes gardes. Alfonſe d'Alvarado retourna au vaiſſeau, & Fernand Mexia envoïa ſupplier le Préſident de vouloir débarquer & venir à terre, ce qu'il fit : Mexia étant allé au devant de luy dans une barque avec vingt arquebuſiers, & aïant laiſſé le reſte de ſes troupes en ordre ſur le bord de la mer, il entra dans la chaloupe du Préſident, & le conduiſit à terre, où il luy fit faire une ſalve & le fit recevoir avec beaucoup d'honneur. Aprés cela le Préſident l'aïant tiré à part, luy parla en particulier, & luy dit le ſujet & les raiſons de ſa venuë. Mexia de ſon côté luy ouvrit ſon cœur, & luy témoigna ,, que ſon intention étoit d'obéïr à ſa Majeſ- ,, té & luy rendre ſes ſervices : Que ,, pour cela il y avoit long-tems qu'il dé- ,, ſiroit de voir venir quelqu'un de ſa ,, part. Qu'heureuſement les choſes ſe ,, trouvoient dans une diſpoſition tres- ,, favorable pour ſe découvrir, & faire ,, ce qu'il avoit reſolu, ſans que per- ,, ſonne s'y pût oppoſer, parce qu'il ſe ,, trouvoit alors à la tête, & ſeul Com- ,, mandant de la plûpart des troupes de ,, Gonzale Pizarre, qui étoient dans le ,,

„ voiſinage, & dont la plus conſidera-
„ ble partie étoit dans cette Ville de
„ Nombre de Dios. Que Hinoïoſa & les
„ autres Capitaines étant allez à Pana-
„ ma, il ſe trouvoit en état, ſi le Préſi-
„ dent le jugeoit à propos, de ſe décla-
„ rer hautement & ouvertement pour ſa
„ Majeſté, & qu'il étoit tout prêt de le
„ faire : qu'ils pourroient aller enſem-
„ ble à Panama, & ſe rendre aiſément
„ maîtres de la flotte, par les moïens
„ qu'il luy expliqua. Que de plus il ju-
„ geoit par des conjectures aſſez vray-
„ ſemblables, que Hinoïoſa & ſes Capi-
„ taines étant bien inſtruits des inten-
„ tions du Préſident & du deſſein de ſa
„ venuë, ne luy feroient aucune oppoſi-
„ tion; mais le recevroient avec plaiſir.
Le Préſident le remercia de ſes bonnes
intentions, & luy dit : „ Qu'il falloit au-
„ tant qu'il ſeroit poſſible, prendre les
„ voïes de la douceur; parce que l'in-
„ tention de ſa Majeſté étoit, qu'on re-
„ mît le calme & la tranquillité dans le
„ païs, ſans être obligé d'en venir à la
„ guerre, s'il y avoit moïen; & qu'ainſi
„ il avoit deſſein de faire tout ce qu'il
„ pourroit pour cela, & qu'il étoit bien
„ aiſe que tout le monde en fut averti.
„ Que perſonne ne pouvant ignorer qu'-

une des principales cauſes des mouve- «
mens & des déſordres qu'on voïoit «
dans le païs, avoit été la rigueur ex- «
ceſſive du Vice-Roy, il étoit juſte de «
faire connoître à tous la douceur avec «
laquelle le Roy vouloit qu'on y remé- «
diât. Qu'on pouvoit eſperer que cela «
étant connu & publié, & chacun trou- «
vant par ce moïen ſa ſûreté dans ſon «
devoir, il n'y en auroit guére qui ne «
ſe fiſſent un plaiſir d'y rentrer, & de «
témoigner à ſa Majeſté leur reſpect & «
leur obéïſſance par leurs ſervices : plû- «
tôt que de vouloir paſſer pour des ſu- «
jets rebelles à leur Souverain. Qu'ainſi «
ſon intention étoit de ne rien entre- «
prendre, juſques à ce qu'il eût fait con- «
noître à tout le monde ce qu'il venoit «
de dire. Hernan Mexia témoigna au Pré-
ſident qu'il étoit prêt de ſuivre ſes or-
dres, & de ſe ſoûmettre à tout ce qu'il
jugeroit à propos : mais qu'il croïoit être
obligé de l'avertir « Qu'ils ſe trouvoient
alors maîtres des gens de guerre, & «
en état d'en diſpoſer & de faire réuſſir «
les choſes comme ils déſiroient, ſans «
aucun péril : Qu'il n'en ſeroit pas de «
même quand ils ſeroient à Panama, «
où les ſoldats ſeroient en la puiſſance «
de Hinoïoſa & ſuivroient ſes ordres, «

» ce qui pourroit rendre le ſuccés plus » douteux & plus incertain. Cependant le Préſident perſiſta dans ſa réſolution, & Mexia s'y conforma, tenant la choſe ſecrete entr'eux deux, juſques à ce que les affaires euſſent pris le tour qu'on dira dans la ſuite.

CHAPITRE VII.

Ce que fit Hinoïoſa aïant appris la venuë du Préſident, & la réception que Fernand Mexia luy avoit fait.

PIerre Alfonſe de Hinoïoſa, General de Gonzale Pizarre, aïant appris à Panama la réception que Hernan Mexia avoit fait au Préſident, en eut beaucoup de chagrin; tant parce qu'il ignoroit quels étoient les ordres du Préſident, que parce que Mexia avoit fait la choſe ſans la luy communiquer. Il luy écrivit donc là-deſſus d'une maniere forte & même dure, & quelques amis que Mexia avoit à Panama, luy écrivirent auſſi de n'y point aller, parce que Hinoïoſa étoit fort mécontent de luy. Nonobſtant tout cela, aprés en avoir conferé avec le Préſident, pour éviter que le retardement ne fit naître dans l'eſprit

des ſoldats quelques ſoupçons fâcheux ſur le ſujet de ſa venuë & de ſes deſſeins, ils convinrent que Mexia partiroit incontinent pour Panama, afin de communiquer l'affaire à Hinoïoſa. Il ſe mit donc au deſſus des ſoupçons qu'on vouloit luy donner, & des fraïeurs qu'on luy vouloit faire, ſe confiant dans l'amitié de Hinoïoſa & dans la connoiſſance qu'il avoit de ſon humeur. Ainſi il partit & ſe rendit à Panama, où il expliqua les raiſons de ſa conduite, & pourquoy il avoit reçû le Préſident ; ajoûtant pour ſe mieux diſculper, que quelque parti qu'on voulût prendre, ce qu'il avoit fait ne pouvoit être d'aucun préjudice. Hinoïoſa fut ſatisfait de ſes raiſons, aprés quoy Mexia retourna à Nombre de Dios, & le Préſident s'en alla à Panama. Quand il y fut arrivé, il entretint ſéparément ſur le ſujet de ſa venuë, Hinoïoſa & tous ſes Capitaines, ce qu'il fit avec tant de prudence & de ſecret, que ſans qu'ils s'entrecommuniquaſſent rien les uns aux autres, il les ſçut ſi bien gagner, qu'il ſe mit en état de pouvoir leur parler ouvertement & publiquement à tous, pour les amener à ſes ſentimens, & les engager à ſuivre ſes intentions. A l'égard des ſoldats, il

leur fournissoit ce dont ils avoient besoin, regardant comme un des principaux moïens pour bien réussir dans ses desseins, la douceur & l'honnêteté qu'il avoit pour tout le monde. Aussi est-il vray que c'étoit un fort bon moïen pour gagner l'affection des soldats, sur tout en ce païs-là. Neanmoins le Président faisoit cela sans bassesse & sans faire aucun tort à son rang & à son autorité. Le Maréchal Alfonse d'Alvarado luy fut fort utile, & le servit beaucoup dans toutes ces négociations, tant par le grand nombre de ses amis, que parce que ceux mêmes qui n'en étoient pas, voïant un homme de son mérite & de son poids, qui étoit depuis si long-tems dans les Indes, & qui avoit eu des liaisons fort étroites d'amitié & d'obligation avec le Marquis & ses freres, prendre alors le parti qu'il prenoit ; cela leur paroissoit une raison suffisante, pour leur donner au moins de violens soupçons contre celuy de Gonzale Pizarre, & les disposer à l'abandonner. Hinoïosa ne s'étoit pourtant point encore déterminé ny declaré pour le Président : Il avoit même mandé sa venuë à Gonzale Pizarre. Il y avoit aussi de ses Capitaines & des principaux de ceux qui l'accom-

pagnoient, qui avoient écrit à Pizarre, même avant que le Président arrivât à Panama, qu'il ne leur sembloit pas à propos qu'on le laissât entrer au Perou. Dans la suite ils changérent d'avis par les moyens que nous avons dit. Cependant, le Président sçut si bien tourner les choses, & si bien ménager l'esprit de Hinoïosa, qu'il visitoit fort souvent, que de son consentement il envoïa un de ceux qu'il amenoit d'Espagne à Gonzale Pizarre, pour luy porter des lettres, & luy apprendre sa venuë & ses intentions : Il y en avoit une de sa Majesté, que le Président accompagna d'une des siennes. Ce fut Pierre Hernandez Paniagua, de la Ville de Plaisance en Castille, qui fut porteur de ces dépêches. On dira dans la suite ce qui luy arriva quand il fut arrivé au Perou : mais il faut auparavant voir ce que fit Gonzale Pizarre, quand il apprit la venuë du Président.



Voicy la Lettre de sa Majesté à Gonzale Pizarre.

LE ROY.

» GOnzale Pizarre, par vos lettres
» & par quelques relations d'autres
» personnes, nous avons appris les mou-
» vemens du Perou, & les desordres qui
» y sont arrivez dans toutes ses Provin-
» ces, aprés l'arrivée de Blasco Nugnez
» Vela, que nous y avions envoyé en
» qualité de Vice-Roy, & celle des Au-
» diteurs de l'Audiance Royale, qui y
» étoient aussi allez avec luy: Nous avons
» donc sçû que tous ces inconvéniens
» étoient venus de ce qu'on avoit voulu
» faire executer à la rigueur les nouvel-
» les Loix, & les nouveaux Réglemens,
» que nous avions jugé convenables pour
» le bon Gouvernement de ce païs-là,
» & pour le bon traitement que nous
» desirons qui soit fait aux habitans na-
» turels du païs. Nous sommes persua-
» dez que vous & ceux qui vous ont sui-
» vi, n'avez pas eu intention de rien
» faire contre nôtre service; mais seule-
» ment de vous opposer à la rigueur ex-
» cessive & à la dureté inexorable du

Vice-Roy, qui ne vouloit absolument « rien accorder aux supplications qu'on « luy faisoit, & aux requêtes qu'on luy « presentoit là-dessus. Etant donc bien « informez de tout cela, & ayant oüi « là-dessus François Maldonat, en tout « ce qu'il a voulu nous dire, tant de vô- « tre part, que de celle des habitans de « ces Provinces : Nous avons jugé à pro- « pos d'y envoyer pour nôtre Président « le Licentié de la Gasca, qui est de nô- « tre Conseil de la sainte & generale In- « quisition, auquel nous avons donné « commission & pouvoir de faire ce qu'il « jugera convenable pour remettre le re- « pos & la tranquillité dans le pays, y « disposer les affaires, & y donner les or- « dres d'une maniere propre pour l'avan- « cement du service & de la gloire de « Dieu, pour le bien & l'avantage du « pays, & pour l'utilité tant de nos su- « jets qui sont allez s'y établir, que de « ses habitans naturels. C'est pourquoy « nous voulons & entendons, & vous « recommandons tres-expressément, que « vous ayez à obéïr ponctuellement à « tout ce que ledit Licentié vous ordon- « nera de nôtre part, comme si nous- « même vous l'ordonnions de nôtre pro- « pre bouche. Que de plus vous l'assis- «

» tiez & luy donniez aide & faveur en
» tout ce qu'il vous requerera, & qui
» ſera néceſſaire pour l'execution des or-
» dres que nous luy avons donné, ſui-
» vant & de la maniere qu'il vous les
» fera connoître, & vous en ſommera
» de nôtre part, & ſelon la confiance
» que nous avons en vôtre fidelité. Vous
» aſſurant auſſi de nôtre côté, que nous
» nous ſouvenons & nous ſouviendrons
» en tems & lieu des ſervices que vous
» & le Marquis Dom François Pizarre
» vôtre frere nous avez rendus, pour
» faire ſentir à ſes enfans & à ſes fre-
» res les effets de nôtre bienveillance.
» De Venelo le ſeiziéme de Février mil
« cinq cens quarante-ſix. Signé,

MOY le ROY.

Par ordre de ſa Majeſté,

François d'Eraſo.

LETTRE
du Préſident à Gonzale Pizarre.

MONSIEUR,

« Dans l'eſperance que j'avois de partir promtement pour me rendre au Perou, je ne vous ay pas juſqu'ici envoyé la lettre de ſa Majeſté Impériale nôtre légitime Souverain, ny ne vous ay non plus écrit pour vous faire ſçavoir mon arrivée en ces quartiers; parce qu'il me paroiſſoit plus conforme au reſpect & à l'obéïſſance que je dois à ſa Majeſté, de vous remettre moy-même ſa lettre entre les mains, ſans la faire préceder par quelqu'une des miennes. Cependant, Monſieur, voyant que mon départ de ce lieu eſt differé, & apprenant que vous faites aſſembler à Lima les habitans du pays pour conſulter ſur les affaires qui ſe ſont paſſées, & voir ce qu'il y aura à faire dans les conjonctures preſentes; j'ay crû qu'il étoit à propos de ne tarder pas plus long-tems à vous envoïer la lettre de ſa Majeſté, & que je la devois accom-

» pagner de celle-cy ; ce que je fais en
» vous les envoïant par le present por-
» teur, Pierre Hernandez Paniagua, qui
» est une personne d'honneur & de mé-
» rite, & qui fait profession d'être du
» nombre de vos amis & de vos servi-
» teurs. Je puis bien vous dire, Mon-
» sieur, qu'on a deliberé & consulté fort
» mûrement & fort soigneusement en
» Espagne sur tout ce qui s'est passé au
» Perou, depuis que le Vice-Roy Blasco
» Nugnez Vela y fut arrivé ; & qu'aprés
» un soigneux examen, sa Majesté ayant
» oüi les sentimens de ses Conseillers, &
» bien consideré toutes choses, elle ju-
» gea qu'il n'y avoit rien eu en tout cela,
» qui dût faire croire qu'on eût été pous-
» sé par un esprit de rebellion & de dés-
» obéïssance : mais que les Espagnols
» habitans du Perou avoient crû, que la
» rigueur inflexible avec laquelle le Vice-
» Roy faisoit executer les Réglemens,
» nonobstant toutes leurs supplications
» & leurs appellations à sa Majesté, les
» mettoit en droit de se défendre contre
» un procedé si rigoureux, au moins jus-
» qu'à ce qu'ils eussent eu le tems d'ap-
» prendre plus précisément la volonté, &
» recevoir les ordres de sa Majesté sur
» leurs remontrances. C'est cela même

qui paroît auſſi, Monſieur, par la let- «
tre que vous avez écrite à ſa Majeſté, «
dans laquelle vous luy marquez, que «
la principale raiſon qui vous a obligé «
d'accepter la Charge de Gouverneur, «
c'eſt parce qu'elle vous a été donnée «
par l'Audiance Royale, au nom & ſous «
le ſceau de ſa Majeſté, comme un em- «
ploy dans lequel vous luy pouviez ren- «
dre de bons ſervices en l'acceptant, & «
dont elle pouvoit au contraire recevoir «
quelque préjudice ſi vous le refuſiez. «
Que c'étoit donc là le motif qui vous «
l'avoit fait accepter, juſqu'à ce qu'il «
plût à ſa Majeſté d'en ordonner ce qu'- «
elle jugeroit à propos, à quoy vous «
êtiez reſolu d'obéïr en bon & fidéle «
ſujet. Ce que ſa Majeſté aïant vû & «
conſideré, elle m'a envoïé expreſſé- «
ment pour remettre le calme & la tran- «
quillité dans le païs, par la révoca- «
tion des Ordonnances en queſtion, «
avec pouvoir de pardonner de ſa part «
tout le paſſé, & de prendre les ſenti- «
mens & les avis des habitans, ſur ce «
qui paroîtra plus convenable & plus «
avantageux pour le ſervice & la gloire «
de Dieu, le bien du païs, & l'avanta- «
ge de tous ceux qui y habitent. A l'é- «
gard des Eſpagnols qu'on ne pourra «

» pas pourvoir dans le païs, & à qui on
» ne pourra pas donner comme aux au-
» tres, des répartitions d'Indiens, j'ay
» auſſi ordre pour remédier aux incon-
» veniens qui en pourroient naître, de
» leur donner de l'employ en les en-
» voiant faire de nouvelles découvertes;
» afin qu'ils y trouvent de quoy vivre
» commodément, & qu'ils y acquiérent
» de l'honneur & des richeſſes, comme
» ont déja fait pluſieurs autres par ce qui
» a été découvert & conquis par eux. Je
» vous ſupplie donc, Monſieur, de faire
» là-deſſus des reflexions ſérieuſes, & de
» bien conſiderer les choſes, premiere-
» ment en Chrétien, puis en Cavalier &
» en Gentilhomme d'honneur, ſage &
» prudent. Comme vous avez toûjours
» fait paroître beaucoup d'affection &
» d'attachement pour le bien & l'avan-
» tage de ce païs, & de ceux qui y ha-
» bitent, vous avez aſſurément grand
» ſujet de rendre graces à Dieu, de ce
» que dans une affaire ſi importante &
» ſi délicate, ny ſa Majeſté ny ceux qui
» ſont auprés d'elle, n'ont pas pris ce
» que vous avez fait comme une rebel-
» lion & une révolte contre l'autorité le-
» gitime de vôtre Souverain; mais plû-
» tôt comme une juſte défenſe de vos

droits & de ceux des autres Eſpagnols « habitans du Perou; en attendant la dé- « ciſion de ſa Majeſté ſur vos ſupplica- « tions & vos requêtes preſentées là- « deſſus. Ainſi, Monſieur, puiſque ſa « Majeſté comme un Prince veritable- « ment Catholique, qui aime l'équité « & la juſtice, vous a accordé à vous & « aux autres ce qui vous appartenoit & « que vous demandiez par vos requêtes, « en vous déchargeant de l'obſervation « des Réglemens dont vous vous plai- « gniez, & que vous diſiez vous être ſi « préjudiciables : Il eſt juſte que de vôtre « côté vous agiſſiez auſſi en bons & fidé- « les ſujets, & que vous faſſiez paroî- « tre vôtre ſoûmiſſion & vôtre fidelité « à vôtre Souverain,par une reſpectueuſe « obéïſſance à ſes ordres. En faiſant cela, « Monſieur, non-ſeulement vous agirez « en bon & fidéle ſujet ; mais auſſi en « Chrétien ſoûmis & obéïſſant aux or- « dres de Dieu, qui nous ordonne tant « par la loy de la nature, que par ſa pa- « role écrite, de rendre à chacun ce qui « luy appartient, & en particulier de « rendre aux Rois l'obéïſſance qui leur « eſt dûë, ſous peine de mort & de dam- « nation éternelle pour ceux qui ne s'ac- « quitteront pas de ce devoir. Ajoûtez «

» encore que vous êtes obligé à cela ;
» même en qualité de Cavalier & de
» Gentilhomme d'honneur;puiſque vous
» ſçavez que vos prédeceſſeurs ont mé-
» rité & ont acquis ce glorieux titre
» qu'ils vous ont laiſſé, par leur fide-
» lité envers leur Prince & les ſervices
» qu'ils luy ont rendus, s'avançant &
» s'élevant par ce moïen beaucoup plus
» que pluſieurs autres,qui n'ont pas eu le
» même zéle & le même attachement à
» ſon ſervice. Vous ne voudriez pas ſans
» doute, Monſieur, dégenerer de cette
» vertu qu'ont fait paroître ceux qui vous
» ont précedé, & mettre par ce moyen
» dans vôtre famille une tache qui en
» obſcurciſſe la gloire. Aprés le ſalut
» éternel de l'ame, rien ne doit paroître
» plus conſiderable ny être plus cher à
» un honnête homme, que l'honneur,
» dont la perte le doit plus toucher, que
» celle de toute autre choſe, qui ne re-
» garde pas le ſalut & la vie à venir. Sur
» tout, Monſieur, une perſonne dans
» l'état & la ſituation où vous êtes, doit
» ſoigneuſement prendre garde à ne fai-
» re point de tort à la gloire de ſes pré-
» deceſſeurs, ny à l'honneur de ſes pa-
» rens, & au ſien propre; ce que vous
» feriez ſans doute en manquant à vôtre
devoir

devoir envers vôtre Roy. En effet, un «
homme qui manque de fidélité à Dieu «
ou à ſon Prince, non-ſeulement ſe fait «
tort à luy-même; mais de plus, il deſ- «
honore en quelque maniere ſa famille «
& ſes parens. Faites encore là-deſſus, «
Monſieur, les reflexions que la ſeule «
prudence humaine vous peut aiſément «
ſuggerer : conſiderez la grandeur & la «
puiſſance de nôtre Roy, & qu'il vous «
ſeroit abſolument impoſſible de luy «
reſiſter, quand vous le voudriez entre- «
prendre. Bien que vous n'aïez jamais «
été à ſa Cour, ny dans ſes armées, & «
qu'ainſi vous n'aïez pas vû de vos pro- «
pres yeux ſa puiſſance & les moïens «
qu'il a de châtier ceux qui le fâchent, «
vous n'avez qu'à faire reflexion ſur ce «
que vous en avez oüi dire. Repreſen- «
tez-vous, par exemple, la puiſſance «
du Grand Turc, qui eſt venu en per- «
ſonne avec plus de trois cens mille «
combatans, & qui, quand il s'eſt vû «
dans le voiſinage de Vienne auprés de «
ſa Majeſté, n'oſa luy donner bataille, «
voyant bien qu'il la perdroit infailli- «
blement s'il ſe hazardoit à la donner. «
Il ſe trouva même ſi preſſé, qu'ou- «
bliant ſa grandeur & ſa fierté, il fut «
contraint de ſe retirer, & afin de le «

„ pouvoir faire plus sûrement, il fut
„ obligé de perdre beaucoup de cavale-
„ rie qu'il avoit fait avancer pour occu-
„ per sa Majesté ; afin qu'on ne s'apper-
„ çut pas qu'il se retiroit avec le reste
„ de son armée. Faites encore reflexion
„ sur la grandeur & la puissance du Roy
„ de France, qui avoit passé en Italie
„ avec toutes ses forces, & se trouvoit
„ en personne à la tête de son armée, se
„ flattant de se rendre aisément maître
„ de tout ce que sa Majesté possedoit en
„ ce païs-là. Cependant aprés bien du
„ tems & bien des efforts employez assez
„ inutilement, l'armée de nôtre Roy
„ commandée, non par luy-même, seu-
„ lement par ses Generaux, donna ba-
„ taille, remporta une glorieuse vic-
„ toire sur les François, & prit leur Roy
„ prisonnier, qui fut ensuite envoïé en
„ Espagne. Considerez encore la gran-
„ deur de Rome, & neanmoins combien
„ aisément l'armée de nôtre Roy y en-
„ tra, s'en rendit maîtresse, & la pilla,
„ se saisissant de ceux qui étoient dans la
„ Ville. Dans la suite le Sultan des Turcs
„ considerant qu'il avoit été obligé de
„ se retirer honteusement sans oser don-
„ ner bataille, & le Roy de France se
„ trouvant aussi trop foible de son côté

pour pouvoir résister à sa Majesté, ils «
se liguérent ensemble contr'elle, & «
mirent en mer la plus nombreuse flote «
qu'on ait vû il y a fort long-tems, com- «
posée de galéres, galiotes, fustes & «
autres sortes de vaisseaux. Neanmoins «
nôtre grand Monarque eut assez de «
forces, pour résister à deux si puissans «
ennemis joints ensemble, & empêcher «
par sa prudence & par sa valeur qu'ils «
ne pussent prendre sur luy un seul pou- «
ce de terre, pendant deux ans que leurs «
armées navales furent jointes. Au con- «
traire la premiere année de leur union, «
sa Majesté prit les Duchez de Guel- «
dres & de Juliers, & quelques Places «
sur les frontieres de Flandres. Le Roy «
de France dans cette occasion se re- «
connut si bien inferieur, qu'encore «
qu'il se fût avancé avec toutes ses for- «
ces de ce côté-là, il n'osa entrepren- «
dre de secourir les Places que sa Ma- «
jesté attaquoit, ny même s'en appro- «
cher beaucoup, par la crainte qu'il «
avoit qu'on le forçât à combattre. Il «
est vray que comme la saison fut avan- «
cée, & qu'on se vit en hyver, il fit «
mine de vouloir donner bataille pour «
obliger sa Majesté à lever le siege de «
devant une Place qu'elle avoit attaqué: «

„ mais aprés cela il n'osa l'attendre, &
„ se retira dans un lieu fort, où il se
„ croïoit à peu prés en sureté. Cepen-
„ dant dés la nuit suivante, aïant appris
„ que l'Empereur avoit donné ordre
„ qu'on l'attaquât dans son fort, il l'a-
„ bandonna honteusement, & se retira
„ avec une précipitation qui luy fit peu
„ d'honneur : emmenant avec luy quel-
„ que cavalerie, & laissant ordre à son
„ fils d'abandonner aussi le lieu peu de
„ tems aprés, & le suivre avec le reste
„ de son armée. De cette maniere le Roy
„ marcha toute la nuit & tout le jour
„ suivant avec tant de précipitation, que
„ quand il entra dans la Ville de Saint
„ Quentin, il ne se trouva accompagné
„ que de trois Cavaliers, qui étoient les
„ seuls qui avoient pû le suivre. L'année
„ suivante sa Majesté entra en France &
„ en occupa une grande partie, sans que
„ le Roy osât s'avancer pour le com-
„ battre & s'oposer à ses progrés. Ainsi
„ ces deux puissans Princes, le Grand
„ Turc & le Roy de France, aïant vû
„ que leur ligue & leur confederation
„ n'avoit pas produit de grands effets,
„ & qu'ils n'avoient remporté aucuns
„ avantages sur sa Majesté ; mais qu'au
„ contraire le François avoit eu le desa-

vantage que nous avons marqué, ils «
ſéparérent leurs flotes : le Turc fit tré- «
ve avec ſa Majeſté, & le Roy de Fran- «
ce rechercha la paix. On peut aiſément «
juger que dans l'état où il ſe trouve, «
une des choſes qu'il ſouhaite le plus «
eſt, que cette paix continuë, & que ſa «
Majeſté veuille bien l'entretenir. Je «
vous ay repreſenté cela, Monſieur, par- «
ce que je ſçay qu'il arrive ſouvent aux «
hommes, de faire grand cas de ce qui «
ſe paſſe en leur preſence, & qu'ils «
voïent de leurs yeux, bien qu'au fond «
ce ſoit peu de choſe, tandis qu'ils font «
fort peu d'attention à ce qu'ils n'ont ny «
vû ny éprouvé, l'eſtiment peu & le né- «
gligent, quelque conſiderable qu'il ſoit. «
Je ſouhaite de tout mon cœur par un «
principe de charité chrêtienne & par «
l'amour fraternelle que nous devons «
avoir les uns pour les autres, que ny «
vous ny tous les autres qui ſont dans «
ce païs, ne vous abuſiez pas, & ne vous «
faſſiez pas à vous-mêmes une illuſion «
dangereuſe, en vous flattant de vos «
forces & de vôtre puiſſance, qui ne «
ſont rien en comparaiſon de celles de ſa «
Majeſté. En effet, s'il luy plaiſoit d'ar- «
rêter les mouvemens & faire ceſſer les «
troubles qui ſont dans ce païs, non par «

„ la voie de la douceur & de la clémen-
„ ce qu'il a choiſi & qu'il a plû à Dieu
„ de luy inſpirer ; mais par la rigueur &
„ par la force des armes, il auroit plutôt
„ beſoin de conſulter ſa prudence & ſa
„ modération pour n'y pas envoïer un
„ trop grand nombre de troupes qui
„ pourroient ruïner le païs, que de faire
„ quelque effort pour ſe mettre en état
„ d'y en envoïer ſuffiſamment. Vous de-
„ vez auſſi conſiderer, Monſieur, qu'à
„ l'avenir les affaires prendront ſans
„ doute un tour bien different de celui
„ qu'elles ont eu juſqu'à preſent. Cy-
„ devant ceux qui ſe joignoient à vous,
„ le faiſoient de tout leur cœur, pouſſez
„ par leur propre interêt; parce que non-
„ ſeulement ils regardoient Blaſco Nu-
„ gnez comme vôtre ennemi, & ſa cauſe
„ comme mauvaiſe & la vôtre comme
„ bonne & juſte: mais auſſi chacun d'eux
„ le regardoit comme ſon ennemi pro-
„ pre, qu'on croïoit qui en vouloit
„ non-ſeulement aux biens, mais encore
„ à la vie même de ceux qui luy étoient
„ contraires, ou ne favoriſoient pas ſes
„ deſſeins. Ainſi, Monſieur, ceux à qui
„ vous êtiez ſi néceſſaire pour les défen-
„ dre de leur ennemi, ne pouvoient
„ manquer de s'attacher à vous, & de

ſuivre conſtamment vôtre parti ; puiſ- "
que vôtre cauſe étoit la leur. En défen- "
dant vos droits & vos interêts, ils dé- "
fendoient les leurs , & cela vous pou- "
voit ſervir d'aſſurance ſuffiſante de leur "
fidelité & de leur attachement invio- "
lable pour vous : mais à l'avenir com- "
me leur vie eſt miſe en ſureté par le "
pardon & l'amniſtie qu'on leur accor- "
de , & que leurs biens y ſont auſſi mis "
par la révocation des Réglemens:Vous "
devez conſiderer qu'au lieu d'un enne- "
mi , les Eſpagnols qui ſont au Perou "
verront paroître celuy qui eſt leur ami "
naturel, leur Protecteur & leur Souve- "
rain légitime , à qui nous ſommes tous "
obligez d'obéïr & d'être fidéles. En "
effet , cette obligation naît avec nous , "
& elle nous vient comme par droit de "
ſucceſſion, de nos peres, de nos ayeux, "
& de tous nos ancêtres , depuis plus "
de treize cens ans qu'ils nous en ont "
donné l'exemple, & ont par-là forti- "
fié l'engagement naturel que nous "
avons à nous acquitter de ce devoir. "
Faites ſérieuſement reflexion là-deſſus, "
Monſieur, & penſez bien que dans l'é- "
tat où ſont les choſes dés-à-preſent & "
dans le tour qu'elles prendront infail- "
liblement à l'avenir , vous ne pourrez "

„ plus vous fier à perſonne ſi vous pre-
„ nez un mauvais parti : il vous faudra
„ continuellement être ſur vos gardes,
„ en crainte & en défiance de tout le
„ monde, & même de vos plus proches.
„ Nos peres, nos freres & nos plus par-
„ ticuliers amis, ſont ſans doute plus
„ obligez de travailler au ſalut éternel
„ de leurs ames, en ſuivant les mouve-
„ mens d'une bonne conſcience, que de
„ s'emploïer à la conſervation des biens,
„ des avantages, ou de la vie même de
„ leurs enfans, de leurs freres ou de leurs
„ plus intimes amis. Ainſi puiſque par
„ la rebellion contre l'autorité de ſon
„ Souverain légitime, on viole le droit,
„ on bleſſe ſa conſcience & on riſque ſon
„ ſalut, il eſt évident qu'il n'y a aucun
„ lien ſi étroit de parenté ou d'amitié,
„ qui doive nous obliger à prendre le
„ parti des rebelles. Auſſi arrive-t-il ſou-
„ vent, que la conſideration de ce devoir
„ envers ſon Prince l'emporte ſur toute
„ autre, comme cela s'eſt vû dans les
„ derniers ſoûlevemens d'Eſpagne. Vous
„ avez encore un frere, Monſieur, qui
„ eſt un homme plein de cœur, & qui ſe
„ croira ſans doute plus obligé à conſer-
„ ver ſon honneur & celuy de ſa fa-
„ mille, qu'à ſuivre vos ſentimens, s'ils
ne

ne sont pas droits ; & on ne peut ai- «
sément croire que pour donner à son «
Roy des preuves de sa fidélité, & effa- «
cer par ce moyen la tache par laquelle «
on auroit terni l'honneur de sa famille, «
il deviendroit votre plus grand enne- «
mi, & seroit le premier à chercher «
l'occasion de vous punir d'un tel at- «
tentat. Nous avons vû depuis peu un «
exemple remarquable de deux freres «
Espagnols, dont l'un demeuroit à «
Rome, où ayant appris que son frere «
qui étoit en Saxe s'étoit fait Luthé- «
rien, il en fut vivement touché, luy «
semblant que c'étoit là une tache hon- «
teuse dans sa famille. Il prit donc la «
résolution d'y remedier ; & pour cela «
il partit de Rome, & s'en alla en Alle- «
magne, à dessein de convertir son fre- «
re, & s'il ne pouvoit en venir à bout, «
de le tuër. Il executa la chose comme «
il l'avoit résolu : Car aprés avoir de- «
meuré quinze ou vingt jours avec son «
frere, & employé pendant ce temps là «
tous ses soins pour le convertir, & ef- «
facer par ce moyen le des-honneur «
qu'il faisoit à leur famille ; n'en pou- «
vant venir à bout * il le tua, sans que «

* Il ne le tua pas luy-même de sa propre main, mais le fit tuer par un assassin, comme on le voit dans Sleidan, Livre 17. de son Histoire.

» ni les liens du sang, ni la force de
» l'amour fraternelle, ni la crainte qu'il
» devoit avoir d'y perdre luy-même la
» vie, fussent capables de le retenir. En
» effet le péril étoit fort grand pour luy
» dans une telle entreprise, de massacrer
» ainsi son frere, parce qu'il étoit Lu-
» therien dans un pays de Lutheriens :
» mais ce desir de conserver son hon-
» neur est si fort dans les honnêtes gens,
» qu'il l'emporte non seulement sur tous
» les devoirs de la proximité, mais mê-
» me sur l'amour de la vie. Pensez donc,
» Monsieur, que votre propre frere, con-
» sidérant ce qu'il se doit à soy-même
» pour la conservation de son honneur,
» & encore pour le salut Eternel de son
» ame, se croira incomparablement plus
» obligé à conserver sa vie & ses biens,
» en faisant son devoir, que de s'expo-
» ser à les perdre en suivant vos senti-
» mens & votre party. Supposant donc,
» Monsieur, que vous fussiez assez mal-
» heureux pour vous revolter contre vo-
» tre Souverain, il seroit aisé à com-
» prendre qu'en vous suivant, non seu-
» lement on perdroit son ame & son
» honneur, mais qu'aussi on ne pourroit
» éviter d'y perdre enfin & ses biens &
» sa vie. Il vous faut encore penser une
» chose : c'est que ceux même qui auroient

eu le plus d'attachement à votre party, «
& qui auroient le plus fait pour vous, «
étant ſans doute conſidérez comme les «
plus coupables, comprendroient aiſé- «
ment que le ſeul moyen d'obtenir gra- «
ce, & même quelque récompenſe de la «
part de leur Roy, ſeroit de luy rendre »
quelque ſervice conſidérable à votre «
préjudice : non ſeulement en vous a- «
bandonnant & faiſant tout leur poſſi- «
ble contre votre party, mais même «
contre votre propre perſonne. De «
cette maniere vous auriez ſujet d'être «
dans des inquietudes perpetuelles, puiſ- «
que vous ne pourriez vous aſſurer en «
vos plus particuliers amis, qui ſeroient «
ceux dont vous auriez peut-être le plus «
à craindre & à vous garder : parce «
que quelque aſſurance qu'ils vous euſ- «
ſent donné de leur fidelité à votre ſer- «
vice, & quelque promeſſe même avec «
ſerment qu'ils euſſent pû vous faire & «
devant Dieu & devant les hommes, «
tout cela ne pourroit vous être des ga- «
rands ſuffiſans ; puiſque de ſemblables «
promeſſes contraires à ce qu'on doit à «
ſon Souverain légitime, ſont oppoſées «
aux loix du Chriſtianiſme, & que par «
conſequent on fait mal de les faire, & «
plus mal de les garder. Ajoûtez en- «

„ core à cela, Monsieur, que non seu-
„ lement vous auriez tout à craindre de
„ la part de vos amis, par les raisons
„ qu'on vient de dire; mais de plus, que
„ vos grands biens vous deviendroient
„ un nouveau sujet d'inquiétude; parce
„ que l'esperance d'en obtenir quelque
„ partie, engageroit bien des gens à se
„ déclarer contre vous. Pensez aussi
„ quel sera le péril de ceux qui en petit
„ nombre, se trouveront exceptez du par-
„ don que sa Majesté veut bien accorder
„ aux habitans du Perou; pendant que
„ ceux qui auront accepté ce pardon,
„ vivront en repos, sans crainte & sans
„ inquietude. Je vous supplie donc,
„ Monsieur, de bien considérer tout ce
„ que je vous dis, & de faire aussi ré-
„ flexion sur le zele & l'attachement
„ que vous avez fait paroître pour le
„ bien & l'avantage du pays, & de ceux
„ qui y habitent, comme vous y êtes
„ obligé. En contribuant maintenant de
„ votre part à faire cesser les troubles &
„ les mouvemens qui ont agité & ébran-
„ lé ce Royaume, tous ses habitans vous
„ auront l'obligation entiere d'avoir
„ maintenu leurs droits, fait écouter
„ favorablement leurs requêtes & leurs
„ supplications, empêché l'execution des

Réglemens, & fait en ſorte que ſa Majeſté a trouvé bon d'envoyer une perſonne exprés pour les oüir, & remedier aux maux & aux inconvéniens dont ils ſe plaignoient. Au contraire ſi vous prenez une autre party, vous perdrez tout le mérite de l'obligation qu'on ſemble vous avoir pour le paſſé, parce qu'en faiſant continuer les troubles, aprés avoir obtenu ce que vous demandiez comme néceſſaire au bien commun de tous, on jugera que ce n'étoit pas cette conſideration du bien public qui vous faiſoit agir; mais plûtôt votre interêt particulier, & votre ambition demeſurée. De cette maniere au lieu d'être utile aux Eſpagnols qui habitent au Perou, vous leur nuiriez beaucoup, & ils auroient grande raiſon de vous regarder comme leur ennemi; puiſque par-là non ſeulement vous leur cauſeriez des peines & des fatigues continuelles, mais qu'auſſi vous les tiendriez toujours en inquietude & en péril, de perdre & leurs biens & leur vie, ſans leur laiſſer ni le repos, ni la commodité néceſſaire pour pouvoir joüir & profiter de ces biens que la bonté de leur Souverain leur laiſſe. Ils auroient donc ſans

„ doute autant & plus de raiſon de vous
„ regarder comme leur ennemi, qu'ils
„ en avoient de regarder comme tel
„ Blaſco Nugnez Vela ; puiſque s'ils
„ craignoient de ſa part la perte de
„ leurs biens & de leur vie, ils auroient
„ ſujet de craindre de la vôtre non ſeu-
„ lement la même choſe, mais de plus
„ la perte du ſalut Eternel de leur ame,
„ par la deſobéïſſance & la revolte où
„ vous voudriez les engager contre leur
„ légitime Souverain. Il faut auſſi que
„ vous conſideriez, Monſieur, qu'en
„ voulant ſoûtenir la guerre, vous ſeriez
„ cauſe qu'il faudroit faire paſſer un
„ grand nombre de Troupes au Perou,
„ & qu'ainſi votre conſcience ſeroit char-
„ gée de tous les inconvéniens & de
„ tous les maux qui en arriveroient, par
„ la ruine & la deſolation du pays &
„ & de ſes Habitans. Cela ſans doute
„ vous attireroit la haine de tous, &
„ particulierement des plus conſidéra-
„ bles, des Marchands & des perſon-
„ nes riches, par les grands domaines
„ qu'elles poſſedent. A l'égard de ceux
„ mêmes qui n'ont ni biens ni poſſeſ-
„ ſions dans le pays, & qui vivent avec
„ beaucoup de peine dans une honteuſe
„ oiſiveté, on ne laiſſeroit pas de leur

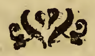
faire beaucoup de tort en les emploïant dans ces démêlez : Car ſans parler de ceux qui y perdroient la vie, n'eſt-il pas évident que ceux qui s'en ſauveroient, ſe trouvant ſi éloignez de leur patrie, dans des climats fort différens où leur ſanté eſt fort expoſée, s'éloigneroient par-là extrémement du deſſein qui leur a fait entreprendre un ſi long voyage, qui eſt ſans doute de gâgner de quoy vivre à leur aiſe, & s'en retourner riches dans leur pays natal, ou vivre honorablement dans celuy où ils ſont venus. Mais ceux-cy dont on parle n'ont de moyen de réüſſir dans ce deſſein, qu'en travail- à de nouvelles découvertes; puiſqu'ils ne trouvent pas d'occupation ni de partage dans celles qui ſont déja faites. Ils n'avancent donc point vers leur but, mais plûtôt ils s'en éloignent, & perdent leur temps en ſervant comme ils font dans ces guerres civiles : puiſqu'ils tirent ſi peu de profit de leurs ſervices, que s'ils vouloient retourner en Eſpagne, la plûpart ſeroient obligez de mendier pour payer leur paſſage. Je me ſuis étendu à vous repréſenter toutes ces choſes peut-être plus au long

„ qu'il n'étoit néceſſaire ; parce qu'étant
„ Chrétien comme vous êtes, & de plus
„ un Gentilhomme ſage, prudent, & plein
„ d'honneur, l'affection que vous avez
„ pour les habitans de ce pays, & l'inte-
„ rêt que vous prenez en leurs affaires,
„ ſont ſur votre eſprit des motifs plus que
„ ſuffiſans pour vous engager à faire
„ votre devoir. Ne croyez pas pourtant,
„ Monſieur, que ce que je vous ay dit
„ parte de quelque doute ou de quelque
„ défiance de votre pieté, de votre ge-
„ neroſité, ou de votre fidelité envers
„ votre Prince: Ce ſont là en effet des
„ qualitez que j'ay toûjours ouï dire
„ que vous poſſediez : ainſi, Monſieur,
„ cela m'a engagé à vous parler avec
„ liberté & avec franchiſe ; d'autant
„ plûtôt que je ſouhaite de tout mon
„ cœur votre bien & votre avantage ;
„ non ſeulement en Chrétien, qui doit
„ aimer ſon prochain ; mais auſſi comme
„ votre ſerviteur, & comme un homme
„ affectionné au bien du pays & de ſes
„ Habitans en général, & qui voudroit
„ par conſéquent empêcher, s'il luy étoit
„ poſſible, qu'il ne leur arrivât aucun
„ mal. Je vous prie donc de recevoir
„ ce que je vous écris, comme venant
„ d'un homme qui ne ſe propoſe en cecy

que l'honneur & la gloire de Dieu, “
en procurant la paix que ſon Fils notre “
Sauveur nous a tant recommandée, l'o- “
béïſſance qu'il doit aux ordres de ſon “
Souverain, & l'utilité & l'avantage “
de ſon prochain, tant à votre égard “
en particulier, Monſieur, qu'à l'égard “
de tous les autres Habitans de ce pays, “
à qui je ſouhaite de pouvoir procurer “
une bonne paix, & un état de repos & “
de tranquillité, dans lequel ils puiſſent “
commodément travailler au ſalut de “
leur ame, & à la conſervation de leur “
honneur, de leurs biens & de leur vie; “
puiſqu'en effet, dans le trouble & dans “
la guerre, il eſt mal-aiſé de s'employer “
utilement à la conſervation de toutes “
ces choſes. Je puis bien vous dire ſin- “
cérement, que ce zele & cette affection “
que je vous témoigne, m'a rendu vo- “
tre ſolliciteur de tous dans les affaires “
préſentes, & m'a engagé à n'épar- “
gner ni peines, ni ſoins, ni fatigues “
pour vous rendre ſervice, & à expoſer “
même avec joye ma vie aux dangers “
d'un périlleux voyage, pour mettre les “
votres en ſureté. Auſſi puis-je bien “
vous aſſurer que ſi j'en viens heureu- “
ſement à bout comme je le ſouhaite, “
je croiray ma peine fort bien em- “

„ ployée, & je retourneray content &
„ satisfait en Espagne ; sinon je me con-
„ soleray au moins par la pensée d'y a-
„ voir fait de mon mieux, & d'avoir agi en
„ Chrétien, en m'acquittant de mon de-
„ voir en bonne conscience, en fidele sujet
„ de sa Majesté qui aura obéï à ses or-
„ ordres, & en honnête homme qui aura
„ suivi les régles de la Charité Chré-
„ tienne, en tâchant de faire du bien à
„ mes compatriotes. Aussi quand je suis
„ parti pour ce voyage, ma consolation
„ a toûjours été, que si je venois à y
„ mourir, je mourrois en faisant mon
„ devoir envers Dieu, & envers mon
„ légitime Souverain, & tâchant de pro-
„ curer le bien & l'avantage de mes pro-
„ chains, & de les garentir du mal qui
„ les menace. J'ose donc vous dire,
„ Monsieur, que puisque vous & tous les
„ Habitans de ce pays, êtes si redevables
„ à mes bonnes intentions, il est juste
„ que vous fassiez attention à ce que je
„ vous dis, pour en profiter ; puisque
„ cela même est la seule preuve que je
„ vous demande de votre reconnoissan-
„ ce, & le seul salaire que je desire de
„ tous mes soins & de toutes mes pei-
„ nes. Je vous supplie aussi instamment,
„ Monsieur, de communiquer ce que je

vous dis à quelques perſonnes ſages & «
pieuſes, zelées pour le ſervice & pour «
la gloire de Dieu; puiſque ce ſont ces «
ſortes de perſonnes dont les avis ſont «
les plus ſeurs & les meilleurs à ſuivre: «
parce qu'on ne les peut ſoupçonner de «
les donner par interêt, ou par quel- «
que autre mauvais motif. Je prie Dieu «
qu'il couvre de ſa protection, & vous «
& tous ceux qui vous accompagnent, «
Monſieur, & qu'il vous inſpire dans «
cette affaire les ſentimens les plus pro- «
pres pour avancer le ſalut éternel de «
vos ames, & faire ce qui eſt convena- «
ble à la conſervation de votre hon- «
neur, de votre vie & de vos biens, & «
qu'il prenne toûjours en ſa garde votre «
illuſtre perſonne. Je ſuis, Monſieur, «
&c. Signé, le Licentié Pierre Gaſca.
De Panama le vingt-ſix de Septembre
de l'an mil cinq cens quarante-ſix. La
ſuſcription de la lettre étoit en ces termes.
A l'Illuſtre Seigneur Gonzale
Pizarre en la Ville de Los Reyes.



CHAPITRE VIII.

Ce que fit Gonzale Pizarre dans la Ville de Los Reyes, aprés qu'il eut appris la venuë du Préſident.

GOnzale Pizarre étoit arrivé depuis peu à Los Reyes, où Lorenço d'Aldana étoit ſon Lieutenant, lorſqu'il y reçut les premieres lettres que Pierre Alfonſe de Hinoioſa luy écrivoit, auſſi-tôt qu'il avoit été informé de la venuë du Préſident. Ces lettres luy cauſerent beaucoup de trouble & d'inquietude ; il les communiqua à ſes Capitaines & aux principaux de ceux qui étoient auprés de luy. Les avis furent fort partagez ſur les meſures qu'il faudroit prendre, & ſur ce qu'il feroit à propos de faire là-deſſus. Les uns diſoient qu'il faudroit trouver moyen de ſe défaire du Préſident en le faiſant tuer, ou tout ouvertement, ou au moins en ſecret, ſi on ne vouloit pas le faire d'une autre maniere. Les autres diſoient qu'il faudroit l'engager à venir au Perou ; parce que quand il y ſeroit une fois, il ſeroit facile de l'obliger à leur accorder tout ce qu'ils demanderoient : Mais que quand même

il ne le voudroit pas faire, on le pourroit toûjours amuser pendant long-tems, en luy disant, qu'il faudroit assembler des Deputez & des Procureurs de la part de toutes les Villes du Royaume, & les faire venir à Los Reyes pour délibérer sur le sujet de sa réception, & sçavoir si on devoit le recevoir ou non. Q'au reste, comme le Perou étoit d'une si grande étenduë, & qu'il y avoit des lieux si éloignez les uns des autres, on pourroit aisément faire traîner cette assemblée pendant plus de deux ans, & que cependant le Président pourroit demeurer en l'Isle de Puna avec des soldats en qui on se fieroit, qui le garderoient; & qu'ainsi on l'empêcheroit d'écrire à sa Majesté qu'il y eût aucune rebellion dans le pays, parce qu'on le tiendroit toûjours en suspend, en luy disant qu'on faisoit cette assemblée pour le recevoir, & que la grande distance des lieux étoit cause que cela ne se pouvoit faire plus promptement. Les avis les plus modérez alloient tout au moins à le renvoyer en Espagne. Dans cette assemblée on remit aussi sur le tapis la proposition d'envoyer à sa Majesté des Députez de la part de tout le Royaume, pour luy en expliquer l'état & les be-

ſoins, & luy rendre compte de ce qui étoit nouvellement arrivé, ſur tout pour excuſer la derniere bataille & la mort du Vice-Roy, en rejettant toute la faute ſur luy qui avoit été l'agreſſeur, & étoit venu les chercher. On entendoit auſſi que ces Députez ſeroient chargez de ſuplier tres-humblement ſa Majeſté, d'accorder le Gouvernement du Perou à Gonzale Pizarre, & que pour cela ils ſeroient munis de la part des Villes, de tous les pouvoirs qu'on jugeroit leur être néceſſaires. On vouloit encore qu'en chemin faiſant quand ils ſeroient arrivez à Panama, ils s'informaſſent ſoigneuſement quels étoient les ordres & les pouvoirs du Préſident, & le priaſſent de ne point entrer au Perou juſqu'à ce que ſa Majeſté informée par eux de l'état des choſes, envoyât de nouveaux ordres de ce qu'il y auroit à faire pour ſon ſervice; que ſi nonobſtant cela le Préſident vouloit paſſer outre, il falloit s'en rendre maître & le conduire en ſeureté à Los Reyes; & quelques-uns diſoient là-deſſus qu'il faudroit le faire mourir en chemin, d'autres qu'il falloit l'empoiſonner à Panama même, & tuer Alfonſe d'Alvarado. On publioit qu'il s'étoit dit pluſieurs autres choſes à peu prés

de même nature : mais comme tout cela ſe paſſoit dans leurs aſſemblées ſecretes, il eſt difficile d'en être aſſuré. Outre cela on convint que ceux qu'on envoyeroit, porteroient au Préſident des lettres qui luy ſeroient écrites par les principaux Habitans de la Ville, & par leſquelles ils s'oppoſeroient fortement au deſſein qu'il avoit de paſſer au Perou, & luy parleroient là-deſſus en des termes forts, qu'on pourroit bien juſtement appeller inſolens. Aprés pluſieurs délibérations ſur le ſujet des perſonnes qu'il faudroit envoyer en Eſpagne, on convint de nommer pour cela Dom Frere Jérôme de Loayſa, Archevêque de Los Reyes, Lorenço d'Aldana, Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, & Gomez de Solis qui étoit de la Ville de Caceres. A la verité le Provincial leur étoit fort ſuſpect, & ils ne croyoient pas que ſes ſentimens fuſſent favorables à leur party ; ce qu'ils jugeoient par quelques-unes de ſes actions, & par quelques paroles qu'il avoit dit, tant en public dans ſes Sermons, qu'en particulier dans la converſation. Néanmoins ils jugerent à propos de donner cette commiſſion & à luy & aux autres, dont ils avoient à peu prés la

même opinion; non seulement pour donner plus de poids & de crédit à leur Ambassade, mais de plus par une espece de necessité; parce qu'on n'en trouvoit point d'autre dans le pays qui osassent entreprendre de se présenter devant S. M. à cause de la part qu'ils avoient eu dans tous les mouvemens passez dont ils craignoientle châtiment. On considéra aussi en faisant ce choix, qu'au cas que cesDéputez qu'on envoyeroit fussent disposez à se déclarer en Espagne contre ceux qui les auroient envoyez comme on les en soupçonnoit, ce seroit toûjours un avantage de s'être délivrez d'eux par cet employ; parce que si les affaires venoient à prendre un tour qui ne fût pas favorable à Gonzale Pizarre & à ses partisans, ces mêmes personnes qu'ils se proposoient d'envoyer, pourroient beaucoup leur nuire étant dans le pays, & étant considérables comme elles l'étoient par leur rang & par leurs qualitez. Gonzale Pizarre voulut aussi envoyer avec eux son Maître d'Hôtel Gomez de Solis: Il est vray que quelques-uns disoient qu'il l'envoyoit seulement pour porter quelque argent & quelques provisions à Hinoiosa & à ses gens; & les autres que c'étoit pour aller jusqu'en Espagne avec

avec les autres Députez. Outre ceux qu'on a nommez, ils prierent aussi l'Evêque de Sainte Marthe de vouloir être du voyage, & fournirent aux uns & aux autres l'argent qui leur étoit nécessaire pour le faire. Lorenço d'Aldana s'embarqua incontinent & fort à la hâte, pendant que les autres se préparoient. Gonzale Pizarre luy avoit donné ordre de luy faire sçavoir le plus promptement qu'il seroit possible, le tour que les affaires prendroient, & le succés de son envoy. Il comptoit que Lorenço d'Aldana, partant comme il faisoit du port de Los Reyes dans le mois d'Octobre de l'an mil cinq cens quarante-six, il pouvoit avoir de ses nouvelles de Panama vers Noël, ou au plus tard dans le commencement de l'année suivante : Ainsi il donna ordre qu'on postât en divers endroits des Couriers tant Chrétiens qu'Indiens ; afin qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé quelque nouvelle à la côte du Perou, on pût la luy porter en fort peu de temps. Les Evêques s'embarquerent peu de jours aprés Aldana, & se rendirent fort heureusement à Panama.

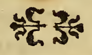
Nous avons parlé cy-devant de Vela Nugnez frere du Vice-Roy, qui étoit comme prisonnier auprés de Gonzale

Pizarre ; mais à qui on donnoit pourtant une assez grande liberté, puisqu'on luy permettoit d'aller à la chasse, & de se promener sur sa mule sans armes, quoyqu'on luy eut aussi d'ailleurs fort recommandé de prendre soigneusement garde à sa conduite & à ses démarches. Dans ce temps-là il luy arriva une avanture qui fut cause de sa mort : voicy comment. Un soldat nommé Jean de la Tour, qui étoit de Madrid, dont nous avons parlé cy-devant, & remarqué qu'il avoit passé du service du Vice-Roy à celuy de Gonzale Pizarre, avec Gonzale Diaz & ses gens, quand on les envoya pour prendre Pierre de Puelles & les habitans de Guanuco. Ce soldat découvrit par son adresse dans la vallée de Hica une certaine fosse, où autrefois il y avoit déja long-temps les Indiens offroient de l'or & de l'argent à une de leurs Idoles. On dit qu'en effet il en tira pour la valeur de plus de soixante mille écus en or, sans compter une grande quantité d'Emeraudes & de Turquoises. Il mit cela entre les mains du Gardien des Moines de Saint François pour le luy garder, & luy dit un jour en Confession qu'il avoit dessein de retourner en Espagne pour y jouïr en repos des richesse

que son bonheur luy avoit procuré; mais que considérant qu'il avoit suivi le party de Gonzale Pizarre, & qu'ainsi il avoit ffensé S. M. il souhaitoit avant de partir pour son voyage faire quelque chose de considérable pour le service de son Prince qui pût l'engager à luy pardonner le passé. Voicy donc ce qu'il dit qu'il avoit dessein de faire : c'étoit de s'embarquer avec son argent sur un des navires qui étoient au port, & de s'en aller à Nicaragua, où il se proposoit de faire quelques soldats, & d'équiper & armer un ou deux vaisseaux pour aller en course contre Gonzale Pizarre & ses partisans; qu'il mettroit quelquefois pied à terre, & pilleroit les lieux où il n'y auroit point de troupes, & où on ne seroit pas en état de luy faire résistance. Il ajoûta que ne se trouvant ni d'un âge convenable, ni d'une autorité ou d'une capacité suffisante pour une telle entreprise, il vouloit chercher quelqu'un qui eût toutes les qualitez nécessaires pour cela, & qui voulût bien en être le Chef & le Conducteur. Qu'il avoit jetté les yeux sur Vela Nugnez, qui étoit un Cavalier expérimenté dans les affaires de la guerre, & qui étoit en quelque sorte obligé de chercher l'occasion de venger la mort

du Vice-Roy ſon frere, & de tant d'autres de ſes parens & de ſes amis que Gonzale Pizarre avoit fait mourir ; qu'il ſe mettroit entre ſes mains, & luy confieroit ſa perſonne & ſon argent, & ſeroit le premier à luy obéïr exactement, & qu'il faudroit que Vela Nugnez parlât à quelques créatures du Vice-Roy, qui étoient dans la Ville, afin de pouvoir les emmener avec eux. Ce ſoldat pria le Gardien de vouloir communiquer la choſe à Vela Nugnez, ce qu'il fit ; & parce que Vela Nugnez ſe tenoit ſur ſes gardes, & craignoit que ce ne fût un artifice pour le ſurprendre, & l'engager dans un mauvais pas, Jean de la Tour leva tous ſes doutes, & le ſatisfit pleinement en préſence du Gardien, par un ſerment ſolemnel qu'il fit de la ſincerité de ſes intentions, ſur un Autel conſacré. Vela Nugnez accepta donc le party, & commença à traiter avec quelques-uns qui avoient été amis & créatures du Viceroy. On ne ſçait comment la choſe fut découverte ; mais elle le fut, ſi bien que Gonzale Pizarre fit prendre Vela Nugnez, luy fit faire ſon procés, & luy fit publiquement couper la tête : ſa ſentence portant qu'il étoit condamné comme traître & rebelle au Roy. Comme

Vela Nugnez étoit un brave & honnête Gentilhomme, fort aimé de tout le monde, il fut aussi fort regreté, & on peut dire que sa mort affligea tout le Royaume. Dans le même temps il arriva une avanture tragique à Cusco : Alfonse de Toro qui y étoit Lieutenant du Gouverneur y fut poignardé par son beau-pere, pour quelques paroles qu'ils avoient eu ensemble. Gonzale Pizarre en fut fort fâché par le besoin qu'il avoit de luy, & les services qu'il en pouvoit attendre : il nomma en sa place Alfonse de Hinoiosa pour son Lieutenant à Cusco, lequel avoit déja été élu pour cela même par les Magistrats du lieu. De son tems il arriva dans cette Ville quelque tumulte & quelques troubles qui causerent la mort à Lope Sanchez de Valenzuela & à Diegue Perez Bezerra, qui en avoient été les promoteurs : Quelques autres qui y avoient aussi eu part, furent bannis par le même Hinoiosa & par le Prevôt Pierre de Villacastin, qui s'employerent soigneusement pour remettre le calme dans la Ville.



CHAPITRE IX.

Ce qui se passe à Panama à l'arrivée des Députez du Perou.

LEs personnes qui devoient aller en Espagne pour les affaires du Perou, étant nommées comme on l'a dit dans le Chapitre précédent, Gonzale Pizarre fit partir incontinent Lorenço d'Aldana, & luy donna les dépêches qu'il jugea à propos. On sçut que Pizarre & quelques-uns de ses Capitaines avoient écrit des lettres fort peu respectueuses, qui pourtant ne parurent point, & on croit que Lorenço d'Aldana, qui étoit bien intentionné, les déchira, ne jugeant pas à propos qu'elles parussent pour ne pas rendre les affaires plus mauvaises. Etant arrivé à Panama il alla loger avec Hinoiosa, parce qu'ils étoient fort amis, & qu'il y avoit même quelque parenté entr'eux, & aussi-tôt aprés son arrivée il alla rendre ses respects au Président, & & luy baiser les mains Dans cette premiere visite on ne parla que de choses générales, sans venir à l'affaire principale dont il s'agissoit; en sorte qu'Aldana ne se découvrit point pendant les

deux premiers jours, agiſſant en homme prudent & ſage, & voulant premierement connoître les ſentimens & les intentions des Capitaines. En effet aprés qu'il en fut inſtruit, il s'ouvrit au Préſident, & s'offrit à luy pour le ſervice de ſa Majeſté. La confiance qu'on eut en luy, fit prendre la réſolution de traiter ouvertement de l'affaire avec Hinoioſa : de ſorte que Hernan Mexia l'ayant tiré à part pour l'entretenir en particulier, luy repréſenta tout ce qui s'étoit paſſé, & *comment les choſes ſe trouvoient alors en état qu'on y pût apporter le remede convenable par la venuë du Préſident ; pourvû qu'ils voulluſſent tous le favoriſer, & lui offrir leurs ſervices, comme ils y étoient obligez, par ce qu'ils devoient à ſa Majeſté, & que s'ils laiſſoient échapper l'occaſion favorable qui ſe préſentoit alors, ils ne la trouveroient peut être pas telle de longt-temps.* Hinoioſa répondit *qu'il étoit fort ſerviteur au Préſident, & qu'il luy avoit déja fait connoître clairement ſes ſentimens, qui étoient : Que ſi ſa Majeſté aprés avoir oüi la demande de Gonzale Pizarre, ne jugeoit pas à propos de la luy accorder, luy qui parloit ſeroit toûjours prêt de ſe conformer à la volonté de ſon Souverain, ne voulant en aucune maniere s'attirer le juſte reproche*

de luy être rebelle. La verité eſt que Hinoioſa en bon ſoldat, entendoit bien la guerre, mais peu les affaires du cabinet: il avoit cru bonnement que tout ce qui s'étoit paſſé, n'avoit rien d'injuſte ni de criminel, & qu'on avoit été bien fondé à le faire, en conſequence des ſupplications & des requêtes qu'on avoit preſenté, & qui ſembloient mettre en droit ceux qui les préſentoient, d'employer tous leurs ſoins, & n'oublier aucune diligence pour les faire réüſſir. Il ne manquoit pas même de gens éclairez & lettrez, qui appuyoient en cela ſes ſentimens, & l'y confirmoient: Auſſi fut-il toûjours aſſez retenu, & aſſez reſervé dans l'exercice de ſa Charge, pour ne paſſer point au-delà des bornes du deſſein principal, ſans faire mourir perſonne, ni ôter le bien à perſonne, comme faiſoient les autres Capitaines. Hernan Mexia voyant l'erreur dans laquelle il étoit, s'ouvrit plus particulierement à luy, & luy dit franchement » que connoiſſant comme ils faiſoient la volonté & l'intention de ſa Majeſté, par les » ordres & la commiſſion du Préſident, » il n'étoit plus queſtion d'attendre une » nouvelle déclaration, ny une autre ré» ponſe: Qu'au reſte il vouloit bien luy

lui dire nettement, que toutes les trou- «
pes étoient resoluës de faire ce que le «
President leur ordonneroit, & que lui «
qui parloit, étoit aussi dans la même re- «
solution, & seroit le premier à leur en «
donner l'exemple : qu'ainsi il prit garde «
à ne se laisser point tromper, sous le «
pretexte specieux d'être fondé sur le «
sentiment de personnes éclairées : qu'il «
devoit considerer que ces gens de let- «
tres, qui lui conseilloient de demeurer «
ferme dans le parti de Gonzale Pizarre, «
étoient sans doute ses partisans déclarez «
qui s'interessoient dans sa cause : mais «
qu'au fond il n'y avoit personne qui ne «
pût aisément connoître la verité, dans «
l'état où étoient les choses, & juger «
quel parti il faloit suivre pour être fi- «
dele sujet à son Prince. Hinoiosa lui «
demanda un jour de temps pour répondre & se déterminer là-dessus, & le lendemain il l'envoya querir, resolu de suivre son conseil ; si bien qu'ils allerent ensemble au logis du President, à qui Hinoiosa offrit ses services, & promit de lui obéir en consequence des ordres de sa Majesté. Aprés cela on fit appeller les Capitaines, qui tous ensemble protesterent & promirent solennellement d'obéir au President, & de garder le se-

cret jusqu'à nouvel ordre. Ils le firent comme ils l'avoient promis : enforte que les soldats n'apprirent point distinctement ce qui se passoit, & qu'on ne leur dit pas ouvertement les choses ; quoique quelques-uns le conjecturassent sans peine : parce qu'ils voyoient que le President donnoit ses ordres dans toutes les affaires qui se presentoient, & que les Capitaines alloient & venoient fort souvent chez lui, & le traitoient tant en public qu'en particulier, comme leur Superieur. Le President considerant les inconveniens que le retardement pouvoit apporter, résolut de dépêcher promptement le même Lorenço d'Aldana, avec trois ou quatre navires & environ trois cens hommes, pour aller le long des côtes du Perou, & se rendre au port de Los Reyes, pour y recüeillir & y rassembler ceux qui seroient bien intentionnez pour le service de sa Majesté. On vouloit par ce moyen empêcher, s'il étoit possible, que Gonzale Pizarre apprenant ce qui se passoit, n'eut le temps de mettre à ses affaires tout l'ordre qu'il souhaiteroit, & de faire mourir ceux qu'il auroit pour suspects, & qu'il croiroit favoriser le parti de sa Majesté, comme souvent ses Capitaines avoient deliberé, & presque

resolu de le faire. On équipa & arma donc en diligence quatre navires, dont on donna le commandement à Lorenço d'Aldana, & on nomma pour Capitaines, Hernan Mexia, Jean Alfonse Palomino, & Jean d'Yllanes. Pour cela on fit une revûë generale, & on remit publiquement tous les Drapeaux au President, qui les rendit incontinent aux mêmes Officiers au nom de sa Majesté, & nomma Hinoiosa pour General de toutes les troupes, comme il l'étoit auparavant. Aprés cela on fit embarquer les trois cens hommes, en donnant paye à ceux à qui il fut necessaire, & ainsi ils mirent à la voile, emmenant avec eux le Provincial des Dominicains, comme un homme de consideration & de merite, & dont l'autorité paroissoit suffisante, pour obliger tous ceux qui seroient encore dans quelque incertitude, à se déterminer pour le parti qu'ils le verroient suivre. Ils portoient aussi avec eux plusieurs copies des Provisions Royales & de l'Amnistie; & ils avoient ordre de n'aborder en aucun lieu du pays, pour n'être point découvers, s'il leur étoit possible, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez au port de Los Reyes; parce qu'il leur paroissoit important de surprendre Gon-

zale Pizarre : ce qui pourtant ne se put faire par la raison qu'on en dira. Dans ce temps-là l'Archevêque de Los Reyes & Gomez de Solis arriverent à Panama, ils furent fort aises d'apprendre ce qui s'étoit passé, & se declarerent en faveur du President, lui offrant leurs services. Le President envoya Dom Jean de Mendoze à la nouvelle Espagne, avec des lettres pour le Vice-Roi Dom Antoine de Mendoze, par lesquelles il le prioit d'envoyer à son secours tout ce qu'il pourroit amasser de soldats en ce païs-là : Il envoya aussi Dom Balthazar de Castille à Guatimala & à Nicaragua, pour faire la même chose, & encore d'autres personnes à S. Domingue ; afin de tirer, s'il lui étoit possible, du secours de tous ces endroits, croyant que cela luy seroit necessaire.



CHAPITRE X.

Ce qui arriva à Pierre Hernandez Paniagua, dans son voyage du Perou, pour executer sa commission. Ce que fit de son côté Gonzale Pizarre, quand il soupçonna que sa flotte qui étoit à Panama, pouvoit avoir été remise entre les mains du President.

NOus avons dit cy-devant, que le President avoit envoyé Pierre Hernandez Paniagua pour porter ses lettres à Gonzale Pizarre. Paniagua arriva au Perou, justement dans le temps que Pizarre attendoit des nouvelles de ce qui se seroit passé à Panama, aprés l'arrivée de Lorenço d'Aldana : Ce fut vers la mi-Janvier de l'an mil cinq cens quarante-sept ; il débarqua à Tumbez, & de là se rendit à S. Michel : Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, Villalobos qui étoit Lieutenant dans ce lieu pour Gonzale Pizarre, le fit arrêter, & lui ôta ses dépêches, qu'il envoya promptement à Los Reyes par Diegue de Mora, Lieutenant du même à Truxillo. Gonzale Pizarre n'eut pas plûtôt appris la chose, qu'il envoya

une perſonne en qui il ſe fioioit, pour lui amener Paniagua, avec ordre de ne le laiſſer parler à perſonne par le chemin. Cet ordre fut fort bien executé : on conduiſit donc Paniagua à Los Reyes, où en preſence de tous les Capitaines de Gonzale Pizarre, il lui remit entre les mains ſes lettres de creance & ſes depêches : Pizarre lui commanda de dire tout ce dont il étoit chargé, l'aſſurant qu'à cet égard & pour tout ce qui regardoit ſa commiſſion, il ne lui ſeroit fait aucun mal ni aucun outrage : Mais que ſi hors de là il traitoit avec qui que ce put être, ſoit publiquement, ſoit en ſecret, d'aucune choſe qui concernât le Preſident, il pouvoit compter que la moindre preuve & le moindre indice qu'on auroit, ſuffiroient pour lui faire couper la tête. Paniagua expliqua hardiment le ſujet de ſon envoi & ſa commiſſion, & quand il eut achevé de parler, on le fit ſortir. Quelques-uns étoient d'avis qu'on le fit mourir : parce qu'il communiquoit, diſoient-ils, ſes affaires & ſes ſentimens à quelques perſonnes en qui il avoit de la confiance. Gonzale Pizarre ne fit voir à aucun de ſes Capitaines la lettre que le Preſident lui écrivoit, ni celle qu'on lui rendit de la part de ſa Majeſté. Tous

ſes partiſans lui diſoient qu'il ne faloit point laiſſer entrer le Preſident au Perou, parlant de lui d'une maniere fort injurieuſe, & même parlant de ſa Majeſté avec fort peu de reſpect ; à quoi Pizarre ſembloit prendre plaiſir. Il écrivit alors au Capitaine Carvajal qui étoit à Plata, & lui manda de partir incontinent pour venir à Los Reyes, & d'apporter avec lui tout l'or & l'argent qu'il pourroit ; comme auſſi les Arquebuſes & les autres armes qu'il auroit. Ces ordres n'étoient pas tant fondez ſur le beſoin qu'on crût avoir de toutes ces choſes, pour ſe défendre ou pour attaquer, puis qu'on ne ſçavoit pas alors ce qui s'étoit paſſé à Panama, & que même on ne le pouvoit encore ſçavoir, que pour remedier aux grandes plaintes qu'il y avoit contre Carvajal, à cauſe de ſes meurtres & de ſes pillages continuels. Quelques-uns diſoient qu'on le faiſoit venir pour le châtier, comme il le meritoit, & le punir en ſa perſonne : d'autres que c'étoit ſeulement pour lui ôter plus de cent cinquante mille écus, qu'il avoit pillez dans cette conquête. Dans ce temps-là tout étoit plein de ſoupçons à Lima, perſonne n'oſoit ſe fier à qui que ce fût, ni ouvrir la bouche pour rien dire ſur le ſujet des af-

faires preſentes: parce que le moindre mot & les plus legers pretextes ſuffiſoient, pour mettre un homme en danger de perdre la vie. Gonzale Pizarre prenoit de fort grandes précautions, & étoit fort ſoigneuſement ſur ſes gardes, juſques-là qu'ayant remarqué en pluſieurs occaſions, que le Licentié Zarate n'étoit pas bien intentionné pour lui, quoique le frere de Pizarre eût épouſé la fille de Zarate, & que celui-ci fut malade, on tient pour certain qu'il le fit empoiſonner, par le moyen de quelques poudres qu'il luy envoyoit comme un remede; & dans la ſuite cette opinion fut confirmée par le rapport de quelques gens qui étoient au ſervice de Pizarre, qui ſoit qu'il fût coupable ou non de ce crime, ſe rejoüit beaucoup de la mort de Zarate. Cependant Pierre Hernandez Paniagua, commença à faire negotier pour ſon retour, par l'entremiſe du Licentié Carvajal, contre le ſentiment des autres Capitaines, qui ne vouloient point qu'on le laiſſât partir. Véritablement on peut dire qu'il fut fort heureux d'être parti de Los Reyes, quand on y apprit que la flote qui étoit à Panama, avoit été remiſe entre les mains du Preſident: On ne le ſçavoit pas encore alors, neanmoins on

commençoit à avoir de grands ſoupçons, parce qu'on ne recevoit point de nouvelles de ce lieu. Auſſi ces ſoupçons parurent aſſez bien fondez à Gonzale Pizarre, pour l'obliger d'écrire à Pierre de Puelles qui étoit à Quito, & à tous ſes autres Capitaines d'être ſoigneuſement ſur leurs gardes, & ſe tenir toûjours prêts & leurs gens en état. Dans ce temps-là le Capitaine Carvajal arriva, venant de la Province des Charchas avec cent cinquante ſoldats, trois cens Arquebuſes, & plus de trois cens mille écus. Le jour qu'il arriva à Los Reyes on l'y reçut en pompe; Gonzale Pizarre ſortit lui-même de la Ville, avec tous les habitans ſans exception, pour aller au devant de lui avec des inſtrumens de muſique, & de grands ſignes de rejoüiſſance. On reçut auſſi alors des nouvelles de Porto Vieio; qu'on y avoit vû paroître les quatre navires dont on a parlé dans le Chapitre precedent, & qu'aprés s'être approché aſſez prés de terre comme pour reconnoître, ils avoient reviré pour ſe mettre en mer, ſans jetter l'Anchre ni ſe mettre en devoir de prendre aucunes proviſions, comme les autres vaiſſeaux avoient accoûtumé de faire: ce qui fut pris pour un mauvais ſigne,

& pour une preuve qu'ils étoient ennemis.

CHAPITRE XI.

Les navires du President arrivent au Port de Truxillo : Diegue de Mora & quelques autres le reçoivent, & se declarent pour le parti de sa Majesté.

APrés que Gonzale Pizarre eut receu la nouvelle que nous venons de dire, de ces vaisseaux qui avoient paru à la côte, il fut quelque temps sans pouvoir être bien éclairci de la verité : tant par ce qu'il ne s'approchoient guere de terre ; qu'à cause que Diegue de Mora Lieutenant de Pizarre à Truxillo, retenoit les lettres qu'on écrivoit sur ce sujet. Ainsi on faisoit plusieurs conjectures là-dessus à Los Reyes, sans pouvoir s'assurer de la verité : Cependant cela donnoit de linquietude à Gonzale Pizarre, & l'obligeoit à prendre des precautions, & à faire faire soigneusement garde, tant le jour que la nuit, par les soldats & par les habitans, qui paroissoient tous le faire avec soin & avec plaisir, comme s'ils l'eussent fait de fort bon cœur. Alors

Lorenço d'Aldana arriva avec ses navires, au port qu'on nomme Mal-abri, qui est à cinq ou six lieuës de Truxillo. Diegue de Mora avoit appris la venuë de ces vaisseaux, par le Messager qui avoit apporté la nouvelle qu'ils avoient paru à Porto Vieio : mais il ne pouvoit sçavoir ni juger certainement qui étoient ceux qui les montoient, ni quel dessein ils pouvoient avoir. Il s'embarqua à Truxillo avec plusieurs habitans du lieu, dans un navire qui étoit au port, avec des munitions de guerre & de bouche, à dessein d'aller chercher ces quatre navires, & de les aborder en quelque lieu qu'il les rencontrât : ce qu'il croyoit pouvoir faire sans aucun peril, de quelque parti qu'ils fussent : parce que s'ils étoient de celui de Gonzale Pizarre, il pouvoit leur dire qu'il étoit allé pour apprendre des nouvelles, & pour leur porter des rafraîchissemens : & si au contraire ils étoient du parti de sa Majesté, cela s'accordoit encore mieux avec ses intentions, & il se joindroit à eux, lui & ses gens. Il sortit donc du port, & fut assez heureux pour rencontrer les quatre navires dés le premier jour : ils s'éclaircirent mutuellement les uns les autres de leurs véritables intentions, & ainsi se joigni-

rent avec beaucoup de plaisir, pour concourir tous au même but. Diegue de Mora fournit à la flote les rafraîchissemens dont elle avoit besoin, & dés la nuit suivante ils se rendirent au port de Truxillo : ils ne jugerent pas à propos de mettre leurs gens à terre; mais on prit seulement la resolution que Diegue de Mora & tous les habitans de Truxillo, se retireroient dans la Province de Caxamalca, pour y pouvoir attendre avec plus de sureté, le temps qu'on auroit besoin d'eux ; & assemblet cependant tout ce qu'ils pourroient de gens en faveur du parti qu'ils prenoient. En même temps on envoya des Messagers avec des lettres & des ordres aux Chachapoyas, à Guanuco, à Quito, & aux passages que gardoient Mercadillo & Porcel : afin que tous ceux qui seroient bien intentionnez se pussent declarer en faveur de sa Majesté. Les nouvelles de ce qui s'étoit passé à Truxillo furent bientôt portées à Gonzale Pizarre, par le moyen d'un Moine de la Merci, qui l'avoit toûjours suivi & favorisé : mais cet homme ne pouvoit dire autre chose, sinon le départ de Diegue de Mora & des habitans de Truxillo, sans pouvoir rien assurer sur le sujet de leur intelligence & de leur union

avec ceux qui étoient ſur la flote. Gonzale Pizarre conjectura ſur le rapport de ce Moine, que Diegue de Mora & les habitans de Truxillo, s'en étoient allez à Panama pour ſe joindre au Préſident: c'eſt pourquoi il envoya promptement pour ſon Lieutenant en cette ville de Truxillo, le Licentié Garcias de Leon, qu'il avoit toûjours mené avec lui juſqu'alors. Il l'envoya par mer avec quinze ou vingt ſoldats, à qui il donnoit les Indiens de tous ceux qui s'en étoient allez avec Diegue de Mora. Pizarre envoya auſſi avec Garcias de Leon, le Superieur des Moines de la Merci de cette Ville, pour prendre & faire embarquer les femmes de ceux qui s'en étoient fuis, & les emmener à leurs maris à Panama, où il croyoit qu'ils étoient allez: A l'égard des veuves, il envoyoit des gens ſortables avec qui elles ſe pourroient marier, & ſi elles ne le vouloient pas faire, ſes ordres étoient qu'on les emmeneroit avec les autres à Panama. On tâchoit de couvrir cela de pluſieurs prétextes ſpécieux: mais la veritable raiſon étoit, que non ſeulement Gonzale Pizarre vouloit ſe rendre maître & diſpoſer à ſa fantaiſie des Indiens de ceux qui s'en étoient fuis, mais auſſi de leurs mai-

ſons & de tous leurs biens, ſans y trouver aucune oppoſition de la part des femmes, qui ne manqueroient pas d'y en faire autant qu'il leur ſeroit poſſible, ſi elles étoient preſentes, & que tout au moins il faudroit nourrir & entretetenir, ſi on leur ôtoit leurs biens. Le Licentié Garcias de Leon étant donc parti, rencontra peu de jours aprés qu'il fut en mer, les quatre navires commandez par Aldana; il ſe joignit à eux, & embraſſa le parti de ſa Majeſté avec tous ceux qui l'accompagnoient: les uns le firent de bonne volonté, parce qu'il y avoit longtemps qu'ils ſouhaitoient d'en trouver l'occaſion: les autres le firent par neceſſité, & par la crainte qu'ils eurent qu'Aldana ne les fît punir. On renvoya le Superieur de la Merci par terre à Los Reyes avec ordre d'apprendre à Gonzale Pizarre ce qui ſe paſſoit, & la raiſon de la venuë de ces quatre vaiſſeaux ſur les côtes du Perou: on lui avoit auſſi donné ordre, de parler ſous ce prétexte à pluſieurs particuliers qu'il connoiſſoit bien intentionnez, & de leur faire ſçavoir; que pourveu qu'ils ſe puſſent rendre au port, ils y trouveroient toûjours des chaloupes prêtes pour les recevoir & les conduire aux vaiſſeaux. Gonzale Pizarre

ayant ſçû la choſe, envoya ordre au Superieur de ſe retirer, avec défenſes expreſſes de parler ni de traiter avec perſonne, ni en public, ni en particulier : & faiſant alors de grandes plaintes de Lorenço d'Aldana, pour s'être ainſi moqué de lui, & l'avoir trompé comme il avoit fait : ajoûtant que s'il avoit ſuivi les ſentimens de ſes principaux Officiers, Aldana ne lui auroit pas joüé ce tour, puis qu'il l'auroit fait mourir il y avoit déja long-temps. Auſſi diſoit-on aſſez hautement, que Pizarre ne devoit ſe prendre qu'à lui-même, du mal qui lui arrivoit alors d'avoir laiſſé Aldana impuni. Quand donc on eut appris ſi certainement la venuë de la flote, & la neceſſité qu'il y avoit de ſe préparer à la guerre, tandis que cette flote s'avançoit de Truxillo à Los Reyes, où il faut un temps conſiderable à ſe rendre par mer, bien que la diſtance d'un lieu à l'autre ne ſoit que de quatre-vingt lieuës : Gonzale Pizarre commença à mettre ſes affaires en ordre, & aſſembler ſes troupes, parce que juſqu'alors, la ſureté pleine & entiere où il ſe croyoit, lui avoit fait negliger de ſemblables ſoins. Il nomma donc de nouveaux Capitaines à qui il donna le commandement de ſes troupes : nom-

mant pour Capitaines de Cavalerie le Licentié Carvajal & le Licentié Cepeda, comme des personnes qui devoient avoir de l'attachement pour lui par les obligations qu'ils lui avoient. Il fit Capitaines d'Arquebusiers Jean d'Acosta, Jean Velez de Guevara, & Jean de la Tour : & Capitaines de Piquiers Fernand Bachicao, Martin de Robles, & Martin d'Almendras. Il voulut que François de Carvajal fût son Mestre de Camp ou son Lieutenant General, comme il l'avoit été jusques-là, & qu'il eût pour sa garde cent Arquebusiers, de ceux qu'il avoit amenez de la Province des Charcas, qui étoient tous fort bien équipez. On fit battre le Tambour, & publier que tous les habitans de la Ville, & tous ceux qui s'y trouvoient alors, de quelque qualité & condition qu'ils pussent être, eussent à prendre les armes & à se ranger sous les Etendarts, pour y recevoir la solde & la paye qu'on leur donneroit. Ces ordres furent publiez sur peine de la vie pour ceux qui n'y obéïroient pas, & on régla la paye de la maniere qui suit. On donna aux deux Capitaines de Cavalerie cinquante mille écus, avec ordre de faire chacun cinquante Cavaliers : mais outre cela plusieurs Marchands & autres

personnes

personnes peu propres à la guerre,se rangerent sous leurs Etendarts. On n'ignoroit pas que c'étoit des gens qu'on ne devoit point compter pour le combat; mais on vouloit en tirer de l'argent, comme on fit : car ils se libererent en fournissant des armes & des chevaux, & ceux qui n'en avoient pas, en donnant de l'argent. On donna à Martin de Robles vingt-cinq mille écus pour faire cent trente Piquiers. A Fernand Bachicao aussi vingt mille écus, pour cent douze Piquiers. A Jean Velez de Guevara la même somme pour cent quarante Arquebusiers; & autant encore à Jean d'Acosta pour un semblable nombre. On donna douze mille écus à Jean de la Tour,pour cinquante Arquebusiers qui étoient de la garde ordinaire de Gonzale Pizarre. On donna aussi autres douze mille écus à Martin d'Almendras,pour faire quarante-cinq Piquiers. On nomma pour porter le grand Etendart Antoine Altamirano, un des plus considerables habitans de la Ville de Cusco, en lui donnant le commandement de quatre-vingt chevaux destinez pour la garde de l'Etendart; & on lui donna douze mille écus, non pour la paye de ceux qu'il commandoit, qui

n'en avoient pas besoin, étant tous choisis d'entre les plus riches habitans du pays, mais pour quelques autres besoins. Aussi-tôt que tout fut en ordre, on fit assembler toutes les troupes pour en faire la revûë. Le Licentié Cepeda fit peindre dans son Etendart une image de la Vierge: & le Licentié Carvajal fit mettre sur le sien un S. Jacques. Le Capitaine Carvajal retint la même Baniere qu'il avoit porté à la guerre des Charcas. Le Capitaine Guevara fit peindre sur la sienne une cuirasse avec un chiffre, par lequel il vouloit désigner le nom de Pizarre. Le Capitaine Bachicao fit mettre sur son drapeau un G, entrelacé avec un P, (ces deux lettres voulant dire Gonzale Pizarre) avec une couronne Royale par dessus: & ainsi des autres, chacun choisissant la figure qu'il luy plaisoit faire mettre; ensorte qu'il n'y avoit que le grand Etendard, où on vit paroître les armes Royales. Aussi-tôt aprés on fit la distribution des postes, & on assigna à chacun le sien, pour faire soigneusement la garde, sur tout pendant la nuit. Gonzale Pizarre prenoit grand soin de secourir plusieurs soldats qui n'étoient point sous les enseignes, & il faisoit des presens à d'autres qui y étoient, & qu'il croyoit en

avoir besoin : Car outre ce qu'ils avoient déja reçu, il donnoit à quelques-uns des sommes fort considerables, selon qu'il connoissoit qu'ils le meritoient. Il fit faire une revûë generale, & se mit à pied avec l'infanterie. Il avoit assemblé en tout mille hommes, aussi-bien armez & aussi-bien équipez & fournis de tout ce qui leur étoit necessaire, qu'aucunes troupes qu'on ait vû en Italie, dans le temps que les choses y étoient dans la plus grande prosperité. La plûpart, outre leurs armes qui étoient bonnes, avoient des hauts-de-chausses & des pourpoints de soye : plusieurs mêmes en avoient de toile d'or & de brocard : d'autres en avoient de brodez & chamarrez d'or & d'argent, avec de la broderie d'or à leurs chapeaux, sur leurs boëtes à poudre, & sur les poches ou étuis de leurs Arquebuses. Il étoit fort bien fourni de poudre, & il donna ordre que tous ses soldats fussent pourvûs de quelques montures, achetant pour cet effet toutes les jumens, mulets, & chevaux qu'il pût trouver, & en prenant plusieurs sans les payer. La dépense qu'il fit pour tous ces preparatifs, se monta à plus de cinq cens mille écus. Il envoya Martin Silvera à la ville de Plata, pour en tirer

tous les hommes & tout l'argent qu'il y pourroit trouver : Il envoya aussi Antoine de Roblez à Cusco, pour en tirer les troupes qui y étoient sous le commandement d'Alfonse de Hinoiosa Lieutenant de Pizarre dans cette Ville. Il écrivit à Lucas Martin son Lieutenant à Arequipa, lui mandant de le venir incontinent trouver, avec les soldats qui étoient dans ce lieu-là. Il envoya aussi ordre à Pierre de Puelles son Lieutenant à Quito, de le venir joindre avec les troupes de cette Province ; & manda de même aux Capitaines Mercadillo & Porcel, de laisser les passages qu'ils gardoient, & se rendre avec leurs gens à Lima. Il envoya les mêmes ordres au Capitaine Sayavedra, qui étoit son Lieutenant à Guamanga. De cette maniere on peut dire que Gonzale Pizarre ne négligea rien, & qu'il envoya des messagers de toutes parts pour assembler des troupes, & faire porter à ses Officiers tous les ordres & toutes les instructions qu'il jugea necessaires. Il leur recommandoit sur tout de ne laisser dans les lieux qu'ils abandonnoient, ni armes, ni chevaux, ni rien qui pût donner à ceux qui demeuroient dans ces lieux-là, occasion ou moyen d'aller trouver le Président : justifiant autant

qu'il pouvoit sa conduite, par les raisons les plus spécieuses qu'il pouvoit trouver. Il leur representoit qu'ayant envoyé le Capitaine Lorenço d'Aldana, tant en son nom qu'au nom de tout le Royaume, pour informer sa Majesté de tout ce qui étoit arrivé dans le pays, Aldana s'étoit ligué avec le Président, & venoit maintenant contre lui avec les mêmes vaisseaux dont il lui avoit confié le commandement, & qui leur avoient coûté plus de quatre-vingt mille écus à équiper. Qu'à l'égard du Président, sa Majesté l'envoyoit pour travailler à rétablir le repos, la paix & la tranquillité dans le Royaume; mais qu'au lieu de s'y employer comme il devoit, il avoit de sa propre autorité assemblé des troupes, & venoit avec tout ce qu'il en avoit pû ramasser, pour punir ceux qui avoient eu quelque part aux mouvemens & aux troubles passez : Qu'ainsi puis qu'ils sçavoient les uns & les autres qu'ils y avoient eu part aussi-bien que lui qui leur parloit, ils devoient penser que c'étoit ici une affaire qui les regardoit tous. Qu'au reste il ne falloit pas se flater du pardon & de l'amnistie qu'on disoit que le Président apportoit, & qu'il accorderoit à ceux qui le suivroient, qu'on avoit sujet de soup-

çonner en cela de l'artifice & de la fraude : mais que quand on ſuppoſeroit que la choſe fût veritable, & qu'il y eût une amniſtie, toûjours étoit-il certain qu'elle ne pouvoit regarder que le paſſé, & que la bataille donnée contre le Viceroi, & ſa mort n'y pourroient étre compriſes ; puiſque cela étoit arrivé depuis que le Préſident étoit parti d'Eſpagne. Qu'ainſi juſqu'à ce que ſa Majeſté fût informée du tout, & qu'elle envoyât de nouveaux ordres là-deſſus, il étoit reſolu de s'oppoſer à l'entrée du Préſident dans le pays : d'autant plûtôt qu'il étoit bien informé par pluſieurs perſonnes qui le lui avoient écrit d'Eſpagne, que ſa Majeſté n'envoyoit pas le Préſident pour lui ôter le Gouvernement du Royaume : mais ſeulement pour préſider dans l'Audiance Royale : Qu'il étoit fort aſſuré de ce qu'il diſoit, parce que François Maldonat qu'il avoit envoyé à ſa Majeſté, le lui avoit écrit : & que le Préſident même n'avoit pû s'empêcher d'avoüer en quelque maniere la choſe, dans ſa lettre qu'il avoit reçû par Pierre Hernandez Paniagua : Que depuis à la verité ſes propres Capitaines avoient ſeduit le Préſident, & l'avoient engagé à entrer au Perou à main armée : Que ſans doute ſa Majeſté

feroit fort mécontente d'un tel procedé quand elle en feroit informée. Pizarre prétendoit donc par ces raifons & autres femblables, que le Préfident étoit fort coupable, d'avoir retenu ceux qu'on envoyoit en Efpagne, & que cela feul étoit une raifon fuffifante, pour luy pouvoir juftement faire la guerre.

CHAPITRE XII.

Le Licentié Carvajal eft nommé pour aller avec quelques foldats le long de la côte : mais aprés on changea d'avis, & on ne l'envoya pas, parce qu'on le tenoit pour fufpect.

DAns ce temps-là Gonzale Pizarre, fon Meftre de Camp, & les autres qui étoient de fon Confeil, prirent un nouveau tour & de nouvelles mefures, pour juftifier leur conduite, & faire croire aux foldats & au peuple que leur caufe étoit bonne. Ils firent affembler tous les gens de lettres qui étoient dans la ville de los Reyes, leur propoferent le crime, dont ils prétendoient que le Préfident étoit coupable, pour avoir retenu leurs navires, & être entré dans le

pys avec des gens de guerre & à main armée, contre la commiſſion & les ordres qu'il avoit de ſa Majeſté : voulant ainſi perſuader à ceux qu'ils avoient aſſemblez, qu'il étoit juſte & raiſonnable de proceder juridiquement contre le Préſident, & ſes Capitaines & adhérans, & leur faire leur procés dans les formes. Ces ſçavans aſſemblez n'oſerent contredire Gonzale Pizarre, ni s'oppoſer à ſa volonté ; ils s'accorderent donc à ce qu'il diſoit : ainſi on commença à faire des procedures dans les formes, & inſtruire le procés, & peu de jours aprés on donna un jugement qui portoit en ſubſtance, que *veu les crimes qui reſultoient des informations faites contre le Licentié de la Gaſca & ſes Capitaines, on trouvoit qu'ils étoient coupables, & meritoient d'être condamnez, & qu'ainſi on les condamnoit, ſçavoir, le Licentié de la Gaſca à avoir la tête coupée ; Lorenço d'Aldana & Hinoioſa à être écartelez.* Ils condamnoient de même les autres Commandans à diverſes ſortes de ſupplices, ſelon qu'ils le jugeoient à propos. On fit ſigner cette ſentence au Licentié Cepeda Auditeur, & on l'envoya aprés pour la faire de même ſigner à d'autres perſonnes lettrées. Il ſe trouva parmy ceux à qui on

propoſa

propoſa cette ſignature, un Licentié nommé Polo Hondegardo qui étoit de Valladolid, lequel fut aſſez franc & aſſez hardi pour aller trouver Gonzale Pizarre & lui repreſenter qu'il n'étoit nullement à propos de prononcer un tel jugement, parce qu'il pourroit arriver que ſes Capitaines qui étoient alors au ſervice du Préſident, euſſent dans la ſuite envie de retourner au ſien ; mais qu'ils ne l'oſeroient faire quand ils auroient une fois appris cette cruelle ſentence donnée contre eux : Que de plus, il falloit conſiderer que le Préſident étoit une perſonne ſacrée étant Prêtre, & qu'ainſi ceux qui ſigneroient une telle ſentence contre lui, encourroient la peine de l'excommunication majeure. Ces raiſons empêcherent qu'on ne paſsât outre, & qu'on ne publiât cette ſentence. Gonzale Pizarre apprit alors que les vaiſſeaux de Lorenço d'Aldana étoient partis de Truxillo, & s'avançoient le long de la côte: Là-deſſus il commanda Jean d'Acoſta avec cinquante Arquebuſiers à cheval, pour courir promptement d'un lieu à l'autre ſur le bord de la mer, & empêcher qu'ils ne puſſent deſcendre en aucun lieu pour prendre les choſes dont ils pourroient avoir beſoin. Acoſta alla

jusqu'à Truxillo où il n'osa demeurer qu'un jour, craignant que Diegue de Mora ne vinst de Caxamalca pour l'attaquer & aussi parce qu'il apprit que les navires étoient au port de Santa, & resolut d'y aller. Lorenço d'Aldana fut averti de sa venuë par quelques Espagnols, il lui dressa une embuscade, faisant cacher cent cinquante Arquebusiers dans des roseaux sur le chemin par lequel Jean d'Acosta devoit passer. Celui-ci n'auroit sans doute pas manqué d'y être surpris & défait, si son bonheur ne lui avoit fait rencontrer quelques espions de la flote, qu'il prit & qu'il vouloit faire pendre, s'ils n'eussent trouvé le moyen de sauver leurvie,en l'avertissant de cette embuscade, & lui disant de plus que s'il quittoit ce chemin pour s'approcher plus prés de la mer, il trouveroit quelques matelots faisans aiguade. Il envoya les prisonniers à Gonzale Pizarre. La chose vint à la connoissance de ceux qui étoient en embuscade : mais comme ils étoient à pié, & leurs ennemis à cheval, & le pays fort sablonneux, ils ne furent nullement en état d'ôter à Acosta ses prisonniers : il s'en retourna au port de Guavra où il attendit de nouveaux ordres. Cependant Gonzale Pizarre reçut

tres-bien les prisonniers, leur fit rendre leurs armes, & leur fit donner des habits & assigner des logemens, leur donnant le choix de toutes les Compagnies pour se mettre en celle qu'il leur plairoit. Il apprit par eux le nombre de ceux qui étoient sur les vaisseaux, tout ce qui étoit arrivé à Panama, & les secours que le Président avoit envoyé demander en divers endroits des Indes : ils lui dirent encore, comment Lorenço d'Aldana avoit fait mettre à terre Pierre d'Ulloa Dominicain, en habit séculier, pour publier par-tout l'amnistie. Pizarre le fit chercher, on le trouva & on le lui amena, il le fit mettre dans un cachot qui étoit prés du vivier de son jardin, où il y avoit quantité de crapauts & de couleuvres, jusqu'à ce qu'à l'occasion de la venuë de la flote il recouvra la liberté. Alors on resolut d'envoyer le Licentié Carvajal avec trois cens Arquebusiers à cheval, & les soldats de Jean d'Acosta le long de la côte, & jusqu'à Caxamalca, pour attaquer & défaire Diegue de Mora. Le Licentié fit ses préparatifs pour cette expedition ; & tout étant prêt & ses gens en état, le Mestre de Camp Carvajal alla dés le matin trouver Gonzale Pizarre, & lui representa » qu'il n'étoit

„ nullement à propos de donner une tel-
„ le commiſſion au Licentié Carvajal,
„ parce qu'on ne pouvoit pas prendre
„ une entiere confiance en lui. Que ſi
„ juſqu'alors il avoit ſuivi leur parti, il
„ l'avoit fait pour ſe venger du Vice-
„ Roi, & qu'étant content à cet égard,
„ il ne voyoit pas qu'il y eût grand fon-
„ dement à faire ſur ſa fidelité. Qu'il
„ falloit ſe ſouvenir que tous les freres
„ du Licentié étoient ſerviteurs de ſa
„ Majeſté, particulierement l'Evêque de
„ Lugo qui étoit dans les grands em-
„ plois. Qu'il ne falloit donc pas ſe fla-
„ ter, que celui-ci fût de bon cœur dans
„ un parti oppoſé à celui où étoient tous
„ ſes proches, & qu'il y demeurât fer-
„ me. Qu'enfin il falloit ſe ſouvenir,
„ qu'on avoit tenu priſonnier ſans aucun
„ fondement valable ce même homme
„ dont il s'agiſſoit, & qu'il s'étoit vû ſi
„ prés d'être conduit au ſupplice, qu'on
„ lui avoit ordonné de faire ſon teſta-
„ ment & de ſe confeſſer, & qu'il ne
„ falloit pas ſe flater que de ſemblables
„ outrages s'effaçaſſent aiſément de l'eſ-
„ prit. Ces raiſons frapperent Gonzale
Pizarre, & le firent changer d'avis, ſi
bien qu'au lieu du Licentié Carvajal, il
envoya le même Jean d'Acoſta avec deux

cens quatre-vingt hommes pour l'execution de cette entreprise. Celui-ci partit donc & prit le chemin de Truxillo ; mais étant arrivé à Barrança, qui est à vingt-quatre lieuës de Los Reyes, il ne passa pas outre, par les raisons qu'on verra dans la suite. Dans ce temps-là le Capitaine Saavedra Lieutenant de Pizarre à Guanuco, reçut des lettres de Lorenço d'Aldana, par lesquelles il le sollicitoit de prendre le bon parti, qui étoit celui de sa Majesté leur legitime Souverain. Saavedra resolut de le faire: ainsi sous prétexte d'executer les ordres de Gonzale Pizarre, qui lui avoit ordonné de l'aller trouver avec Hernando Alonso habitant de la même Ville, il assembla ce qu'il put de soldats, sortit de la Ville avec eux, & leur declara que son dessein étoit de s'engager au service de sa Majesté. Tous s'offrirent à le suivre, excepté trois ou quatre, qui s'enfuirent & allerent rapporter ce qui se passoit à Gonzale Pizarre. Il envoya incontinent un Capitaine avec trente soldats, pour piller & détruire entierement le lieu ; mais ils y trouverent de l'opposition ; car les Indiens du voisinage s'étoient armez & s'étoient saisis du lieu par l'ordre même de leurs Maîtres ; de sorte qu'ils

empêcherent les Espagnols que Pizarre avoit envoyez, d'y entrer : ainsi ils furent contraints de s'en retourner à Los Reyes, & se contenter d'emmener ce qu'ils purent attraper de bétail, jumens & autres bêtes. Cependant le Capitaine Saavedra avec quarante Cavaliers qui le purent suivre, se rendit à Caxamalca, où il se joignit à Diegue de Mora, & les autres qui étoient avec lui, & s'étoient declarez comme lui pour le parti de sa Majesté.

CHAPITRE XIII.

Antoine de Robles va à Cusco comme Lieutenant de Pizarre : Diegue Centeno sort du lieu où il avoit été long-temps caché, assemble des gens, va attaquer Robles, le défait, & se rend maître de la Ville.

ANtoine de Robles que Gonzale Pizarre envoyoit à Cusco pour y commander en sa place, étant arrivé dans cette Ville, Alfonse de Hinoiosa qui jusques-là y avoit exercé la charge de Lieutenant du Gouverneur, & commandé en cette qualité les troupes qui y étoient, remit à Robles & le commandement &

ses troupes : ce qu'il ne fit pas, à ce qu'on croit, ſans chagrin & ſans mécontentement. Antoine de Robles ramaſſa tout ce qu'il pût & d'hommes & d'argent, & étant ſorti de Cuſco, il s'avança juſqu'à Xaquixaguana, qui en eſt éloigné de quatre lieuës : Là il apprit que Diegue Centeno aprés avoir été plus d'un an caché dans une caverne, venoit tout nouvellement d'en ſortir, ſur ce qu'il avoit appris la venuë du Préſident, & la plûpart des choſes qui ſe paſſoient dans le pays. En effet, Centeno étoit véritablement ſorti de ſa retraite, & des lieux ſecrets qui luy avoient ſervi d'azile, & il n'en avoit pas plûtôt été hors, qu'il avoit commencé à raſſembler quelques gens de ceux qui l'avoient ſuivi autrefois, & s'étoient cachez en divers endroits dans les bois & dans les montagnes, pour éviter la fureur de Gonzale Pizarre, & de ſon Meſtre de Camp. De cette maniere Centeno aſſembla juſqu'à quarante hommes, dont une partie étoit à pié, & quelques-uns avoient encore les chevaux avec leſquels ils s'étoient ſauvez. Ils n'étoient pas auſſi bien armez & auſſi bien équipez, qu'il eût été à ſouhaiter ; neanmoins il reſolut d'attaquer Cuſco avec autant d'aſſurance, que s'il avoit eu cinq

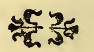
cens hommes. Les principaux de ceux qui l'accompagnoient, étoient Loüis de Ribera, Alfonſe Perez d'Eſquivel, Diegue Alvarez, François Negral, Pierre Hortiz de Zarate, & Dominique Ruiz, Clerc, qu'on appelloit communément le Pere Vizcayno. Centeno s'avança donc avec ſes gens du côté de Cuſco, & s'en approcha fort prés. On ne doute pas que quelques-uns des principaux de la Ville, pour ſe délivrer de la domination d'Antoine de Robles, qui étoit un jeune homme de baſſe condition & de peu d'eſprit, n'euſſent écrit à Diegue Centeno de venir, & ne luy euſſent promis leur ſecours, pour le faire réüſſir dans ſes deſſeins. Il y en a qui diſent qu'Alfonſe de Hinoioſa même, dans le reſſentiment qu'il avoit contre Gonzale Pizarre, avoit envoyé offrir ſon ſecours à Centeno. On peut aiſement croire l'un ou l'autre, ou peut-être tous les deux; parce qu'autrement c'eût été une grande imprudence & une temerité inexcuſable à Diegue Centeno, d'attaquer avec le peu de gens qu'il avoit, une Ville dans laquelle, ſans compter ſes habitans, il y avoit plus de cinq cens ſoldats; & neanmoins ſe flater de l'eſperance de s'en pouvoir rendre maître avec quarante hommes ſi mal armez, que la

plûpart avoient leurs épées ou leurs poignards liez à des perches, pour leur servir de lances, ou de piques. Antoine de Robles étant averti de la marche de Centeno, retourna à Cusco, où il commença à faire les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires : puis apprenant que l'ennemy n'étoit qu'à une journée de-là, il fit prendre les armes à ses gens ; & ayant assemblé trois cens hommes sur la place, il envoya pour battre l'estrade, François d'Aguirre, frere de Peruche d'Aguirre, que le Capitaine Carvajal avoit fait pendre. François s'en alla trouver Diegue Centeno, se joignit à luy, & luy dit tout ce qui se passoit, & l'état des choses dans la Ville. La nuit qui préceda la Fête-Dieu de l'an mil cinq cens quarante-sept, ils s'avancerent par un chemin different de celuy où étoient postées les troupes de Robles ; ainsi ils les attaquerent par le flanc avec beaucoup de courage, & une ferme resolution de vaincre ou de mourir. Comme cette attaque se fit pendant l'obscurité de la nuit, le bruit & la confusion empêchoient qu'on ne se pût entendre, & faisoient que ceux de Cusco se tuoient souvent les uns les autres, sans pouvoir se reconnoître. Diegue Centeno se servit d'une ruse qui luy réüssit fort

heureuſement ; il fit deſſeler & débrider les chevaux qu'il avoit, & les fit mettre ſur le chemin où les ennemis étoient poſtez, les faiſant ſuivre par des Indiens, qui les pouſſoient devant eux. Ces chevaux preſſez par ceux qui les ſuivoient, ſe mirent à courir de toute leur force, & mirent le deſordre & la confuſion parmy les troupes de Robles, avant qu'on eût le loiſir de les tuer, ni qu'on pût s'aſſûrer s'il y avoit quelqu'un deſſus, ou non. Ce ſtratagême de Centeno paroît à peu prés ſemblable à celui dont uſa ce Capitaine Carthaginois, qui ſe trouvant enfermé par ſes ennemis dans un vallon, en ſortit en faiſant marcher devant luy des taureaux & des vaches avec des bottes de paille embraſées, attachés à leurs cornes. Enfin Diegue Centeno & les ſiens combattirent avec tant de courage, que ceux de Cuſco furent défaits & mis en fuite. Cela acquit beaucoup de gloire à ce Capitaine ; parce qu'on a rarement vû un ſi petit nombre de gens en vaincre un beaucoup plus grand que le leur, beaucoup mieux armez qu'eux, & qui à pluſieurs égards avoient de grands avantages. On dit que les premiers qui prirent la fuite, furent quelques gens d'Alfonſe de Hinoioſa, qui en uſerent ainſi

par ſes ordres ; mais eux-mêmes ne l'avouënt pas, pour ne ſe pas deshonorer ; ni Centeno non plus, pour ne pas diminuer l'honneur de ſa victoire. Diegue Centeno étant ainſi entré dans Cuſco, il fut d'abord élû pour Commandant, & Capitaine General dans cette Ville au nom de ſa Majeſté. Dés le lendemain il fit publiquement couper la tête à Antoine de Robles, & fit le partage & la diſtribution de cent mille écus, qu'il trouva dans le lieu appartenant à Gonzale Pizarre, traitant d'ailleurs fort humainement tout le monde. Aprés cela il nomma pour Capitaines d'infanterie Pierre des Rivieres & Jean de Vargas, frere de Garcilaſo ; & pour Capitaine de Cavalerie Negral, nommant pour ſon Meſtre de Camp General Louis de Ribera. De cette maniere il ſortit de Cuſco beaucoup mieux accompagné qu'il n'y étoit entré, ayant à ſa ſortie juſques à quatre cens hommes, avec leſquels il prit le chemin de la Ville de Plata, à deſſein de faire ce qu'il pourroit par ſes ſollicitations, pour obliger Alfonſe de Mendoze, qui étoit là pour Gonzale Pizarre, d'embraſſer le parti de ſa Majeſté, & au cas qu'il refuſât opiniâtrement de le faire, d'attaquer la Ville, & s'en rendre maître par for-

ce. Dans ce temps-là Lucas Martin, que Gonzale Pizarre avoit envoyé à Arequipa, pour luy amener les gens qui étoient dans cette Ville, en sortit avec cent trente hommes, pour s'en retourner à Los Reyes : mais à quatre lieuës d'Arequipa, ses propres soldats le prirent, & ayant choisi pour Capitaine Jerôme de Villegas, ils marcherent jusques à ce qu'ils eussent rencontré Diegue Centeno, pour se joindre à luy. Il étoit alors au Collao, attendant l'issuë de quelques negotiations qu'avoit entrepris Pierre Gonzale de Zarate, maître d'Ecole de Cusco. Il apprit dans ce lieu-là que Jean de Silveira, Sergent Major de Gonzale Pizarre, envoyé par luy pour emmener à Los Reyes les gens de cette Province, avoit fait pendre cinq ou six hommes, qu'il avoit rencontré sur sa route, & qui étoient du nombre de ceux qui avoient suivi Centeno : il apprit encore que le même Silveira conduisoit environ trois cens hommes. On dira dans la suite ce qui leur arriva.



CHAPITRE XIV.

Gonzale Pizarre fait venir Jean d'Acosta à Los Reyes, pour l'envoyer à Cusco contre Diegue Centeno. Il fait couper la tête à Antoine Altamirano & à Lorenço Mexia, & fait prêter serment en sa faveur aux habitans de Los Reyes.

GOnzale Pizarre ayant appris tout ce qui étoit arrivé à Cusco, le soulevement de Centeno, & la mort d'Antoine de Robles, & jugeant aussi par quelques conjectures, que les gens de St. Michel s'étoient déclarez pour sa Majesté, que de plus les Capitaines Mercadillo & Porcel s'étoient joints avec Diegue de Mora à Caxamalca : de maniere qu'il ne pouvoit plus compter pour luy que les gens qu'il avoit à Los Reyes, & ceux de Pierre de Puelles, sur qui il s'assuroit, & étoit pleinement persuadé qu'il ne luy manqueroit pas. Tout cela luy fit prendre la resolution d'envoyer contre Diegue Centeno, le Capitaine Jean d'Acosta avec ceux qu'il commandoit, & de luy donner même un plus grand nombre de gens, s'il étoit besoin, resolu de suivre

luy-même Acosta avec toute son armée au nombre de neuf cens hommes, parmy lesquels on voyoit les principaux habitans du pays. Son dessein étoit de réduire & ramener à son obéïssance tout le pays d'enhaut, & aprés cela faire la guerre au reste de ceux qui s'étoient soustraits de son obéïssance. Au reste, en cas que les choses ne luy réüssissent pas comme il souhaitoit, & qu'il se trouvât trop pressé, on pouvoit juger par plusieurs conjectures vraisemblables, que son dessein étoit alors d'aller tenter quelques nouvelles découvertes vers la riviere de la Plata, vers le Chili, ou en quelques autres endroits vers ces côtez-là. Ce n'est pas qu'il dît cela ouvertement, ni qu'il en fit même confidence à personne, croyant que ce seroit marquer trop de défiance, & trop peu de courage; mais comme on vient de dire, on ne laissoit pas de le conjecturer. Il envoya donc ordre à Jean d'Acosta de revenir à Los Reyes, ce qui surprit fort les gens qui accompagnoient ce Capitaine, & causa quelques murmures & quelque trouble parmi eux, de maniere que sept ou huit s'enfuirent, aïant pris pour leur Chef Jerôme de Soria, habitant de Cusco. Il y en auroit eu sans doute un grand

nombre d'autres, qui auroient ſuivi l'exemple de ces premiers, ſi Acoſta n'avoit prévenu cet inconvenient par ſa ſeverité, en faiſant couper la tête à Lorenço Mexia, gendre du Comte de la Gomera, & à un autre ſoldat qu'il ſoupçonnoit qui s'en vouloit aller. Il en fit auſſi arrêter quelques autres, qu'il conduiſit priſonniers à Los Reyes. Peu de jours avant qu'il y arrivât, Gonzale Pizarre ayant eu quelques ſoupçons contre Antoine Altamirano qui portoit ſon grand Etendart, parce qu'il lui ſembloit agir un peu trop froidement, ſans avoir pourtant aucune preuve contre lui, ni même aucun ſoupçon conſiderable, il le fit prendre priſonnier, le fit lier comme un criminel & étrangler pendant la nuit: puis enſuite le fit attacher publiquement aux fourches patibulaires. Altamirano étoit un des plus riches du païs, Pizarre ſe ſaiſit de tous ſes biens, & les diſtribua comme il le jugea à propos. Aprés cela il donna l'Etendart Royal à Dom Antoine de Ribera, qui étoit venu depuis peu de Guamanga avec environ trente hommes, quelques armes, & quelque bétail qu'il avoit tiré des habitans qui étoient demeurez dans le lieu. Gonzale Pizarre ſe trouvoit cependant aſſez em-

barrassé, il voyoit que ses affaires prenoient un méchant tour, & alloient tous les jours en empirant; qu'il ne pouvoit presque plus compter que sur les seules forces qu'il avoit à Los Reyes; au lieu que peu de jours auparavant il étoit Maître absolu de tout le Royaume. Il craignoit que si les Provisions Royales, l'Amnistie, & la révocation des Ordonnances que le Président apportoit, venoient une fois à la connoissance de ceux qui lui restoient, tous ne l'abandonnassent: Car il faut remarquer que jusques-là il avoit eu l'adresse de cacher tout cela à ses partisans. Dans cette inquietude il prit le parti qu'il jugea le meilleur & le plus propre, pour s'assurer de ceux qui le suivoient; ce fut de faire assembler tous les Bourgeois, & toutes les personnes les plus considerables de la Ville, dans sa maison. Quand ils furent assemblez, il leur representa « les grands embarras, & les dangereux engagemens » dans lesquels il s'etoit mis pour eux, » les travaux qu'il avoit supporté, les » perils où il s'étoit exposé, & les guerres » qu'il avoit soûtenu pour leurs interêts, » & pour la conservation de leurs biens, » dont ils étoient redevables aux soins » & à la valeur du Marquis Dom Fran-

çois

çois Pizarre son frere. Que dans l'occasion presente ils devoient considerer que sa cause & la leur étoient la même, & qu'ils avoient les uns & les autres suffisamment dequoi justifier leur conduite, par les démarches qu'ils avoient fait en envoyant des Députez de leur part pardevers sa Majesté, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé. Que le Président avoit arrêté & retenu leurs Envoyez à Panama; qu'il avoit séduit & débauché ses Capitaines, & s'étoit ainsi emparé de sa flote, qui lui avoit tant coûté à équiper. Qu'au reste on ne pouvoit pas douter que le Président n'en usât de la sorte pour ses interêts particuliers; puis qu'il étoit évident, que s'il avoit eu quelque ordre de sa Majesté pour faire la guerre, il n'auroit sans doute pas manqué de le lui faire sçavoir par Pierre Hernandez Paniagua : mais que non content de tous les outrages qu'il lui avoit fait jusques-là, il entroit dans son Gouvernement à main armée, lui faisoit la guerre, & faisoit répandre par tout le Royaume des libelles contre lui, comme cela étoit connu de tout le monde. Qu'ainsi il étoit resolu de s'opposer à un homme qui le traittoit

» en ennemi, ſans qu'il lui en eût donné
» ſujet. Que leurs interêts de tous étoient
» les mêmes que les ſiens, puis qu'il étoit
» aſſez évident, que prenant les choſes à
» la rigueur comme on faiſoit, on ne
» manqueroit pas de leur demander com-
» pte, & de les rendre reſponſables de
» toutes les ſuites funeſtes qu'avoient eu
» les guerres paſſées, des meurtres &
» des pillages qu'elles avoient cauſé.
» Qu'il les prioit de faire ſoigneuſement
» reflexion là-deſſus, & de conſiderer
» que ſi juſques-là il s'étoit agi de la dé-
» fenſe & de la conſervation de leurs
» biens, il s'agiſſoit maintenant non ſeu-
» lement de la même choſe, mais encore
» de plus de la conſervation de leur hon-
» neur & de leur vie. Que cela lui avoit
» fait juger neceſſaire de les aſſembler,
» pour leur repréſenter comme il faiſoit,
» l'état preſent des choſes, & ſçavoir
» quels ſeroient là-deſſus leurs ſentimens,
» qu'il les prioit de lui dire franchement
» & ouvertement, leur promettant foi
» de Cavalier & de Gentilhomme d'hon-
» neur, & prêt de leur en faire un ſer-
» ment ſolemnel & dans toutes les for-
» mes, s'il étoit neceſſaire; qu'il ne ſe-
» roit fait à qui que ce fût aucun mal,
» ni dans ſa perſonne, ni dans ſes biens,

pour avoir dit librement ſon avis, quel qu'il pût être ; & que même il laiſſeroit chacun en pleine liberté, non ſeulement de ſe declarer pour le parti qu'il jugeroit à propos, mais auſſi de ſe retirer où bon lui ſembleroit. Qu'ainſi ceux qui avoient intention de le ſuivre, euſſent à le declarer franchement & ouvertement, parce qu'il exigeroit pour cela leur ſignature & leur promeſſe par écrit : qu'ils priſſent donc bien garde à ce qu'ils lui promettroient, puis qu'aprés qu'ils lui auroient une fois donné leur parole, s'ils la violoient, ou paroiſſoient tiédes & languiſſans dans les occaſions où il faudroit agir, juſques à ce que la guerre fût finie, il leur feroit couper la tête, & que des ſoupçons tant ſoit peu vraiſemblables feroient ſuffiſans pour cela. Incontinent tous lui répondirent unanimement » qu'ils le ſuivroient, & feroient tout leur poſſible pour bien executer ſes ordres : qu'ils lui offroient de bon cœur leurs perſonnes, leurs biens, & leur vie. Quelques-uns paſſerent même juſqu'à cet excés de dire » qu'ils expoſeroient de bon cœur pour ſon ſervice le ſalut éternel de leur ame. Ils cherchoient à l'envi des raiſons pour juſtifier la guerre qu'on

alloit entreprendre, & relevoient l'obligation qu'ils avoient tous à Gonzale Pizarre, de vouloir bien se charger de cette entreprise. Il y en avoit même qui disoient là-dessus des choses si extravagantes & si outrées, par une basse & lâche flaterie, & pour mieux contenter & rassurer ce Tyran, qu'elles sont indignes d'être rapportées icy. Incontinent Gonzale Pizarre tira un papier, où étoit écrit fort au long ce qu'il venoit de proposer; il fit écrire au bas de ce papier par le Licentié Cepeda, une promesse solemnelle d'accomplir ce qui y étoit contenu, & d'obéïr à Gonzale Pizarre en tout ce qu'il commanderoit : puis il lui fit signer cette promesse avec serment de l'observer exactement, & aprés Cepeda, tous les autres qui étoient presens la signerent de même. Quand cela fut fait, on fit partir Jean d'Acosta avec trois cens hommes, pour aller à Cusco par le chemin de la Montagne : on lui donna pour Mestre de Camp general qui commanderoit sous lui, Paez de Sotomayor; pour Capitaine de Cavalerie, Martin d'Olmos; pour Capitaine d'Arquebusiers, Diegue de Gumiel; & pour commander les Piquiers, Martin d'Almandras; on donna l'Etendart à Martin d'A-

larcon, & de cette maniere ils partirent, prenant la route de Cusco, pour marcher contre Diegue Centeno.

CHAPITRE XV.

Jean d'Acosta fait sortir ses gens de Los Reyes pour prendre le chemin de Cusco. Les navires du President arrivent au port de Los Reyes : Ce que fait là-dessus Gonzale Pizarre.

JEan d'Acosta ayant ses gens en état, & bien pourvûs de tout ce qui leur étoit necessaire, il les fit sortir de la ville de Los Reyes, & prit la route de Cusco, par le chemin de la Montagne. Dans le même temps Gonzale Pizarre eut avis que la flote commandée par Lorenço d'Aldana, avoit paru à quinze lieuës du port de Los Reyes. Il consulta là-dessus avec ses Officiers, & on convint qu'il étoit à propos de sortir de la Ville avec toutes les troupes, & de s'aller poster prés de la mer : parce qu'on craignoit que si une fois les vaisseaux entroient dans le port, cela ne causât de grands troubles, & beaucoup de confusion dans la Ville ; à cause qu'il y faudroit donner

les ordres à la hâte, & faire tout avec précipitation. Qu'ainsi ceux qui seroient mal intentionnez, pourroient se sauver pendant la confusion, & se rendre aux ennemis, pour s'embarquer sur leurs vaisseaux: & qu'à l'égard de quelques autres qui seroient chancelans & incertains, on n'auroit pas non plus le temps de penser à eux, pour les obliger à se déterminer. On prit donc le parti que nous venons de dire, de sortir de la Ville, & de faire crier publiquement, que personne de quelque âge & de quelque condition qu'il fût, n'eût à y demeurer; sur peine de la vie; Pizarre avertissant qu'il feroit couper la tête à quiconque y demeureroit contre ses ordres; & que marchant lui-même à la tête de ceux qui sortiroient, il laisseroit son Mestre de Camp dans la Ville, pour faire executer la peine dont on les menaçoit. Tout le monde étoit si étonné & si épouvanté sur ces menaces, & par la crainte de la mort, qu'ils n'osoient presque se parler les uns aux autres, & qu'ils n'avoient pas le courage, ni de fuïr, ni de sçavoir ce qu'ils devoient faire: Quelques-uns pourtant qui eurent plus de commodité de se cacher que les autres, se cacherent dans des

roſeaux, ou dans des cavernes, & cacherent auſſi en terre ce qu'ils avoient de plus conſidérable. Le jour avant celuy que Gonzale Pizarre avoit marqué pour ſa ſortie, on vid dans le port de Los Reyes trois vaiſſeaux, ce qui émut tout le monde : On commença à ſonner l'alarme, & Gonzale Pizarre ſortit de la Ville avec tout autant de monde qu'il put, & s'alla camper à moitié chemin, en ſorte qu'il étoit à une lieuë du port, & autant de la Ville; afin de faire tête à ſes ennemis, & s'oppoſer à leur décente, & empêcher en même temps que les ſiens ne s'allaſſent rendre à leurs vaiſſeaux. De plus il ne vouloit pas paroître abandonner la Ville, & avant de s'en éloigner, il vouloit ſçavoir plus préciſément quelles étoient les intentions de Lorenço d'Aldana, & tenter par quelque négociation, ou par ruſe, de ſe rendre Maître des navires; parce qu'il n'avoit aucun moyen de leur réſiſter, ni de les empêcher de prendre port, un de ſes Capitaines ayant un peu auparavant, contre le ſentiment des Principaux de l'armée, fait couler à fond cinq navires qui étoient dans ce port. La réſolution de ſortir étant donc priſe, Gonzale Pizarre fit aſſembler toutes ſes trou-

pes, tant Cavalerie qu'Infanterie, dans la place de Los Reyes, & sortit aussi-tot aprés de la Ville avec cinq cens cinquante hommes, marchant enseignes déployées. Il alla se poster dans le lieu que nous avons déja dit, à moitié chemin de la Ville au port; & fit mettre en embuscade, tout prés de la mer, huit Cavaliers, pour empêcher que personne, sortant des vaisseaux, ne pût donner ou recevoir aucunes lettres, parler à quelqu'un, ou faire quelque chose de semblable à son préjudice, & contre ses interêts. Ils demeurerent dans cet état jusqu'au lendemain, que Gonzale Pizarre fit mettre Jean Hernandez, habitant de Los Reyes, dans une barque, pour aller aux navires dire de sa part à Lorenço d'Aldana, que s'il vouloit luy envoyer quelqu'un des siens, pour traiter du sujet de sa venuë, luy Hernandez demeureroit cependant en ôtage sur les vaisseaux. Dés qu'il parut s'avançant vers les navires, on envoya au devant de lui dans une chaloupe Jean Alfonse Palomino, qui le reçut, & le conduisit à bord de l'Amiral, où Lorenço d'Aldana l'ayant écouté, il le retint pour ôtage, conformément à sa proposition, & envoya cependant de sa part le Capitaine Penna

vers

vers Gonzale Pizarre, qui donna ordre qu'on attendît la nuit pour le faire entrer dans ſon Camp, afin qu'il ne pût parler à perſonne. Penna ayant été conduit à la tente de Pizarre, lui mit entre les mains un écrit contenant les ordres qu'avoit le Préſident, l'Amniſtie generale que ſa Majeſté accordoit à tous, & la révocation des Ordonnances : » il ajoûta de bouche les grands avantages « qui reviendroient à tout le monde de « ſe ſoûmettre & d'obéïr aux ordres de « ſa Majeſté, qui ne jugeoit pas à pro- « pos de laiſſer le Gouvernement du Pe- « rou à Gonzale Pizarre, & qui ayant « appris ce qui s'étoit paſſé en ce pays- « là, y avoit envoyé le Préſident avec « des ordres & des pouvoirs ſuffiſans de « pourvoir à tout ce qu'il jugeroit à pro- « pos. Pizarre répondit fiérement qu'il « feroit punir rigoureuſement, & tirer « à quatre chevaux tous ceux qui étoient « ſur la flote, & qu'il châtieroit l'audace « du Préſident, ſe plaignant hautement « de l'outrage qu'on lui avoit fait de re- « tenir ſes Envoyez, & faiſant auſſi de « grandes plaintes de Lorenço d'Aldana, « qui venoit maintenant contre lui en en- « nemi, aprés avoir reçû ſon argent & « ſa commiſſion pour aller de ſa part en «

„ Eſpagne rendre compte de ſa conduite
„ au Roi. Aprés cette réponſe, & quelques autres diſcours à peu prés ſemblables, tous les Capitaines de Gonzale Pizarre ſortirent de ſa tente, de ſorte qu'il demeura ſeul avec le Capitaine Penna: alors il s'étendit fort au long, pour lui faire comprendre tout ce qui pouvoit ſervir à ſa juſtification dans ce qui s'étoit paſſé, & ce qui ſe paſſoit encore alors; & enfin aprés bien des diſcours, il lui offrit cent mille écus, s'il vouloit faire en ſorte de le rendre maître du Galion de la flote, qui en faiſoit preſque toute la force. Penna lui répondit qu'il n'avoit pas l'ame aſſez baſſe & aſſez intereſſée, pour faire une ſemblable trahiſon, & qu'il étoit inutile de le tenter là-deſſus, quelque promeſſe qu'on pût lui faire, & que Pizarre ne ſe faiſoit pas d'honneur à lui-même par une telle propoſition. On commit cette nuit Penna à la garde d'Antoine de Ribera, pour le faire coucher dans ſa tente, avec ordre de ne le laiſſer parler à perſonne. Le lendemain on le renvoya à la flote, & Jean Fernandez retourna au Camp de Pizarre, aprés avoir reſolu & promis de s'employer pour le ſervice de ſa Majeſté en tout ce qu'il pourroit. Lorenço d'Al-

dana jugeant qu'un des meilleurs moyens pour bien réüssir dans leurs desseins, étoit de faire en sorte que les soldats eussent connoissance du pardon que sa Majesté accordoit à tous, on prit pour cela des mesures assez propres pour leur faire sçavoir ce qu'on vouloit, mais en même temps fort délicates & fort dangereuses pour Jean Fernandez, qui se chargeoit de la chose. Voici donc ce qu'on fit : Lorenço d'Aldana lui donna toutes ses dépêches doubles, & lui donna aussi des lettres pour quelques personnes considerables qui étoient au Camp. Fernandez cacha ce qu'il jugea à propos, dans ses brodequins, & donna le reste à Gonzale Pizarre : puis l'ayant tiré à part, il lui dit en secret, que Lorenço d'Aldana lui avoit voulu persuader de publier dans le Camp l'Amnistie que sa Majesté accordoit à tous, & qu'il avoit jugé à propos de ne faire point difficulté de s'en charger avec ses autres dépêches, tant pour amuser Aldana par l'esperance de faire ce qu'il lui avoit promis, que pour tirer de lui ce dont il s'agissoit, afin que Pizarre le pût voir. Jean Fernandez faisoit ainsi semblant de ne sçavoir en aucune maniere que Gonzale Pizarre eût quelque connoissance de cela, parce qu'il

avoit tenu la chose fort secrete, & ne l'avoit jamais dit à personne. Pizarre le remercia fort de ses bons avis, & témoigna lui en être fort obligé, prenant là-dessus beaucoup de confiance en lui : il prit tous les papiers que Fernandez lui presentoit, faisant de grandes menaces & de grands sermens de punir rigoureusement celui qui les avoit donnez, comme il avoit puni ceux qui jusques-là avoient eu l'audace de l'offenser. Jean Fernandez ayant si bien joüé son personnage, trouva moyen de rendre quelques-unes de ses lettres, & de faire tomber les autres comme par hazard, & comme s'il les eût perduës, entre les mains de ceux à qui elles s'adressoient. Gonzale Pizarre demeura dans son Camp tout le Mécredi & le Jeudi suivans, sans qu'il se passât rien de nouveau.



CHAPITRE XVI.

Quelques personnes s'enfuyent du Camp de Gonzale Pizarre : il envoye après eux : ce qui se passe dans cette occasion.

QUand Gonzale Pizarre sortit de Los Reyes, pour s'aller camper dans le lieu qu'on a marqué, il laissa dans cette Ville, pour y exercer la Charge de grand Prevôt, un nommé Pierre Martin de Cicile, qui avoit suivi son parti avec beaucoup d'attachement & d'affection dés le commencement des troubles. Ce Pierre Martin étoit un vieux homme âgé de soixante & dix ans, mais fort & robuste, rude & cruel, qui n'avoit guéres ni pieté, ni crainte de Dieu : il étoit de fort basse naissance, d'un lieu nommé Don Benito dans le territoire de Medelin. Pizarre lui avoit donné ordre en partant, de faire pendre sans remission & sans délai tous ceux qui se trouveroient avoir demeuré dans la Ville sans sa permission, ou y être venus du Camp sans son congé. Martin observa si soigneusement ces ordres rigoureux, qu'ayant rencontré une fois un

homme qui étoit dans le cas, il n'eut pas la patience d'attendre quelques momens pour le faire pendre, mais il le poignarda lui-même ſur le champ. Il ſe faiſoit ordinairement ſuivre par le bourreau chargé de cordes, jurant qu'il feroit pendre tous ceux qu'il trouveroit venans dans la Ville ſans permiſſion; car il y en avoit quelques-uns qui venoient du Camp avec congé de Gonzale Pizarre. Il arriva un jour que quelques Bourgeois de la Ville y vinrent avec un ſemblable congé, pour faire quelques proviſions dont ils avoient beſoin : les principaux étoient Nicolas de Ribeira, Juge de Police du lieu, Vaſco de Guevara, Hernan Bravo de Lagunas, François d'Ampuero, Diegue Tinoco, Alfonſe Ramirez de Soſa, François de Barrionuevo, Alfonſe de Barrionuevo, Martin de Meneſes, & Diegue d'Eſcovar, accompagnez de quelques autres. Quand ils eurent fait leurs proviſions à Los Reyes, ils en ſortirent avec leurs armes & leurs chevaux, & au lieu de retourner au Camp, ils prirent le chemin de Truxillo : ils furent apperçûs par quelques eſpions, qui en donnerent incontinent avis à Gonzale Pizarre : il envoya d'abord aprés eux le Capitaine Jean de la Tour avec quelques Arquebu-

ſiers à cheval. Ce Capitaine les ſuivit juſqu'à huit lieuës de là, où il rencontra Vaſco de Guevara & François Ampuero, qui étoient demeurez derriere, pour avertir les autres de ce qui ſe paſſeroit en cas qu'ils fuſſent pourſuivis : ſe voyant en peril ils ſe défendirent courageuſement ; & comme c'étoit la nuit, on ne pouvoit ajuſter les coups d'Arquebuſe : ainſi ils trouverent moyen de ſe ſauver par la fuite ſans être bleſſez. Jean de la Tour & les ſiens ne les pûrent joindre, parce que leurs chevaux étoient fort fatiguez, pour avoir beaucoup couru en les pourſuivant. Il retourna donc, conſiderant que quand même il les auroit joints, il ne ſeroit pas en état de leur faire beaucoup de mal, ni de les prendre par force ; parce qu'ils étoient tous des perſonnes de qualité, qui ſe feroient plûtôt tuer, que de ſe laiſſer prendre. Comme il retournoit au Camp, il rencontra en chemin Hernan Bravo de Lagunas, qui avoit demeuré derriere, ſoit par l'eſperance de n'être pas ſi-tôt découvert, étant ſeul, ſoit par quelque autre raiſon : il le prit & le mena à Gonzale Pizarre, qui ordonna qu'il fût pendu. Donna Ynes Bravo, femme de Nicolas de Ribera, un de ceux qui s'en étoient

fuis, & sœur du prisonnier, ayant sçû le peril où il étoit, courut incontinent avec son Pere au Camp de Gonzale Pizarre, & s'étant jettée à ses pieds, elle le supplia avec beaucoup d'instance & de larmes, de lui accorder la vie de son frere Hernan Bravo. D'abord Pizarre la refusa : mais la plûpart de ses Capitaines joignant leurs sollicitations à ses prieres, & elle même les renouvellant avec de grandes instances, & étant d'ailleurs une des plus belles & des plus considerables femmes du pays, enfin il se laissa fléchir, & lui accorda ce qu'elle demandoit. On a jugé à propos de rapporter ceci, tant parce que le courage & l'amitié fraternelle de cette vertueuse Dame le merite, qu'à cause que cet exemple est singulier, & que Hernan Bravo est le seul qui ait offensé Gonzale Pizarre pendant tout le temps de sa tyrannie, & soit tombé entre ses mains sans en être puni. Il arriva encore une autre chose remarquable dans cette occasion : c'est qu'un des Capitaines de Gonzale Pizarre, nommé Alfonse de Caceres, qui se trouva present lors qu'il accorda la vie à Hernan Bravo, baisa avec respect ce Gouverneur, en lui disant : O grand Prince, maudit soit quiconque

penſera à vous abandonner, & ne ſera pas toûjours prêt à ſe ſacrifier pour vôtre ſervice : & neanmoins trois heures aprés le même Capitaine, Hernan Bravo, & quelques autres abandonnerent le Camp, & s'enfuirent. On fut ſurpris que Hernan Bravo eût oſé tenter pour la ſeconde fois, & ſur tout ſi promptement, une pareille entrepriſe, ayant eu à peine le temps de reſpirer, & de ſe remettre un peu de la frayeur & du trouble où il avoit dû être, en ſe voyant la corde au cou, & prêt à être étranglé. La fuite de ces derniers cauſa beaucoup d'émotion & de trouble dans l'armée, parce qu'il y en avoit parmi eux qui avoient ſuivi Gonzale Pizarre, & s'étoient attachez à lui dés le commencement, & avoient de grands engagemens à ſon ſervice; ſi bien qu'il n'avoit pas le moindre ſoupçon du monde qu'ils euſſent aucune penſée de l'abandonner. Il étoit donc ſi troublé & ſi inquiet, que perſonne n'oſoit preſque ni l'aborder, ni lui parler, & il donna ordre qu'on tuât ſur le champ & ſans autre examen, tous ceux qu'on trouveroit hors du Camp. La même nuit le Capitaine Martin de Robles envoya avertir Diegue Maldonat, Juge de Police de Cuſco, nommé com-

munément le Riche, que Gonzale Pizarre le vouloit faire mourir, & qu'il l'avoit ainsi résolu, aprés avoir consulté la chose avec ses Capitaines. Maldonat ne douta point que cela ne fût veritable, & qu'il ne dût profiter de cet avis, & il le crût d'autant plus aisément, que non seulement il avoit été un de ceux de Cusco qui étoient allez offrir leurs services au Viceroi; mais que même depuis aprés que Gonzale Pizarre lui eut pardonné, comme il l'accompagnoit dans son voyage de Quito, marchant contre le Viceroy, on eut encore quelque nouveau soupçon contre lui, à l'occasion d'une lettre qui fut trouvée aux pieds de Gonzale Pizarre, & qui fut cause qu'on fit souffrir des tourmens assez rigoureux à Maldonat. Cette lettre contenoit plusieurs veritez fâcheuses au desavantage de Pizarre, à quoi il étoit fort sensible; & bien que depuis on eût découvert les auteurs de la lettre, cette avanture ne pouvoit revenir dans l'esprit de Maldonat, sans y faire beaucoup d'impression. De plus il faisoit reflexion sur ce qu'il avoit été fort ami d'Antoine Altamirano que Gonzale Pizarre avoit fait mourir. Tout cela fit donc que Maldonat ne doutant point que l'avis qu'on lui avoit don-

né, ne fût bien fondé, il ſortit incontinent de ſa tente avec l'épée & la cape ſeulement, ſans ſe donner le temps de faire ſeller un cheval, quoi qu'il en eût de fort bons, & ſans rien dire à aucun de ſes ſerviteurs. Il marcha donc à pié toute la nuit, bien qu'il fût un homme fort âgé, & enfin il ſe rendit auprés de la mer, & ſe cacha dans des roſeaux, à trois lieuës de l'endroit où étoient les navires : craignant que le matin, dés qu'on s'appercevroit de ſon abſence, on fît courir aprés lui, & qu'on ne le trouvât aiſément, il ſe découvrit à un Indien qu'il rencontra, & à qui il fit faire une eſpece de barque plate,ou de radeau de paille, ou de roſeaux, & s'étant mis deſſus avec l'Indien, qui ſe ſervoit d'un pieu pour ramer, il ſe rendit aux navires avec beaucoup de peine & de peril : en effet, quand il y arriva, ſon radeau étoit preſque tout défait, & ne le pouvoit plus porter, de maniere qu'il ſe ſeroit infailliblement noyé, s'il eût eu plus loin à aller. Dés le matin Martin de Robles alla à la tente de Diegue Maldonat, & ne l'ayant point trouvé, il alla incontinent trouver Gonzale Pizarre, & lui dit » que Maldonat s'en étoit fui, & ajoûta que « conſiderant combien ſon armée s'affoi-

» bliſſoit tous les jours par le nombre &
» la qualité de ceux qui l'abandonnoient
» ainſi, il prenoit la liberté de lui dire,
» qu'il croyoit à propos de décamper de
» ce lieu-là, & de marcher du côté qu'il
» s'étoit propoſé, ſans accorder à qui
» que ce fût la permiſſion d'aller à la Vil-
» le, parce qu'autrement il étoit à crain-
» dre que la plûpart ne priſſent encore le
» parti de s'enfuir. Robles lui dit de
» plus, que pluſieurs de ceux de ſa Com-
» pagnie vouloient demander cette per-
» miſſion, parce qu'ils avoient beſoin de
» quelques proviſions, mais qu'il jugeoit
» plus à propos d'y aller lui-même avec
» un petit nombre de ſes ſoldats, pour
» faire les proviſions neceſſaires, reſolu
» de les obſerver de fort prés, & ne les
» perdre pas de vûë: & qu'en chemin
» ſon deſſein étoit d'entrer dans le Mo-
» naſtere des Dominicains pour en tirer
» Diegue Maldonat, qu'on lui avoit dit
» qui s'y étoit retiré, & le lui amener
» pour le faire punir publiquement, afin
» de donner de la terreur aux autres, &
» empêcher que perſonne n'eût à l'ave-
» nir une ſemblable hardieſſe. Gonzale
Pizarre approuva ce que lui diſoit Mar-
tin de Robles; & ayant beaucoup de
confiance en lui, parce qu'il avoit eu une

grande part dans toutes les affaires passées, il lui dit d'executer ce qu'il venoit de lui proposer. Robles prit les chevaux de Diegue Maldonat & les siens, & emmena avec lui tous les soldats de sa Compagnie, en qui il se fioit fort. Quand il fut arrivé à Los Reyes, il prit le chemin de Truxillo avec trente Cavaliers, disant hautement qu'il alloit trouver le Président, pour lui offrir ses services ; que Gonzale Pizarre étoit un Tyran, & que tous étoient obligez de suivre les ordres de sa Majesté. La chose fut bien-tôt sçûë au Camp, où cela causa un si grand trouble, qu'il sembloit inévitable que l'armée se séparât, & se dissipât entierement, ou que même on massacrât Gonzale Pizarre. Il tâcha de calmer les esprits le mieux qu'il lui fut possible, témoignant faire peu de cas de tous ceux qui s'en étoient fuis : aprés cela, il prit la résolution de décamper le lendemain dés le matin, & la nuit Lope Martin de Cusco s'enfuit, & partit presque à la vûe de toute l'armée. Le lendemain matin, selon la resolution que Gonzale Pizarre avoit pris, il décampa, & fit marcher ses troupes jusqu'à un Aqueduc, qui étoit à deux lieuës de-là. Il prit de grandes précautions, pour empêcher

qu'aucun de ses gens ne pût s'enfuir, mettant des gardes, & envoyant des coureurs de divers côtez pour cela : La principale difficulté lui paroissoit à peu prés levée, pourvû qu'il les pût éloigner jusqu'à dix ou douze lieuës de Los Reyes. Il donna ordre au Licentié Carvajal de veiller pendant la nuit, afin que personne ne pût s'enfuir : mais celui-ci prenant son temps, quand il jugea que la plûpart des gens dormoient, il s'en alla du côté de Los Reyes, & de-là prit le chemin de Truxillo, accompagné de Polo Hondegardo, de Marc de Retamoso, son enseigne, de Pierre Suarez d'Escovedo, de François de Mirande, Hernand de Vargas, & plusieurs autres qui étoient de sa Compagnie. Quelques heures aprés, le Capitaine Gabriel de Roias fit la même chose : Pizarre lui avoit donné le grand Etendart, afin de laisser Dom Antoine de Ribera à la garde de la Ville, parce qu'il se fioit fort en lui. Gabriel de Roias eut pour Compagnons de sa fuite Gabriel Vermudez, & Gomez de Roias, ses neveux, & plusieurs autres personnes de qualité : ils sortirent du Camp, sans que personne s'en apperçût, par le quartier où avoit été le Licentié Carvajal, & où il n'y

avoit plus de difficulté à ſortir, depuis qu'il s'en étoit allé. Le matin venu, & Gonzale Pizarre ayant appris ce qui s'étoit paſſé pendant la nuit, il y fut fort ſenſible, comme auſſi la choſe le meritoit : mais ſur tout il fut fort fâché de la fuite du Licentié Carvajal. Il fit pluſieurs reflexions ſur les motifs qui pouvoient l'avoir porté à cela, & il ne pouvoit s'empêcher de s'accuſer lui-même d'avoir mal à propos donné du chagrin à Carvajal en lui ôtant la commiſſion qu'il lui avoit premierement donné, & dont il chargea enſuite Jean d'Acoſta, ne doutant point qu'il n'en eût toûjours conſervé beaucoup de reſſentiment. Pizarre ſe repentoit encore fort de n'avoir pas marié Carvajal avec ſa niéce Donna Franciſca Pizarre, fille du Marquis, comme on en avoit fait la propoſition : parce que par ce moyen il l'auroit peut-être engagé à ne le pas abandonner, en le mettant entierement dans ſes interêts par une telle alliance. Ce départ du Licentié Carvajal fit un fort méchant effet ſur l'eſprit de la plûpart des ſoldats, & les découragea beaucoup : ils conſideroient qu'il ſçavoit tous les ſecrets de Gonzale Pizarre ; qu'il avoit de grands engagemens avec lui, ſur tout depuis la

mort du Viceroi, & même à cauſe de cette mort : Que de plus, il laiſſoit au Camp la valeur de plus de quinze mille écus, tant en chevaux, qu'en or & en argent, ce qui fut incontinent ſaiſi & partagé : Qu'il falloit donc ſans doute que les affaires de Gonzale Pizarre fuſſent en fort mauvais état, tant à l'égard de ſes forces, que par rapport à ſon droit, & à la juſtice prétenduë de ſa cauſe. La plûpart étoient donc reſolus de ſe retirer, & les choſes allerent juſqu'à ce point, que le lendemain comme l'armée étoit en marche, deux Cavaliers, l'un nommé Jean Lope, & l'autre Villadan, pouſſant leurs chevaux en preſence de tout le monde, & à la vûë de Pizarre lui-même, donnerent des deux, en criant à haute voix : *Vive ſa Majeſté, & meure Pizarre, qui eſt Tyran.* Ils en uſerent de la ſorte, & firent paroître cette hardieſſe par la confiance qu'ils avoient en la bonté & en la vîteſſe de leurs chevaux. Pizarre ſe défioit ſi fort alors de tout le monde, qu'il défendit expreſſément que perſonne n'eût à les ſuivre, craignant que cette pourſuite ne fût un prétexte à pluſieurs pour s'enfuir auſſi. Il marcha à grand' hâte par le chemin de la plaine, prenant la route d'Arequipa, & pluſieurs

ſoldats Arquebuſiers, & autres, s'enfuirent encore pendant cette route, bien qu'en trois ou quatre jours de temps, il eût fait pendre juſqu'à dix ou douze perſonnes de conſideration, qu'il ſoupçonnoit de vouloir s'enfuir ; & que même il ne leur eût pas donné le temps de ſe confeſſer. Enfin il ſe trouva n'avoir pas plus de deux cens hommes de reſte, craignant extrémement qu'on ne luy donnaſt quelque fauſſe allarme qui achevaſt de faire débander le reſte de ſes gens. De cette maniere il ſe rendit dans la Province de Naſca, qui eſt à cinquante lieuës de Los Reyes.

CHAPITRE XVII.

La Ville de Los Reyes ſe déclare pour ſa Majeſté : ce qui ſe paſſa là-deſſus.

GOnzale Pizarre s'étant éloigné de la Ville de Los Reyes, de la maniere que nous venons de dire, Dom Antoine de Ribera, Martin Pizarre, Antoine de Leon, & quelques autres habitans de cette Ville, qui comme vieux & infirmes, avoient obtenu de Pizarre la liberté d'y demeurer, en fourniſſant

ſeulement leurs chevaux & leurs armes, ne l'en virent pas plûtot éloigné, qu'ils arborerent l'Etendart de la Ville ; & ayant aſſemblé le plus de gens qu'il leur fut poſſible, ils ſe rendirent ſur la place, & ſe declarerent publiquement, & au nom de tous les habitans pour ſa Majeſté: Aprés cela ils firent publier les proviſions & les ordres du Preſident qu'on leur avoit envoyé : puis ils firent incontinent ſçavoir ce qui ſe paſſoit à Lorenço d'Aldana, qui ſe tenoit toûjours prés de terre, pour recevoir tous ceux qui s'alloient rendre à luy. Outre cela, le Capitaine Jean Alfonſe Palomino étoit pour le même deſſein à terre, ſe tenant ſur les côtes avec cinquante hommes ; & les Chaloupes toûjours en état, pour le recevoir luy & ſes gens en cas de beſoin : parce qu'on craignoit que Gonzale Pizarre apprenant ce qui s'étoit paſſé à Los Reyes, n'y retournât pour attaquer la Ville. Aldana fit encore poſter ſur le chemin douze Cavaliers de ceux qui avoient abandonné Pizarre : afin d'apprendre promtement par eux tout ce qui ſe paſſeroit. Car ils avoient ordre d'aller à toutes jambes l'avertir, ſoit du retour des ennemis au cas qu'ils retournaſſent, ſoit de toutes les autres

choſes tant ſoit peu conſiderables. De plus, il donna ordre au Capitaine Alfonſe de Caceres, de demeurer en la Ville de Los Reyes, pour y recevoir & y raſſembler les gens qui s'y rendroient: puis il envoya Jean Yllanes avec une frégate le long de la côte, pour mettre à terre dans quelque lieu ſûr, un Moine & un ſoldat, pour porter à Diegue Centeno, les dépêches du Preſident, & luy faire en même temps, la relation de tout ce qui ſe paſſoit dans le païs, & faire auſſi la même choſe à Arequipa. Il envoya encore par terre des gens intelligens & adroits dans le même lieu d'Arequipa, avec des lettres pour diverſes perſonnes, & ordre de paſſer outre, & d'en porter auſſi au Capitaine Alfonſe de Mendoze, & à Jean de Silvera. Aldana fit auſſi par le moyen des Indiens de Xauxa qui luy appartenoient, tenir des lettres & des copies de l'Amniſtie à pluſieurs perſonnes de ceux qui accompagnoient Jean d'Acoſta: afin de faire ainſi connoître dans tous les endroits du Royaume, la clemence dont ſa Majeſté vouloit uſer envers tout le monde. Preſque tout réüſſit fort bien, & on en tira les avantages qu'on marquera dans la ſuite. Pendant que tout cela ſe paſſoit, Lo-

renço d'Aldana ſe tint toûjours ſur ſes vaiſſeaux avec cent cinquante hommes ; & de là il donnoit tous les ordres qu'il jugeoit neceſſaires. On apprit que Gonzale Pizarre recevoit des avis de tout ce qui ſe paſſoit, & on prenoit ſoin auſſi d'apprendre comment les choſes alloient dans ſon Camp ; ſi bien que tous les jours il y avoit des Couriers qui alloient & venoient, & on tâchoit de s'embarraſſer les uns les autres par les faux bruits qu'on faiſoit courir. Un jour on publia que Gonzale Pizarre retournoit avec ſes gens, ce qui cauſa beaucoup d'émotion & de trouble dans la Ville. On ſçut enſuite que Gonzale Pizarre luy-même & ſon Meſtre de Camp avoient fait courir ce bruit pour amuſer les gens de Lorenço d'Aldana, & s'empêcher par ce moyen d'être pourſuivis, ce qu'ils craignoient fort. En effet, Pizarre ſe fioit ſi peu en ſes gens, qu'il craignoit d'en être abandonné à la moindre allarme, & qu'ils s'enfuiroient tous. Auſſi y en eut-il un fort grand nombre qui le quitterent, quand ils virent que ſes affaires prenoient un ſi mauvais train, & qu'il ſe trouvoit peu en état de reſiſter à ſes ennemis. Ceux qui avoient des chevaux, prenoient le chemin de Truxillo, les au-

tres tâchoient de ſe rendre aux navires d'Aldana, & ſe cachoient le mieux qu'ils pouvoient dans ces lieux retirez, juſqu'à ce qu'ils appriſſent certainement que Gonzale Pizarre continuoit ſa marche: ce qu'il faiſoit avec beaucoup de precipitation. Alors tous ſe rendirent à la Ville, & tous les jours on y en voyoit arriver de nouveau, qui abandonnoient l'armée ennemie; & par le moyen deſquels on apprenoit tout ce qui s'y paſſoit. Ce fut de cette maniere qu'on apprit par ceux qui venoient des derniers, que Gonzale Pizarre craignoit extrémement que ſes propres gens ne le tuaſſent, & qu'il prenoit de grandes précautions pour ſa ſûreté, & faiſoit auſſi fort ſoigneuſement faire garde pour empêcher, autant qu'il luy étoit poſſible, que perſonne ne pût aiſément s'enfuir. Il ne faiſoit plus arborer d'autre Etendart, que celuy où étoient ſes armes. Car depuis que le Licentié Carvajal, & Gabriel de Roias s'en étoient fuïs, on ne voyoit plus paroître celuy où étoient les armes du Roi. Sa cruauté alloit en augmentant, à proportion de ſon chagrin, & il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne fiſt mourir quelqu'un. Lorenço d'Aldana faiſoit ſçavoir tout cela au Preſident, luy en-

voyant des Messagers par mer & par terre, & le sollicitoit fortement de venir le plus promptement qu'il luy seroit possible, & sans perdre un moment: parce que selon les apparences, le parti de l'ennemy acheveroit de se ruiner entierement par sa venuë. Le neuviéme de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-sept, Aldana sçachant que Gonzale Pizarre étoit déja à quatre-vingt lieuës de Los Reyes débarqua avec tous ses Officiers, & les gens de la Ville qui s'étoient rendus à luy, & retirez sur ses vaisseaux. Tout le monde le reçut avec de grandes démonstrations de joye, les gens qui pouvoient porter les armes étant rangez en ordre. Il laissa avec toutes les formalitez necessaires, le Commandement de la flote à Jean Fernandez, un des Magistrats de la Ville de Los Reyes: puis il mit ses gens en bon ordre, & fit tous les preparatifs qu'il jugea necessaires d'armes, & d'autres choses. Laissons-le pour quelque temps, & voyons ce qui se passoit alors parmi les troupes que commandoit Jean d'Acosta.

CHAPITRE XVIII.

Gonzale Pizarre envoye ordre à Jean d'Acosta de le venir joindre. Quelques-uns des gens d'Acosta l'abandonnent : il en fait punir qu'il soupçonnoit d'avoir eu part à leur fuite. Il va à Cusco, & de là à Arequipa, où il se joint à Gonzale Pizarre.

JEan d'Acosta, comme on l'a dit cy-devant, étoit sorti de Los Reyes pour aller à Cusco, & avoit pris le chemin de la Montagne, avec trois cens hommes bien équipez. Il apprit en chemin que Gonzale Pizarre avoit aussi quitté cette Ville, & étoit en marche : il luy envoya aussi-tôt Frere Pierre, Moine de la Mercy, pour apprendre ce qu'il devoit faire dans cette occasion. Pizarre luy envoya ordre par le même Moine, de venir se joindre à luy dans un lieu convenable qu'il luy marqua. Frere Pierre étant arrivé avec un nommé Gonzale Mugnos, au lieu où étoit Jean d'Acosta, ils luy rendirent leurs dépêches, & luy reciterent tout ce qui s'étoit passé à l'armée de Gonzale Pizarre, & le

grand nombre de gens qui l'avoient abandonné, ce qu'Acosta ne sçavoit pas encore; bien qu'il y eût quelques-uns de ses soldats qui le sçussent par des lettres que les Indiens avoient apporté auCamp; mais ceux qui le sçavoient, n'avoient osé se communiquer la chose.les uns aux autres, ni en parler à personne. Les messagers recommanderent fort à Jean d'Acosta de garder le secret dans cette occasion, jusqu'à ce qu'il se pût joindre à Gonzale Pizarre. Il commença donc à publier qu'il avoit reçû de bonnes nouvelles par Frere Pierre, par lesquelles on luy marquoit que Gonzale Pizarre avoit eu de fort heureux succés; que tous les jours il se joignoit des gens à luy, & qu'il avoit envoyé des personnes en qui il se fioit, mais qui feignoient de s'enfuir par mécontentement, afin que par ce moyen, ils pussent plus aisément se rendre maîtres de la flote de Lorenço d'Aldana. Avec tout cela on eut beau faire, il fut impossible de déguiser si bien, que la verité ne vint à la connoissance de Paëz de Sotomayor, Mestre de Camp, & du Capitaine Martin Dolmos. Quand ils sçurent l'état des choses, ils prirent la resolution de faire perir Jean d'Acosta; & ils formerent ce dessein

ſein ſeparément, & ſans oſer ſe communiquer l'un à l'autre leurs penſées là-deſſus, juſqu'à ce que par quelques indices, ils comprirent qu'ils étoient à peu prés dans les mêmes ſentimens : alors s'étant ouverts, ils communiquerent de concert, la choſe à quelques ſoldats, en qui ils ſe fioient. Dans le temps qu'ils avoient choiſi pour l'execution de leur entrepriſe, il arriva que Sotomayor apprit que Jean d'Acoſta étoit dans ſa tente en conference ſecrete avec deux de ſes Capitaines ; l'un, nommé Diegue Gil ; & l'autre, Martin d'Almendras, & qu'il avoit fait doubler ſa garde. Cela fit croire à Sotomayor, que leur complot ayant été communiqué à pluſieurs perſonnes, étoit ſans doute découvert, & étoit venu à la connoiſſance de Jean d'Acoſta. Craignant donc qu'il ne leur en arrivaſt quelque choſe de fâcheux, il prit ſes armes, monta à cheval, & fit avertir promptement tous ceux qui étoient de la partie avec luy. Ils monterent donc tous à cheval comme luy ; & à la vûë de tout le monde ils ſortirent du Camp au nombre de trente-cinq, dont les principaux étoient Paëz de Sotomayor, Martin Dolmos, Martin d'Alarcon, qui portoit le grand Etendart,

Hernand d'Alvarado, Alfonſe Regel, Antoine d'Avila, Gartiaz Gutierrez d'Eſcovedo, & Martin Monje. Tous les autres étoient auſſi des perſonnes conſiderables experimentez dans les affaires du païs; ils prirent le chemin de Guamanga. Jean d'Acoſta les voyant ainſi s'en aller, envoya aprés eux ſoixante Arquebuſiers à cheval, qui ne les pouvant joindre, furent obligez de s'en retourner. Acoſta fit faire des informations là-deſſus, & fit pendre quelques-uns de ceux qu'il découvrit, qui avoient eu connoiſſance de la choſe, il en retint priſonniers quelques autres, & il y en eut encore d'autres avec qui il diſſimula, & fit ſemblant d'ignorer qu'ils euſſent eu aucune part au complot. Cependant il continua toûjours ſa route vers Cuſco, faiſant mourir quelques-uns de ceux contre qui il avoit des ſoupçons, & d'autres qui cherchoient à s'enfuir. Etant arrivé à Cuſco, il dépoſa les Magiſtrats que Diegue Centeno y avoit établis à leur place, & y laiſſa pour directeur des affaires, Jean Vaſquez de Tapia, avec les ordres qu'il jugea neceſſaires. Aprés cela il partit de cette Ville, & prit le chemin d'Arequipa pour s'y joindre à Gonzale Pizarre. Dans cette route il y

eut encore jusqu'à trente de ses gens, qui l'abandonnerent deux à deux, & trois à trois, selon qu'ils en trouvoient la commodité ; & tous se rendoient à Los Reyes, pour se joindre à Lorenço d'Aldana. De plus, Acosta étant environ à dix lieuës par delà Cusco, Martin d'Almandras avec vingt hommes des meilleurs de l'armée, l'abandonna aussi, & retourna à Cusco, où avec ces vingt qui l'accompagnoient, & ce qu'il trouva de gens dans la Ville qui étoient dans les mêmes sentimens que luy, il fut assez fort pour déposer à son tour les Magistrats qu'Acosta y avoit établis, dont il y en eut un qu'il envoya prisonnier à Los Reyes pour quelque raison particuliere : puis il en établit d'autres au nom de sa Majesté. Jean d'Acosta voyant combien le nombre de ses gens diminuoit chaque jour, crut que le meilleur parti pour luy, étoit de s'avancer le plus promtement qu'il luy seroit possible, & de marcher à grandes journées, ce qu'on comprenoit bien qu'il faisoit pour sa propre sûreté, autant ou plus que pour le bien des affaires. Enfin, de trois cens hommes qu'il avoit eu en sortant de Los Reyes, il arriva à Arequipa, n'en ayant plus que cent. Il

trouva là Gonzale Pizarre avec trois cens cinquante hommes ſeulement, quoy que peu de temps auparavant, il s'en fût vû dans la même Ville de Los Reyes juſqu'à quinze cens, ſans compter ceux qui étoient diſperſez en divers endroits du Royaume ſous differens Capitaines, & qui tous reconnoiſſoient ſes ordres. Pizarre étoit fort irreſolu, & ne ſçavoit guere quel parti il devoit prendre : il ne ſe trouvoit pas aſſez fort pour attendre ſon ennemi, il luy paroiſſoit honteux, & pas trop ſûr, de fuïr ou de ſe cacher. Laiſſons-le penſer à ſes affaires, & voyons cependant ce que fit Diegue Centeno, aprés qu'il fut parti de Cuſco.

CHAPITRE XIX.

Diegue Centeno ſe joint avec le Capitaine Alfonſe de Mendoze : ce qui leur arrive.

DIegue Centeno étoit au Collao attendant la réponſe du Capitaine Alfonſe de Mendoze au meſſage qu'il lui avoit fait faire par Gonzale de Zarate, Maître d'Ecole de Cuſco. Etant là, il y reçut les dépêches du Preſident,

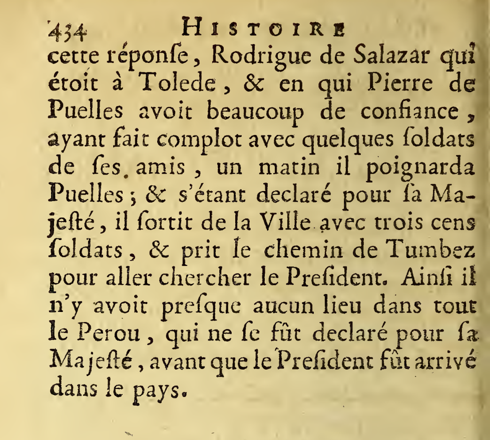
que Lorenço d'Aldana luy envoyoit ; & il apprit en même temps par là, ce qui étoit arrivé à Los Reyes, la fuite de Gonzale Pizarre, & comment ensuite Jean d'Acosta l'étoit allé joindre. Il envoya là-dessus un nouveau messager, qui fut Loüis Garcias de St. Mames, habitant de Cusco, à Alfonse de Mendoze, pour luy apprendre ces nouvelles, & luy faire sçavoir aussi plus particulierement, quels étoient les pouvoirs & les ordres du President : luy apprenant que l'intention de sa Ma- « jesté n'étoit pas que Gonzale Pizarre « fût Gouverneur du Perou. Il luy mar- « quoit aussi que la plûpart des Gentils- « hommes, & des personnes considera- « bles qui avoient suivi ce Tyran, l'a- « bandonnoient à cause de sa tyrannie, « de ses pillages, de ses cruautez & de « ses meurtres : mais sur-tout, parce « qu'il s'étoit revolté contre son Maître « & son Souverain legitime, en refu- « sant d'obéïr à ses ordres, & de rece- « voir celuy que sa Majesté envoyoit « pour regler toutes choses en son nom, « & en son autorité. Qu'ainsi il faloit « considerer que ce qui s'étoit passé jus- « ques-là, pouvoit en quelque maniere « être excusé, & couvert de specieux «

» pretextes, il n'en ſeroit plus de mê-
» me à l'avenir, n'y ayant rien de plau-
» ſible qu'on pût alleguer : mais qu'en
» ſuivant Gonzale Pizarre, & favori-
» ſant ſes pernicieux deſſeins, on ne
» pouvoit éviter le juſte & honteux re-
» proche de paſſer pour traître & re-
» belle à ſon Roy. Il ajoûtoit enfin,
» qu'il faloit oublier, & mettre ſous les
» pieds tous les intereſts particuliers,
» les differens paſſez, & les ſujets de
» chagrin qu'on pouvoit avoir eu dans
» le temps du Capitaine Carvajal, &
» d'Alfonſe de Toro : parce qu'il étoit
» juſte de faire ceder ſes paſſions & ſes
» reſſentimens, à l'obéïſſance & au ſer-
» vice qu'on devoit à ſa Majeſté, à qui
» on pouvoit en rendre un tres-conſi-
» derable dans cette occaſion. Alfonſe
de Mendoze étoit déja bien intentionné, & avoit deſſein d'agir en bon & fidele ſujet, & d'obéïr aux ordres de ſon Souverain, bien qu'il fût encore incertain comment il s'y prendroit, & de quel côté il ſe tourneroit. Ainſi le meſſage de Diegue Centeno acheva aiſément de le determiner : en ſorte que dés le moment même il ſe declara pour ſa Majeſté. Il y eut une convention faite entre Centeno & Mendoze, qui

portoit que chacun d'eux commanderoit en chef ceux qui étoient ſous luy : aprés quoy ce dernier partit de la Ville de Plata ; & aprés quelques jours de marche, il ſe joignit avec Diegue Centeno. Cette jonction ſe fit avec de grandes démonſtrations de joye de part & d'autre. Ils étoient fort aiſes de ſe voir des forces conſiderables, ayant enſemble plus de mille hommes : ainſi ils reſolurent d'aller chercher Gonzale Pizarre, & d'occuper un certain paſſage, afin qu'il ne pût s'enfuir : ne jugeant pas à propos pour lors de paſſer outre, tant parce qu'au delà ils n'auroient point trouvé de vivres, que pour quelques autres inconveniens. Il arriva dans ce temps-là, que preſque tous les lieux du Perou qui ſont entre Los Reyes & Quito, ſe declarerent pour ſa Majeſté : parce que le Capitaine Jean Dolmos, qui étoit Lieutenant de Gonzale Pizarre à Porto Vieiò, voyant paſſer les vaiſſeaux de Lorenço d'Aldana devant le Port de Mante, qui eſt l'abord de cette Province d'un côté, il dépêcha à grand hâte un exprés pour en donner avis à Gonzale Pizarre : luy diſant qu'il prenoit pour un mauvais ſigne, de ce que ces vaiſſeaux ne s'étoient point arrêtez, & n'avoient

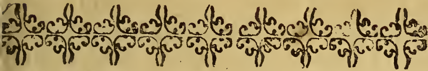
point entré dans le Port, & qu'il craignoit qu'ils ne vinſſent comme ennemis. Dans le même temps il envoya auſſi quelques Indiens ſur une de leurs barques plates, vers les Commandans des navires, pour ſçavoir la raiſon de leur venuë. Ces Indiens par leur retour, luy apprirent ce qui en étoit, & luy apporterent même des lettres de Lorenço d'Aldana, qui luy donnoit ſon avis & ſon conſeil, ſur le parti qu'il devoit prendre dans cetre occaſion. Jean Dolmos ayant reçû ces lettres, les envoya au lieu nommé communément la Culata, qui eſt S. Jacques de Guayaquil, à Gomez Eſtacio, qui y étoit Lieutenant pour Gonzale Pizarre, luy faiſant ſçavoir que l'intention de ſa Majeſté n'étoit pas que Pizarre fût Gouverneur du païs, & qu'il envoyoit le Preſident pour faire connoître à tout le monde ſa volonté là-deſſus: qu'ainſi il luy ſembloit juſte & raiſonnable de le recevoir & de luy obéir; puiſqu'il venoit de la part, & avec les ordres de leur Souverain. Eſtacio luy répondit que quand celuy que ſa Majeſté envoyoit ſeroit arrivé en perſonne, il verroit ce qu'il auroit à faire, & pourroit alors l'aller trouver: mais que juſques-là il ne vouloit rien innover; & qu'ainſi chacun

d'eux ſe tint dans ſon Gouvernemen, & dans les bornes de ſon détroit. Jean Dolmos ayant reçû cette réponſe, il alla avec ſept ou huit de ſes amis, voir Gomez Eſtacio, ſous pretexte de traiter avec luy tête à tête de cette affaire : puis ayant pris ſon temps un jour qu'il le trouva à propos, ſans précaution & ſans gardes, il le poignarda, & fit declarer le lieu pour ſa Majeſté, faiſant auſſi la même choſe dans ſon Gouvernement. Quand cela fut ſçû à Quito, & que Pierre de Puelles qui en étoit Gouverneur, eut auſſi appris que la flote avoit été remiſe entre les mains du Preſident, & tout ce qui s'étoit paſſé en conſequence, il commença à ſe précautionner, & conſulter quelles meſures il auroit à prendre. Jean Dolmos luy envoya là-deſſus le Capitaine Diegue d'Urbina, pour le ſolliciter, & tâcher, s'il étoit poſſible, de l'engager à ſe declarer pour ſa Majeſté. Pierre de Puelles luy répondit, que s'il étoit une fois aſſuré que ſa Majeſté n'entendoit pas que Gonzale Pizarre fût Gouverneur du païs, & qu'il vît la perſonne envoyée de la part du Roy, il ſeroit preſt de la recevoir, & de luy obéïr. Peu de jours aprés que Diegue d'Urbina fut de retour de Quito avec



cette réponſe, Rodrigue de Salazar qui étoit à Tolede, & en qui Pierre de Puelles avoit beaucoup de confiance, ayant fait complot avec quelques ſoldats de ſes amis, un matin il poignarda Puelles; & s'étant declaré pour ſa Majeſté, il ſortit de la Ville avec trois cens ſoldats, & prit le chemin de Tumbez pour aller chercher le Preſident. Ainſi il n'y avoit preſque aucun lieu dans tout le Perou, qui ne ſe fût declaré pour ſa Majeſté, avant que le Preſident fût arrivé dans le pays.





LIVRE SEPTIE'ME.

Où il est parlé de l'arrivée du Président au Perou, & de ce qu'il y fit jusques à la défaite de Gonzale Pizarre, & jusques à ce que le calme fût rétabli dans le pays.

CHAPITRE PREMIER.

Le President arrive au Port de Tumbez; & de-là il prend le chemin de la Montagne, pour marcher contre Gonzale Pizarre.

DAns le temps que la plûpart des choses que nous avons rapporté dans le Livre précedent, se passoient au Perou, le Président s'embarqua à Panama avec le reste de son armée, aprés avoir fait avec beaucoup de soin toutes les provisions necessaires pour sa flote, tant de vivres & d'armes, que d'autres choses dont on pouvoit avoir besoin. Il avoit

cinq cens hommes, & il ſe rendit heureuſement avec eux au port de Tumbez par un beau temps : il y eut neanmoins un de ſes vaiſſeaux commandé par le Capitaine Dom Pedro de Cabrera, qui pour n'être pas bon voilier, ne put aborder la côte du Perou, & fut obligé de relâcher au port de la Bonneaventure : puis de-là tous ceux qui étoient ſur ce vaiſſeau, ſe rendirent par terre au Perou. Auſſi-tôt que le Préſident y fut arrivé, il reçut des lettres de divers endroits, de gens qui lui offroient leurs ſervices, & qui lui diſoient leurs ſentimens, & lui fourniſſoient les moyens & les ouvertures qu'ils jugeoient les plus propres pour bien réüſſir dans ſes deſſeins. Le Préſident répondoit à tous avec beaucoup d'honnêteté. Cependant il lui venoit de toutes parts un ſi grand nombre de gens, que cela lui paroiſſoit ſuffiſant, ſans qu'il fût obligé de tirer du ſecours des autres pays. Ainſi il jugea à propos d'envoyer des vaiſſeaux à la Nouvelle Eſpagne, à Guatimala, à Nicaragua, & à S. Domingue, avec des relations de l'état où il avoit trouvé les affaires du Perou, qui étoit tel, qu'il n'avoit pas beſoin des ſecours qu'il avoit demandé dans tous ces lieux-là, dans un temps où il croyoit

qu'ils lui seroient nécessaires. Aprés avoir fait ces diligences, il donna ordre à Pierre Alfonse de Hinoiosa, son General, de marcher avec ses troupes, pour se joindre avec celles qui étoient à Caxamalca ; & les ayant toutes jointes ensemble, en faire un seul corps d'armée. Paul de Meneses demeura cependant sur la flote, pour la commander, & s'avancer le long de la côte, tandis que le Président, avec le nombre des gens qu'il jugea à propos de prendre, continuoit son chemin par la plaine jusques à la Ville de Truxillo, où il reçut de toutes parts des nouvelles de ce qui s'étoit passé, & du bon état des affaires. Il prit la resolution de ne point entrer dans la Ville de Los Reyes, jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de son entreprise, qu'il eût vaincu son ennemi, & rétabli le calme & la paix dans le pays. Cependant il envoya des ordres en divers endroits du Royaume, afin que ceux qui s'y étoient declarez pour sa Majesté, se vinssent joindre à lui dans la vallée de Xauxa, qui étoit située commodément, pour y attendre & y combattre les ennemis, & où on pouvoit aisément avoir des vivres en abondance. Il envoya donc ordre à Lorenço d'Aldana, & à tous ceux qui

étoient avec lui à Los Reyes, de se rendre à Xauxa, où il les attendroit. Il prit alors le chemin de la Montagne; & s'étant joint avec son armée commandée par son General Hinoiosa, & composée de plus de mille hommes, il suivit la route de Xauxa : tous ceux qui l'accompagnoient, témoignant goûter avec beaucoup de plaisir & de satisfaction l'esperance de se voir délivrez de la tyrannie de Gonzale Pizarre. Aussi est-il vrai que les principaux de ceux qui avoient suivi & favorisé ce Tiran dans le commencement, étoient fort scandalisez contre lui, & fort irritez de la cruauté par laquelle il avoit fait perir de leur connoissance, & à leurs yeux, par la corde, ou par le glaive, plus de cinq cens hommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs qui étoient des personnes fort considerables. Ainsi tous ceux qui se trouvoient auprés de lui, ne pouvoient s'empêcher d'être toûjours en crainte pour leur vie, & ne se croyoient presque pas un seul moment de temps en sureté.

CHAPITRE II.

Ce que fit Gonzale Pizarre, quand il apprit la jonction de Diegue Centeno & d'Alfonse de Mendoze.

NOus avons déja dit comment Gonzale Pizarre arrivant à Arequipa, trouva la Ville dépeuplée, parce que tous les habitans s'étoient allez joindre avec le Capitaine Diegue Centeno, aprés qu'il se fut rendu maître de la Ville de Cusco, comme on l'a rapporté ci-devant. Pizarre étant donc à Arequipa, & prenant grand soin d'apprendre autant qu'il lui étoit possible, des nouvelles de tout ce qui se passoit, il sçût que Diegue Centeno étoit au Collao prés du Lac de Titicaca, & qu'il s'étoit joint & ligué avec Alfonse de Mendoze, si bien qu'avec les troupes de Cusco, des Charcas, & d'Arequiqa, au nombre d'environ mille hommes, ils occupoient les passages; & qu'ainsi il étoit comme impossible de les aller attaquer. Il demeura ainsi à Arequipa prés de vingt jours, y attendant le Capitaine Jean d'Acosta, qui y arriva enfin avec ses gens, dont le nombre étoit

fort diminué, tant parce que plusieurs l'avoient abandonné, que parce qu'il en avoit fait pendre beaucoup, qu'il soupçonnoit de le vouloir abandonner comme les autres. Quand Acosta fut arrivé, Gonzale Pizarre fit faire une revûë, & trouva qu'il avoit cinq cens hommes. Il écrivit alors au Capitaine Diegue Centeno, lui faisant le récit de tout ce qui s'étoit passé, pour le lui remettre devant les yeux, & le faire souvenir » de la maniere » favorable dont il l'avoit toûjours traité, & particulierement de la grace qu'il » lui avoit fait, lors qu'il fit mourir Gaspar Rodriguez & Filippe Gutierrez : » puis qu'encore qu'il fût coupable du » même crime qu'eux, il lui avoit pardonné contre le sentiment de tous les » Capitaines. Pizarre ajoûtoit à cela de » grandes offres, promettant de lui faire » tel parti qu'il lui plairoit, s'il vouloit » se venir joindre à lui, l'assurant qu'il » lui pardonnoit de bon cœur tout le » passé, d'autant plûtôt que Lope de » Mendoze, & les autres qui en avoient » été la cause, en avoient aussi porté la » peine. Il envoya ces lettres par un nommé François Voso, qui les donna à Diegue Centeno, & en les lui donnant, lui offrit ses services, & lui donna avis que

que Diegue Alvarez, qui portoit son Etendart, avoit intelligence avec Gonzale Pizarre. Diegue Centeno étoit déja instruit de ce fait par Alvarez même, qui lui avoit avoüé la chose, en l'assûrant, qu'il ne l'avoit pas fait pour le trahir, mais pour un tout autre dessein : ainsi il lui avoit pardonné. Il jugea à propos de répondre aux lettres de Pizarre, & y répondit en effet d'une maniere fort honnête, » en le remerciant tres-humblement de ses offres, & « reconnoissant franchement les graces « qu'il avoit reçu de lui. Aprés cela il « ajoûtoit, que pour lui en témoigner sa « reconnoissance, il croyoit ne pouvoir « mieux faire, que de le supplier, com- « me il faisoit tres-humblement, de bien « considerer l'état des affaires, la cle- « mence de sa Majesté, & le pardon « qu'elle accordoit tant à lui, qu'à tous « ceux qui avoient eu quelque part dans « les troubles passez. Que s'il vouloit « venir se joindre à lui, & obéïr aux or- « dres de sa Majesté, il le serviroit de « tout son possible auprés du Président, « & employeroit ses soins & ses sollici- « tations pour lui faire obtenir le parti le « plus honorable & le plus avantageux « qui se pourroit, l'assûrant qu'il ne «

» courroit aucun riſque, ni pour ſa per-
» ſonne, ni pour ſes biens : Qu'au reſte,
» s'il s'agiſſoit de tout autre que de ſa
» Majeſté, à qui ils étoient tous obligez
» d'obéïr, il pouvoit compter qu'il n'au-
» roit pas un ami plus fidéle que lui, ni
» un ſecours plus aſſuré que le ſien. Les lettres de Centeno contenoient encore pluſieurs autres choſes à-peu-prés de même nature ; il les donna à François Voſo, qui s'en retourna au Camp de Gonzale Pizarre. Le Capitaine Carvajal alla au devant de lui, & l'ayant rencontré en chemin, il s'informa ſoigneuſement de tout ce qui s'étoit paſſé, & lui recommanda fort de ne pas dire que Diegue Centeno avoit plus de ſept cens hommes : puis il le conduiſit au Camp. Gonzale Pizarre ayant appris la reſolution de Centeno, ne daigna pas lire ſa lettre : mais il la fit brûler en préſence de pluſieurs perſonnes, & reſolut de partir incontinent avec toutes ſes troupes, & de marcher vers la Province des Charcas. Il y avoit des gens qui croyoient que Pizarre, quand même il pourroit forcer les paſſages, qui étoient bien gardez, ou que Diegue Centeno le laiſſeroit volontairement paſſer, n'avoit pas pourtant deſſein de donner bataille : D'autres aſ-

ſuroient le contraire, & que ſon intention étoit, & avoit toûjours été de hazarder le combat. Il marcha donc droit vers le lieu, où il ſçavoit qu'étoient Diegue Centeno & Alfonſe de Mendoze. Dans cette marche, le Capitaine Carvajal commanda toûjours l'avant-garde, & fit pendre plus de vingt-hommes, qu'il rencontra en chemin, du nombre deſquels fut un Prêtre nommé Pantaleon, qu'il traita de cette maniere, parce que ce Prêtre avoit porté des lettres à Diegue Centeno: il le fit pendre avec un breviaire & une écritoire au cou. Ils continuerent donc ainſi leur marche, juſques à ce que le Jeudi dix-neuviéme d'Octobre de l'an mil cinq cens quarante-ſept, les Coureurs des deux armées ſe rencontrerent & ſe parlerent : puis allerent de part & d'autre en porter les nouvelles à leurs Generaux. Gonzale Pizarre envoya un de ſes Chapelains prier Diegue Centeno de le laiſſer paſſer, & ne le forcer point à donner bataille, proteſtant en cas de refus, de tous les maux qui en pourroient arriver, pour s'en diſculper lui-même, & les remettre à la charge de Centeno, comme en étant ſeul coupable. L'Evêque de Cuſco, qui étoit au Camp de Diegue Centeno, fit

prendre ce Chapelain, & le fit conduire à sa tente. Centeno cependant donna ordre que chacun fût soigneusement sur ses gardes, & que toutes ses troupes fussent en bon état, pour bien recevoir l'ennemi, au cas qu'il les vint attaquer. Il y avoit plus d'un mois que Diegue Centeno étoit malade d'une fiévre opiniâtre : il avoit déja été saigné six fois, sans qu'on vît de soulagement, de maniere qu'on ne croyoit pas qu'il en échapât : ainsi il n'étoit point en état d'agir, ni de quitter le lit. Cette même nuit on resolut dans l'armée de Gonzale Pizarre, d'envoyer Jean d'Acosta avec vingt hommes, & ordre de s'avancer secretement jusqu'au Camp des ennemis, & s'approcher, s'il pouvoit, de la tente de Diegue Centeno, qu'on sçavoit qui étoit malade, & obligé de garder le lit. On croyoit qu'Acosta pourroit de cette maniere se saisir de la personne de Centeno, parce que sa tente étoit un peu à l'écart, pour éviter le bruit à cause de son mal : en effet, ce Capitaine de Pizarre s'avança si doucement & avec tant de précaution, qu'il surprit les sentinelles, sans qu'elles l'eussent ni entendu, ni apperçû : mais en arrivant auprés de la tente, il fut vû par quelques Négres qui y étoient,

& qui donnerent l'allarme. Jean d'Acosta fit faire une décharge, ce qui causa de l'émotion & du trouble dans l'armée: plusieurs coururent vers la tente de Centeno : mais il y en eut des gens de Valdivia, qui abandonnerent leurs armes, & s'enfuirent : Acosta étant ainsi découvert, fut obligé de se retirer, & s'en retourner au Camp de Pizarre ; ce qu'il fit fort heureusement, & sans perdre aucun des siens. Le lendemain dés le matin, on fit avancer des Coureurs de part & d'autre, & cependant les deux armées s'avancerent aussi, & s'approcherent jusqu'à la vûë l'une de l'autre. Diegue Centeno avoit dans son armée prés de mille hommes, entre lesquels il y avoit deux cens Cavaliers, & cent cinquante Arquebusiers, tout le reste étoient des Piquiers. Il avoit pour Mestre de Camp general, Loüis de Ribera ; & pour Capitaines de Cavalerie, Pierre des Rivieres, Jerôme Villegas, & Pierre d'Ulloa : Diegue Alvarez portoit son grand Etendart ; & ses Capitaines d'Infanterie étoient Jean de Vargas, François Retamoso, le Capitaine Negral, le Capitaine Pantoia, & Diegue Lopez de Zuniga : il avoit pour Sergent Major Louis Garcias de St. Mames. Gonzale Pizarre avoit

de son côté pour son Mestre de Camp, François de Carvajal ; pour Capitaines de Cavalerie, le Licentié Cepeda, & Jean Velez de Guevara ; & pour Capitaines d'Infanterie, Jean d'Acosta, Fernand Bachicao, & Jean de la Tour : il avoit trois cens Arquebusiers fort adroits, quatre-vingt chevaux, le reste étoient des Piquiers, ayant en tout cinq cens hommes.

CHAPITRE III.

De la bataille qu'on nomme ordinairement la bataille de Guarina, qui se donna entre Gonzale Pizarre & Diegue Centeno.

LEs deux armées s'approcherent l'une de l'autre, comme on vient de dire dans le Chapitre précedent, en bon ordre. Celle de Gonzale Pizarre s'avançoit au son des trompettes, & de plusieurs instrumens de musique, & s'approcha jusqu'à six cens pas prés des ennemis: alors le Capitaine Carvajal fit faire alte : l'armée de Diegue Centeno s'avança encore cent pas, puis fit aussi alte de son côté. Alors on détacha quarante Arque-

busiers de l'armée de Pizarre, pour escarmoucher & commencer le combat, & on en posta aussi quarante autres de chaque côté sur les aîles : Pizarre se posta entre son Infanterie & sa Cavalerie. Du côté de Diegue Centeno, on fit aussi avancer trente Arquebusiers pour l'escarmouche ; si bien qu'ils commencerent en effet à escarmoucher les uns contre les autres. Carvajal voyant que l'armée de Diegue Centeno l'attendoit en bon ordre, il voulut essayer d'y apporter quelque confusion, en l'attirant & l'engageant à faire quelque nouveau mouvement : pour cela il fit avancer ses gens de quelques pas fort lentement. Ceux de Diegue Centeno voyant ce mouvement, ne manquerent pas de dire que les ennemis, quoi qu'inferieurs en nombre, vouloient avoir l'honneur de l'attaque : ainsi ils commencerent aussi de leur côté à marcher, & l'armée de Pizarre se prépara à les recevoir. Dés qu'ils furent assez prés, le Capitaine Carvajal fit tirer quelques coups d'Arquebuses, pour engager les ennemis à faire leur décharge, comme ils firent. Alors toute l'Infanterie de Centeno commença à marcher à grands pas, les piques baissées, & à faire une seconde décharge de leurs

Arquebuſes, ſans aucune perte pour les ennemis, parce qu'ils étoient encore éloignez les uns des autres de trois cens pas. Carvajal de ſon côté ne permit point que ſes Arquebuſiers tiraſſent juſques à ce qu'il vît les ennemis approchez des ſiens à cent pas ou environ : alors il fit tirer quelques pieces d'artillerie, & ſes Arquebuſiers, qui étoient fort adroits & fort bons tireurs, firent une décharge ſi juſte & ſi à propos, qu'ils tuerent plus de cent cinquante hommes, du nombre deſquels furent deux Capitaines, de maniere que le bataillon commença à s'ouvrir, & fut entierement défait, & mis en déroute, tout ce qui en reſtoit fuyant en deſordre, ſans que les cris & les exhortations du Capitaine Retamoſo, qui étoit par terre bleſſé de deux coups d'Arquebuſe, puſſent les retenir. La Cavalerie de Centeno voyant ſon Infanterie ſi en deſordre, s'avança & attaqua les ennemis avec beaucoup de courage, & leur fit beaucoup de mal : le cheval de Gonzale Pizarre fut tué ſous lui dans cette occaſion, & lui-même renverſé par terre, mais pourtant ſans être bleſſé. Pierre des Rivieres & Pierre d'Ulloa, Capitaines de Cavalerie de Centeno, avoient deſſein de prendre l'Infanterie

des

des ennemis en flanc, & pour cela ils tournoient autour de l'armée, de maniere qu'ils rencontrerent les Arquebusiers qu'on avoit posté sur les aîles, qui leur firent beaucoup de mal, puisque dés les premiers coups Pierre des Rivieres, & quelques-uns des siens y furent tuez. Les autres qui restoient voyant que toute leur Infanterie étoit défaite, & aussi une grande partie de leur Cavalerie, se sauverent par la fuite, chacun le mieux qu'il lui fut possible. Gonzale Pizarre marcha en bon ordre avec ses gens jusques aux tentes de Diegue Centeno, tuant tous ceux qu'ils rencontroient sur le chemin. D'autre part, plusieurs de ceux du parti de Centeno en fuyant, passerent par le Camp de Gonzale Pizarre, où ils ne trouverent presque personne, si bien qu'ils pûrent aisément prendre les chevaux & les mules que l'Infanterie y avoit laissé, & s'en servir dans leur fuite : comme aussi piller tout l'or & l'argent qu'ils trouverent. Dans le temps que la Cavalerie de Centeno attaqua vigoureusement les ennemis, le Capitaine Bachicao voyant le desordre des siens, crut que la victoire se déclareroit contre Pizarre, & quitta son parti pour se jetter dans celui de Centeno. Aprés cela,

voyant que l'évenement n'avoit pas été tel qu'il avoit pensé, il s'imagina que si son action avoit été remarquée, son intention n'auroit pas été connuë, & que la chose pourroit demeurer secrete, ou qu'en tout cas il la pourroit colorer de quelque prétexte spécieux : mais le Capitaine Carvajal l'ayant sçû, & ayant rencontré Bachicao, il le fit pendre sur le champ, & sans aucune forme de procés, ajoûtant comme à son ordinaire, la raillerie à la cruauté, l'appellant amiablement son compere, parce qu'il l'étoit en effet, & lui tenant des discours moqueurs. Dans le temps que la bataille se donna, Diegue Centeno étoit couché sur une espece de brancard porté par six Indiens ; il étoit si mal, qu'il n'avoit presque aucun sentiment : neanmoins aprés la déroute de son armée, il fut sauvé par les soins & la diligence de quelques-uns de ses amis. Ce combat fut sanglant, il y mourut de la part de Diegue Centeno plus de trois cens cinquante hommes, avec trente que le Capitaine Carvajal fit mourir aprés la victoire, du nombre desquels fut Frere Gonzale, Moine de la Merci, qui étoit Prêtre, & plusieurs autres personnes de consideration. Le Mestre de Camp Louis

de Ribera, & les Capitaines Retamoſo, Diegue Lopez de Zuniga, Negral, Pantoia, & Diegue Alvarez y furent tuez avec pluſieurs de leurs ſoldats. Du côté de Gonzale Pizarre, le nombre des morts fut de cent hommes. Le Capitaine Carvajal avec quelque Cavalerie pourſuivit les fuyards juſques à quelques journées de-là ſur le chemin de Cuſco : il auroit fort ſouhaité de pouvoir attraper l'Evêque de cette Ville, dont il faiſoit de grandes plaintes, & à qui il en vouloit beaucoup, tant parce qu'il avoit ſuivi le parti de Centeno, qu'à cauſe qu'il s'étoit trouvé en perſonne à la bataille. Il ne le pût pourtant joindre : mais il ſe vengea ſur pluſieurs autres qu'il rencontra ſur le chemin, & qu'il faiſoit pendre ſans miſericorde, du nombre deſquels furent un frere de l'Evêque, & un Moine de l'Ordre de S. Dominique, ſon compagnon. Quand Carvajal fut de retour de cette pourſuite, Gonzale Pizarre fit une repartition des terres entre ſes ſoldats, avec promeſſe de les en faire joüir, quand le temps & les affaires le pourroient permettre. Il fit auſſi ſoigner & panſer les bleſſez, & enterrer quelques-uns des morts. Aprés cela il envoya Denis de Bovadilla avec

quelques gens à la Ville de Plata, & aux Mines, pour y ramaſſer tout l'or & l'argent qu'ils y pourroient trouver : il envoya auſſi Diegue de Carvajal, qu'on nommoit le Galant, à Arequipa, pour faire la même choſe. Jean de la Tour fut envoyé à Cuſco, où il fit condamner à mort & executer Vaſquez de Tapia, & le Licentié Martel. Aprés cela, Pizarre ordonna ſur peine de la vie, que tous ceux qui avoient été ſoldats de Diegue Centeno, euſſent à ſe venir ranger ſous ſes Etendarts : ce qui étant fait, il pardonna à la plûpart tout le paſſé, exceptant ſeulement du pardon ceux qui avoient fait quelque choſe de conſiderable pour le ſervice de ſa Majeſté. Puis il envoya Pierre de Buſtincia avec quelques gens, pour prendre les Caciques d'Andaguaylas & des lieux voiſins, pour les obliger à fournir des vivres à ſon armée. Peu de jours aprés, Gonzale Pizarre vint à Cuſco avec plus de quatre cens hommes, & commença à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit neceſſaires pour ſe mettre en état de reſiſter au Préſident : Car la bataille qu'il venoit de gagner à Guarina lui avoit tellement enflé le cœur à lui & à ſes gens, qu'ils ſe croyoient preſque invincibles,

parce qu'ils avoient dans cette occasion entierement défait leurs ennemis, & leur avoient tué bien du monde, quoi qu'ils fussent en beaucoup moindre nombre qu'eux.

CHAPITRE IV.

Le Président assemble ses troupes dans la Vallée de Xauxa, & se met en état pour combattre ses ennemis.

ON a déja dit ci-devant, que le Président n'ayant pas voulu entrer dans la Ville de Los Reyes, avoit pris le chemin de la Montagne, pour se rendre dans la vallée de Xauxa. Il conduisoit les troupes qu'il avoit amené de Terre-ferme, & celles que les Capitaines Diegue de Mora, Gomez d'Alvarado, Jean de Sayavedra, Porcel, & les autres avoient assemblé à Caxamalca. Il envoya aussi ordre au Capitaine Salazar, qui étoit à Quito, de se mettre en marche avec tout ce qu'il avoit de gens, pour le venir joindre : il donna encore les mêmes ordres au Capitaine Lorenço d'Aldana, avec les troupes de la flote, & celles qu'il pouvoit tirer de Los Reyes. De cette

maniere le Président arriva à la Vallée de Xauxa avec cent hommes, & y entra le premier à leur tête : puis il commença à s'y pourvoir de toutes les choses qu'il jugeoit necessaires, tant pour les munitions de guerre, que pour les vivres, que ce pays peut fournir en abondance, comme on l'a déja dit. Le même jour qu'il arriva dans ce lieu, le Licentié Carvajal & Gabriel de Royas s'y joignirent à lui, & aussi-tôt aprés arriverent aussi Fernand Mexia de Gusman, & Jean Alfonse Palomino, avec leurs Compagnies. Lorenço d'Aldana demeura à Los Reyes avec les soldats de la Compagnie, pour y commander & tenir toutes choses en bon état, parce qu'il étoit fort important de demeurer toûjours maîtres de cette Ville, & de son port, afin de pouvoir s'en servir en cas de besoin. Dans peu de temps le Président assembla dans cette vallée de Xauxa plus de quinze cens hommes, & prit fort grand soin de faire dresser des forges, & de se pourvoir d'ouvriers pour faire des Arquebuses, raccommoder celles qui en avoient besoin, préparer des Piques, & se bien pourvoir de toutes sortes d'armes. Il prenoit tous les soins necessaires là-dessus, non seulement avec application,

mais auſſi avec beaucoup de capacité, comme s'il n'eût fait autre choſe toute ſa vie. Il viſitoit ſoigneuſement ſon Camp, & les Ouvriers qu'il faiſoit travailler ; il prenoit auſſi fort grand ſoin de faire traiter & ſoigner les ſoldats malades : de maniere qu'il ſembloit comme impoſſible qu'un ſeul homme pût ſuffire à tant de choſes differentes. Cela lui acquit entierement & en tres-peu de temps l'affection de tout le monde. Dans ce temps-là il reçut la nouvelle de la défaite de Diegue Centeno, dont il fut fort touché, bien qu'en public il témoignât que cela ne l'étonnoit en aucune maniére, & fît toûjours paroître beaucoup de fermeté. Tous ceux de ſon armée avoient toûjours eſperé le contraire de ce qui arriva, & même avec tant de confiance, que ſouvent ils avoient été d'avis que le Préſident n'aſſemblât point d'armée, parce que Diegue Centeno pouvoit aiſément avec la ſienne défaire Gonzale Pizarre. Dés que le Préſident eut appris cette victoire de Pizarre, il envoya les Capitaines Lope Martin & Mercadillo avec cinquante hommes à la Ville de Guamanga, qui eſt à trente lieuës par de-là la Vallée de Xauxa, pour occuper les paſſages, tâcher de ſçavoir ce que fai-

ſoient les ennemis, & recueillir ceux qui ſe ſauveroient de Cuſco. Il arriva comme ils étoient là, que Lope Martin ayant appris que Pierre de Buſtincia étoit dans le pays des Andaguayras pour le deſſein qu'on a marqué ci-devant, il s'y rendit avec quinze Arquebuſiers, attaqua Buſtincia pendant la nuit, le prit lui & les ſiens, & aprés en avoir fait pendre quelques-uns, il retourna à Guamanga, avec tous les Caciques du voiſinage qui s'étoient joints à lui, & par l'entremiſe deſquels on trouva moyen de faire ſçavoir de tous côtez la venuë du Préſident, qui étoit cependant à Xauxa, continuant à faire ſes préparatifs, & mettre toutes choſes en bon ordre & en bon état. Il envoya alors le Maréchal Alfonſe d'Alvarado à Los Reyes, pour en tirer les ſoldats qui y étoient, quelques pieces d'artillerie de celles de la flote, & des habits & de l'argent pour quelques ſoldats qui en avoient beſoin. Tout cela fut executé en fort peu de temps, & voici comment le Préſident regla le commandement de ſes troupes. Pierre Alfonſe de Hinoioſa en demeura General, comme il l'étoit lors qu'il remit la flote entre les mains du Préſident à Panama. Le Maréchal Alfonſe d'Alvarado fut

nommé pour Meſtre de Camp general; & le Licentié Benoît de Carvajal, pour porter le grand Etendart. Les Capitaines de Cavalerie furent Dom Pedro de Cabrera, Gomez d'Alvarado, Jean de Saavedra, Diegue de Mora, François Hernandez, Rodrigue de Salazar, & Alfonſe de Mendoze : Les Capitaines d'Infanterie, Dom Baltaſar de Caſtille, Pablo de Meneſes, Hernan Mexia de Guſman, Jean Alfonſe Palomino, Gomez de Solis, François Moſquera, Dom Fernand de Cardenes, l'Adelantado Andagoya, François Dolmos, Gomez Darias, le Capitaine Porcel, & les Capitaines Pardavel, & Serna. Gabriel de Roias fut nommé pour commander l'artillerie. Le Préſident étoit accompagné par l'Archevêque de Los Reyes, les Evêques de Cuſco & de Quito, le Provincial des Dominicains Frere Thomas de St. Martin, le Provincial des Moines de la Merci, & pluſieurs autres Religieux, Prêtres & Moines. Dans la derniere revûë qu'il fit faire, on trouva qu'il avoit ſept cens Arquebuſiers, & cinq cens Piquiers, & que ſa Cavalerie alloit au nombre de quatre cens hommes. Dans la ſuite, quand il arriva à Xaquixaguana, pluſieurs perſonnes s'é-

tant encore jointes à lui, ſon armée ſe trouva monter juſqu'à dix-neuf cens hommes. Il partit de Xauxa le vingt-neuviéme de Decembre de l'an mil cinq cens quarante-ſept, & marcha en bon ordre, prenant le chemin de Cuſco, & cherchant quelque endroit où il pût paſſer avec le moins de peine & de peril qu'il ſeroit poſſible, la riviere d'Avancay.

CHAPITRE V.

Pierre de Valdivia arrive à l'armée du Préſident avec quelques autres Capitaines.

LE Préſident étant parti de la Vallée de Xauxa, le Capitaine Pierre de Valdivia ſe vint joindre à ſon armée. Ce Capitaine, comme on l'a marqué ci-devant, étoit Gouverneur de la Province de Chili : il en étoit venu par mer, à deſſein de débarquer à Los Reyes, pour y lever du monde, & y faire proviſion de pluſieurs choſes dont il avoit beſoin, comme de munitions de guerre & de vêtemens, afin de ſe mettre par ce moyen en état d'achever la conquête de ce pays-

là. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Lima, qu'il y apprit l'état où étoient alors les affaires du Perou. cela lui fit prendre la resolution d'aller avec ceux qui l'accompagnoient, trouver le Président, & se joindre à lui; ce qu'il fit, étant lui & les siens fort bien fournis d'argent. Sa venuë fut fort agreable, & prise à bon augure, parce qu'encore que le Président eût dans ses troupes & parmi ses Capitaines plusieurs personnes riches & considerables par leur capacité & par leur merite, aussi bien que par leur qualité, il n'y en avoit pourtant aucun, qui eût tant d'expérience dans la maniere de faire la guerre, sur tout en ces pays-là, comme avoit Valdivia. Ainsi on le trouvoit fort propre pour l'opposer à l'adresse & aux ruses du Capitaine François de Carvajal, qui par sa capacité avoit fait remporter tant de victoires à Gonzale Pizarre, & tout nouvellement celle qu'il venoit d'obtenir sur Diegue Centeno à Guarina. En effet, tout le monde attribuoit l'honneur de cette derniere victoire à l'habileté de Carvajal, qui pour cela même étoit redouté par tous ceux de l'armée du Président; de sorte qu'ils furent fort aises de la venuë de Valdivia, & se sentirent fort encouragez par-là. A peu

prés dans le même temps, le Capitaine Diegue Centeno se rendit aussi à l'armée du Président avec plus de trente Cavaliers, qui s'étoient sauvez avec lui de la défaite de Guarina. L'armée continua sa marche avec beaucoup d'incommodité par le manquement des vivres, & se rendit à Andaguayras, où le Président jugea à propos de passer la plus grande partie de l'hyver, à cause des pluyes fréquentes & abondantes, qui tomboient presque sans cesser ni nuit, ni jour : de maniere que les tentes se pourrissoient, parce qu'elles n'avoient pas loisir de sécher. Le Maïs qu'ils mangeoient, étoit aussi toûjours humide : ce qui fut cause que plusieurs furent malades du flux de ventre, & quelques-uns en moururent, bien-que le Président prît grand soin de les faire tous bien gouverner & bien traiter par le moyen de François de la Rocha, Moine de l'ordre de la Trinité, qui en avoit la charge, & qui avoit le soin de pourvoir à plus de quatre cens, & s'en acquittoit si bien, qu'ils ne manquoient ni de Médecins, ni de remedes, non plus que si on eût été dans une bonne Ville bien peuplée, & bien fournie de toutes les choses necessaires. Aussi par ses soins & sa diligence, ils guérirent

presque tous. L'armée étoit dans ce lieu-là, lorsque Valdivia & Centeno y arriverent : leur venuë fut un grand sujet de réjoüissance, ce qu'on fit paroître par des festins, des courses de bague, une musique de divers instrumens, & autres divertissemens de même nature. Aussitôt aprés, Valdivia commença à s'appliquer soigneusement avec le Maréchal Alfonse d'Alvarado & le General Hinoiosa, aux affaires de la guerre ; puis dés que le Printemps commença à venir, & que les pluyes cesserent un peu, l'armée partit d'Andaguayras, & s'alla camper prés du pont d'Avancay, qui est à vingt lieuës de Cusco, où elle demeura jusqu'à ce qu'on eût fait des ponts sur la riviere d'Apurima, qui est à douze lieuës de Cusco, afin de la pouvoir passer commodément. Les ennemis avoient fait rompre tous les ponts qui étoient sur cette riviere, en sorte qu'il étoit impossible de la passer, qu'en faisant un tour de plus de soixante & dix lieuës. On jugea donc qu'il valoit mieux entreprendre de rebâtir ces ponts, ou d'en faire de nouveaux, que de s'engager dans un si grand tour. Pour embarrasser les ennemis, & afin qu'ils ne sçûssent en quel lieu courir, pour s'opposer à la repara-

tion des ponts, le Président fit porter des materiaux en trois endroits differens, l'un sur le grand chemin Royal, l'autre dans la Vallée de Cotabamba, qui est à douze lieuës plus haut, & le troisiéme dans un Village beaucoup au dessus encore, appartenant à Dom Pedro Porto Carrero, où lui-même étoit en personne avec quelques soldats, pour garder le passage. On faisoit en-deçà de la riviere, de ces cables & de ces cordes, dont on a parlé dans le * premier Livre, & dont on se servoit au Perou pour faire des ponts; afin que quand l'armée seroit arrivée, on pût promptement les mettre sur les poutres & les piliers aussi préparez pour cela. Si Gonzale Pizarre avoit pû sçavoir le lieu où on avoit veritablement dessein de passer, il n'auroit pas manqué sans doute de s'y opposer, & de rendre fort difficile la réparation ou la construction des ponts : mais ne sçachant en quel lieu ce seroit, il fut embarrassé, & se contenta, sans vouloir diviser ses gens en tant d'endroits, de tenir des espions en Campagne, pour le venir avertir du lieu où on commenceroit à travailler, afin d'y accourir promptement, pour s'op-

* *Chap. XIV.*

poſer à l'ouvrage. Mais le lieu où on avoit véritablement deſſein de paſſer, fut tenu ſi ſecret, qu'il n'y avoit abſolument que le Préſident, & ceux qui entroient au Conſeil de guerre, qui en euſſent connoiſſance. Aprés que tous les materiaux furent prêts, on prit le chemin de Cotabamba, qui étoit le lieu où on ſe propoſoit de paſſer la riviere, quoi qu'il y eût pour s'y rendre, tant de mauvais pas à franchir dans des montagnes couvertes de nége ; que pluſieurs Capitaines n'étoient pas d'avis qu'on prît cette route, & jugeoient plus à propos & plus sûr de remonter juſqu'à cinquante lieuës plus haut. Neanmoins le Capitaine Lope Martin, qui gardoit le paſſage de Cotabamba, ſoûtenoit toûjours avec fermeté qu'il étoit le meilleur & le plus sûr. Sur cette difference de ſentimens, le Préſident envoya les Capitaines Valdivia, Gabriel de Roias, Diegue de Mora, & François Hernandez Aldana, pour viſiter les lieux, & examiner la choſe ; & ſur leur rapport, qui fut que le paſſage de Cotabamba étoit le moins perilleux, on prit la reſolution que nous avons dit, de paſſer par-là. On commença donc à faire marcher l'armée avec beaucoup de diligence, & dés que Lope Martin

sçût qu'elle approchoit, il se mit en devoir de faire travailler au pont par quelques Espagnols & quelques Indiens qu'il avoit avec lui, en leur faisant tendre les cordes,& passer jusqu'à l'autre côté de la riviere. Il y en avoit trois d'attachées, quand les espions de Gonzale Pizarre arriverent, ils en couperent deux sans aucune difficulté, & sans trouver de resistance. Quand cela fut sçû à l'armée, le Président & tous les autres en eurent du chagrin, parce que cela leur fit croire que Pizarre se mettroit sans doute en état de s'opposer à leur passage. Ainsi le Président, accompagné de l'Archevêque, de son General, d'Alfonse d'Alvarado, de Valdivia, & de quelques Capitaines d'Infanterie, prit les devans, & se rendit promptement au pont. Dés qu'il y fut arrivé, il commanda quelques Capitaines d'Infanterie, pour passer de l'autre côté de la riviere sur des barques plates: ce qu'on regardoit comme une chose fort perilleuse, tant à cause de l'extrême rapidité de l'eau, que parce qu'on ne doutoit pas que les ennemis ne fussent en garde de l'autre côté. Un des premiers qui passa, fut le Licentié Polo Hondegardo, qui fut suivi par quelques soldats, aprés quoi on s'appliqua avec tant

de

de ſoin & de diligence à en faire paſſer d'autres, que ce jour là il y eut plus de quatre cens hommes qui paſſerent, dont quelques-uns tenoient leurs chevaux par la bride, & les faiſoient paſſer à la nage à côté des barques, ayant attaché leurs armes & leurs arquebuſes ſur la ſelle. Il y eut pourtant plus de ſoixante chevaux qui ſe perdirent par la rapidité du courant, qui les entraînoit contre des rochers, où ils ſe tuoient, ſans pouvoir s'en tirer à la nage, à cauſe de cette grande impetuoſité de l'eau. Auſſi-tôt que les troupes eurent ainſi commencé à paſſer, les eſpions de Pizarre coururent lui en donner avis, ſur quoy il envoya incontinent le Capitaine Jean d'Acoſta avec deux cens Arquebuſiers à cheval, & ordre de tuer ſans quartier tous ceux qui auroient paſſé la riviere, excepté ceux qui étoient nouvellement arrivez d'Eſpagne. Ceux qui étoient alors paſſez, dont le nombre n'étoit pas grand, occuperent une hauteur, & firent monter ſur les chevaux, dont la plupart étoient paſſez, des Indiens & des Negres, à qui ils donnerent des lances, & composerent ainſi un gros eſcadron, mettant des Eſpagnols à la premiere file. Ainſi quand Jean d'Acoſta envoya pour

les reconnoître, on les crut en grand nombre, si bien qu'il n'osa les attaquer, ne se croyant pas assez fort. Il retourna donc pour prendre un plus grand nombre de gens : & cependant le Président eut le temps de faire passer toute son armée sur le pont qui étoit achevé de dresser. On ne peut s'empêcher d'être surpris de la negligence ou de l'étourdissement de Gonzale Pizarre dans cette occasion, de ne s'être pas posté assez prés de cette riviere, pour être toûjours en état de s'opposer au passage de ses ennemis : parce qu'avec cent hommes seulement dans chacun des trois lieux où ils avoient fait des préparatifs pour passer, on auroit pû les en empêcher, ou au moins leur rendre le passage difficile & perilleux, & leur faire perdre bien du monde avant qu'ils le pûssent forcer.

CHAPITRE VI.

Ce que fit le Président après avoir passé la riviere, jusqu'au temps de la bataille.

LE jour suivant, tout le reste de l'armée du Président ayant passé, sans qu'il en manquât un seul homme, Dom

Jean de Sandoval fut commandé pour battre l'eſtrade, & aller à la découverte. Il revint quelque temps aprés, & rapporta qu'il avoit été juſqu'à trois lieuës de-là, ſans avoir rien appris ni de Pizarre, ni de ſon armée. Le Préſident commanda que le General Hinoioſa & Pierre de Valdivia, avec quelques Compagnies d'infanterie, s'avançaſſent pour occuper le haut de la montagne voiſine, parce que ſi Gonzale Pizarre les prévenoit & l'occupoit avant eux, il pourroit aiſément leur faire beaucoup de mal, avant qu'ils puſſent gagner le haut: Car il y avoit pour cela plus d'une lieuë & demie de chemin à faire en montant: ils executérent fort heureuſement cet ordre ſans y trouver aucune oppoſition. Dans ce temps-là Jean d'Acoſta avoit envoyé avertir Gonzale Pizarre de ce qui ſe paſſoit, le priant de lui envoyer encore cent Arquebuſiers, outre les deux cens qu'il avoit déja, ce qui lui paroiſſoit ſuffiſant pour défaire ceux qui avoient alors paſſé la riviere, avant que tout le reſte de l'armée la paſsât. Il étoit arrivé lors qu'Acoſta ne ſe trouvant pas aſſez fort, avoit retourné en arriere, comme on a dit qu'un de ſes gens nommé Jean Nugnez de Prado, qui étoit de Badajos,

s'en étoit fui, & avoit donné avis au Préſident de ce qui ſe paſſoit, & du ſecours qu'attendoit Acoſta. On crut là-deſſus, que ſans doute Gonzale Pizarre s'avanceroit avec toute ſon armée, de ſorte que le Préſident avec plus de neuf cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, qui étoient déja ſur le haut de la Montagne, demeura toute la nuit en armes. Le lendemain Jean d'Acoſta ayant reçû le ſecours qu'il demandoit, s'avança pour la ſeconde fois, & les Coureurs du Préſident l'ayant découvert, en vinrent donner avis. Là-deſſus, il donna ordre au Maréchal Alfonſe d'Alvarado de retourner à la riviere, pour faire venir l'Artillerie, & raſſembler & amener avec lui le reſte des troupes. Comme les enſeignes de Pizarre parurent avant que le Maréchal fût de retour, le Préſident avec ſes neuf cens hommes, ſe mit en état de donner bataille, s'il s'y trouvoit obligé, & donna tous les ordres neceſſaires pour cela : Mais peu de temps aprés, on vit bien qu'il n'étoit pas beſoin de tant de précaution & de préparatifs pour le combat, parce que ceux qu'on voyoit, n'étoient que les trois cens Arquebuſiers de Jean d'Acoſta, qui ſe retira dés qu'il vit le nombre des ennemis,

& le fit incontinent sçavoir à Gonzale Pizarre. Le Président demeura là deux ou trois jours, jusques à ce que le reste de ses troupes l'eût joint, & que son Artillerie fût arrivée. Pendant qu'il y étoit, Gonzale Pizarre lui envoya un Prêtre, pour lui demander de congedier son armée, & ne point faire la guerre jusques à ce qu'il eût reçû de nouveaux ordres de sa Majesté. L'Evêque de Cusco fit arrêter ce Prêtre. Un peu auparavant, Pizarre en avoit envoyé un autre, pour tâcher de gagner, s'il étoit possible, le General Hinoiosa & Alfonse d'Alvarado : mais celui-ci avoit usé d'adresse, & dans le dessein de ne plus retourner au Camp de Pizarre, il avoit mis ordre à ses affaires, & pris des mesures avec un frere qu'il avoit, afin qu'il se sauvât avec lui en le suivant de prés, comme il fit. Le Président écrivit de ce dernier lieu à Gonzale Pizare, comme il avoit déja fait de plusieurs autres endroits sur le chemin, le sollicitant fortement d'obéïr à sa Majesté, & se soûmettre à ses ordres, & lui envoyant une copie de l'amnistie. On donnoit ordinairement ces dépêches & ces ordres aux Coureurs de l'armée, pour les remettre entre les mains de ceux de Pizarre quand

ils les rencontroient, & que ceux-ci les lui rendissent. Quand on eut appris à Cusco, que le Président avec toute son armée avoit passé la riviere, & occupé le haut de la Montagne, Gonzale Pizarre sortit de la Ville avec neuf cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie. Il avoit cinq cens cinquante Arquebusiers, & six pieces de canon ; & s'étant avancé jusqu'à cinq lieuës de Cusco, il se campa à Xaquixaguana, dans une plaine où aboutissoit le chemin, par lequel l'armée du Président devoit descendre de la Montagne. Pizarre se posta fort avantageusement dans un lieu où on ne pouvoit aller à lui que par un défilé fort étroit, qui étoit au devant de son Camp: il étoit couvert d'un côté par la riviere & par un marais ; de l'autre, par la Montagne ; & derriere, par des fondrieres & des précipices. Aussi-tôt que les armées furent ainsi proches l'une de l'autre, pendant deux ou trois jours, jusques à ce que la bataille se donnât, Pizarre faisoit avancer quelquefois cent, & quelquefois jusqu'à deux cens hommes, pour escarmoucher avec un nombre à peu prés égal des ennemis, qui s'avançoient aussi de leur côté. Cependant le Président cherchoit un lieu com-

mode & avantageux pour ſe poſter, en deſcendant de deſſus la Montagne ; & aprés avoir pris ſes meſures, il s'avança avec ſon armée aſſez prés des ennemis & à leur vûë, pour ſe poſter un peu plus loin qu'eux, ou au moins dans un endroit auſſi avancé : Gonzale Pizarre craignant que ſes gens ne perdiſſent courage, en voyant que leurs ennemis étoient en beaucoup plus grand nombre qu'eux, & qu'ainſi pluſieurs ne l'abandonnaſſent, il les fit mettre derriere une colline qui étoit prés de ſon Camp, feignant que c'étoit pour engager le Préſident qui ſe fioit dans le nombre & la bonne diſpoſition de ſes troupes, à les venir attaquer dans un lieu où ils avoient de ſi grands avantages, les croyant en fort petit nombre, parce qu'il ne les verroit pas tous. Le Préſident étant paſſé, & s'étant campé dans un lieu plain à la vûë des ennemis, Gonzale Pizarre fit ranger ſon armée en bataille, poſter ſes Arquebuſiers, & mettre tout en ordre, comme pour combattre : puis il commença à faire joüer ſon Artillerie, & faire faire quelques décharges par ſes Arquebuſiers, afin que le Préſident le vît & l'entendît. Ce jour-là il s'éleva un broüillard ſi épais, qu'il y eût des coureurs & des eſ-

pions des deux partis opposez, qui s'entreheurterent les uns les autres avant de se voir. Le Président voyant que les ennemis paroissoient disposez à attendre, ou même à lui présenter la bataille, il auroit souhaité que cela se pût différer, dans l'esperance que plusieurs de leur parti se viendroient rendre à lui, s'ils en pouvoient trouver le temps. Neanmoins la situation & les circonstances où il se trouvoit, ne lui pouvoient permettre de demeurer que fort peu dans cet état, parce qu'il geloit & faisoit fort froid dans le lieu où ils étoient, & que pourtant ils n'y trouvoient point de bois pour faire du feu & se chauffer, quoi qu'ils en eussent fort grand besoin: de plus, ils y manquoient aussi de vivres & d'eau. Gonzale Pizarre, ni son armée n'avoient faute d'aucune de toutes ces choses, ayant d'un côté la riviere qui leur servoit de rempart, & leur fournissoit abondamment dequoi boire; & pour les vivres, ils leur venoient en abondance de Cusco: de plus, l'air étoit fort temperé dans le lieu où ils étoient: Car bien qu'ils fussent fort prés les uns des autres; neanmoins on peut dire que le Président étoit encore dans la Montagne, & ses ennemis dans la vallée, ou dans la

plaine,

plaine. On a déja remarqué que la difference de la temperature de l'air est si grande au Perou d'un lieu à l'autre, qu'il arrive souvent que les gens qui sont sur la Montagne, y souffrent un froid extrême, & qu'il y géle & y nége bien fort, pendant que ceux qui sont dans la plaine, à deux lieuës de-là seulement, cherchent des remedes contre la grande & excessive chaleur qui les incommode. Gonzale Pizarre & son Mestre de Camp avoient resolu d'attaquer pendant la nuit l'armée du Président par trois differens endroits : mais ils n'executerent pas cette resolution, parce qu'un de leurs soldats, nommé Nava, s'enfuit, & qu'ils ne douterent pas qu'il n'avertît les ennemis de leur dessein, comme il le fit en effet. Ce Nava & Jean Naquez de Prado conseillerent au Président de differer le plus qu'il lui seroit possible, d'en venir à la bataille : parce qu'ils étoient assurez que plusieurs de l'armée de Gonzale Pizarre, & sur-tout ceux qui avoient été avec Diegue Centeno, & qu'on avoit obligé aprés sa déroute, de passer dans le parti opposé, étoient fort bien intentionnez, & cherchoient une occasion favorable pour rentrer au service de sa Majesté. L'armée du Président passa

toute la nuit sous les armes, hors de ses tentes, & souffrant beaucoup par le froid, en sorte qu'à peine plusieurs pouvoient tenir leurs armes, & attendoient avec beaucoup d'impatience que le jour vinst. Aussi-tôt qu'il parut, on fit sonner les trompettes, & battre les tambours : parce qu'on s'apperçut que plusieurs Arquebusiers de Pizarre s'avançoient pour gagner une hauteur, & faire une attaque par-là. On fit marcher contre eux les Capitaines Hernan Moxia & Jean Alfonse Palomino avec trois cens Arquebusiers : Pierre de Valdivia, & le Maréchal Alfonse d'Alvarado s'avancerent aussi, & on poussa si vigoureusement les ennemis, qu'on leur fit tourner tête, & qu'on les obligea à se retirer fort promptement. Pendant cette escarmouche, le Président avec le gros de son armée descendit par le derriere de cette hauteur du côté de Cusco ; mais pour donner de l'inquietude aux ennemis, il fit mine de faire descendre le Capitaine Pardaver avec trente Arquebusiers & quelque Cavalerie, par le même endroit où se donnoit le combat. Quand Pierre de Valdivia & le Maréchal furent arrivez sur le haut de la colline, ils firent avertir Gabriël de Royas d'y faire conduire l'artillerie ; ce qu'il fit,

Aprés qu'elle fut arrivée, & mise en état de tirer, Royas promit aux Canonniers que pour chaque boulet qui donneroit au travers des troupes ennemies, ils auroient cinq cens écus, qu'il fit en effet payer depuis à un d'eux qui avoit donné dans la tente de Pizarre, qui étoit fort remarquable parmi les autres, & lui avoit tué un page. Cela fut cause que Pizarre fit abattre toutes les tentes, parce qu'elles servoient comme de butte ou de mire aux Canonniers du Président. Dans le même temps, l'Artillerie de Gonzale Pizarre joüoit aussi de son côté, & il tenoit ses troupes en ordre, & rangées en bataille. Il étoit lui-même à la tête de sa Cavalerie, pour la commander avec le Licentié Cepeda & Jean d'Acosta, qui en étoient Capitaines. Le Mestre de Camp Carvajal commandoit l'Infanterie, dont les Capitaines étoient Jean de la Tour, Diegue Guillen, Jean Velez de Guevara, François Maldonat, & Sebastien de Vergara : Pierre de Soria commandoit l'Artillerie. Tous les Indiens qui suivoient Gonzale Pizarre en fort grand nombre, sortirent de son Camp, & se posterent sur le penchant d'une Colline.

CHAPITRE VII.

De la bataille de Xaquixaguana, & quel en fut l'évenement.

PEndant que l'Artillerie joüoit ainsi des deux côtez, l'armée de sa Majesté acheva de descendre dans la plaine, les troupes marchant sans ordre avec le plus de diligence qu'il étoit possible. Les Cavaliers étoient à pié, tirant leurs chevaux par la bride, tant à cause de la difficulté du chemin extrémement raboteux, & qui ne pouvoit gueres permettre d'en user autrement, que pour éviter plus aisément le mal que leur pouvoit faire l'Artillerie, s'ils eussent marché en escadron : parce qu'ils y étoient fort exposez, & n'avoient rien qui les en couvrît. A mesure qu'ils arrivoient en bas dans la plaine, ils se mettoient en ordre: ainsi ils formerent deux escadrons de leur Cavalerie, & deux bataillons de leur Infanterie. La Cavalerie, qui étoit à l'aîle gauche, étoit commandée par les Capitaines Jean de Sayavedra, Diegue de Mora, Rodrigue de Salazar, & François Hernandez Aldana. Dans l'esca-

dron de l'aîle droite étoit l'Etendart Royal, porté par le Licentié Benoît Suarez de Carvajal, & pour la garde duquel étoient commis les Capitaines Dom Pedro de Cabrera, Alfonſe Mercadillo, & Gomez d'Alvarado. L'Infanterie marchoit au milieu de ces deux eſcadrons, mais un peu plus avancée qu'eux : les Capitaines qui la commandoient, étoient le Licentié Ramirez, Auditeur des confins, Dom Baltaſar de Caſtro, Gomez de Solis, Dom Fernand de Cardenas, Pablo de Meneſes, Chritoval Moſquera, Michel de la Cerna, Diegue d'Urbina, Jerôme d'Aliaga, Martin de Robles, Gomez Darias, & François Dolmos. Le Capitaine Alfonſe de Mendoze avec ſa Compagnie de Cavalerie marchoit un peu devant pour commencer l'attaque, le Capitaine Centeno l'accompagnoit, fort réſolu de bien faire ſon devoir, pour avoir ſa revenche de la déroute de Guarina. Pierre de Villavicentio étoit Sergent Major de l'armée; & Pierre Alfonſe de Hinoioſa, en qualité de General, avoit diſpoſé les troupes dans l'ordre qu'il avoit jugé convenable, il étoit accompagné par le Licentié Cianca. Le Préſident & l'Archevêque de Los Reyes marchoient un peu devant, du côté de

la Montagne par où le Maréchal Alvarado & Pierre de Valdivia descendoient avec l'Artillerie, & les trois cens Arquebusiers commandez par les Capitaines Hernan Mexia, & Jean Alfonse Palomino, qui partagerent leurs gens en deux bandes, aussi-tôt qu'ils furent descendus dans la plaine. Hernan Mexia avec les siens prit la droite du côté de la riviere, & le Capitaine Pardaver se joignit à lui : Jean Alfonse Palomino prit avec les siens à la gauche de la Montagne. Pendant que l'Artillerie descendoit, il y eut quelques personnes qui abandonnerent Pizarre pour se rendre à l'armée du Président. Le Licentié Cepeda, qui avoit été un des Auditeurs de l'Audiance Royale, Garcilaso de la Vega, & Alfonse de Piedra Hita furent du nombre, avec plusieurs autres Cavaliers & personnes de marque, & aussi quelques soldats. Pierre Martin de Cecile avec quelques gens, les poursuivit & en blessa même quelques-uns : il tua le cheval de Cepeda sous lui d'un coup de lance, & le blessa lui-même, en sorte qu'il couroit risque d'être pris, ou tué, s'il n'eût été secouru par ordre du Président. Cependant Gonzale Pizarre se tenoit en bon ordre, attendant les ennemis, &

eſperant qu'ils iroient l'attaquer avec quelque confuſion, & ſe livrer eux-mêmes entre ſes mains, comme cela étoit arrivé à Guarina. Le General Hinoioſa s'avançoit cependant avec l'armée au petit pas, & s'alla poſter à la portée de l'Arquebuſe des ennemis, dans un lieu un peu bas, où leur Artillerie ne pouvoit lui faire de mal : parce que tous les boulets paſſoient au deſſus de leurs têtes, quoique les Canonniers de Pizarre euſſent employé tous leurs ſoins pour ranger les affuts de leurs canons de maniere qu'ils puſſent tirer bas. Alors les pelotons des Arquebuſiers qui étoient ſur les aîles de part & d'autre, faiſoient grand feu, & le Maréchal & Pierre de Valdivia prenoient grand ſoin de faire bien tirer les leurs. Le Préſident & l'Archevêque de leur côté ſollicitoient fortement les Canonniers à faire diligence, & bien adreſſer leurs coups, faiſant changer les batteries de ſituation, pour tirer tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, ſelon qu'ils le jugeoient à propos. Diegue Centeno & Alfonſe de Mendoze voyant que du côté qu'ils étoient, il y avoit pluſieurs des gens de Pizarre qui l'abandonnoient, & qu'il les faiſoit chaudement pourſuivre, ce qui en mettoit

quelques-uns en peril ; ils jugerent à propos de s'avancer avec leurs gens jusques sur le bord de la riviere, pour être mieux postez, afin de recevoir ceux qui voudroient se rendre à eux. Tous ceux qui quittoient ainsi le Camp de l'ennemi, sollicitoient fort le General de ne faire point davantage avancer les troupes, ni ne les faire donner : parce qu'assurément la plûpart des gens de Pizarre l'abandonneroient, & qu'ainsi on le vaincroit aisément, sans peril & sans répandre beaucoup de sang. Aussi arriva-t-il dans ce moment, qu'un peloton de trente Arquebusiers des troupes ennemies se trouvant prés de celles de sa Majesté, s'y rendit, & abandonna Pizarre : comme il reconnut leur dessein, il voulut envoyer aprés eux ; mais cela fut cause d'un plus grand desordre parmi ses troupes, qui commencerent à se débander presque toutes, les uns fuyant du coté de Cusco, les autres se rendant à l'armée du Président. Quelques-uns des Capitaines de Pizarre furent si étourdis de voir une desertion & une déroute si generale de leurs gens, qu'ils n'eurent le courage, ni de combattre, ni de fuïr. Gonzale Pizarre luimême voyant le mauvais état de ses affaires, se trouva fort déconcerté, perdit

cœur, & dit : *Puisque tous se vont rendre au Roi, j'y vais aussi.* Le bruit courut que le Capitaine Jean d'Acosta avoit voulu l'encourager, & lui avoit dit : *Seigneur, donnons au travers des ennemis, & mourons en Romains* ; à quoi, dit-on, Pizarre lui répondit : *Il vaut mieux mourir en Chrétiens.* Là dessus, voyant prés de soi le Sergent Major Villavicentio, il l'appella, & sçachant qui il étoit, il lui dit qu'il se rendoit à lui, & lui remit une épée longue & étroite, qu'il tenoit en forme de lance, parce qu'il avoit rompu la sienne sur ses propres gens qui s'enfuyoient. Il fut conduit au Président, à qui il parla ; & lui ayant tenu quelques discours, qui ne parurent pas fort prudens, ni fort respectueux, il fut remis entre les mains de Diegue Centeno pour le garder. Aussi-tôt aprés, presque tous les Officiers de Pizarre furent pris : son Mestre de Camp Carvajal croyant se sauver par la fuite, & se cacher pendant la nuit dans les roseaux, son cheval s'embourba, & ses propres soldats le prirent, & le conduisirent prisonnier au Président.



CHAPITRE VIII.

Le Préſident fait pourſuivre les fuyards : pluſieurs ſont tuez, ou pris. Il fait punir Gonzale Pizarre, & quelques autres.

COmme le Préſident de deſſus la hauteur où il étoit, voyoit fuïr du côté de Cuſco quelques-uns de ceux de l'arriere garde des ennemis, il crioit à haute voix à ſa Cavalerie de les pourſuivre, diſant qu'ils s'enfuyoient à la débandade. Neanmoins perſonne ne branla, ni ne quitta ſes rangs, juſques à ce qu'on ſonnât la charge, parce qu'ils étoient là-deſſus fort bien inſtruits & bien diſciplinez : mais auſſi-tôt qu'on vit clairement que les ennemis ſe débandoient, & prenoient en effet la fuite, on les pourſuivit chaudement, on en bleſſa, on en tua, & on en prit priſonniers. Gonzale Pizarre & ſon Meſtre de Camp Carvajal furent pris, comme on l'a déja dit : Jean d'Acoſta, Guevara, & Jean Perez de Vergara le furent auſſi, le Capitaine Soria fut tué. Aprés l'entiere défaite des ennemis, les ſoldats coururent piller leur Camp, où ils trouverent beaucoup

d'or & d'argent, des chevaux, des mules, & des mulets de bagage : ainſi pluſieurs s'y enrichirent, & il y en eut qui eurent pour leur part juſqu'à cinq ou ſix mille ducats. En effet, il y avoit dans ce Camp de grandes richeſſes : & il arriva à un ſoldat qu'ayant rencontré un mulet chargé, il coupa les cordes qui tenoient ſa charge, & la laiſſa tomber à terre, ſe contentant d'emmener le mulet : mais à peine étoit-il à vingt pas delà, que trois autres ſoldats plus habiles que lui, défirent la charge pour la viſiter, & trouverent beaucoup d'or & d'argent envelopé en quelques mantes des Indiens, afin qu'on ne connût pas d'abord ce que c'étoit : cela leur valut plus de cinq ou ſix mille ducats. L'armée ſe repoſa un jour, parce qu'ils étoient tous extrémement fatiguez, pour avoir demeuré pluſieurs jours de ſuite, ſans quitter les armes. Le Préſident jugea à propos d'envoyer promptement à Cuſco : il y envoya donc les Capitaines Hernan Mexia & Martin de Robles avec leurs Compagnies, pour empêcher que pluſieurs ſoldats, qui avoient pourſuivi les fuyards de ce côté-là, n'entraſſent dans la Ville, ne la pillaſſent, & ne tuaſſent pluſieurs perſonnes, parce que c'étoit

un temps où chacun pouvoit aiſément ſuivre ſa paſſion, & chercher à ſe venger de ſes ennemis par des mouvemens de haine & d'inimitié particuliere, ſous prétexte d'aſſurer & d'affermir la victoire. Ces Capitaines avoient auſſi ordre de prendre les ſoldats de Pizarre qui s'en étoient fuïs de ce côté-là. Le jour ſuivant, le Préſident donna ordre au Licentié Cianca, Auditeur, & à Alfonſe d'Alvarado, ſon Meſtre de Camp general, de travailler au procés des priſonniers. On n'eut pas beſoin de chercher contre Pizarre d'autres preuves, que ſa propre confeſſion, & la notorieté publique des faits dont il étoit coupable. Il fut condamné à avoir le cou coupé, & que ſa tête ſeroit miſe dans une petite niche, ou fenêtre, faite exprés ſur les fourches patibulaires de la Ville de Los Reyes, & garnie d'un treillis de fer pardevant, avec ces mots écrits au deſſus: *C'eſt ici la tête de Gonzale Pizarre, traître & rebelle à ſon Roi, qui ſe ſoûleva contre ſon autorité au Perou, & oſa donner bataille dans la Vallée de Xaquixaguana, à l'armée qui marchoit ſous l'Etendart Royal de ſa Majeſté.* Sa ſentence portoit auſſi, que ſes biens ſeroient confiſquez; que ſes maiſons qu'il avoit à Cuſco, ſeroient

rasées ; qu'on y ſemeroit du ſel ; & qu'on éleveroit ſur la place un pilier où ſeroient écrites à peu prés les mêmes paroles que nous avons dit qui devoient être miſes au lieu où ſeroit ſa tête. Il fut executé dés le même jour, & mourut en bon Chrétien. Pendant le temps de ſa priſon, & juſques à ſa mort, le Capitaine Diegue Centeno, à qui on l'avoit donné en garde, le fit toûjours traiter fort honnêtement, ſans permettre que perſonne lui dît aucunes paroles outrageantes. Lors qu'il fut ſur le point d'être executé, il donna au bourreau tous les habits qu'il avoit ſur lui, qui étoient fort riches & d'un prix fort conſiderable : car il avoit un juſte-au-corps de velours en broderie d'or, & une ſemblable broderie à ſon chapeau. Diegue Centeno par honnêteté paya au bourreau la valeur des vétemens qu'il devoit avoir, afin qu'il ne dépoüillât point le corps de Pizarre avant qu'on l'emportât pour le faire enterrer. Dés le lendemain il fit emporter ce corps à Cuſco, où il le fit enterrer fort honorablement : mais la tête fut portée à Los Reyes, & expoſée comme la ſentence le portoit. Le même jour que Pizarre fut décapité, on fit écarteler ſon Meſtre de Camp Carvajal, & on fit pendre huit

ou neuf de ses Capitaines. Dans la suite on fit encore punir quelques-uns des principaux de son parti à mesure qu'on les prenoit. Peu de tems aprés, le Président alla à Cusco avec toute son armée, & envoya le Capitaine Alfonse de Mendoze avec quelques gens dans la Province des Charcas, pour prendre ceux que Gonzale Pizarre y avoit envoyé querir de l'argent, & quelques autres qui s'y en étoient fuïs : & comme on ne doutoit pas que la plûpart des gens ne se rendissent aux mines de Potosi, qui sont dans cette Province des Charcas, à cause de la richesse du pays, on y envoya pour Gouverneur & Capitaine general le Lieutenant Polo Hondegardo, avec ordre de châtier les coupables qu'il trouveroit en ce lieu-là, tant pour avoir favorisé Gonzale Pizarre, que pour n'être pas venus offrir leurs services au Président dans le temps qu'ils le pouvoient. On envoya aussi avec Hondegardo le Capitaine Gabriel de Royas, pour recevoir dans cette Province le quint Royal, & les autres tributs appartenans à sa Majesté, comme aussi les amendes à quoi le Gouverneur pourroit en condamner quelques-uns. De tout cela le Licentié Polo rassembla en peu de temps, & envoya

trois millions ſix cens mille livres, faiſant les fonctions, & de Gouverneur, & de Receveur, parce que Gabriël de Royas mourut peu de jours aprés qu'il fut arrivé en ce pays-là. Cependant le Préſident demeuroit à Cuſco, faiſant ſoigneuſement faire juſtice, ſelon la nature & la grandeur des crimes. Il faiſoit tirer à quatre chevaux les plus criminels, il en faiſoit pendre d'autres, & il y en avoit d'autres qu'on condamnoit au foüet, ou aux galeres. De plus, le Préſident prenoit fort grand ſoin de tout ce qui lui paroiſſoit néceſſaire pour rétablir entierement la paix, le repos & la tranquillité dans le pays. En conſequence du pouvoir qu'il avoit de la part de ſa Majeſté ; il pardonna à tous ceux qui ſe trouverent dans cette Vallée de Xaquixaguana, & ſe rangerent ſous l'Etendart Royal, toutes les fautes & tous les crimes, dont ils auroient pû être rendus coupables pendant tout le temps de la rebellion de Gonzale Pizarre; les déchargeant ſeulement du crime, ſans préjudice des droits des parties en ce qui regardoit les biens & les interêts civils, conformément aux ordres qu'il avoit là-deſſus de la part de ſa Majeſté. Cette bataille, dont on parlera long-

temps au Perou, fut donnée le Lundi neuviéme Avril de l'an mil cinq cens quarante-huit, le lendemain de la Quasimodo.

CHAPITRE IX.

La repartition que le Président fit du Pays aprés sa Victoire.

APrés la Victoire, la défaite pleine & entiere du parti de Gonzale Pizarre, & la punition de ceux qui avoient contribué à établir & maintenir sa tyrannie, il se presentoit une affaire importante pour le repos & la tranquillité du pays, & qui n'étoit pas sans de grandes difficultez. Il s'agissoit de congedier les troupes, afin que ce grand nombre de gens de guerre ne causât pas des inconveniens à peu prés semblables à ceux qu'on avoit déja vû par le passé. Pour y réüssir heureusement, & sans que cela fût une nouvelle occasion de tumulte & de trouble, il falloit user de beaucoup de précaution & d'une grande prudence; parce qu'il n'y avoit presque point de soldat jusqu'aux moindres, qui ne crût meriter qu'on lui donnât une des meilleures

leures repartitions qui étoient vacantes : & comme le nombre des troupes étoit de plus de deux mille cinq cens hommes, & qu'il n'y avoit que cent cinquante repartitions à donner, il étoit évident qu'il n'y avoit pas dequoi contenter tous les demandeurs ; mais qu'au contraire ils demeureroient presque tous mécontens. Aprés donc qu'on eut consulté & déliberé sur cet article, de la maniere dont il falloit s'y prendre pour congedier l'armée, comme l'affaire paroissoit délicate, & ne pouvoit pourtant souffrir de délai ; on convint que le Président & l'Archevêque sortiroient de Cusco, & s'en iroient à douze lieuës de-là dans la Province d'Apurimá, pour y faire le partage dont il étoit question, & qu'ils ne meneroient avec eux qu'un seul Secretaire. Ils se retirerent de cette maniere, pour pouvoir agir avec plus de liberté, & éviter les importunitez dont ils auroient sans doute été accablez autrement. Ils firent donc le partage le mieux qu'il leur fut possible, prenant soin de donner dequoi vivre aux Capitaines, & autres personnes considerables, selon leur merite & les services qu'ils avoient rendu, augmentant le partage des uns, & en donnant de nouveaux à d'autres. On

trouva que ce qu'on avoit à partager, se montoit à la valeur de plus d'un million d'écus d'or de rente : parce que, comme on le peut aisément recüeillir de cette Histoire, les principales & les plus considerables repartitions du pays étoient vacantes ; Pizarre ayant fait mourir, ou par les supplices sous prétexte de justice, ou dans les combats, ceux à qui ces repartitions étoient échûës selon les ordres de sa Majesté. Puis le Président avoit fait punir par justice plusieurs de ceux à qui Pizarre les avoit données. Il faut encore remarquer que les plus considerables de ces repartitions étoient tenuës au nom de Pizarre même, sous prétexte des frais qu'il lui falloit faire pour la guerre : le Président retint sur les meilleures des pensions de trois ou quatre mille ducats en argent, plus ou moins, selon leur valeur, pour partager cet argent entre les soldats, à qui il n'avoit pas autre chose à donner, afin qu'ils se pourvûssent d'armes, de chevaux & des autres choses necessaires, pour les envoyer de divers côtez découvrir le pays. Aprés que tout cela fut reglé, le Président crut que le plus sûr & le meilleur étoit qu'il se retirât dans la Ville de Los Reyes, & que l'Archevêque retournât à

Cuſco, pour publier le reglement & le partage qu'ils avoient fait, & diſtribuer l'argent ſelon l'ordre qu'il en avoit. La choſe s'executa donc de cette maniere: mais cela n'empêcha pas qu'il n'y eût de fort grandes plaintes de la part des ſoldats, chacun croyant qu'il meritoit mieux qu'on lui donnât quelques repartitions d'Indiens, que pluſieurs de ceux à qui on les avoit donné. Toutes les belles paroles & les promeſſes de l'Archevêque & des Capitaines ne pûrent empêcher qu'il n'y eût des murmures, & même quelques mouvemens & quelques complots ſeditieux pour prendre l'Archevêque & les principaux Officiers, & envoyer le Licentié Cianca de la part des ſoldats au Préſident, pour lui demander qu'il revoquât les partages faits, & qu'il en fît de nouveaux, qui ne fuſſent pas ſi fort à leur déſavantage, avec menaces de ſe soûlever, & de s'emparer par force de ce qu'ils croyoient leur être dû, ſi on ne les ſatisfaiſoit pas. Le Licentié Cianca, qui avoit été établi Juge-Mage, ou Lieutenant general de la Juſtice à Cuſco, avoit mis ſi bon ordre à tout, qu'il fut averti de ces mouvemens; ſi bien qu'en ayant fait prendre & punir

les principaux auteurs, il remit le calme & la tranquillité dans la Ville.

CHAPITRE X.

Le Président envoye prendre Pierre de Valdivia. Les frais & la dépense qu'il fit pour les affaires du Perou, depuis qu'il fut arrivé à Terre ferme jusqu'à la fin de la guerre.

AVant que le Président partît de Cusco, pour reconnoître les services que Pierre de Valdivia lui avoit rendus dans cette guerre, il lui confirma & lui donna de nouveau au nom & en l'autorité de sa Majesté, le Gouvernement de la Province de Chili qu'il avoit administré jusques-là. Valdivia, pour se pourvoir de tout ce qui lui étoit nécessaire, d'hommes, de chevaux & d'armes, s'en alla à Los Reyes, où il pouvoit plus aisément trouver toutes ces choses, & tout ce dont il auroit besoin, qu'en aucun autre lieu du Perou. Aprés qu'il eut fait tous ses préparatifs, & assemblé le plus de gens qu'il lui fut possible, il les fit embarquer & mettre incon-

tinent à la voile : mais lui-même ne voulut pas s'embarquer de-là, & demeura pour s'en aller par terre jusqu'à Arequipa. Là-dessus on rapporta au Président, que parmi les gens que Valdivia emmenoit, il y avoit quelques Cavaliers & quelques soldats de ceux qui avoient été bannis du Perou, & même de ceux qui avoient été condamnez aux galeres pour les affaires de Gonzale Pizarre, à cause qu'ils avoient suivi son parti, & favorisé sa rebellion. Cela obligea le Président à envoyer son General Pierre de Hinoiosa, pour prendre Valdivia & le lui amener : Hinoiosa l'ayant joint le pria fort de vouloir retourner avec lui, pour rendre compte de sa conduite au Président : mais Valdivia refusa opiniâtrement de le faire, parce qu'à cause du nombre de ses gens il ne croyoit pas qu'on osât entreprendre de le lui faire faire par force. Là-dessus le General remarquant que Valdivia n'avoit aucun soupçon qu'il osât entreprendre de l'emmener par force, & qu'il vivoit à cet égard dans une entiere securité, & sans prendre aucune précaution, il se hazarda avec six Arquebusiers seulement de l'arrêter prisonnier. La chose lui réüssit fort bien, & Valdivia se voyant pris, & ne pouvant s'empêcher

d'être conduit au Président, il prit le parti de faire la chose de bonne grace, & de témoigner qu'il ne se faisoit aucune peine de lui aller rendre raison de ses actions. Aussi lors qu'ils furent arrivez, le Président content des excuses & des raisons de Valdivia, le laissa en pleine liberté d'emmener tous ceux qu'il avoit engagé, & de continuer son voyage. Aprés cela le Président permit à tous les Bourgeois de se retirer chacun chez soi, pour se délasser des fatigues passées, & pour travailler au redressement de leurs affaires, qui avoient souffert par les dépenses qu'il leur avoit fallu faire. Il envoya aussi quelques Capitaines, pour faire de nouvelles découvertes : puis avec ceux qui le suivoient, il prit le chemin de Los Reyes, laissant le Licentié Carvajal pour Gouverneur de Cusco. Dans ce temps-là, cent cinquante Espagnols arriverent à la Ville de Plata : ils venoient avec Dominique d'Yrala de la riviere de la Plata, par laquelle ils remonterent si loin, qu'ils vinrent jusques aux lieux qu'avoit découvert Diegue de Royas, & de-là ils prirent la resolution de se rendre au Perou, pour demander au Président qu'il leur donnât un Gouverneur. Il leur accorda

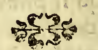
leur demande, & nomma pour être leur Gouverneur, le Capitaine Diegue Centeno, qui devoit aller avec eux, & assembler encore d'autres gens en plus grand nombre qu'il pourroit, pour retourner travailler à cette découverte & à cette conquête : mais comme tous leurs préparatifs étoient à peu prés faits, & qu'ils étoient sur le point de partir, Centeno mourut. Le Président nomma en sa place une autre Capitaine pour cette entreprise. Cette riviere de la Plata, dont on parle ici, prend sa source dans les hautes montagnes toûjours couvertes de néges, qui sont au Perou entre la Ville de Los Reyes & celle de Cusco, d'où sortent quatre rivieres, qui prennent leurs noms des premieres Provinces par où elles passent. On nomme l'une Apurima, l'autre Vilcas, la troisiéme Avancay, & la quatriéme Xauxa. Cette derniere sort d'un Lac de la Province qu'on nomme Bombon, qui est le pays le plus plat, le plus uni, & pourtant le plus élevé du Perou : c'est pourquoi il y grêle, ou nége presque toûjours. Il y a beaucoup d'Indiens qui habitent sur les bords de ce Lac, qui est tout plein de petites Isles où on trouve grande quantité de joncs, de glayeuls, & autres sembla-

bles herbes, dont les Indiens nourrissent leur bétail. Dans cette guerre dont nous venons de parler & de faire le récit, que le Président eut à soûtenir contre Gonzale Pizarre, la dépense fut fort considerable, & il y fallut employer de grandes sommes, tant pour la paye & montres des soldats, que pour les armes, les chevaux, les munitions, & les frais qu'il fallut pour l'équipage & l'armement des vaisseaux, l'artillerie, & tout ce qui en dépend. Ainsi à compter depuis que le President arriva à Terre-ferme jusques à sa victoire, il dépensa, pour mettre toutes choses en bon état, afin de bien réüssir, plus de neuf cens mille écus, dont il emprunta la plus grande partie de quelques marchands, & autres personnes particulieres : parce qu'à l'égard des revenus Royaux, il trouva que Gonzale Pizarre les avoit tous pris & dissipez. Aprés donc qu'il se vit victorieux, & qu'il eut rétabli le calme & la tranquillité dans le pays, il commença à amasser de l'argent autant qu'il lui étoit possible, tant du quint appartenant au Roi, que des confiscations & des amendes : si bien qu'aprés ses dettes payées, il se trouva avoir de reste plus de quinze cens mille Ducats, qu'il avoit tiré de divers endroits

du

du Perou, mais particulierement de la Province des Charcas, rassemblant le tout dans la Ville de Los Reyes. Aprés cela il prit grand soin que conformément aux Ordonnances, on ne chargeât pas trop les Indiens, tant parce que par la fatigue des grands fardeaux qu'on leur faisoit porter, il en avoit peri un grand nombre, que parce que plusieurs Espagnols trouvant cette commodité de faire porter leurs hardes en voyageant, étoient presque toûjours errans, sans se fixer en aucun lieu, & vivoient ainsi dans l'oisiveté, sans avoir aucune profession, ni s'occuper à aucun travail. De plus, le Président, aprés avoir établi l'Audiance Royale à Los Reyes, commença à s'appliquer soigneusement pour faire regler & fixer les tributs que les Indiens devroient payer aux Espagnols à l'avenir; ce qu'on n'avoit pû faire jusques-là, à cause des guerres & des grandes révolutions qui étoient arrivées dans le pays depuis qu'il avoit été découvert. En effet, chaque Espagnol tiroit de son Cacique le tribut qu'il pouvoit, ou vouloit lui donner : & ceux qui n'en usoient pas avec tant de retenuë, demandoient souvent aux Indiens plus qu'ils ne leur pouvoient donner, ou même le leur pre-

noient par force & par violence : il y en avoit même quelques-uns qui passoient plus loin, & tiroient de ces pauvres gens tout ce qu'ils avoient, en les tourmentant & leur faisant souffrir de grands maux ; quelquefois même ils alloient jusqu'à les tuer, se flatant que pendant le trouble & la confusion que la guerre apportoit, leurs injustices & leurs violences ne seroient point sçûës, ou que quand même elles seroient sçûës, ils ne devoient pas pour cela en craindre aucun châtiment. Les taxes qui furent faites sur chaque Province, furent à peu prés reglées selon le nombre des Indiens & des Espagnols qui y habitoient : de plus, le Président & les Auditeurs s'informoient aussi fort soigneusement de tout ce que produisoit la Province qu'on taxoit, s'il y avoit des mines d'or, ou d'argent, ou beaucoup de bétail ; & aprés avoir examiné soigneusement toutes ces circonstances, ils regloient leurs taxes là-dessus d'une maniere tres-conforme à la raison.



CHAPITRE XI.

Le Président ayant mis ordre aux affaires du Perou, s'embarque pour retourner en Espagne : ce qui lui arrive en chemin.

LE Président voyant que les affaires du Perou étoient reglées, & que tout y étoit tranquille, les soldats ayant été dispersez en divers endroits, & la plûpart envoyez au Chili, à la Province de Diegue de Royas, & à d'autres découvertes, sous d'autres Capitaines : & qu'à l'égard de ceux qui étoient demeurez de reste au Perou, ils s'étoient donnez à diverses occupations, pour gagner leur vie, chacun selon ce qu'il sçavoit faire, plusieurs ayant trouvé de l'emploi dans ce qui concernoit les mines : Considerant de plus, que l'Audiance Royale & les Gouverneurs qu'elle nommoit, faisoient exercer la justice, sans qu'on y trouvât ni obstacle, ni difficulté : cela lui fit prendre la resolution de retourner en Espagne, selon le pouvoir & la liberté qu'il avoit obtenu de sa Majesté, d'y retourner quand il voudroit & qu'il le jugeroit à propos. Un des plus puissans

motifs qui l'obligea à penser à son départ, fut la grande quantité d'argent qu'il avoit appartenant au Roi : parce que n'ayant point de forces sur pié, ni de gardes qui le missent en sureté, il lui sembloit que le bruit de ces grandes sommes pouvoit aisément exciter la convoitise de plusieurs, & causer quelques nouveaux troubles & quelques soûlevemens dans le pays, pour avoir occasion de les piller. Ainsi aprés avoir fait embarquer son argent, & fait tous les préparatifs qu'il jugeoit necessaires pour son voyage, sans avoir jusques-là communiqué son dessein à personne, il fit assembler les Magistrats de la Ville de Los Reyes, & leur declara son intention. Ils lui firent là-dessus plusieurs difficultez, & lui representerent les inconveniens qui pouvoient arriver de son départ, jusques à ce que sa Majesté eût envoyé quelque autre pour tenir sa place, soit en qualité de Président, ou en celle de Viceroi. Il répondit sagement à toutes leurs difficultez, en sorte qu'il les contenta : Aprés quoi il s'embarqua incontinent, & de dessus son vaisseau, avant de mettre à la voile, il fit un second partage des Indiens, qui étoient devenus vacans depuis le premier qu'il

avoit fait auprés de Cusco. Le nombre en étoit considerable,parce que depuis ce temps-là Diegue Centeno, Gabriel de Royas, & le Licentié Carvajal étoient morts, & encore plusieurs autres personnes riches, & qui tenoient rang dans le pays. Ce qui obligea le Président à ne faire ce partage qu'aprés qu'il fut embarqué, fut le nombre des prétendans & les hautes prétentions que chacun d'eux avoit ; car voyant bien qu'il ne pouvoit les contenter tous, il ne voulut pas être exposé aux plaintes de ceux qui croiroient qu'il ne leur auroit pas fait justice. Il fit donc les partages, & en laissa les actes signez & scellez entre les mains du Secretaire de l'Audiance, avec ordre de ne les ouvrir que huit jours aprés qu'il auroit mis à la voile. Il partit aprés cela ; ce qui fut dans le mois de Decembre de l'an mil cinq cens quarante-neuf, emmenant avec lui le Provincial des Dominicains, & Jerôme d'Aliaga, qui avoient été nommez pour prendre soin des affaires du Perou auprés de sa Majesté. Il y eut aussi plusieurs Gentils-hommes, & autres personnes considerables, qui accompagnerent le Président, à dessein de retourner avec lui en Espagne, pour y demeurer, emportant pour

cela tout ce qu'ils pouvoient de leurs biens. Ils arriverent tous fort heureusement à Panama, où ils débarquerent: aprés quoi ils employerent tous les soins & toute la diligence possible, pour faire passer tant ce qui appartenoit à sa Majesté, que ce qui étoit à des particuliers, à Nombre de Dios, où ils se rendirent aussi eux-mêmes, pour faire les préparatifs qui leur étoient necessaires pour s'embarquer sur la mer du Nord. Ils avoient tous le même respect pour le Président, qu'ils avoient eu pour lui au Perou, & lui rendoient la même obéïssance: il agissoit aussi avec eux tous avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, tenant table ouverte pour tous ceux qui vouloient aller manger avec lui; cela se faisant aux dépens de sa Majesté, parce que le Président avoit pris ses mesures là-dessus dés qu'il partit d'Espagne, pour aller mettre ordre aux affaires du Perou. En effet, considerant en homme prudent & sage, que les Gouverneurs de ce pays-là avoient été accusez d'avarice dans leur maniere de vivre, par rapport aux grandes richesses qu'ils possedoient, ou quils pouvoient aisément acquerir. D'ailleurs, étant fort bien instruit de la maniere dont les choses se faisoient en Es-

pagne, & assuré qu'on ne lui assigneroit pas une pension suffisante pour fournir à tous les frais & toute la dépense qu'il seroit obligé de faire pour l'entretien de sa personne & de ses domestiques, dans un pays où il lui en faudroit faire beaucoup par la cherté de plusieurs choses necessaires; il ne voulut point qu'on lui assignât aucune pension: mais il demanda, & obtint la liberté de pouvoir prendre sur les effets appartenans au Roi en ces pays-là, tout ce qu'il lui faudroit pour sa dépense & l'entretien de sa maison & de ses domestiques, & eut la précaution de prendre par écrit des actes en forme de cette permission qu'on lui accordoit. Dans la suite, il se servit de la liberté qu'on lui avoit donné: mais il en usa avec tant de précaution, de soin & d'exactitude, qu'il faisoit écrire par un homme, à qui il en avoit expressément donné la commission, toute la dépense de sa maison, & tout ce qu'il falloit acheter, tant pour l'entretien de la table, que pour les autres choses dont on avoit besoin, & ce qu'il falloit par consequent prendre pour cela de la Caisse Royale.

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva à Fernand & Pierre de Contreras, qui partirent de Nicaragua pour aller chercher le Préſident.

APrés que Pierre Arias d'Avila eut découvert la Province de Nicaragua, & qu'il en eut été établi Gouverneur, il maria une de ſes filles, nommée Donna Maria de Pennaloſa, avec Rodrigue de Contreras, qui étoit de Segovie, homme riche & conſiderable. Quelque temps aprés, Pierre Arias étant mort, & ayant nommé ſous le bon plaiſir de ſa Majeſté, Rodrigue de Contreras, ſon gendre, pour lui ſucceder dans le Gouvernement de cette Province, ſa nomination fut confirmée en conſideration de ſes ſervices & de ſon merite. Ainſi Contreras fut pendant quelques années Gouverneur de ce pays, juſques à ce qu'on y eût établi une nouvelle Audiance, qui devoit réſider dans la Ville nommée Gracias à Dios, on l'appelloit l'Audiance des Confins de Guatimala. Les Auditeurs non ſeulement ôterent la charge à Rodrigue de Contreras : mais

de plus, en execution d'une des Ordonnances dont on a parlé ci-devant, qui regardoit en particulier les Gouverneurs des Provinces, ils les priverent lui & sa femme de tous leurs Indiens, & ôterent aussi à ses enfans ceux qu'il leur avoit donnez pendant le temps de son Gouvernement. Là-dessus, il alla en Espagne, pour demander justice & reparation du tort qu'il prétendoit qu'on lui eût fait: il fit tout ce qu'il pût, représentant les services de son beau-pere & les siens propres: Mais sa Majesté & les Seigneurs de son Conseil des Indes, jugerent que l'Ordonnance devoit être observée, & confirmerent ce qui avoit été fait par les Auditeurs. Quand Fernand & Pierre de Contreras, enfans de Rodrigue, apprirent le mauvais succés que leur Pere avoit eu dans ses affaires, ils y furent fort sensibles, & prirent en jeunes gens imprudens & étourdis, la résolution de se soûlever, & se rendre les maîtres en ce pays-là. Ils se flatoient d'avoir des forces suffisantes pour l'execution de leur dessein, & ils se fioient dans un certain Jean Bermeio, & en quelques autres soldats ses camarades, qui étoient venus du Perou, mécontens de ce que le Président ne leur avoit pas donné de-

quoi vivre, & ne les avoit pas recompensé comme ils croyoient le meriter, des services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre contre Gonzale Pizarre. Il y en avoit encore d'autres qui avoient suivi le parti de Pizarre, & que le Président avoit bannis du Perou. Tous ces gens encouragerent & animerent ces deux Freres, & les engagerent dans cette entreprise : les assurant que si avec deux ou trois cens hommes, qu'ils pouvoient aisément assembler, ils vouloient passer au Perou, ayant des vaisseaux & tout ce qu'il leur falloit pour cela, d'abord presque tous les gens qui étoient demeurez en ce pays-là, se joindroient sans doute à eux, parce qu'ils étoient fort mécontens de ce que le Licentié de la Gasca ne les avoit pas recompensez de leurs services comme ils le méritoient. Pour se mettre en état d'executer un tel dessein, ils commencerent à assembler secretement des soldats, & faire provision d'armes ; & quand ils se crûrent assez forts pour resister à la justice, ils ne voulurent pas differer plus long-temps à se mettre en action ; & persuadez que l'Evêque de cette Province avoit toûjours été contraire à leur pere dans toutes les affaires qui s'étoient présentées, ils com-

mencerent par lui à exercer leur vengeance. Un jour donc que l'Evêque, ſans aucun ſoupçon, joüoit aux Echecs, ils envoyerent quelques ſoldats dans le lieu où il étoit, & le firent aſſaſſiner. Aprés cela, ils aſſemblerent leurs gens, & arborerent leur Etendart, prenant le titre d'*Armée de la liberté* : puis s'étant ſaiſis des navires dont ils avoient beſoin, ils s'embarquerent ſur la mer du Sud, à deſſein d'attendre la venuë du Préſident, pour le prendre & piller tout ce qu'il avoit : car ils ſçavoient qu'il ſe préparoit à venir à Terre-ferme avec tout l'argent qui appartenoit à ſa Majeſté. Ils crûrent pourtant devoir commencer par aller à Panama, tant pour s'y aſſurer de l'état des affaires, que parce que la navigation étoit plus ſûre & plus commode de-là au Perou, que de Nicaragua. Ils s'embarquerent donc avec environ trois cens hommes, & prirent la route de Panama, & avant que d'entrer dans le port, ils s'informerent ſoigneuſement de quelques gens qu'ils prirent, de l'état des choſes & de ce qui ſe paſſoit dans cette Ville. Le Préſident y étoit déja arrivé avec ſon argent, & tous ceux qui l'accompagnoient : Il ſembla donc aux deux freres que tout leur réüſſiſſoit à

ſouhait, & que leur bonheur leur avoit mis entre les mains la proye qu'ils cherchoient. Ils attendirent qu'il fût nuit: puis ils entrerent dans le port fort ſecretement & ſans bruit, croyant que le Préſident fût dans la Ville, & qu'ils pourroient executer leur deſſein fort aiſément, ſans aucun peril, & ſans trouver aucune reſiſtance. Ils étoient mal informez, & leurs grandes eſperances fort mal appuyées; car il y avoit déja trois jours que le Préſident & ceux de ſa Compagnie, aprés avoir envoyé tout leur argent à Nombre de Dios, y étoient auſſi paſſez eux-mêmes. A la verité on peut dire que le Préſident évita de cette maniere fort heureuſement un grand peril, ſans l'avoir prévû, & ſans en avoir aucun ſoupçon. Les deux Freres étant entrez à Panama, & ayant ſçû que le Préſident n'y étoit point, coururent droit à la maiſon de Martin Ruys de Marchena, Tréſorier de ſa Majeſté, chez qui étoit la Caiſſe Royale, dont ils ſe rendirent maîtres, & prirent tout l'argent qui y étoit, ſe montant à quatre cens mille Peſos d'argent de bas aloi, qui étoit demeuré là, parce qu'on n'avoit pas eu de voitures ſuffiſantes pour le tranſporter. Aprés cela, ils emmenerent Marchena, Jean

de Larez, & quelques autres habitans ſur la place, les menaçant de les faire pendre, s'ils ne vouloient pas leur dire où étoient les armes & l'argent du pays. Neanmoins toutes leurs menaces furent inutiles, ils ne pûrent les obliger à leur rien découvrir : ainſi aprés avoir fait mettre dans leurs navires tout l'or & l'argent, & les autres choſes qu'ils avoient pillé, ils s'embarquerent promtement, croyant que tout le bon ſuccés de leur entrepriſe dépendoit de la diligence, & qu'il falloit ſe rendre promtement à Nombre de Dios, pour y ſurprendre le Préſident avant qu'il pût être averti, & qu'il eût le temps de ſe préparer à la défenſe. Voici donc les meſures qu'ils prirent pour l'execution de leur entrepriſe : C'eſt que Fernand de Contreras iroit à Nombre de Dios avec la plus grande partie de leurs gens; ce qui leur paroiſſoit ſuffiſant, dans la penſée qu'ils avoient de pouvoir ſurprendre le Préſident à l'improviſte. Que cependant Jean de Bermeio demeureroit avec cent hommes campé ſur une hauteur auprés de Panama, tant pour favoriſer la marche de Fernand, & empêcher qu'on ne les pût pourſuivre lui & ſes gens, & leur donner en queuë, que principalement

pour être prêts à recevoir le butin qu'ils esperoient envoyer, & à prendre & tuer ceux qui se sauveroient par la fuite de Nombre de Dios, tant des gens du Président, que des Marchands & autres habitans du lieu : Et que Pierre de Contreras demeureroit sur les vaisseaux avec un petit nombre de leurs gens qui leur paroissoit suffisant pour les garder. Les choses réüssirent d'une maniere bien differente de ce qu'ils avoient esperé : car Marchena ayant eu quelque connoissance de leur dessein, dépêcha promptement deux Negres, gens adroits & qui sçavoient fort bien le pays, pour avertir le Président de ce qui se passoit ; il envoya l'un par terre, & l'autre par la riviere de Chagre, qui étoit la même voye qu'avoit pris le Président. Cette riviere de Chagre prend sa source dans des montagnes qui sont entre Panama & Nombre de Dios, & son cours semble d'abord tendre vers la mer du Sud pour y porter ses eaux ; mais tout d'un coup par une cascade qu'elle fait, elle se tourne vers la mer du Nord, où elle se rend par un cours de quatorze lieuës de chemin : de sorte qu'en faisant un canal de quatre ou cinq lieuës de longueur seulement depuis cette riviere jusqu'à la mer du Sud, on

pourroit joindre les deux mers, & aller par eau de l'une à l'autre. Il eſt vray que comme il y auroit des montagnes à couper, & un terrain fort rude & plein de rochers, la choſe a paru impoſſible, à peu prés comme le fut autrefois le deſſein de couper un moindre eſpace de terre dans le Peloponneſe, qu'on appelle aujourd'hui la Morée, pour joindre la mer Egée à celle d'Ionie : car cela fut tenté inutilement par divers Empereurs avec beaucoup de peine & de dépenſe, comme le rapportent les Hiſtoriens. Ainſi quand on part de Panama pour aller à Nombre de Dios par la voye de cette riviere, il faut faire cinq lieuës par terre avant que de s'y pouvoir embarquer ; puis on arrive par-là dans la mer du Nord, encore à cinq ou ſix lieuës de Nombre de Dios. Le meſſager qu'on envoya par ce côté-là, rencontra le Préſident avant qu'il fût arrivé dans cette Ville, & lui apprit ce qui ſe paſſoit : le Préſident n'en fut pas plûtôt averti, qu'il le communiqua au Provincial, & aux Officiers qui l'accompagnoient, ſans faire paroître ni crainte, ni inquietude, quoique la choſe fût d'aſſez grande conſequence pour croire qu'elle devoit lui en cauſer, & lui en cauſoit en effet,

Quand ils furent entrez dans la mer du Nord, le vent cessa entierement, de maniere qu'il leur étoit impossible de voguer, ce qui fit au Président une peine qu'il ne pût s'empêcher de faire paroître. Neanmoins conservant toûjours sa presence d'esprit, pour remedier à cet inconvenient, il envoya le Capitaine Hernan Nugnez de Segura par terre, & quelques Négres, pour le guider, avec ordre de se rendre le plus promptement qu'il lui seroit possible, à Nombre de Dios, de faire prendre les armes aux habitans de cette Ville, & faire mettre en sureté l'argent du Roi, & celui des particuliers. Segura suivant ses guides, marcha à pié avec beaucoup de peine & de fatigue par des lieux difficiles, étant obligé de passer plusieurs rivieres, quelques-unes même à la nage, parce qu'elles étoient fort enflées, & ayant souvent à traverser des bois & des marais dans un chemin fort peu frequenté, & où personne n'avoit passé depuis fort longtemps. Quand il fut arrivé à Nombre de Dios, il trouva que la nouvelle qu'il portoit, y étoit déja sçûë par le moyen de l'autre messager qu'on avoit envoyé par terre; & qu'ainsi les habitans étoient préparez, & s'étoient mis en état de défense

fenſe le mieux qu'il leur avoit été poſſible, ayant tiré de neuf ou dix vaiſſeaux qui étoient dans le port, tout ce qu'ils avoient pû de gens capables de porter les armes. Le Préſident arriva à peu prés comme on achevoit de mettre toutes choſes en ordre, & les gens dans le meilleur état qu'on pouvoit : auſſi-tôt aprés ſon arrivée il ſortit de la Ville à leur tête, prenant le chemin de Panama, & ayant pour ſon Lieutenant Sancho de Clavijo, Gouverneur de la Province pour ſa Majeſté, qui l'avoit toûjours accompagné depuis Panama.

CHAPITRE XIII.

Fernand & Pierre de Contreras ſont vaincus & défaits par les gens de Panama.

APrés que les deux Freres Fernand & Pierre de Contreras eurent pillé la Ville de Panama, & tué quelques perſonnes qui voulurent faire reſiſtance, ils convinrent, comme on l'a déja dit, que Pierre demeureroit à la garde de leurs navires & de leur butin, en état de recevoir celui qu'ils eſperoient lui envoyer de nouveau. On lui laiſſa pour cela le nom-

bre de ſoldats qu'on jugea neceſſaires. Jean Bermejo fut auſſi poſté avec cent hommes auprés de Panama pour le deſſein qu'on a marqué : & Fernand de Contreras avec le reſte de leur petite armée prit le chemin de Nombre de Dios. Martin Ruiz de Marchena & Jean de Larez voyant que ces Corſaires avoient ainſi diviſé leurs gens, ils crûrent qu'ils pourroient ſe mettre en état d'attaquer & de défaire Jean Bermejo & les ſiens. Ainſi avec tout le ſoin & toute la diligence poſſible, ils raſſemblerent en moins de temps qu'on n'auroit crû, les habitans de la Ville, dont la plûpart s'en étoient fuis dans les montagnes : ils raſſemblerent auſſi les Négres qui travailloient aux ouvrages de la campagne, & ceux qui ſervoient à conduire les mulets de charge. Aprés cela, ils les armerent le mieux qu'il leur fut poſſible, & ayant laiſſé dans la Ville quelques gens pour la garder, & fermé les ruës par quelques barricades de terre & de faſcines, afin que ceux qui étoient dans les navires, ne pûſſent pas aiſément aller au ſecours de leurs gens, ou faire quelque nouveau pillage dans les maiſons des Bourgeois, ils marcherent contre Jean Bermejo & les ſiens, les attaquerent vigoureuſement, & aprés

quelque resistance les défirent entierement, en sorte qu'ils furent tous tuez ou pris. Incontinent aprés, Marchena resolut de prendre la route de Nombre de Dios, sur des conjectures bien fondées, & qui se trouverent en effet véritables. Il jugea donc que sans doute Fernand de Contreras auroit appris en chemin, que non seulement ceux de Nombre de Dioe ayant sçû ce que les deux Freres avoiens fait à Panama, se seroient mis sur leurt gardes, & préparez à la défense : mais qu'ils pourroient bien même marches contre lui avec un plus grand nombre dr gens qu'il n'en avoit : & qu'ainsi cele l'obligeroit à retourner, pour se joindra avec Jean Bermejo, & consulter enseme ble s'ils se trouveroient assez forts pou-resister à ceux qui les voudroient attar quer, ou sinon s'embarquer avec leu-butin. En effet, Fernand de Contrerar n'étoit qu'environ à moitié chemin, qu'ils apprit que le Président & les siens avoient été avertis, & marchoient contre lui : cela lui fit d'abord prendre la resolution de retourner à Panama. Comme il retournoit, il trouva quelques Négres en chemin, qu'il prit, & fut instruit par eux de la défaite de Jean Bermejo & des siens. Ils lui dirent de plus, que Mar-

chena ſuivant ſa victoire, s'avançoit contre lui : il en fut ſi déconcerté, qu'il laiſſa aller tous ſes gens à la débandade, leur diſant lui-même de ſe ſauver chacun le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, & de tâcher de ſe rendre ſur le bord de la mer, où ſon frere leur envoyeroit les chaloupes, pour pouvoir gagner les navires, & s'y mettre en ſureté. Ils ſe ſeparerent donc de cette maniere, & Fernand avec quelques-uns des ſiens quitta le grand chemin, de peur de rencontrer Marchena ; & comme le pays eſt fort rempli de bois, & fort coupé par pluſieurs rivieres & pluſieurs ruiſſeaux, aprés avoir eu bien de la peine, comme il n'étoit pas fort adroit, ni fort propre à ſurmonter de ſemblables difficultez, il ſe noya au paſſage d'une riviere : quelques-uns de ſes gens furent pris, & on n'a jamais ſçû ce qu'étoient devenus les autres qui ne le furent pas. On fit conduire les priſonniers à Panama, où conjointement avec ceux qui avoient été pris à la défaite de Jean Bermejo, ils furent menez liez ſur la place de la Ville, & là tuez à coups d'épée. Pierre de Contreras, qui étoit ſur les vaiſſeaux, ayant appris la malheureuſe fin de ſes gens, fut ſi épouvanté, qu'il ne crût pas avoir aſſez de temps

pour appareiller & mettre à la voile ; ainsi il se jetta précipitamment dans une chaloupe avec quelques-uns des siens, laissant les navires comme ils étoient, sans rien emporter de ce qui y étoit. Il vogua terre à terre en suivant la côte, jusques à la Province qu'on appelle Nata, & depuis on n'a rien appris, ni de lui, ni de ceux qui l'accompagnoient : on conjecture qu'ils tomberent entre les mains de quelques Indiens ennemis, comme il y en a plusieurs en ce pays-là, & qu'ils en furent massacrez. Le Président ayant eu avis de tout ce qui s'étoit passé, retourna avec ses gens à Nombre de Dios, rendant graces à Dieu de se voir ainsi par les soins de sa Providence délivré d'un peril inopiné, & qu'il n'avoit en aucune maniere prévenu, ni par ses soins, ni par sa prudence, puis qu'il n'y pensoit nullement, & que si ces Corsaires étoient venus à Panama cinq ou six jours plûtôt qu'ils ne firent, ils pouvoient aisément le prendre, & se rendre maîtres d'un butin aussi considerable que jamais Pirates ayent fait. Quand la tranquillité fut une fois rétablie, le Président s'embarqua, ayant fait armer les vaisseaux sur lesquels étoit l'argent de sa Majesté, & il arriva heureusement en

Espagne, sans qu'il lui arrivât aucun accident fâcheux : seulement un des navires sur lequel étoit Jean Gomez d'Annaya avec une partie de l'argent du Roi, fut separé des autres, & obligé de relâcher au port de Nombre de Dios : mais peu de temps aprés, il se rendit heureusement en Espagne aussi-bien que les autres. Aussi-tôt que le Président fut entré avec sa flote dans la Barre de St. Lucar, il envoya en poste le Capitaine Lope Martin en Allemagne, pour porter à sa Majesté qui y étoit, la nouvelle de son heureux retour du Perou. Cette nouvelle lui fut tres-agreable, & causa en même temps de l'étonnement & de l'admiration par tout où elle se répandit, parce que la plûpart des gens ne pouvoient s'imaginer que des affaires qui paroissoient si difficiles & si épineuses qu'avoient paru celles du Perou, se pûssent terminer si promptement & si heureusement : ainsi on ne pût s'empêcher d'admirer en cela le bonheur de sa Majesté dans les heureux succés dont il plaisoit au Ciel de le favoriser. Le Président étant arrivé à Valladolid, fut peu de jours aprés pourvû de l'Evêché de Palencia, vacant par la mort de Dom Loüis Cabeza de Vaca, & sa Majesté lui

envoya en même temps ordre de partir incontinent, pour ſe rendre à ſa Cour, afin qu'il lui fît une relation particuliere & exacte de tout ce qui s'étoit paſſé dans les affaires dont il l'avoit chargé. Il obéït promptement, & partit auſſi tôt de Valladolid, emmenant avec lui le Provincial des Dominicains & le Capitaine Jerôme d'Aliaga, qui venoient en qualité de Deputez ou Procureurs du Perou, & auſſi pluſieurs Gentilshommes, & autres perſonnes conſiderables, qui eſperoient recevoir quelque récompenſe de ſa Majeſté pour les bons ſervices qu'ils lui avoient rendu en ce pays-là. Le nouvel Evêque s'embarqua avec tous ceux qu'on vient de dire, à Barcelonne ſur les galeres qui l'y attendoient, ſur leſquelles il fit mettre, ſuivant les ordres qu'il en avoit reçû de la part de ſa Majeſté, la valeur de cinq cens mille écus en argent monnoyé, le tout en Riſdales. Peu de temps avant cela, ſa Majeſté pourvût de la Viceroyauté du Perou Dom Antoine de Mendoze, qui étoit Viceroi de la nouvelle Eſpagne, où elle envoya en ſa place Dom Loüis de Velaſco, Commiſſaire general des Doüanes de Caſtille.

FIN.

